

Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne : suivie 1o. d'un traité pratique de la gonorrhée; 2o. d'observations sur les abcès & sur la chirurgie générale & médicale; 3o. d'une lettre à M. Buchan, sur l'inoculation, sur la petite-vérole, & sur les abcès varioleux / par M. Clare, Chirurgien. ; Traduit de l'anglois, par J.D.D. M.H.D.M.C.D.A.

Contributors

Clare, Peter, 1738-1786.

Duplanil, J. D. (Jean-Denis), 1740-1802 (Translator)

Buchan, William, 1729-1805 (Addressee)

Royal College of Physicians of London

Publication/Creation

Place of publication not identified : Froullé, 1785.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/g6pd46h4>

Provider

Royal College of Physicians

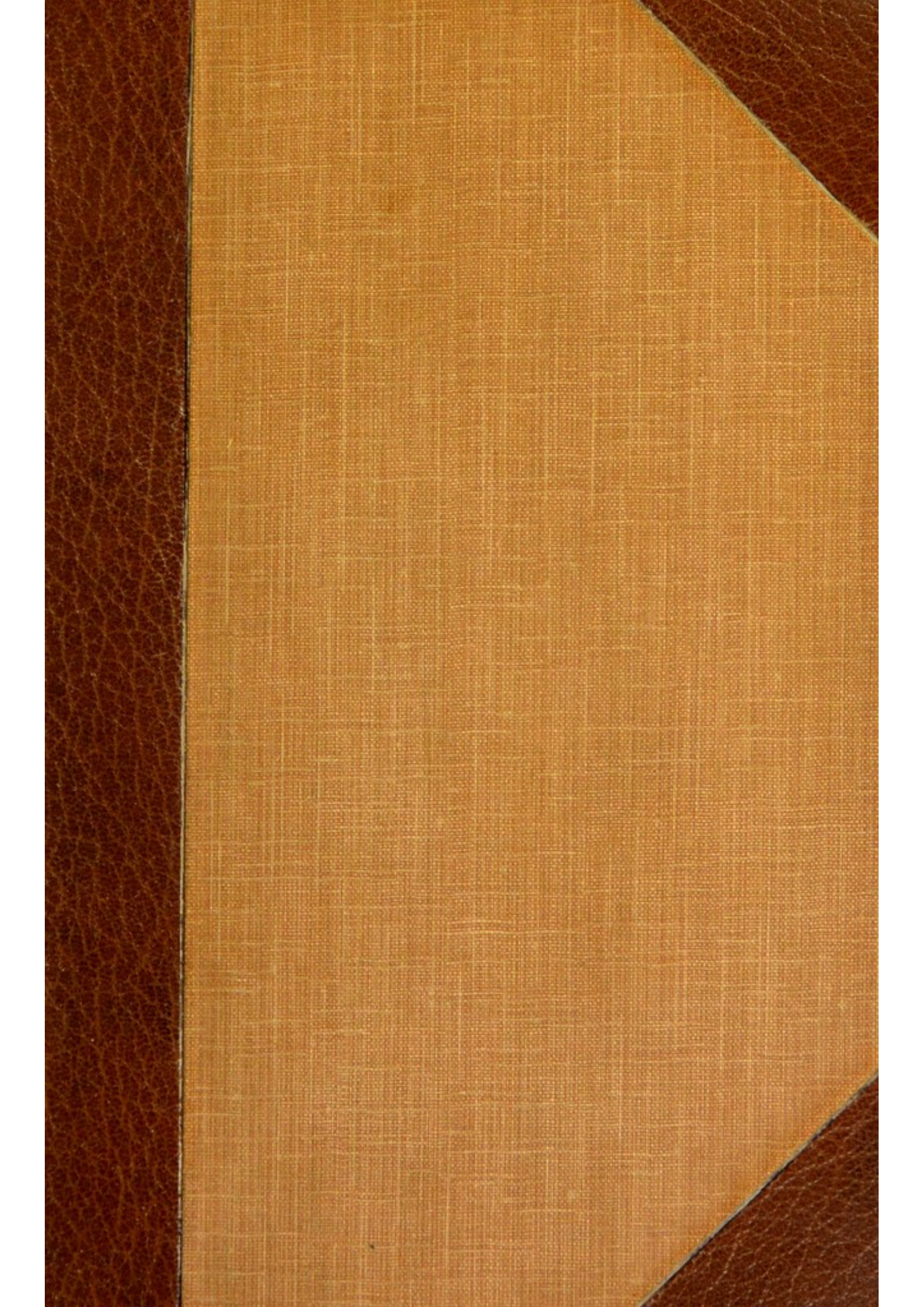
License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by Royal College of Physicians, London. The original may be consulted at Royal College of Physicians, London. This material has been provided by Royal College of Physicians, London. The original may be consulted at Royal College of Physicians, London. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

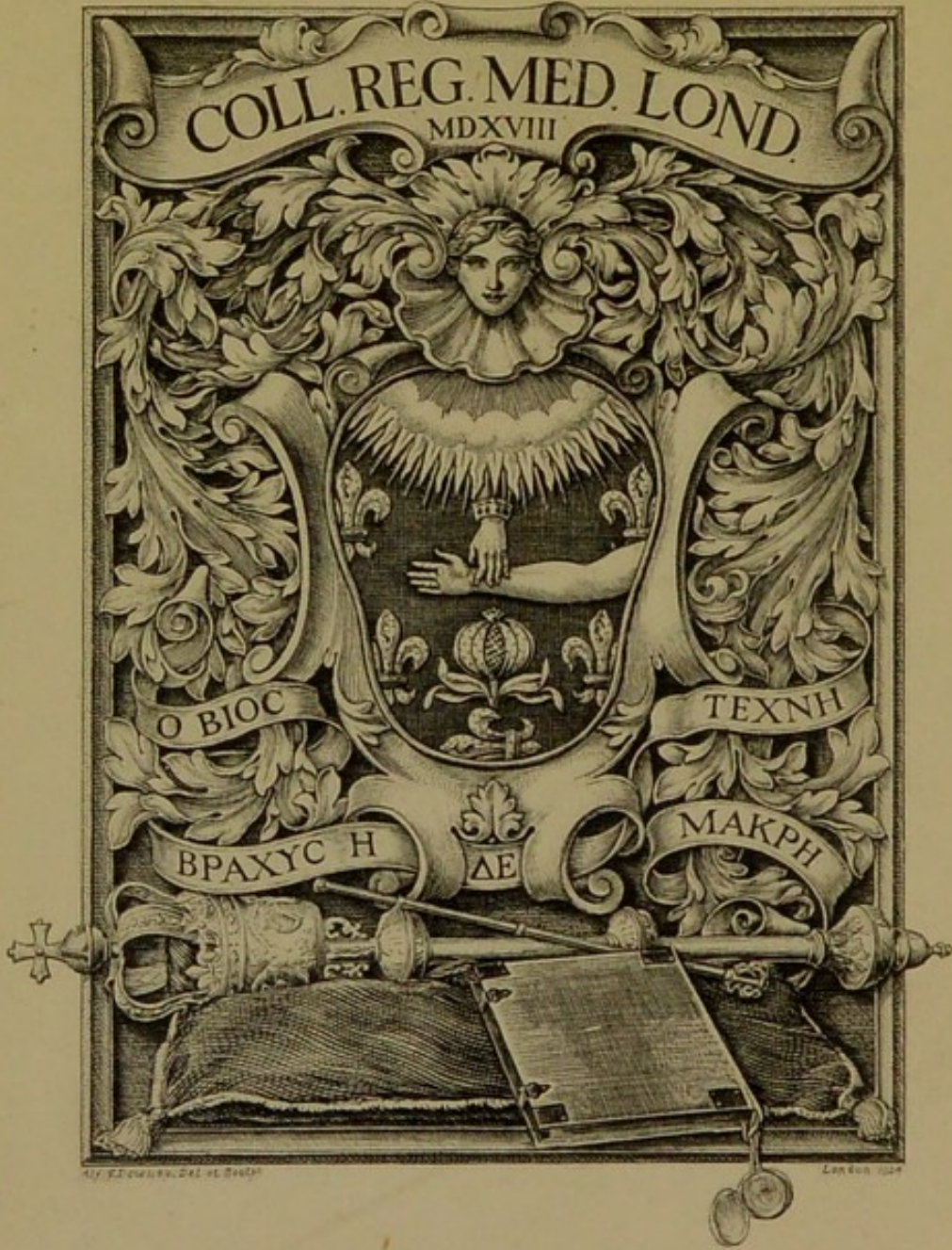
**wellcome
collection**

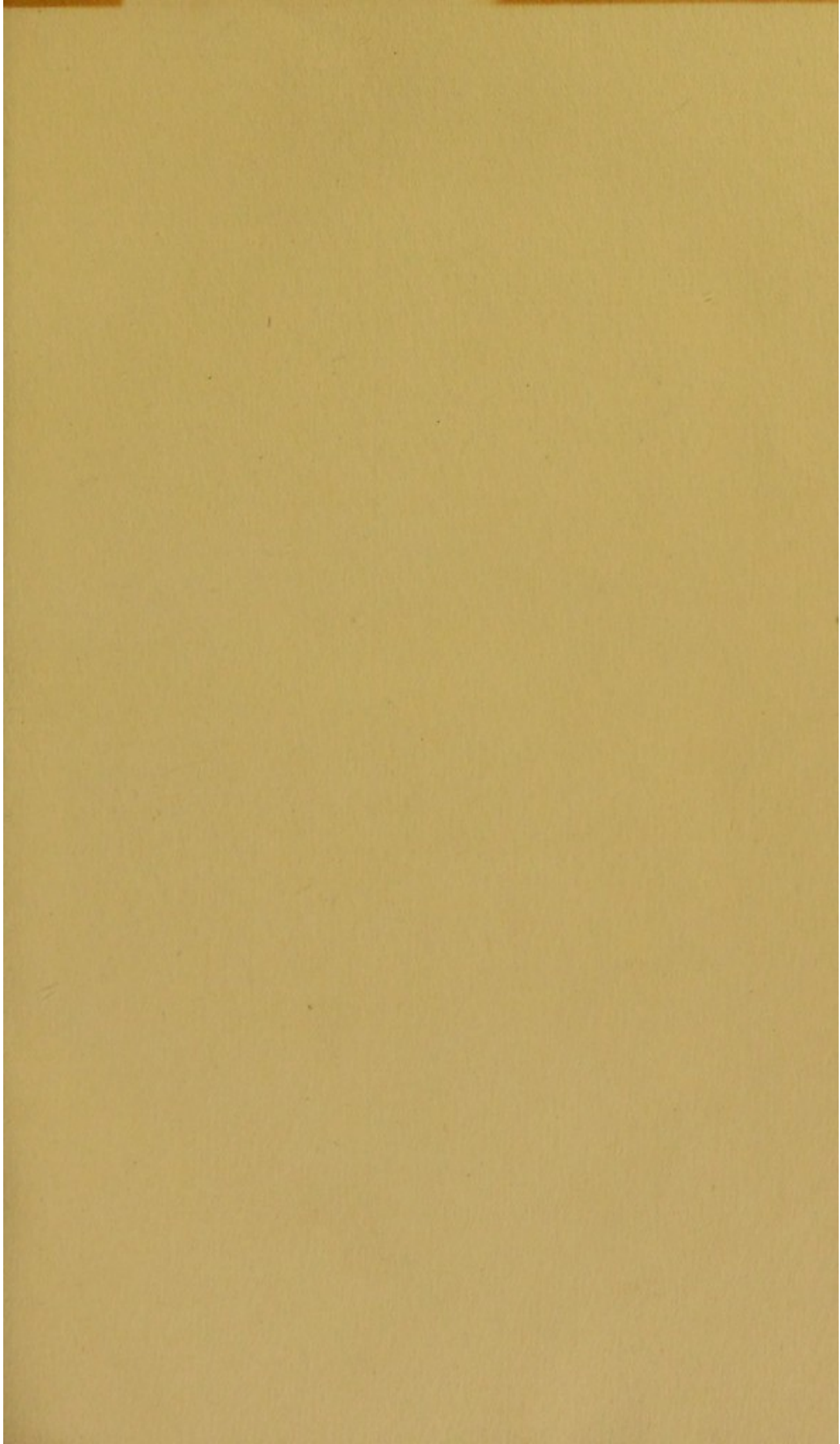
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

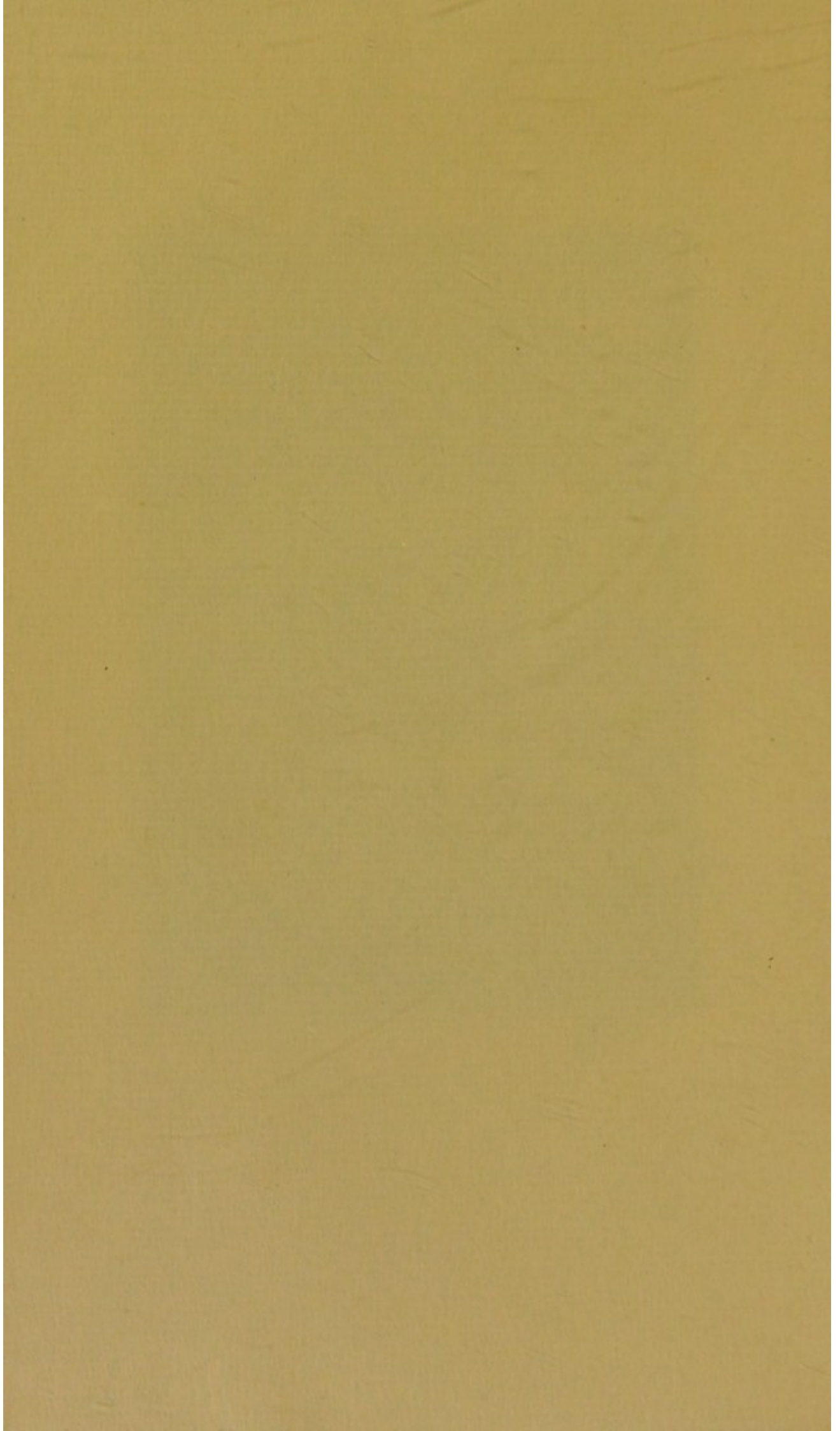


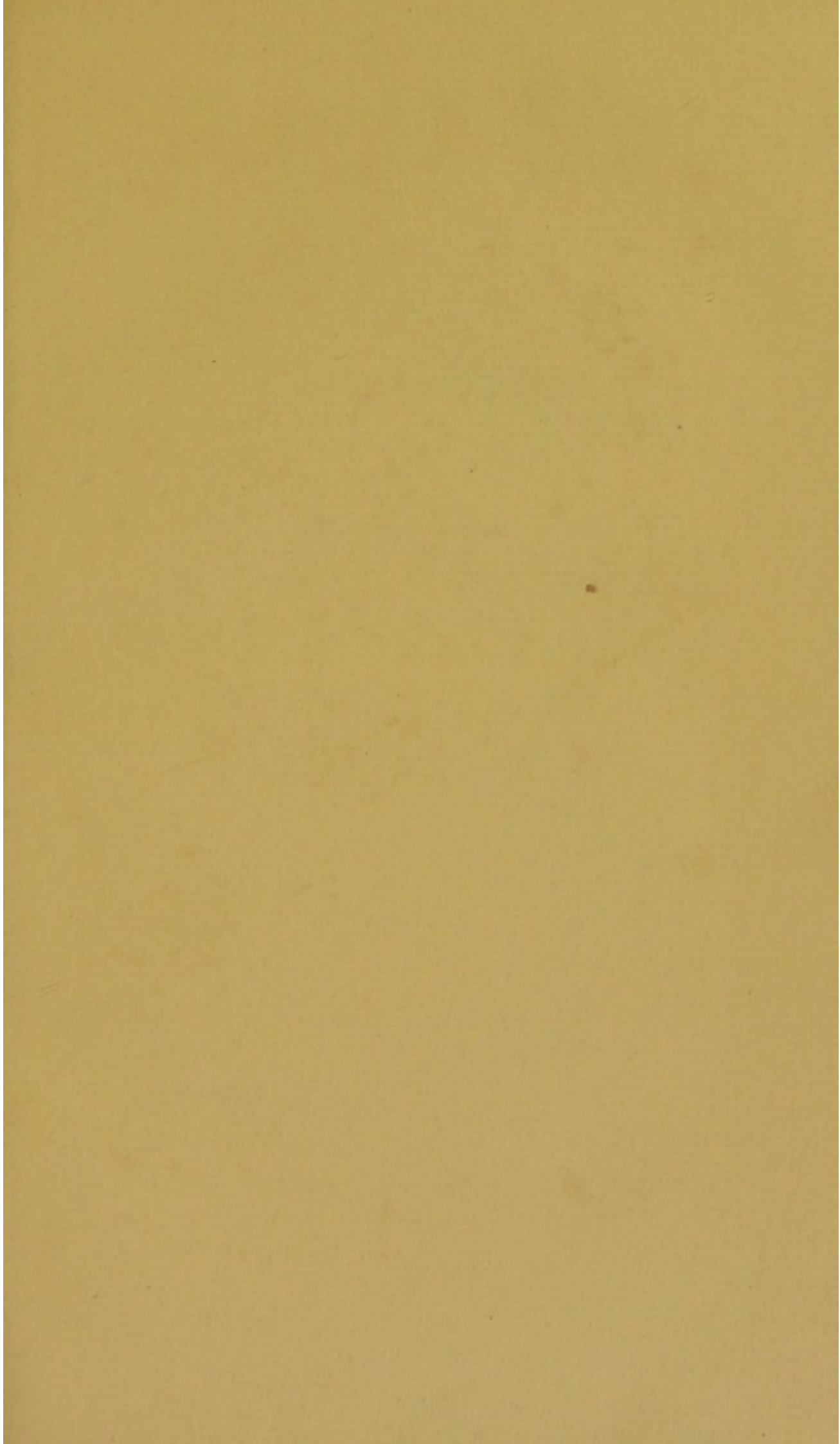
65 D2/61-C-14

67

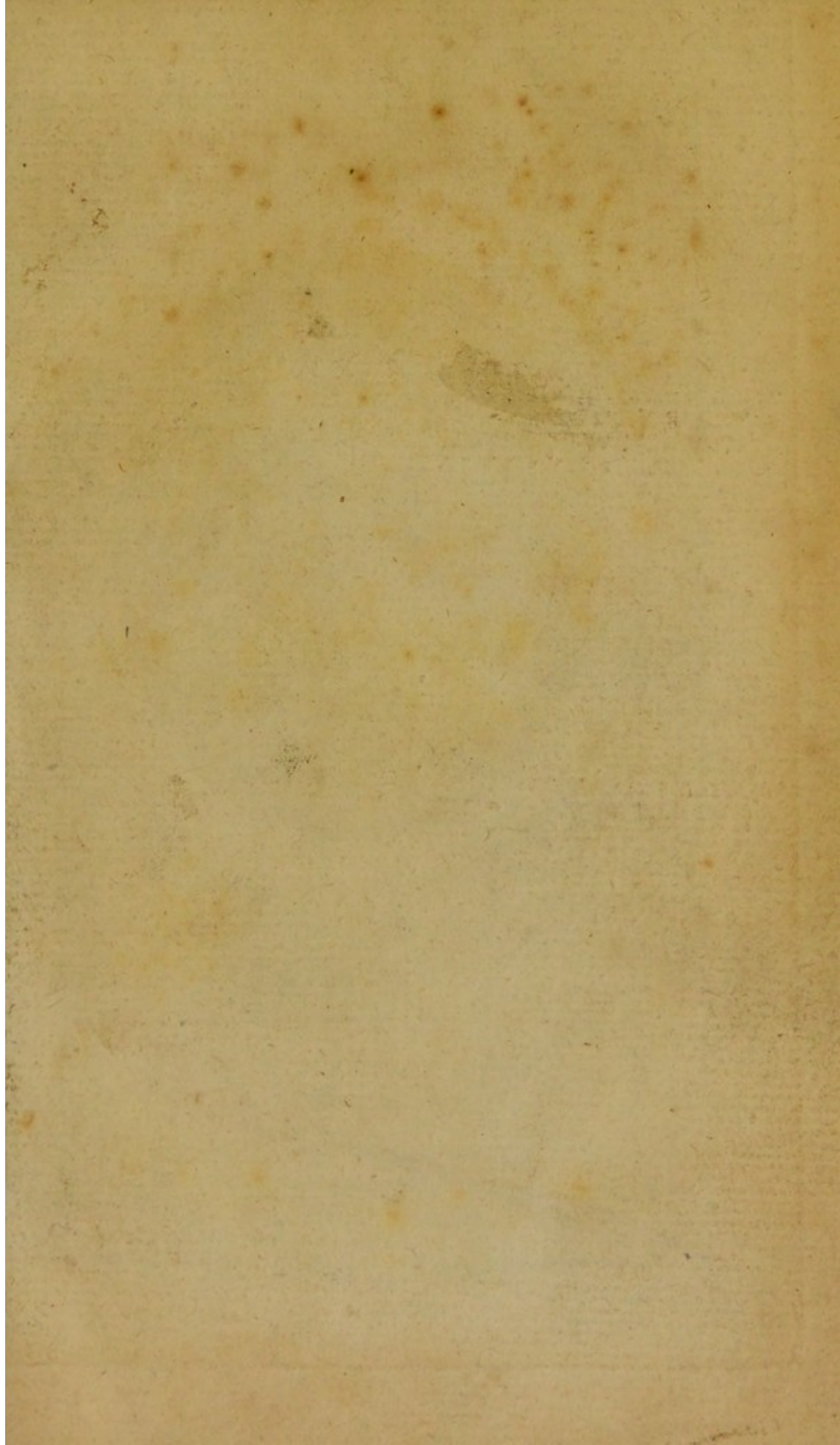














J. Hollaway, Londini ad vivum delin. et sculp.

MÉTHODE

NOUVELLE ET FACILE

DE GUÉRIR LA MALADIE VÉNÉRIENNE;

SUIVIE

- 1°. *D'un Traité Pratique de la Gonorrhée;*
2°. *d'Observations sur les Abscess & sur la Chirurgie générale & médicale;* 3°. *d'une Lettre à M. BUCHAN, sur l'Inoculation, sur la Petite-Vérole, & sur les Abscess varioleux.*

Par M. CLARE, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, par J. D. D. M. H. D. M. C. D. A.

MEDAL



Ruined by
SALIVATION.

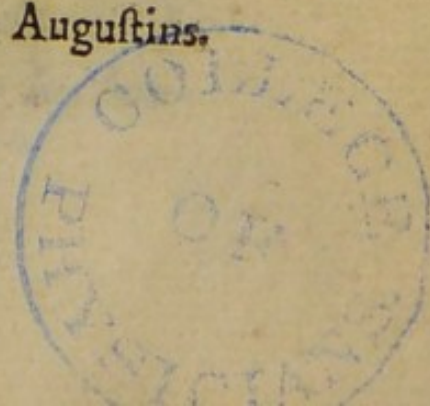
Restored by the
New mode of
ABSORPTION.

A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.



MÉT H O D E

NOUVELLE MÉTHODE

DE GUÉRIR LA MALADIE VÉNÉRIENNE

PAR

M. DE TRÉVILLE, Médecin de la Faculté de Paris;

et de l'Hôtel-Dieu de Paris, &c.

Par le même AUTEUR, Auteur de la Méthode de

Guérir la Syphilis, &c.

à Paris, chez

M. DE TRÉVILLE,

à Paris, chez M. DE TRÉVILLE,

ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS LIBRARY	
CLASS	61
ACCN.	13389
SOURCE	
DATE	

A LONDRES,

chez M. DE TRÉVILLE,

à Paris, chez M. DE TRÉVILLE, Libraire, Quai des Augustins,

à Paris, chez M. DE TRÉVILLE,

M. DCC LXXXV.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LES petits Ouvrages dont je donne la traduction, ont eu une grande vogue en Angleterre. L'Auteur, homme d'esprit, & Chirurgien habile, a su donner un air de jeunesse à une matière très-usée. Que n'a-t-on pas dit sur la *Maladie vénérienne*, sur les *abcès*, sur les *plaies*, sur les *ulceres*, sur les *fractures*, &c., & sur leur traitement? Cependant, rien de plus piquant, & en même-temps de plus sensé & de plus instructif que la manière dont M. CLARE envisage ces objets.

Mais ce qui sur-tout a fait sensation, c'est la *Méthode nouvelle & facile de guérir la Maladie Vénérienne*, par l'introduction du Mercure dans le système de la circulation, à travers les orifices des vaisseaux absorbants de l'intérieur de la bou-

che ; c'est le succès que cette Méthode a eu dès les premiers essais qu'en ont faits des Praticiens célèbres, qui, étant de bonne foi, n'avoient en vue que la guérison des malades, & le bien de l'humanité.

Ce n'est pas que cette découverte, infiniment précieuse, puisqu'elle ne tend pas à moins qu'à anéantir *la vérole*, par la facilité avec laquelle la nouvelle méthode guérit cette maladie complètement & sûrement ; ce n'est pas, dis-je, que cette découverte, comme toutes les autres, quelque utiles qu'elles soient, n'ait suscité à son Auteur des contradicteurs, des envieux, des calomniateurs, &c. &c., surtout parmi ses Confreres, & parmi quelques Membres de la Faculté. Car *l'Esprit de corps* est par-tout le même. La liberté de penser, qui caractérise nos voisins, est muette dans l'individu qui se trouve muni d'une *Patente Magistrale*. Il ne pense plus, il ne parle plus, il n'écrit plus que d'après l'impulsion qu'il reçoit de la compagnie à laquelle il est lié.

DU TRADUCTEUR. v

Aussi M. CLARE a-t-il d'abord eu à combattre un essaim de prétendus guérisseurs, gens qui courent plus après la fortune qu'après la gloire, & qui, sans se donner la peine de l'examen, ont désapprouvé, condamné & proscrit sa Méthode, parce qu'elle guérit à peu de frais & en peu de temps. Il eut encore à lutter contre les persécutions que lui suscitèrent, de toutes parts, ceux qui disent, d'après le Poète :

Et nul n'aura d'esprit, que nous & nos amis,

Envieux qui s'arrogent exclusivement le titre de Savant, & qui certainement ont fait plus de tort aux sciences, qu'ils ne leur ont jamais été utiles.

Mais l'Auteur devoit nécessairement triompher de toutes ces tracasseries. Il avoit pour lui le désintéressement avec lequel il présentoit sa découverte ; la franchise & la candeur qu'il mettoit dans sa conduite, & l'intégrité de sa propre conscience. Tout le mettoit donc à l'abri des efforts de la mauvaise foi & de la cupidité. Mais ce qui soutenoit son courage, c'étoit ses succès & l'approbation

que les véritables Savants donnoient à l'excellence de sa Méthode. Muni de ces témoignages flatteurs, il ne s'occupoit qu'à la simplifier, qu'à la perfectionner; &, malgré les clameurs, il répandoit avec confiance dans le Public, & les preuves de ses guérisons, & de nouvelles directions pour en opérer aussi promptement, aussi solidement que lui-même.

Enfin, il jouit aujourd'hui de la gloire de voir son travail jugé, estimé, apprécié à sa juste valeur, par ce même Public dont il ambitionnoit, avec tant de constance, le suffrage. La *Méthode d'absorption* est généralement regardée, en Angleterre, comme la plus facile, la plus commode, la plus expéditive & la plus sûre de guérir la Maladie Vénérienne. Le Docteur JEFFRIES, qui partage avec M. BLANCHARD, la gloire d'avoir le premier traversé les mers, dans un ballon, Médecin exerçant à Londres sa profession avec honneur, m'a assuré, lors du séjour qu'il fit à Paris, qu'il avoit employé cette Méthode plus de cent fois, & toujours

DU TRADUCTEUR. vij

avec le plus grand succès. J'avois vu, quelque temps auparavant, un jeune Chirurgien de vaisseau du Roi d'Angleterre, revenant de la Jamaïque, qui me dit qu'on n'avoit pas employé d'autre Méthode sur son bord, & qu'elle avoit complètement réussi.

Voilà donc une des maladies les plus funestes, auxquelles soit exposée l'espèce humaine, guérie par une Méthode aussi simple que sûre, &, ce qui est plus important, exempte des inconvénients sans nombre qui accompagnent les Méthodes dont on s'est servi jusqu'ici.

Mais ce qui la rend véritablement précieuse pour nous, c'est que la facilité de la mettre à exécution, & le peu de dépense qu'elle occasionne, vont nécessairement faire tomber toutes celles de ces Charlatans, qui, sans pudeur, vendent au poids de l'or leurs poisons & leurs brigandages. Car un malheur, attaché à la Maladie vénérienne, sur-tout dans ce pays, est d'être presque exclusivement le domaine de gens sans aveu, & d'igno-

rants qui, sous l'appas de spécifiques prétendus dont ils font mystère, persuadent au peuple crédule, qu'il ne faut pas être Médecin pour traiter cette maladie, & que leurs remèdes & la manière dont ils les administrent, ont seuls le pouvoir d'en triompher. Ils vont plus loin; ils osent dire que les Médecins n'ont pas fait d'étude de la Maladie Vénérienne; qu'en conséquence, ils sont incapables de la guérir; & on les croit. Préjugé dangereux, qui a fait des victimes de cette maladie, presque autant de victimes de la mort!

Si la découverte de la *Méthode d'absorption* est regardée, en Angleterre, comme un bienfait, de quel œil ne doit-elle pas être envisagée en France, puisqu'elle est faite pour nous affranchir du joug de ces imposteurs odieux, qui font trafic du sang de leurs semblables? Sans doute qu'il faut s'attendre à des récriminations; car les droits les moins fondés sont ceux que l'on réclame, que l'on défend avec le plus d'impudence, le plus d'opiniâtreté. Mais que peuvent des prétentions aussi

injustes, aussi insensées, contre les avantages évidents que présente cette Méthode ?

Je ne ferai pas cette injure aux Corps des Médecins & des Chirurgiens François, de douter un seul instant de l'empressement qu'ils mettront à l'essayer, & à l'adopter d'après les succès qu'ils en auront obtenus. La fermentation qu'elle a excitée en Angleterre, & dont nous avons parlé plus haut, n'est pas capable de les arrêter. LE BIEN PUBLIC, voilà le seul mobile qui doit mener celui qui exerce la noble profession de guérir : & , parmi mes Confreres, ainsi que parmi les Chirurgiens de ce Royaume, je fais qu'il y en a, & beaucoup, qui, semblables aux Praticiens Anglois, dont l'Auteur loué la bonne foi & le désintéressement, saisissent courageusement toutes les occasions, n'importe par qui elles sont offertes, de déraciner les préjugés, dont l'ignorance & l'intérêt ont embarrassé le traitement de presque toutes les maladies.

Ces hommes estimables feront donc des essais avant que de prononcer ; & , comme la nouvelle Méthode réussira entre leurs mains , la confiance méritée qu'ils se sont acquise , en propagera la pratique salutaire. Mais si , en attendant qu'ils aient fait part de leurs observations , l'esprit bas & servile de la cupidité , qui entraîne la multitude , élève la voix & fait entendre ses clameurs , que faire ? Le laisser crier , se taire , & guérir.

Je dois prévenir que cette Méthode est déjà employée avec succès en *Hollande* , & l'Homme-de-Lettre qui m'a fait ce rapport , ajouta qu'elle y étoit connue depuis long-temps. Comme M. CLARE ne dit rien de semblable dans son Ouvrage , ni dans la Lettre qui accompagnoit l'envoi qu'il a bien voulu m'en faire , je le priai , dans ma réponse , de m'éclaircir ce fait. Voici ce qu'il m'écrivit le 7 Janvier 1784.

« Je vous donne ma parole que je n'ai
 » aucune part à tout ce qu'on a publié sur
 » mon compte en *Hollande* , & je puis

» vous assurer que mon droit est suffisam-
 » ment établi pour ne permettre aucun
 » doute sur l'Auteur de la découverte. »

Il entre ensuite dans le détail des causes qui l'ont conduit à cette nouvelle *Méthode d'absorption*. Quand ce détail ne seroit pas trop long pour être rapporté ici, je crois avoir de bonnes raisons pour ne pas le rendre public. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il prouve, de la manière la plus évidente, que M. CLARE est incontestablement l'Auteur de cette découverte. Si quelqu'un, curieux ou intéressé à s'assurer de cette vérité, avoit quelque doute à cet égard, je me ferai un plaisir de lui communiquer la Lettre dont il est question, ou de la lui traduire, s'il n'entend pas l'Anglois.

Ensuite de la *Méthode nouvelle & facile*, &c., on trouvera un *Traité Pratique de la Gonorrhée*. La Méthode que l'Auteur y recommande est celle des *injections* : Méthode qui n'est certainement pas nouvelle. Il y a déjà long-temps que des Auteurs, même de réputation, l'ont

proposée comme un moyen de guérison aussi sûr que prompt, dans ce cas. Mais il faut convenir que la manière dont ils présenterent leur théorie, avoit laissé assez d'incertitude sur le succès de leur pratique, pour que les gens prudents n'osassent pas les imiter. Aussi, peu de Médecins, sur-tout en France, ont-ils même essayé. M. CLARE, plus hardi, parce qu'il s'est étayé d'une connoissance parfaite de la nature, de l'essence même de la Gonorrhée, a répété les expériences : elles lui ont réussi; & les raisons qu'il donne, pour démontrer la préférence que les injections méritent sur la Méthode vulgaire de traiter cette maladie, paroîtront si solides, à quiconque voudra être impartial, qu'il ne pourra s'empêcher d'y accéder. A cet égard, l'Auteur a rendu à l'humanité un service non moins important que par sa découverte de la *Méthode d'absorption*.

Le troisieme Traité est divisé en deux parties. La premiere est intitulée : *Observations sur la nature & le traitement des*

Abcès & des Ulceres en général ; la seconde : Observations sur l'origine de l'Art de la Chirurgie en général, & sur la Chirurgie Médicale en particulier. D'après ces titres, on ne devoit s'attendre qu'à des redites peu intéressantes ; & cependant, rien de plus piquant, comme nous l'avons déjà dit, que la maniere dont M. CLARE présente ces objets.

Une chose importante à remarquer ici, c'est qu'on a été long-temps en France, & que l'on y est encore, dans cette opinion ; que les Anglois ont toujours donné la préférence aux Méthodes fortes, dans le traitement des maladies, de quelque genre qu'elles soient. Ces Observations, d'après les autorités dont s'appuie l'Auteur, seroient bien faites pour nous détromper sur ce point, si nous n'avions pas déjà la MÉDECINE DOMESTIQUE, Ouvrage dans lequel le Docteur BUCHAN se montre par-tout le ministre de la Nature, bien loin de s'en déclarer le tyran.

Indépendamment de la préférence que M. CLARE donne aux remedes adoucif-

sants, sur les escharotiques, dans le pansement des plaies & des ulcères, il a encore semé son Ouvrage de réflexions très-judicieuses sur la nature & le traitement de ces maladies, sur les fractures, & sur la nécessité dans laquelle est tout homme qui veut exceller dans l'art de guérir, de connoître parfaitement la Chirurgie médicale. Il est difficile de montrer, en si peu de pages, plus de connoissances, & d'exposer plus de vérités utiles.

Enfin, on lira des *Observations sur la Pratique moderne de l'Inoculation, avec des remarques sur la Petite-Vérole & sur les Abscess varioloux, adressées en forme de Lettre, à M. BUCHAN, Auteur de la MÉDECINE DOMESTIQUE.* Le but essentiel de cette Lettre, est de prouver que le traitement des abscess varioloux, se réduit au traitement des simples flegmons; & que la préparation est absolument inutile au succès de l'inoculation. Ce sentiment, qui est aussi celui du Docteur BUCHAN, est mis en opposition avec celui du Baron DIMSDALE. Comme ce

procès n'est pas encore vuïdé ici, (voyez à ce sujet, le *Journal de Paris*, mois d'Août & de Septembre 1784) nous avons cru qu'on verroit, avec plaisir, cette piece, qui contient en outre des conseils très-importants, sur la maniere de conduire les malades dans la petite-vérole, communiquée par l'inoculation.

On voit que ces petits Ouvrages sont parfaitement distincts les uns des autres. Aussi l'Auteur les a-t-il donnés d'abord séparément. Il en composa un volume in-12 en 1780. Il les sépara de nouveau en 1783 & 1784. Mais, dans les diverses Editions qu'il en donnoit, il inféroit toujours, dans chacun indistinctement, quelque chose de relatif à la *Méthode d'absorption*, tels que des réflexions, des lettres, &c. En réunissant toutes ces pieces dans le volume que je publie, j'ai mis, sous le même titre, tout ce qui a rapport à la même matiere. J'ai supprimé ce qui sentoit la répétition, & même quelques détails sur le *mercure*, sur ses préparations, & sur les Méthodes ordinaires de

l'administrer , parce qu'ils m'ont paru des redites , que l'on trouve dans la plupart des livres qui traitent de la maladie vénérienne.

Depuis dix-huit mois environ , que je suis en correspondance avec M. CLARE , j'en ai reçu beaucoup de Lettres , presque toutes relatives à sa nouvelle Méthode. J'en ai tiré ce qui m'a paru le plus important , & je l'ai inféré dans le peu de notes que j'ai faites. Sans doute que l'on auroit pu en mettre davantage ; mais , d'après ma maniere de voir , toutes ou presque toutes , auroient été , ou pour justifier les opinions de l'Auteur , ou pour en faire le rapprochement avec celles de nos meilleurs Ecrivains , sur-tout dans ce qui concerne la Chirurgie. Or , elles n'auroient été que d'une médiocre utilité aux personnes déjà instruites , à qui ce Livre est destiné , & n'auroient fait que le grossir en pure perte : ce qu'il falloit éviter. D'ailleurs , M. CLARE a fait lui-même beaucoup de notes ; celles que j'aurois ajoutées , auroient absorbé le

texte,

texte. Quoi qu'il en soit, celles que j'ai faites, sont désignées par les lettrines *a*, *b*, &c.; & celles de l'Auteur sont indiquées par les chiffres 1, 2, 3, &c.

Je termine ce Volume par une *Table des Matieres*. Elle m'a paru d'autant plus nécessaire, que ce livre renferme des Traités sur des objets très-différents, & qu'il présente une foule de réflexions isolées, pour ainsi dire, ou comme jettées au hasard, susceptibles, par cette raison, d'échapper à la mémoire la plus heureuse, & à l'attention la mieux soutenue.

M. CLARE, en me faisant passer les différentes Pièces, dont je publie la Traduction, m'a fait présent de son Portrait en médaillon. Je ne pouvois répondre à cette politesse, d'une manière plus digne de lui & de moi, qu'en le faisant graver, pour le mettre à la tête de ce Volume, comme il est à la tête du texte Anglois; & je goutois d'avance le plaisir de faire connoître, plus particulièrement, un

homme qui a rendu un service essentiel à l'humanité. Je comptois aussi faire copier deux planches anatomiques, représentant les *glandes salivaires* & les *houpes nerveuses des levres*; lesquelles planches, qui accompagnent la *Méthode nouvelle & facile de guérir la Maladie Vénérienne*, en Anglois, ont été faites dans l'intention de faciliter l'intelligence de la théorie de l'absorption.

Mais un jour, je reçus d'Angleterre, un paquet, contenant six cuivres gravés; savoir :

Celui du Portrait de l'Auteur;

Celui du Portrait du célèbre Docteur
HUNTER;

Ceux des deux planches anatomiques;

Celui d'une charmante allégorie de *l'Amour*, piqué par une abeille, & pleurant dans les bras de sa Mere, qui appelle *Mercur*e à son aide, & que celui-ci renvoie à la *Méthode d'absorption*, en lui montrant du doigt l'Auteur;

Enfin le cuivre d'une médaille, repré-

sentant d'un côté la figure d'une personne traitée par les Méthodes ordinaires, & de l'autre côté la figure d'un malade traité par celle de M. CLARE.

Reconnoissant, comme je dois l'être, de procédés aussi généreux, je n'ai pas voulu jouir seul. En conséquence, j'ai fait imprimer, sur le frontispice, cette dernière gravure, c'est-à-dire, la médaille : elle y tient lieu d'un fleuron.

La jolie *allégorie de l'Amour & de Vénus*, se voit sur la première page du texte, où elle sert de vignette.

Le Portrait de M. CLARE est en tête du Volume ;

Et les planches anatomiques sont placées à la suite de la Préface de l'Auteur.

Quant au Portrait du Docteur HUNTER, j'en ai fait tirer des épreuves, que l'on peut voir chez le Libraire qui vend cet Ouvrage, M. FROULLÉ. Il en procurera à ceux qui seront curieux de posséder l'image de ce savant Médecin, Accoucheur de la Reine d'Angleterre ; recom-

mandable par ses connoissances profondes, & célèbre dans toute l'Europe par le *Cabinet d'Histoire-Naturelle*, le plus superbe qui se soit jamais vu au pouvoir d'un Particulier.



MÉTHODE
NOUVELLE ET FACILE
DE GUÉRIR

LA MALADIE VÉNÉRIENNE;

*Par l'introduction du mercure dans le
système de la circulation, à travers les
orifices des vaisseaux absorbants de l'in-
térieur de la bouche.*

PAR M. P. CLARE, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, sur la troisieme Edition.

Omnipotentis Dei est fontes castigare: Nostrum verò miseris
pro virili succurrere, atque agris opem ferre. SYDENHAM.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE HISTORY OF

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

BY CURRIER

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

 PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

LA Méthode d'introduire le mercure dans le système de la circulation, par les vaisseaux absorbans, au moyen de frictions faites sur les surfaces internes de la bouche, Méthode que j'ai imaginée, présentant des avantages que l'on ne peut contester, je crois ne pouvoir me dispenser de la recommander à tous les Praticiens, comme digne de leur attention, & méritant d'être essayée sans esprit de parti.

Quoiqu'au premier coup-d'œil, je paroisse me rendre coupable de présomption, parce que je m'écarte des voies ordinaires de la pratique, cependant, avec un peu de réflexion, on sera convaincu que c'est manquer à la Société, & s'en déclarer un Membre inutile, que de ne point communiquer ses observations & ses découvertes au Public, ne fût-ce que pour exciter l'esprit

de recherche & d'émulation dans ceux qui , ayant plus de talents , peuvent les améliorer & les porter à leur perfection.

M. CRUIKSHANK , ayant vu plusieurs de mes malades avant le traitement , pendant l'administration de ma Méthode , & après leur guérison , je renvoie le Public , pour plus grande satisfaction , au témoignage de cet ingénieux ami (1).

(1) « Je déclare , dit M. CRUIKSHANK , dans une Let-
 » tre , imprimée , sur la Méthode nouvelle & facile d'in-
 » troduire le mercure dans le système de la circulation par
 » le moyen de l'absorption ; je déclare , dis-je , sérieu-
 » sement , que dans une affaire de cette importance , où
 » la santé de plusieurs millions d'hommes , & ma propre
 » réputation , peuvent être intéressées , aucun motif ne
 » pourroit me porter à recommander une Méthode , qu'in-
 » térieurement je saurois de n'être pas suivie de succès. »

« Le pivot sur lequel roule votre Méthode , est la pro-
 » priété absorbante du corps humain. Vous affirmez que
 » le *calomélas* est absorbé par les vaisseaux lymphatiques
 » de la bouche ; je ne trouve aucune difficulté à le croire ,
 » & je vois avec plaisir que cette poudre , comme beau-
 » coup d'autres , peut être absorbée par les surfaces du
 » corps. »

« Mes expériences , aussi loin que j'ai pu les porter ,
 » confirment votre pratique. »

Car je commençois le plus souvent par engager ces malades à se rendre chez M. le Docteur HUNTER, où ce Médecin, ainsi que M. CRUIKSHANK les examinoient sévèrement avant que de procéder à leur traitement; & c'est d'après cela que

Dans la première Edition de cette Lettre, ce même Auteur me disoit : « J'avoue que je suis aujourd'hui plus » que jamais disposé à croire que votre Méthode aura du » succès. Mais une chose dont je ne doute pas, c'est qu'elle » jettera du jour sur la doctrine moderne de l'absorption, » & qu'elle peut conduire à des découvertes ultérieures » très - importantes. » Et dans la seconde Edition, il ajoute : « J'ai examiné, Monsieur, avec toute l'atten- » tion & toute l'impartialité dont je suis capable, le mé- » rite que peut avoir la Méthode, que vous proposez pour » introduire le *calomélas* dans la circulation, par la sur- » face interne de la bouche. Cette idée m'a d'abord frappé : » je regarde vos succès comme plus que probables, & je » suis sûr que vous avez réussi. Si même dans la prati- » que, il se présente des objections plus fortes que celles » dont j'ai fait mention; car quelle Méthode n'a pas ses » contradicteurs? vous aurez toujours eu le mérite, quoi » qu'il arrive, d'avoir suggéré une idée ingénieuse; d'a- » voir travaillé à vous rendre utile dans votre profes- » sion; &, si j'en crois mon pressentiment, d'avoir jetté » pour l'avenir, les fondemens d'une excellente pratique » dans la Chirurgie. »

ces Messieurs me donnoient les assurances, les moins équivoques, de leur approbation en faveur de ma Méthode.

Mon but, en agissant avec autant de circonspection, étoit non-seulement de suivre l'idée que je m'étois faite, que de telles mesures sont nécessaires à tout homme qui veut donner de lui une bonne opinion au Public, & mériter sa confiance, mais encore de remplir le désir que j'avois d'arrêter les traits malins de la censure, & de ne pas agir contre la persuasion où je suis, que la meilleure cause reçoit toujours un nouveau poids & un nouveau lustre, du témoignage de Juges compétents & dignes de croyance.

Je n'ai rapporté que quelques observations, choisies entre un grand nombre de guérisons complètes. J'en aurois pu joindre beaucoup d'autres dans cette nouvelle Edition, si une collection de cette espece ne passoit pas, aux yeux des uns, pour une ostentation, & aux yeux des

autres pour un étalage digne des Empiriques, sur-tout quand ces observations sont très-nombreuses & extraordinaires.

Il est presque universellement reconnu en Médecine, que le *mercure* est d'une nécessité absolue pour guérir la Maladie Vénérienne; & mon dessein, en présentant ce petit Ouvrage au Public, est de prouver que l'introduction du *calomélas* dans le système de la circulation, par le moyen de frictions, sur la surface interne de la bouche, est la meilleure Méthode d'administrer ce puissant spécifique (1).

(1) Le Docteur Guillaume SAUNDERS, Médecin de l'Hôpital Saint-Thomas, qui a traduit l'Ouvrage de M. PLENCK, intitulé : *Méthode nouvelle & facile d'administrer le Mercure*; dit, dans l'appendice : « Si je crois que l'opération
 » du *mercure*, dans le traitement des symptômes particu-
 » liers de maladie vénérienne, peut être aidée par l'*anti-*
 » *moine*, la *falfe-pareille*, le *mézéréon*, le *gaiac*, &c.,
 » je suis persuadé aussi que les guérisons de ces mêmes
 » symptômes, ont été faussement attribuées à ces sortes
 » de remèdes, & n'auroient pas réussi, indépendamment
 » du *mercure* : & c'est d'après certains préjugés, contre
 » l'usage de ce minéral, que le Public a été trompé par
 » des spécifiques, vantés avec ostentation, pour ne pas

Il est rare que le Public reçoive favorablement, du premier abord, quelque nouveauté dans une science ou dans un art. Les hommes croient trop souvent

» contenir de *mercure*, quoique, par des analyses bien faites, on ait reconnu qu'il en entroit dans la plupart de ceux de ces remèdes, qui ont acquis une sorte de réputation. »

La salivation subite, qui ne manque pas de se montrer de temps en temps pendant l'usage de ces spécifiques prétendus, ne permet pas de douter qu'ils ne contiennent du *mercure*, quoiqu'il y soit caché avec beaucoup d'art, & que leurs Auteurs soutiennent le contraire avec la dernière impudence.

Le Docteur Guillaume FORDYCE, huitième remarque de ses *Recherches sur la Maladie Vénérienne*, dit : « Le *mercure* seul guérit en général la plupart des symptômes vénériens : de son côté, la *falfe-pareille* guérit presque toujours les symptômes qui ont résisté au pouvoir du *mercure*. Il est donc probable que l'on peut trouver dans le *mercure* & la *falfe-pareille*, combinés d'une manière convenable, la guérison certaine de tous les accidents que l'on peut dire vénériens. »

Le Docteur Georges FORDYCE, Médecin de l'Hôpital Saint-Thomas, observe que « s'il y a quelques ulcères ou quelques symptômes qui indiquent que le *virus* a été absorbé dans la masse du sang, le malade ne peut être certain de sa guérison, à moins qu'il n'ait fait usage de *mercure*. (*Eléments de Médecine Pratique.*) »

qu'on veut les tromper; ce qui les porte à rejeter toute innovation, comme enfant de la vanité & de l'impudence. Cependant il y a encore des gens de bon sens & instruits, qui, également lents à censurer & à applaudir, demandent des expériences répétées, avant que de condamner ou d'adopter une nouvelle Méthode. J'espère parvenir, avec le temps, à me rendre favorable le jugement de ces derniers, & à mériter leur approbation.

L'Inoculation, la plus belle découverte qui ait peut-être jamais été faite, puisqu'elle a arraché des bras de la mort une infinité d'individus, quoiqu'adoptée presque universellement depuis ces derniers temps, a cependant été en butte à mille préjugés, lors de son introduction en Europe (1). Il y a, sans contre-

(1) La double incision, dans l'amputation des membres, de préférence à la simple, découverte de la plus grande importance en Chirurgie; & l'invention de la ligature des vaisseaux sanguins, pour suppléer à l'application du caustère actuel, malgré les avantages évidents qu'elles pré-

dit, une très-grande ressemblance entre la Méthode d'introduire le mercure par absorption, & celle de l'inoculation. On fait à n'en pouvoir douter, que la petite-vérole est rendue infiniment plus bénigne, quand elle est communiquée par l'insertion, que lorsqu'elle prend naturellement. Or, si le *virus* de la petite-vérole peut être rendu moins nuisible par l'insertion, qui est une espèce d'absorption, pourquoi n'en seroit-il pas de même d'un antidote? Si la moindre quantité de matière varioleuse n'est pas aussi à redouter; si cependant elle est d'une efficacité égale à une plus grande, n'en peut-il pas être de même à l'égard d'un spécifique?

On demande si la nouvelle Méthode que je propose, réussit toujours? Je répondrai, non; & l'on doit s'y attendre, puisqu'il est de fait que le *mercure* seul ne

sentent l'une & l'autre, furent connues très-long-temps avant que d'être employées universellement.

guérit pas toujours tous les cas de maladie vénérienne (1). Quand ce minéral guérit, ce qui arrive le plus généralement, c'est, sans contredit, par le procédé de l'absorption, qui le fait pénétrer dans le système de la circulation, & l'y maintient mieux qu'aucune des Méthodes ordinaires.

On doit encore observer que la négligence des malades à suivre scrupuleusement les conseils des Gens de l'Art, & à prendre les remèdes tels qu'ils sont prescrits, les frustrer de la plupart des

(1) Un Chirurgien qui s'est fait une grande réputation dans le traitement des maladies vénériennes, a observé qu'une trop grande quantité de *mercure* peut en empêcher l'effet. Aussi, quand il voyoit que le malade en avoit pris une certaine dose, il le laissoit reposer pendant quelque temps, & il ne le prescrivoit de nouveau, que quand, disoit-il, il avoit lieu d'espérer qu'il réussiroit. Cette observation paroît très-juste.

Le Docteur Georges FORDYCE dit, dans ses *Eléments de Médecine Pratique*. « Il y a un *maximum* dans la dose » de tous les remèdes, de sorte que s'ils sont donnés en » plus grande quantité, leurs effets sont perdus, bien loin » d'être augmentés. »

avantages qu'ils pourroient retirer des moyens qu'on emploie pour les guérir. D'un autre côté, rien de si dangereux, & cependant de si commun que de voir des malades abandonner trop tôt leur traitement, & s'exposer par-là eux-mêmes à n'être jamais guéris.

J'ai quelquefois éprouvé qu'il étoit nécessaire d'administrer, conjointement avec le *calomélas*, une dissolution de *sublimé corrosif*, à la dose d'un *quart de grain* dans cinq ou six gouttes d'eau, que je faisois rouler dans l'intérieur de la bouche; & cela dans l'intention de détruire une affection des glandes salivaires, & de hâter la guérison. Cette addition a procuré l'effet désiré, comme M. CRUIKSHANK peut l'attester. Il est certainement plus convenable de donner le *sublimé corrosif* de cette manière, que suivant la méthode accoutumée, qui nuit excessivement à l'estomac.

Il n'est pas, selon moi, de préparation mercurielle, mieux adaptée à la Méthode de l'absorption, que le *calomélas*.

las (a). Peut-être que d'autres préparations de mercure produiroient les mêmes bons

(a) Le *calomélas* n'est autre chose que le *mercure doux*, sublimé six fois. (Voyez la *Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres*, &c. traduit de l'Anglois, in-4^o. tome II, pages 639 & 641, dans le courant de la note.) Après avoir répété, dans cette note, la manipulation pour la confection du *mercure doux*, l'Auteur dit : c'est à ce *mercure doux sublimé six fois*, qu'on a donné, d'après TURQUET de Mayerne, le nom de *calomélas*.

Mais cette dénomination a été abandonnée par les Médecins du Comité, chargés de revoir la nouvelle Pharmacopée. Voici ce qu'on lit pages 67 & 68 de l'*Exposition de la Méthode, employée par le Comité, nommé par le College des Médecins, pour revoir cette Pharmacopée*.

« Nous ne nous servons plus du terme de *calomélas* :
 » mais nous prescrivons, à l'article du *mercure sublimé*
 » *doux*, de répéter la sublimation six fois. C'est à cette
 » opération qu'on donnoit ci-devant le nom de *calomélas*. »
 Et le Traducteur ajoute dans une note.

« Les Auteurs, qui se sont servis du terme de *calomé-*
 » *las*, ont toujours entendu, comme on le dit dans cet
 » article, le *mercure doux sublimé six fois*. »

On trouve l'explication de ce mot dans RIVIERE, à la fin de ses Observations, sous le titre d'*Arcana Riveriana*. On l'y nomme *calomélas Turqueti*. Ce qui doit faire juger que TURQUET de Mayerne, Médecin, & espece d'Empirique, a été un des premiers à donner ce nom, au *mercure doux*, qu'on fait sublimer six fois.

effets; & je fais, d'après des expériences répétées, que le *sublimé corrosif* réussira

Cependant les Médecins Anglois n'ont pas tous déféré à l'avis du Comité, dont il vient d'être question, & le terme de *calomélas* a été employé, au lieu de celui de *mercure doux*, par nombre d'Auteurs, même depuis l'Édition de la *Pharmacopée*, dont nous venons d'annoncer la traduction. M. CLARE l'emploie constamment dans son Ouvrage, & ne s'est servi de celui de *mercure doux* qu'une seule fois, comme on le verra ci-après page 4.

Voyez l'article *calomélas* du Dictionnaire de JAMES, & l'article *calomel* de l'Encyclopédie, pour l'étymologie de ce mot, &c.

Mais il en est de ce remède comme d'une infinité d'autres, qui ne procurent de bons effets, qu'autant qu'ils sont bien préparés ou bien choisis; & malheureusement, comme l'observe très-bien le Docteur SCHEWEDIAUER, le *calomélas* n'est pas le même dans les différents pays, ni dans toutes les boutiques d'un même pays, ni dans les mêmes boutiques en différents temps. Nous croyons donc devoir rapporter ici, d'après cet Auteur, le procédé par la voie humide, au moyen duquel M. SCHEELE, célèbre Chymiste Suédois, est parvenu à se procurer le *calomélas* toujours uniforme, & possédant toujours le même degré d'activité.

Ce que l'on va lire est extrait de l'Ouvrage intitulé : *Practical observations on the more obstinate, and inveterate venereal complaints*, by B. J. SCHEWEDIAUER, M. D. London, 1784; lequel vient d'être publié en François.

mieux que toute autre, quand on l'administrera d'après les principes de l'ab-

sous le titre de : *Observations Pratiques sur les Maladies Vénériennes*; traduites de l'Anglois de M. SVÉDIAUR, D. M. par M. GIBELIN, Docteur en Médecine, Membre de la Société Médicale de Londres, &c. in-8°. , à Paris, chez CUCHET, 1785. Le procédé de M. SCHEELE se trouve d'ailleurs inséré dans les *Actes de Stockholm*.

Prenez de *mercure, révivifié du cinabre*, demi-livre;
D'*eau-forte* pure, même quantité.

Mettez dans un petit vaisseau à long col, dont vous boucherez l'ouverture avec du papier. Placez ce vaisseau dans un bain de sable chaud. Laissez pendant quelques heures, & lorsque l'effervescence sera cessée, & que l'acide annoncera ne devoir plus avoir d'action sur le mercure, augmentez le feu, jusqu'à ce que la liqueur soit sur le point de bouillir. Entretenez le feu à ce degré, pendant 3 ou 4 heures, ayant soin de remuer le vaisseau de temps en temps. Enfin, faites bouillir la dissolution pendant un quart-d'heure.

D'un autre côté :

Prenez de *sel marin* le plus pur, quatre onces & demie.
Faites fondre dans 3 ou 4 pintes d'eau.

Mettez cette dissolution, toute bouillante, dans un vaisseau de verre. Versez doucement & peu-à-peu sur cette liqueur, la dissolution mercurielle ci-dessus, dans le temps qu'elle bout encore, & tenez le vaisseau dans un mouvement continu, pendant tout le temps que se fait le mélange. Laissez ensuite reposer.

Quand le dépôt sera formé, décantez la liqueur claire

forption, & qu'on le fera pénétrer à travers les pores de la surface fine de la peau

qui est dessus. Lavez ce dépôt avec de l'eau chaude. Répétez ces lotions jusqu'à ce que l'eau du lavage en sorte parfaitement insipide. Laissez égoutter sur un filtre le précipité obtenu par cette Méthode. Faites-le enfin sécher à une chaleur douce.

On pourroit supposer que du moment où l'acide nitreux cesse de faire effervescence avec le *mercure*, c'est qu'il en est saturé. Mais il s'en faut de beaucoup que cela soit ainsi, puisque l'acide, la chaleur étant augmentée, est capable de dissoudre une très-grande quantité de mercure; avec cette différence cependant, que le mercure, dans le commencement de l'opération, est calciné par l'acide, tandis qu'il est dissous ensuite sous sa forme métallique par ce même acide. La preuve qu'on peut en donner, est que non-seulement il s'éleve plus de vapeurs élastiques, mais encore qu'en y ajoutant de l'alkali caustique ou volatil, on obtient un précipité noir, au lieu que le précipité qu'on en retire par ce même sel, est jaune, quand la dissolution ne contient que du mercure calciné. Si l'on distille ce précipité noir, à un feu doux, il se sublime sous la forme de mercure coulant, laissant une poudre jaune, qui n'est autre chose qu'une partie de mercure, qui, dans le commencement de l'opération, avoit été calciné par l'acide nitreux.

Il est nécessaire, vers la fin de l'opération, de faire bouillir la dissolution mercurielle, pendant un quart-d'heure, comme on l'a prescrit ci-dessus, afin de tenir ce mercure

interne, plutôt que de l'introduire dans l'estomac, ou de le faire passer par les pores de la peau externe qui est très-

nitreux dans un état de dissolution, parce qu'il est très-disposé à cristalliser.

On trouve ordinairement quelques particules de mercure, qui n'ont point été dissoutes : cependant il vaut mieux qu'il y en ait trop, que pas assez ; parce que plus la dissolution mercurielle contient de parties métalliques, plus on obtient de *calomélas*. Il faut verser peu-à-peu & avec précaution, la dissolution mercurielle dans la dissolution saline, afin de ne pas entraîner les particules de mercure non dissoutes, & qu'elles ne se mêlent pas au mercure dissous.

Deux onces de sel commun suffiroient pour précipiter tout le mercure employé par ce procédé ; mais alors il peut arriver facilement qu'il se mêle à ce précipité quelques portions superflues de sublimé corrosif, que l'eau est seule capable d'en séparer complètement. Voilà sans doute pourquoi le mercure précipité blanc est toujours corrosif. J'ai éprouvé que le sel commun possède la même propriété que le sel ammoniac, celle de dissoudre une grande quantité de sublimé corrosif. J'emploie donc 4 onces & demie de sel marin commun, afin qu'il ne reste rien de corrosif dans le *calomélas*.

Si l'on réfléchit sur la manière dont on obtient le *mercure doux* ou le *calomélas*, par la voie sèche, il sera facile de rendre raison des phénomènes que présente ce nouveau procédé.

épaisse (a). Car le point essentiel auquel je tiens, est plutôt la manière d'administrer le mercure, que le choix de telle ou telle préparation de ce minéral.

La peau externe du corps absorbe l'eau, on n'en peut douter. Cependant il n'y a pas d'apparence, selon moi, qu'elle absorbe le sel dissous dans l'eau (b). De la dissolution de *sublimé corrosif*, frottée sur la peau externe bien entière, ne produit aucun des effets du mercure, qui a pénétré dans la circulation, tandis que cette même dissolution procure ces effets, lorsqu'elle est frottée sur la surface de la peau fine de l'intérieur de la bouche (c).

Je fais que les particules du mercure, divisé à l'infini dans l'*onguent gris*, sont fréquemment introduites dans les voies

(a) Voyez pages 12 & suivantes, dans le courant de la note.

(b) Voyez cependant ci-après pages 34 & suivantes de la *Méthode nouvelle & facile*, &c., où cette absorption des sels paroît prouvée.

(c) Voyez ci-après pages 18 & suivantes, ainsi que la seconde *Lettre* : M. CRUIKSHANK à M. CLARE.

de la circulation , par le moyen d'une longue friction. Mais je fais aussi que souvent , pendant des jours & des semaines entières , elles sont rejetées & repoussées par la peau , qui se trouve alors d'une texture trop dense & par-là impénétrable : circonstance qui justifie ce que l'on a dit , que la peau étoit un absorbant très-incertain. Nous avons donc de fortes raisons pour préférer l'épiderme interne.

Les Ecrivains spéculatifs commencent , en général , par bâtir la théorie de leur doctrine , & se mettent ensuite à chercher les faits sur lesquels ils doivent l'établir. Cet ordre est renversé ici. J'ai d'abord découvert le fait , c'est-à-dire , la *nouvelle Méthode d'absorption* , & j'ai eu le bonheur de l'éclairer ensuite par la Théorie , & de la prouver par l'Anatomie , le raisonnement & le succès.

On trouvera , dans cette nouvelle Edition , beaucoup de passages en faveur de ma nouvelle Méthode , extraits de M.

CRUIKSHANK, dont les *Remarques sur l'absorption du corps humain en général, suivies d'Expériences sur la transpiration insensible*, demandoient à être publiées de nouveau, ne restant que très-peu d'Exemplaires de la seconde Edition de mon *Essai sur les Abscès, &c.* dans lequel elles avoient été publiées (a).

J'ai cru devoir répondre à quelques objections de ceux des Gens de l'Art, qui ont témoigné le plus de bonne foi. Quant aux autres, dont il n'y a qu'un trop grand nombre dans chaque profession, ils ne méritent pas qu'on y fasse attention.

*Non mihi, sed rationi, aut quæ ratio esse videtur
Milito; securus quid mordicus hic tenet, aut hic.*

SCALIGER.

C'est avec un plaisir bien sensible que

(a) On trouvera dans le volume, que nous présentons au Public, ce petit Ouvrage, mais sous le titre d'*Observations sur les Abscès, &c.* L'Auteur, dans la troisième Edition qu'il en a donnée, ayant substitué ce titre à celui d'*Essai*, qu'il avoit adopté pour les Editions précédentes.

je rends publiquement des actions de graces à plusieurs Praticiens, parmi lesquels il y a des membres de la Faculté, de ce qu'ils ont accordé leur approbation à une Méthode, dont j'avois extrêmement à cœur d'établir le succès d'une maniere fixe & durable. Je me hâte de leur en témoigner ma reconnoissance, par considération pour eux, autant que pour moi, & même pour toute la Société, qui est essentiellement intéressée à cette découverte.

Loin de croire que ceux qui ont adopté cette pratique, soit ouvertement, soit en particulier, aient jamais lieu de craindre d'en être blâmés par la suite; j'ai, au contraire, cette confiance que leur approbation fera aux yeux du Public, une preuve de leur discernement, de leur désintéressement & de leur bonne foi.

J'ai toutes sortes de raisons d'attendre du succès d'une Méthode fondée sur une base anatomique & physiologique, & qui, plus qu'aucune autre, paroît adaptée

à la structure du corps humain ; d'un corps composé d'une variété infinie de *nerfs*, de *fibres* irritables, & de vaisseaux, charriant chacun son fluide respectif, à la maniere d'une machine hydraulique (1).

(1) Pour l'instruction de quelques-uns de mes Lecteurs, je vais extraire ce que M. CHESELDEN, chapitre douzieme de son *Anatomie*, dit d'une maniere générale, mais concise, sur le cours des aliments digérés, sur la circulation des fluides dans les vaisseaux sanguins, lactés, lymphatiques, & sur toute l'économie animale.

« Les aliments, étant reçus dans la bouche, y sont broyés & imprégnés de salive, laquelle est exprimée des glandes salivaires par le mouvement des mâchoires, de la langue & des muscles qui les mettent en action. Ensuite les aliments descendent par le *pharynx* dans l'estomac, où ils sont digérés, au moyen des sucs gastriques, aidés d'une chaleur modérée, & d'une douce trituration. Alors ils passent par le *pylore*; entrent dans le *duodenum*, où ils se mêlent avec la bile du foie & de la vésicule, & avec les sucs que fournit le *pancréas*. Ces fluides servent à atténuer davantage les aliments déjà digérés, & probablement à préparer la séparation qui doit se faire des parties liquides d'avec les parties grossieres. Là ils sont continuellement agités par le mouvement péristaltique des intestins, ainsi que par la compression du *diaphragme* & des muscles abdominaux. Au moyen de ces forces diverses, les parties fluides sont portées aux vaisseaux lactés, tandis que

On a avancé que : chercher à rendre
la Méthode de guérir la Maladie Véné-

les parties grossieres sont dirigées vers les gros intestins ,
& delà vers l'*anus*. »

« Le chyle , ou les parties limpides & laiteuses des ali-
ments , reçu dans les vaisseaux lactés , au sortir des intes-
tins greles , est porté au réservoir qui lui est propre , &
delà dans le canal thorachique , qui le verse dans la
veine souclaviere gauche , où il se mêle au sang , & d'où
il passe avec le sang dans le cœur. »

« Toutes les veines , qui se divisent en deux branches ,
c'est-à-dire , en veine cave ascendante , & en veine cave
descendante , se vident dans l'oreillette droite du cœur.
L'oreillette droite se décharge dans le ventricule droit , qui
chasse le sang , à travers l'artere pulmonaire , dans les pou-
mons. Des poumons , le sang est pompé par les veines
pulmonaires , & versé dans l'oreillette gauche du cœur ;
delà dans le ventricule gauche , qui le jette dans l'artere
aorte , pour être distribué dans tout le corps.

Des extrémités des arteres , sortent les veines & les vaisseaux
lymphatiques. Les veines reçoivent le sang , & le portent au
cœur. Les vaisseaux lymphatiques pompent la lymphe &
les autres parties limpides du sang , & les portent des ar-
teres aux veines & aux vaisseaux lactés , où elles sont
mêlées avec le chyle , & passent par la souclaviere gau-
che , & delà au cœur. »

« Tous les fluides qui entrent dans l'estomac , & pé-
netrent dans les intestins , sont portés dans les vaisseaux
sanguins , d'où la plus grande partie est séparée & pom-

rienne plus prompte & plus facile, bien loin d'être un bienfait pour la Société, étoit au contraire un tort réel qu'on lui faisoit, puisque c'étoit encourager le vice que d'enlever promptement une maladie qui en est, en quelque sorte, une punition naturelle (1). Il n'y a pas long-temps qu'on

pée par des vaisseaux qui leur sont propres. Ainsi l'urine est reçue par les vaisseaux des reins, la bile par ceux du foie, &c.; & ces sucS emportent avec eux tout ce qui pourroit nuire à l'économie animale. »

(1) On reprochoit à SYDENHAM d'avoir publié la *Méthode de guérir la Maladie Vénérienne*, & d'en avoir soutenu la nécessité, d'après les principes de la charité chrétienne, que, dans les saintes Ecritures, l'on trouve par-tout inculquée par le précepte & par l'exemple. Il répondit : « *Tradam quæ in hoc morbo observavi atque expertus sum; non quo hominum animos deteriores efficiam, sed ut corpora (quod mihi negotii datum est) reddam saniora.* SYDENHAM. » Epist. 11, resp.

ASTRUC dit, au sujet des préservatifs : « Cependant, s'il existoit quelques remèdes de cette espèce, je ne saurois m'empêcher de croire que non-seulement il seroit permis aux Médecins, engagés par leur profession à secourir le prochain, de les donner & de les divulguer, mais même qu'ils y seroient obligés en conscience, puisqu'on pourroit, par ce moyen, faire une chose que tous les gens de biens doivent désirer; c'est-à-dire, mettre en assurance contre les dan-

s'étoit adressé à une personne, élevée en dignité, afin d'obtenir un privilège pour un *Préservatif Anti-Vénérien* : le suppliant fut refusé ; on dit en même-temps qu'on donneroit toutes sortes d'encouragements à ceux qui proposeroient des remèdes pour guérir cette maladie, mais jamais pour les remèdes préservatifs, si toutefois il y en a qui doivent mériter ce nom.

(a) Après avoir perfectionné la maniere

gers de la contagion - vénérienne, tant de nourrices qui allaitent des enfans gâtés ou suspects ; tant d'enfants qui reçoivent le lait de nourrices gâtées ou suspectes ; tant de femmes, obligées par le devoir du mariage, d'habiter avec des maris qui se trouvent infectés. Comme c'est, sans les avoir mérités, que toutes ces personnes sont attaquées de maux vénériens, ce seroit une charité digne de louange, que de pouvoir les en garantir.

Une prompt administration des remèdes est particulièrement nécessaire dans cette maladie, qui a une ressemblance, en quelque sorte frappante, avec une étincelle de feu, qu'il est plus aisé d'éteindre que la flamme. Une mauvaise honte empêche souvent qu'on ne demande immédiatement du secours.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat. HORAT.

(a) Ce qui suit, seroit en partie de Préface à la qua-

d'administrer la *Méthode d'absorption*, & après nombre d'essais qu'en ont faits différents Praticiens, j'ai le bonheur de la voir triompher, & de la savoir bien établie dans l'opinion du Public, malgré les oppositions qu'elle a essuyées de la part de quelques-uns de ceux qui passent pour être les aigles de leur corps. Quand on réfléchit sur les accidents, occasionnés pendant plusieurs siècles par l'usage inconsidéré du mercure, il paroît bien plus extraordinaire qu'une *Méthode*, fondée sur des principes absolument différents de ceux qui ont prévalu jusqu'à présent, & entièrement favorables à la constitution humaine, ait été reçue froidement par quelques Membres de la Faculté.

Aussi j'avoue, avec plaisir, que j'ai de

trieme Edition du *Traité Pratique de la Gonorrhée*, qu'on trouvera ci-après. Mais, comme il a un rapport direct avec la *nouvelle Méthode d'administrer le mercure*, nous avons cru que nous le mettrions à sa vraie place, en le faisant suivre ce qui vient de précéder.

fortes obligations aux Médecins de bonne foi, mes Correspondants, qui, guidés par le seul bien de l'humanité, & n'ayant en vue que la guérison de leurs semblables, se sont volontairement établis les défenseurs d'une cause, dont ils avoient conçu une bonne opinion, & dont aujourd'hui ils ont constaté l'avantage par leurs propres expériences; quoique cependant il soit prouvé, par l'Histoire de tous les siècles, que le perfectionnement, de quelque genre qu'il soit, ne marche d'abord que lentement, parce qu'il est arrêté dans sa course par les vues d'intérêts divers qui menent les hommes.

Ma nouvelle Méthode, ayant donc mérité les plus grands applaudissements de la part des Médecins & des Chirurgiens les plus célèbres, j'ai craint que le Public ne perdît l'avantage & moi la gloire, qui doivent résulter de leurs opinions & de leur approbation. En conséquence, j'ai pris le parti de publier leurs Lettres, parce que leurs sentiments & leurs opi-

nions sont fondés sur le raisonnement & sur les faits (a).

La pratique de l'Inoculation a éprouvé beaucoup d'obstacles de la part de ceux qui croyoient qu'il étoit de leur intérêt de l'anéantir. Tous leurs desseins ont échoué, & l'Inoculation est pratiquée plus que jamais. L'erreur peut se soutenir pendant quelque temps; mais nous voyons qu'à la fin la vérité perce & sort plus brillante des nuages, dont on cherchoit à l'envelopper.

L'insertion de la petite-vérole dans l'Inoculation, & la Méthode d'administrer le mercure par l'absorption, sont fondées sur les mêmes principes, & présentent la plus parfaite analogie. Par leur moyen, le *virus variolique* & le *mercure*, pénètrent doucement & uniformément dans le système de la circula-

(a) J'ai rassemblé ces Lettres, & je les ai placées de suite, après les *Observations sur les guérisons de Maladie Vénérienne, opérées par la nouvelle Méthode d'absorption*, page 46 & suivantes.

tion, tandis que les visceres sont heureusement garantis du danger éminent auquel ils seroient exposés par l'accumulation de la matiere de la petite-vérole naturelle, ou par le poids du mercure, employé dans le traitement ordinaire de la maladie vénérienne.

Il est sans doute heureux pour l'humanité que la petite-vérole n'attaque qu'une fois dans la vie le même sujet; mais il arrive delà qu'on ne peut constater sur soi-même, d'après l'expérience, la différence qui existe entre une Méthode de la guérir & une autre. Cependant je pense que rarement on hésiteroit dans son choix, si l'on avoit la liberté de l'option.

La maladie vénérienne, au contraire, est susceptible d'être gagnée plusieurs fois; & des malades, après avoir éprouvé plusieurs autres Méthodes, se sont servi avec succès de la mienne. Ce sont là, pour le dire en passant, les véritables juges de la supériorité qu'elle mérite sur les autres; & il me semble qu'on ne peut se

dispenser de s'en rapporter à leur décision.

J'ai remarqué, dans la première Edition, que, selon ma Méthode, on retire de grands avantages des préparations salines de mercure, lesquelles, par leurs qualités résolutives, sont bien plus promptement absorbées que les poudres non solubles. Les remèdes les plus âcres de cette classe, s'ils sont mélangés d'une manière convenable, & à l'aide de la salive, peuvent être employés avec sûreté sur la surface de la langue, observant d'être un certain temps sans avaler la salive.

Il est impossible de spécifier la dose particulière de ces remèdes mercuriels, pour chaque individu, parce qu'ils opèrent diversément, relativement à la constitution du sujet. Nous commençons toujours par de très-petites doses, que nous augmentons jusqu'à ce que nous ayons obtenu les effets désirés.

C'est avec beaucoup de plaisir, que je me vois dans le cas d'ajouter, d'après des témoignages authentiques, que d'autres

remedes , la *poudre de James* , par exemple , mais sur-tout ceux qui sont sous forme saline , prescrits pour diverses especes de maladies , ont été appliqués sur la surface interne de la bouche , & absorbés avec le plus heureux succès.

*Hoc ore absorpto fugiant pallorque situsque ,
Membraque luxuriant.*

Le Docteur HOME , Professeur Royal à Edimbourg , a ordonné , dans son infirmerie , une suite d'expériences sur ma nouvelle Méthode , & il me mande qu'elles ont prouvé , de la maniere la plus claire , en sa faveur. Il en donnera le détail dans un Ouvrage , qu'il se propose de publier bientôt. Il faut convenir en l'honneur de l'Ecosse , que les Médecins y montrent plus de zele pour les progrès de la Médecine , que dans toutes les autres Provinces de ce Royaume.

J'ai inféré , dans cette nouvelle Edition , ainsi que dans les précédentes , quelques extraits de plusieurs Ouvrages modernes , non

dans la vue unique d'augmenter le mien , n'ayant pensé , & ne m'étant étudié , au contraire , qu'à le resserrer , mais pour l'améliorer , l'enrichir & le mettre dans le cas de mériter plus de confiance.

Lorsque la première Edition de mon Livre parut , quelques critiques ont trouvé mauvais que j'y aie inséré des citations , des observations , &c. Je mériterai probablement le même reproche aujourd'hui (1). Cependant , ce qui peut paroître déplacé aux uns , peut être regardé par d'autres comme un mélange utile.

*Si illum objurges , vitæ qui auxilium tulit ,
Quid facias illi , qui dæderit damnum aut malum ?*
TERENT. *Andriæ.*

(1) Je conviens qu'on peut supprimer les citations dans un Ouvrage , & renvoyer le Lecteur aux Livres mêmes. Mais parmi les jeunes Chirurgiens , qui peuvent se procurer le mien , tous assurément n'auront pas ces différents Ouvrages. D'ailleurs mes Extraits étant tels qu'ils ne peuvent que faire honneur à leurs Auteurs , je dois être dispensé de justifier la liberté que j'ai prise avec eux.

L E T T R E

D'un Médecin de Londres à un de ses Amis de Province , sur la nouvelle Méthode , imaginée par M. CLARE , d'administrer le Mercure par l'absorption des surfaces internes de la bouche.

M O N S I E U R ,

C'EST, sans doute , avec un certain plaisir que l'on se livre à rechercher l'origine & les progrès d'une invention utile ; mais , comme il est en général impossible de trouver la véritable cause qui a donné lieu à une découverte , ou de tracer la route qui l'a conduite à sa perfection , il arrive que le désir qui nous anime alors , est rarement satisfait. Cependant , jaloux de contenter votre curiosité , je vous envoie quelques détails sur la *nouvelle Méthode d'administrer le mercure dans la maladie vénérienne ; Méthode* qui , depuis quelque temps , fait

dans cette Capitale, le sujet de toutes les conversations, & donne lieu à des discussions très-intéressantes.

Il est aujourd'hui presque universellement reçu, que le poison virulent de la maladie vénérienne, s'est répandu en Europe, vers la fin du quatorzieme siecle, par les premiers Aventuriers, qui ont découvert le continent de l'Amérique; & il est permis de douter si l'introduction d'une telle peste, qui empoisonne immédiatement les sources de la vie, ne fait pas plus que contre-balancer tous les avantages que l'on a retirés de la découverte de cette quatrieme partie du globe. La contagion de cette terrible maladie s'étendit bientôt sur toute l'Europe, & depuis elle n'a point cessé d'exercer ses ravages sur les habitants de ces contrées.

Ce poison cruel n'est cependant pas sans antidote. Il est même probable que le *mercure*, s'il est administré avec prudence, est capable de guérir la maladie vénérienne, à quelque degré qu'elle soit

parvenue ; & une chose à remarquer , c'est que les Pays d'où elle est originaire , sont ceux qui fournissent cet antidote en plus grande abondance.

Le pouvoir qu'a le mercure sur cette maladie , seroit peut-être toujours resté inconnu , si dans le temps qu'elle s'est manifestée en Europe , il n'eut existé un *Paracelse* , Empirique hardi , qui , méprisant la pratique timide des Médecins de son temps , s'annonçoit pour faire des guérisons miraculeuses , par le moyen des remedes chymiques. C'est lui qui le premier démontra les propriétés du mercure contre certaines maladies , & en particulier contre le mal vénérien.

Depuis ce temps , les Médecins se sont constamment attachés à imaginer des préparations de ce minéral , & à essayer différentes Méthodes de les administrer. Mais ils ont trouvé que , semblable à tout autre remede actif , si le *mercure* est introduit dans l'estomac , il altere la constitution , lors même qu'il guérit la ma-

ladié. Le *mercure*, qui a éprouvé des préparations chymiques, se trouve, disent les anciens, transformé en petites fleches, ou en fragments aigus de cristal, qui déchirent & blessent les tuniques délicates de l'estomac. Les modernes ne voient, dans ces préparations, qu'un sel d'une qualité très-âcre. Mais quelle que soit l'opinion qu'on adopte, les effets pernicioeux du mercure sont toujours les mêmes.

On a fouillé dans le regne végétal, pour en tirer un antidote plus doux & moins nuisible à la constitution; mais on n'a pas réussi. Car si quelques plantes, prescrites conjointement avec le mercure, paroissent aider à la guérison, cependant on n'en peut citer une seule, comme remede, comme antidote. Tout ce qu'on a voulu dire de contraire n'a pas détruit cette vérité, qui n'est que trop bien attestée par l'état déplorable, dans lequel sont réduits les habitants des Isles, nouvellement découvertes dans les mers du Sud.

La curiosité insatiable du cruel Européen a porté, parmi ces Peuples, autrefois heureux, cette horrible & dégoûtante maladie qui a versé, au milieu d'eux, la misère & la mort; & ils ne possèdent aucun moyen capable de s'opposer à ses ravages.

Le *mercure*, introduit dans l'estomac & dans les intestins, ayant des effets délétères qu'on ne peut contester, il étoit à désirer qu'on trouvât quelque Méthode plus sûre, pour le faire parvenir dans le torrent de la circulation. Cependant, la seule que l'on ait employée jusqu'ici, dans l'intention d'effectuer cette opération, par toute autre surface que celle des intestins, est celle des frictions sur la peau avec l'onguent mercuriel. Mais cette Méthode est si désagréable, qu'elle ne sauroit jamais être d'un usage universel.

M. CLARE a observé nombre de cas, où, ne pouvant faire prendre le *mercure* intérieurement, soit à cause d'une extrême irritabilité de l'estomac & des in-

restins, soit parce que les malades avoient une répugnance invincible à avaler ce remede, il se trouvoit en même-temps dans l'impossibilité d'administrer les frictions. Il s'est donc vu naturellement forcé de chercher quelque'autre Méthode, plus facile, d'introduire le mercure dans le sang. Ses connoissances anatomiques lui ont représenté la surface interne de la bouche comme une partie, où un grand nombre de vaisseaux absorbans ont leurs orifices ; & delà lui est venu l'idée que le *mercure*, appliqué sur cette surface, seroit absorbé avec facilité, & promptement entraîné dans le systême de la circulation. Aussi-tôt il conçoit le généreux projet d'en faire l'expérience sur lui-même.

En conséquence, il s'applique, à différentes reprises, une petite quantité de *calomélas* sur la langue & sur la surface interne des joues, autour du conduit salivaire, où les vaisseaux absorbans sont très-multipliés ; il frotte bien cette petite

quantité de mercure avec sa langue ; il a soin de ne pas avaler sa salive, & il voit, à sa grande satisfaction, combien cette Méthode est propre à introduire le *mercure* dans le sang. Il observe de plus, qu'administré ainsi, il a l'avantage de produire l'effet désiré beaucoup plus promptement, qu'introduit dans l'estomac, à quantité égale.

La propriété particulière de la surface interne de la bouche, pour l'absorption, étant ainsi démontrée, M. CLARE essaya de donner, de cette manière, le *calomélas* à ses malades ; & ses succès ont pleinement confirmé ses idées sur l'excellence de cette Méthode. Aussi, voyant que le mercure, employé suivant ce procédé, étoit aussi efficace qu'introduit dans l'estomac ; voyant en même-temps que cette Méthode est exempte de toute espèce de suites fâcheuses, & sur-tout des inconvénients attachés aux frictions avec l'onguent mercuriel, il a toujours continué depuis de s'en servir.

Diverses préparations mercurielles ont été administrées par cette Méthode, & absorbées presqu'avec un égal succès. Il y en a même quelques-unes qui, stimulant davantage les vaisseaux, sont absorbées plus promptement que le *calomélas*; mais leur acrimonie, quand elles ne sont pas prescrites avec un correctif convenable, est capable d'irriter & d'enflammer les parties sur lesquelles elles seroient appliquées.

Cependant M. CLARE paroît donner la préférence au *calomélas* & au *mercure calciné* (a) : ces deux préparations étant

(a) Le *mercure calciné* est la préparation, appelée *mercure précipité per se*. Voyez, pour la préparation du *mercure calciné*, la *Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres*, traduite de l'Anglois, in-4°. , tome II, p. 647--649. Les Médecins du Comité, chargés de revoir cette *Pharmacopée*, disent, page lxxvij de l'*Exposition de la Méthode, employée par le Comité pour faire cette révision* : « On a proposé de donner le nom de *mercure calciné*, à ce qu'on appelloit mal-à-propos *mercure précipité par lui-même*; & le Comité n'a pu qu'approuver un tel changement. »

absorbées aussi facilement qu'on peut le désirer, étant de plus incapables d'offenser la surface interne de la bouche. (Voyez ci-après page 8 & suivantes.) Il a observé de plus que, sous cette forme, donné selon cette Méthode, & d'après les règles qu'il prescrit, le *mercure* n'est point entraîné par les selles, effet qui le rend souvent inutile, quand on le fait passer par l'estomac.

Le *mercure* & ses préparations ne sont pas les seuls remèdes qu'on puisse administrer par la Méthode d'absorption : le *sel essentiel de quinquina*, la *poudre de James*, &c. appliqués sur la surface interne de la bouche, sont également absorbés, & produisent les effets salutaires qu'on est en droit d'en attendre. Aussi cette Méthode devient-elle très-importante dans nombre de maladies, dont les suites sont souvent funestes, soit à cause de la répugnance du malade pour les drogues, soit par l'impossibilité absolue qu'il a de les avaler : elle est d'ailleurs

également propre aux enfants & aux adultes.

Quand cette nouvelle Méthode fut rendue publique, semblable à toutes les découvertes, elle éprouva beaucoup d'oppositions de la part de quelques Médecins & Chirurgiens. D'autres, au contraire, d'une réputation respectable, se convinrent de son utilité, & prirent sa défense. Ce seroit une présomption de ma part que de vouloir prononcer sur cette découverte, après les témoignages publics qu'en ont donnés le Docteur HUNTER, M. CRUIKSHANK, & d'autres Médecins du premier mérite, &c. (a).

Je suis, &c.

(a) Voyez les *Lettres adressées à M. CLARE*, ci-après, pages 46 & suivantes.



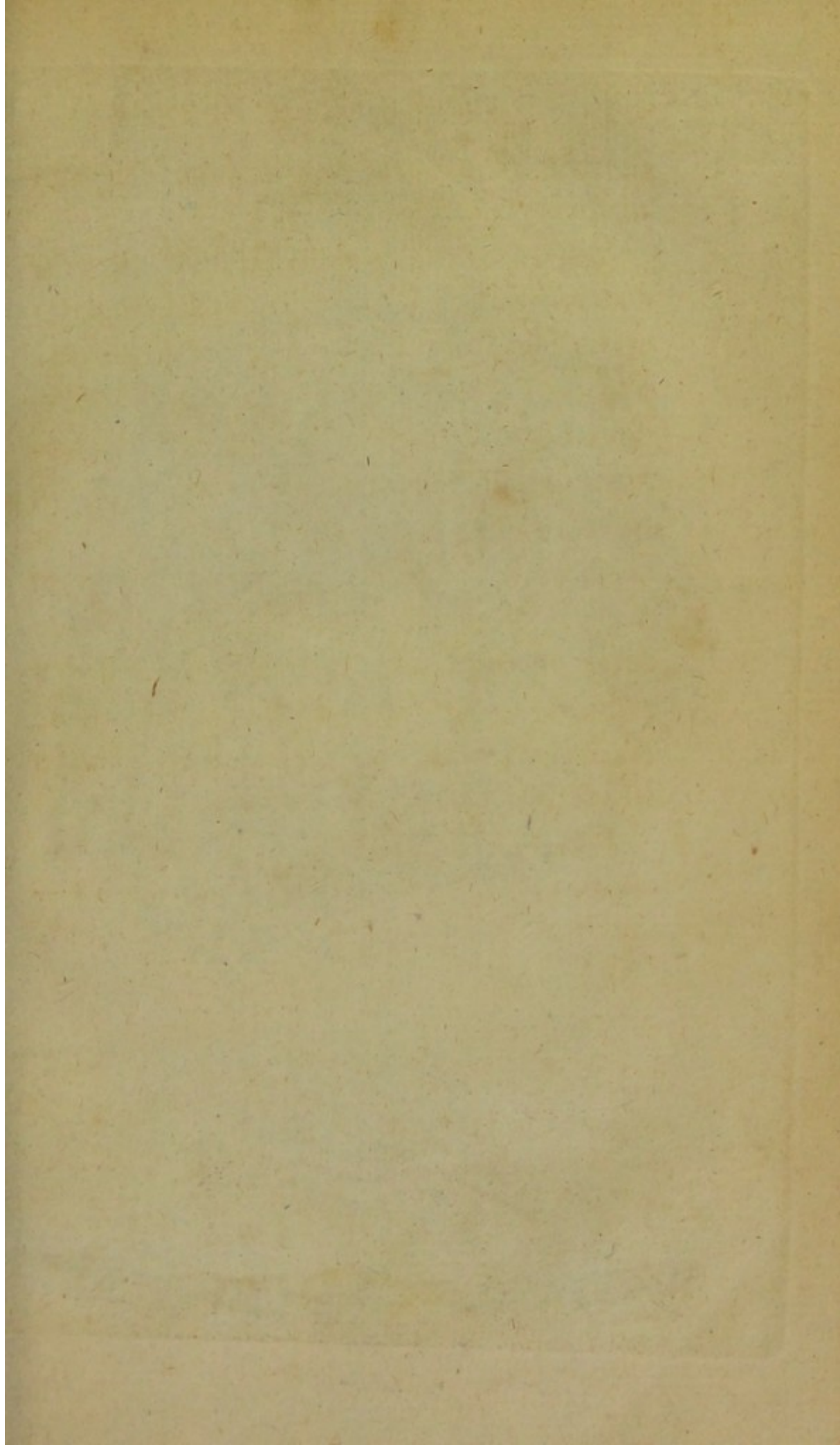


Fig. 2.

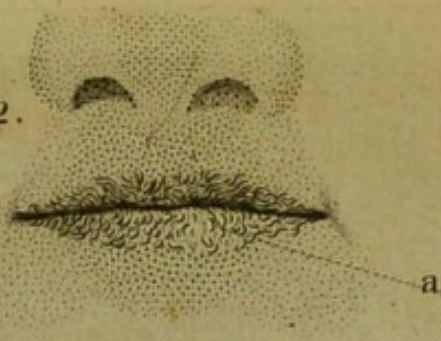


Fig. 1.

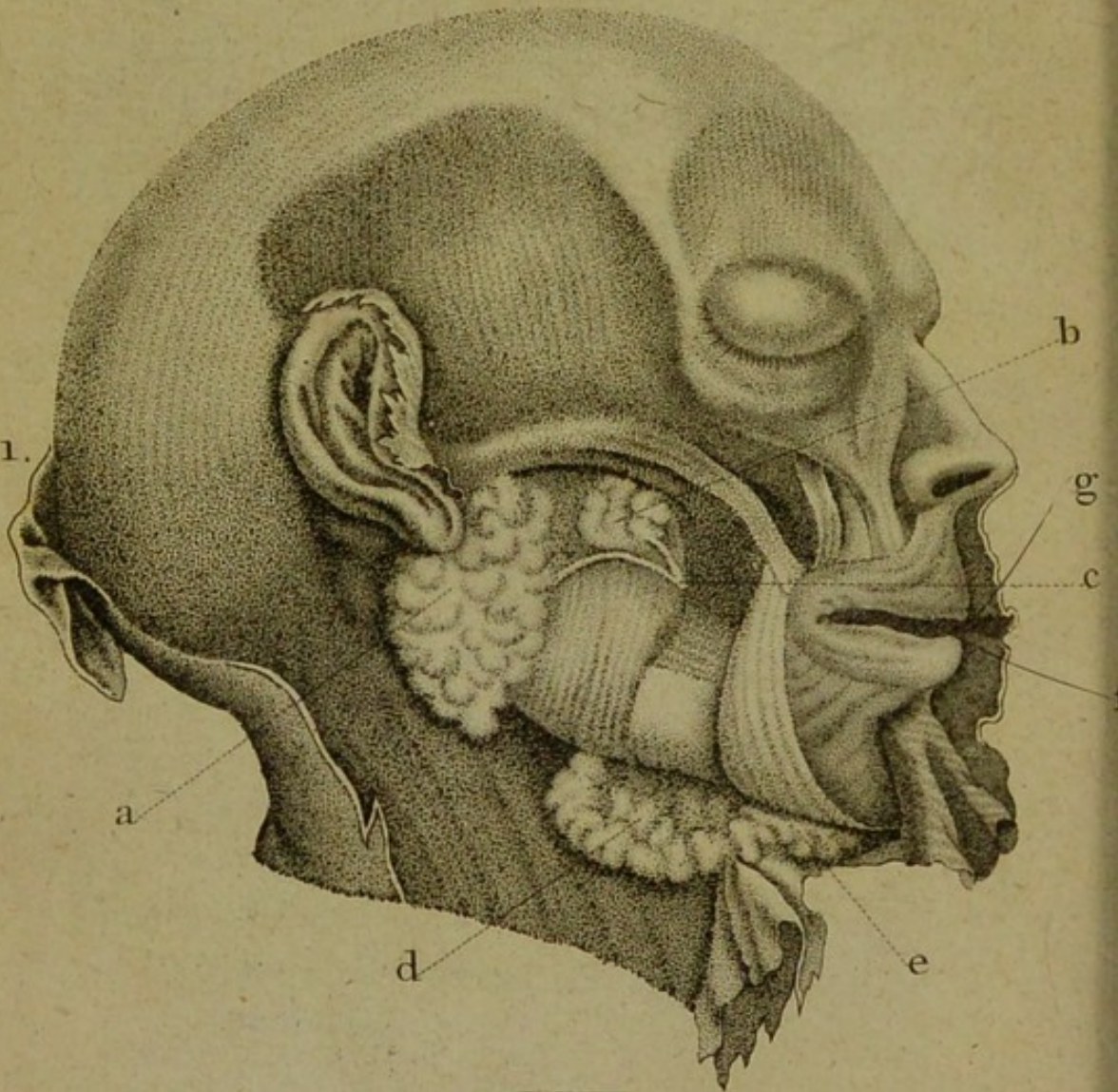
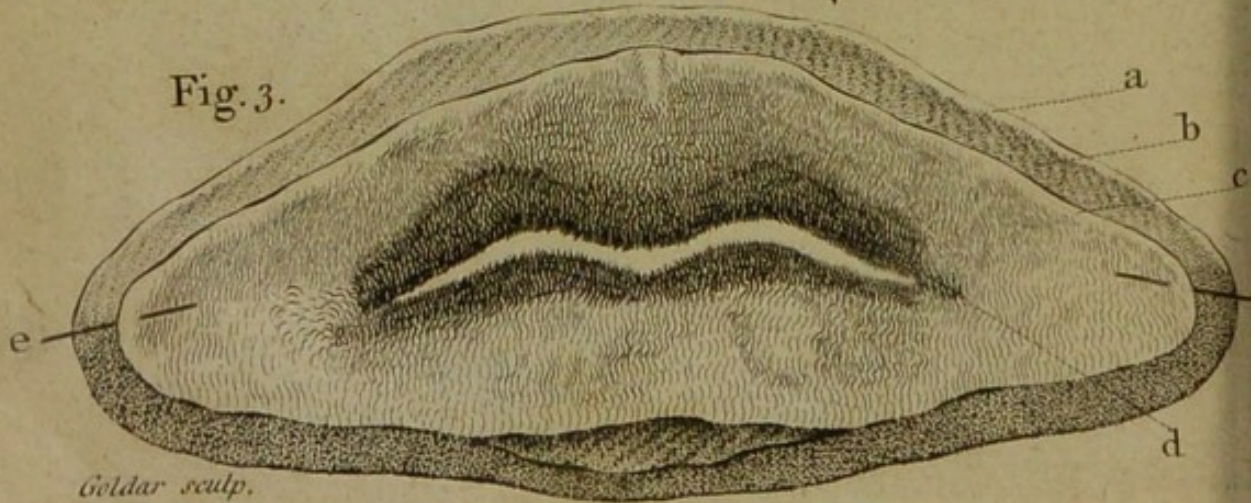
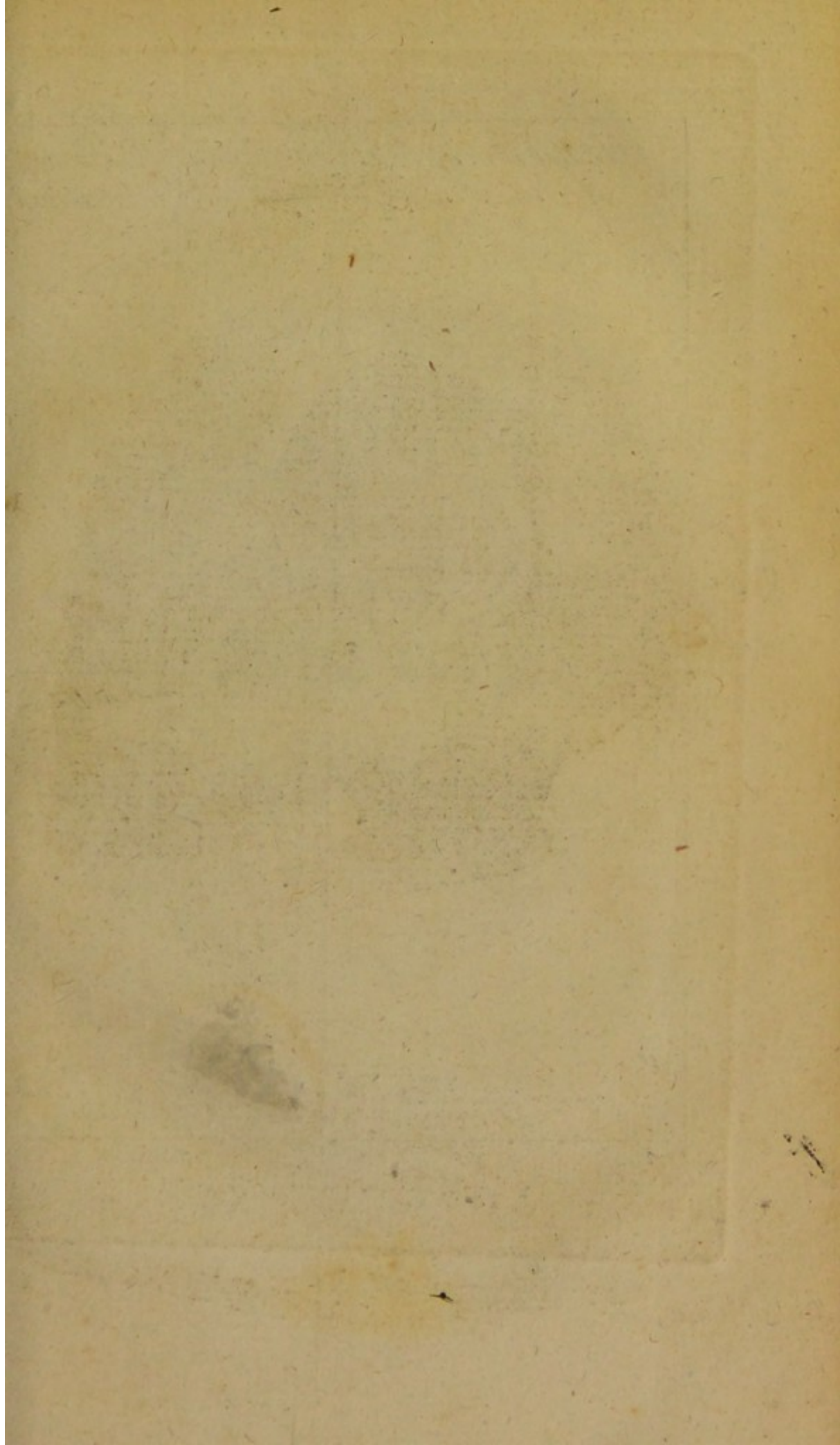


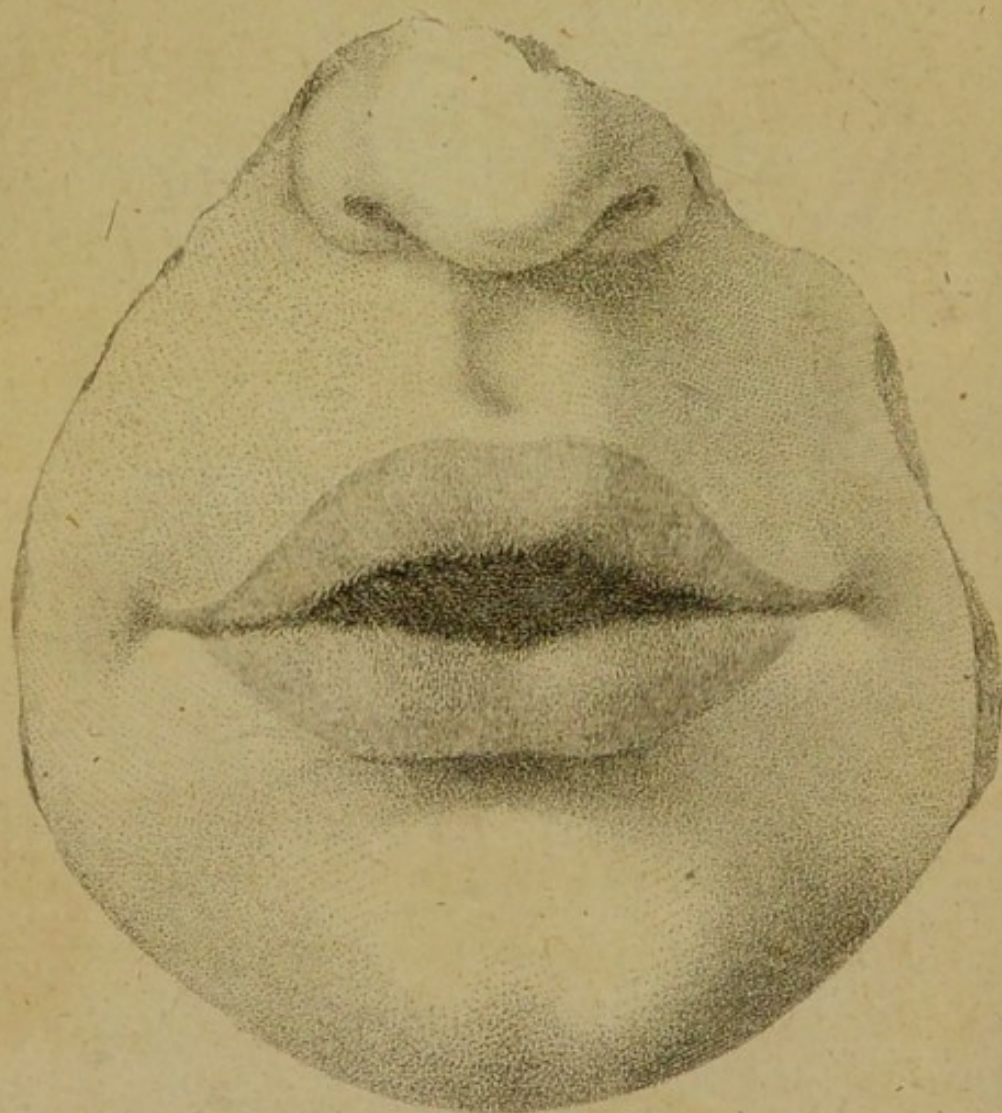
Fig. 3.



Goldar sculp.

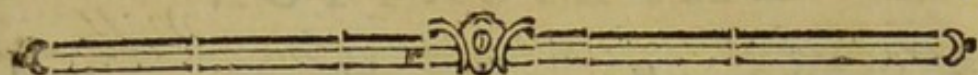


*A. Microscopic-View of the Villi or Packets
of Absorbent Vessels &c. — Page XXXII, Prof:*



From a Preparation in the Collection of M^r. Sheldon

Jo^s. Strutt del. et Sculp.



EXPLICATION

DES PLANCHES.

PLANCHE PREMIERE.

FIGURE PREMIERE. L'objet de cette figure est de faire voir les glandes salivaires à nud. C'est pourquoi la tête est dépouillée de tous les téguments, qui les dérobent à la vue, dans l'état naturel.

- a. La glande parotide.
- b. Portion de cette même glande qui en est ordinairement séparée, & qui communique avec elle par un petit canal.
- c. Le canal de la glande parotide, dont l'extrémité est ouverte dans l'intérieur de la bouche, comme on le voit d'une manière plus sensible, ci-après *figure troisieme*.
- d. La glande maxillaire.
- e. La glande sublinguale.

f. Stilet très-fin, ou soie de porc, qui est supposé introduit dans le canal de la glande parotide, pour en montrer la direction.

g. Stilet de même espece, introduit dans le canal de la glande maxillaire, pour en montrer également la direction.

Figure seconde. L'objet de cette figure, le même que celui de la planche suivante, est de montrer l'extérieur des levres, dépouillé de l'épiderme.

a. Les houppes, c'est-à-dire, les extrémités flottantes des vaisseaux sanguins, absorbants & nerveux, représentés beaucoup plus longs que dans l'état naturel.

Figure troisieme. L'intérieur de la bouche est ici représenté de maniere qu'on voit jusqu'aux parties qui couvrent les alvéoles, & qui approchent des dents.

a. La vraie peau coupée dans toute son épaisseur.

b. La graisse ou la membrane adipeuse.

c. La

DES SOMMAIRES. lxxiiij

Art. II. <i>De la Pierre étant dans la vessie</i> ,	page 224
Sect. IV. <i>Observations sur les Descentes</i> ,	232
§. I. <i>Seuls cas qui nécessitent l'opération</i> ,	ibid.
§. II. <i>Moyens qu'il faut tenter avant que d'en venir à l'opération</i> ,	233
§. III. <i>Importance des bandages</i> ,	235
Sect. V. <i>Observations sur l'usage & l'abus des Bougies</i> ,	239
§. I. <i>Précautions que demande l'introduction des Bougies</i> ,	240
§. II. <i>Qualités & propriétés des Bougies en gé- néral</i> ,	241
§. III. <i>Temps que la Bougie doit rester dans le canal de l'uretre</i> ,	243
<i>Observations sur la pratique moderne de l'Ino- culation ; avec des Remarques sur la Petite- Vérole & sur les Abscess varioleux ; adressées en forme de lettre , à M. Buchan , Auteur de la Médecine Domestique</i> ,	245
<i>Lettre à M. Buchan , Auteur de la Médecine Domestique , sur la pratique moderne de l'Inoculation ; contenant de plus des Remar- ques sur la nature & le traitement des Abscess varioleux</i> ,	247
§. I. <i>De la préparation à l'Inoculation</i> ,	253
1°. <i>Sentiment de M. Buchan , sur la prépara- tion à l'Inoculation</i> ,	254
2°. <i>Sentiment du Baron Dimisdale , sur la pré-</i>	

<i>paration à l'Inoculation ,</i>	page 256
3°. <i>Sentiment des Brames sur la préparation à l'Inoculation ,</i>	257
4°. <i>Sentiment de l'Auteur sur la préparation à l'Inoculation ,</i>	258
§. II. <i>Des convulsions pendant la fièvre éruptive de la Petite-Vérole inoculée ,</i>	261
1°. <i>Sentiment du Baron Dimfdale ,</i>	ibid.
2°. <i>Sentiment de l'Auteur ,</i>	ibid.
§. III. <i>Du traitement de l'Inoculation , lorsqu'il se présente une trop grande quantité de pustules ,</i>	262
1°. <i>Sentiment du Baron Dimfdale ,</i>	ibid.
2°. <i>Sentiment de l'Auteur ,</i>	263
3°. <i>Sentiment de M. Buchan ,</i>	ibid.
§. IV. <i>De l'âge propre à l'Inoculation ,</i>	264
1°. <i>Sentiment du Baron Dimfdale ,</i>	ibid.
2°. <i>Sentiment de l'Auteur ,</i>	265
§. V. <i>Des abcès varioleux ,</i>	266
§. VI. <i>De la nature de la Fièvre varioleuse ,</i>	268
1°. <i>Traitement de la Fièvre varioleuse , selon le Baron Dimfdale ,</i>	269
2°. <i>Sentiment de l'Auteur sur ce traitement ,</i>	270
3°. <i>Traitement de la Fièvre varioleuse selon les Brames , d'après le Docteur Holwel ,</i>	ibid.
§. VII. <i>Des causes auxquelles on doit attribuer le succès de l'Inoculation ,</i>	272
§. VIII. <i>De l'importance de l'air frais & renou-</i>	

DES SOMMAIRES. Ixxv

vellé dans la Petite-Vérole inoculée ,	page 273.
§. IX. Des inconvénients du caustique , ou de l'incision des Abscès varioleux ,	276
§. X. Du pouvoir de la Nature dans la guérison des Maladies ,	278
§. XI. Des effets dangereux des purgatifs dans la Petite-Vérole inoculée ,	282
§. XII. Des rafraîchissants dans la Petite-Vérole inoculée ,	285
Conclusion ,	286
Maniere d'inoculer ,	293

Fin de la Table des Sommaires.

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES PLANCHES.

LE Portrait de l'Auteur doit être en regard avec le frontispice.

Les deux autres planches seront placées après la LETTRE qui suit la Préface, page lxiiij.

La planche où sont représentées trois figures, sera placée d'abord; on mettra de suite l'autre planche où il n'y a qu'une seule figure.

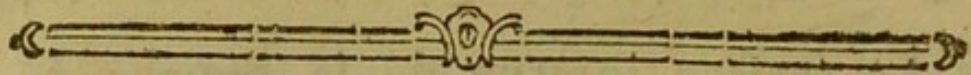
- c. La surface interne de la bouche dépouillée de l'épiderme.
- d. Les houppes, telles qu'on les voit dans la figure seconde, mais moins apparentes.
- ee. Stilets introduits dans les canaux des glandes parotides, & désignant l'ouverture de ces canaux dans la bouche.

PLANCHE SECONDE.

Les levres, dépouillées de l'épiderme, & les houppes nerveuses représentées telles qu'on les voit au Microscope. Les houppes sont moins apparentes dans cette planche, que dans la figure seconde de la planche première, où elles sont de grandeur démesurée.

Cette figure a été faite d'après une préparation qui se trouve dans la collection de M. SHELDON.





T A B L E

DES SOMMAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

P R É F A C E du Traducteur ,	page	iiij
<i>Méthode nouvelle & facile de guérir la Maladie vénérienne, par l'introduction du Mercure dans le système de la circulation, à travers les orifices des vaisseaux absorbants de l'intérieur de la bouche,</i>		xxj
Préface de l'Auteur ,		xxiiij
<i>Lettre d'un Médecin de Londres à un de ses amis de Province, sur la nouvelle Méthode, imaginée par M. Clare, d'administrer le Mercure par l'absorption des surfaces internes de la bouche,</i>		liij
<i>Explication des Planches,</i>		lxiiij
<i>Méthode nouvelle & facile de guérir la Maladie vénérienne,</i>		i
<i>Procédé pour introduire le mercure dans le système de la circulation, par le moyen des vaisseaux absorbants de l'intérieur de la bouche,</i>		ii

DES SOMMAIRES. lxxij

<i>Réflexions de M. Cruikshank. 1°. Sur la Mé-</i> <i>thode de guérir par absorption,</i>	page 18
2°. <i>Sur les orifices des vaisseaux absorbants,</i>	23
3°. <i>Sur l'usage externe du mercure, sous la forme</i> <i>d'onguent, appelé onguent gris,</i>	30
4°. <i>Sur l'absorption des sels,</i>	34
<i>Observations de Maladies vénériennes, guéries</i> <i>par la nouvelle Méthode de l'absorption,</i>	39
<i>Première observation,</i>	ibid.
<i>Seconde observation,</i>	40
<i>Troisième observation,</i>	41
<i>Quatrième observation,</i>	42
<i>Cinquième observation,</i>	43
<i>Sixième observation,</i>	44
<i>Lettres adressées à M. Clare, sur sa nouvelle Mé-</i> <i>thode d'administrer le mercure,</i>	46
<i>Première Lettre. Le Docteur W. Hunter à M.</i> <i>Clare,</i>	ibid.
<i>Seconde Lettre. M. Cruikshank au même,</i>	48
<i>Troisième Lettre. Le Docteur Buchan, Auteur de</i> <i>la Médecine Domestique, au même,</i>	57
<i>Quatrième Lettre. M. Kronn, Membre du College</i> <i>Royal des Médecins de Londres, & Médecin</i> <i>Accoucheur de l'Hôpital de Middlesex, au</i> <i>même,</i>	61
<i>Cinquième Lettre. M. W. Turnbull, Chirurgien,</i> <i>au même,</i>	63
<i>Sixième Lettre. Le même au même,</i>	71

<i>Septieme Lettre. M. W. Turnbull, M. D. au même,</i>	page 72
<i>Huitieme Lettre. M. Thom. Kirkland au même,</i>	74
<i>Neuvieme Lettre. M. S. Saunders, Chirurgien, au même,</i>	76
<i>Dixieme Lettre. M. Alexandre P. Buchan, au même,</i>	78
<i>Onzieme Lettre. M. J. de Braw, au même,</i>	81
<i>Douzieme Lettre. M. R. Turner, Chirurgien, au même,</i>	83
<i>Réponses à quelques objections qui ont été faites sur la nouvelle Méthode d'administrer le mercure, & qui m'ont été communiquées par mon ami, M. Jebb,</i>	87
<i>Des principaux remedes en usage contre la Maladie vénérienne, depuis sa premiere apparition en Europe,</i>	92
<i>Observations sur les Méthodes ordinaires d'administrer le mercure,</i>	96
<i>Traité Pratique de la Gonorrhée, dans lequel on recommande l'usage des injections, comme la Méthode la plus prompte & la plus efficace de guérir cette maladie,</i>	99
<i>Préface,</i>	101
<i>Traité Pratique de la Gonorrhée,</i>	103
<i>Art. I. Siege de la Gonorrhée,</i>	ibid.
<i>1°. Chez les Hommes,</i>	ibid.
<i>2°. Siege de la Gonorrhée, chez les Femmes,</i>	105

DES SOMMAIRES. *lxix*

Art. II. <i>Symptomes de la Gonorrhée,</i>	page 105
Art. III. <i>Traitement de la Gonorrhée,</i>	107
<i>Procédé pour administrer les injections vitrioliques,</i>	113
Art. IV. <i>Réponses à quelques objections que l'on peut faire contre les injections,</i>	118
Art. V. <i>De la nature de l'écoulement dans la Gonorrhée,</i>	122
<i>Conclusion,</i>	125
<i>Observations sur la nature & le traitement des Abscess & des Plaies en général, particulièrement sur la Chirurgie proprement dite, & sur la grande utilité de la Chirurgie Médicale; tirées des Auteurs qui ont écrit sur ce sujet important,</i>	127
<i>Préface,</i>	129
<i>Observations sur les Abscess & sur les Plaies en général,</i>	133
Première Partie. Sect. I. <i>Des abscess, de leur nature & de leur traitement,</i>	ibid.
Art. I. <i>Maniere d'ouvrir les abscess,</i>	134
§. I. <i>Raisons qui portent à les ouvrir avec le caustique,</i>	ibid.
§. II. <i>Raisons qui portent à ouvrir les abscess par l'incision,</i>	142
Art. II. <i>Maniere de panser les abscess,</i>	145
Sect. II. <i>Observations sur les plaies,</i>	148
Art. I. <i>De la nature des plaies,</i>	ibid.

Art. II. <i>Du traitement des plaies ,</i>	page 151
Seçt. III. <i>Réflexions de M. Kirkland ,</i>	155
Seçt. IV. <i>Réflexions de M. Pott , sur la nécessité de l'amputation dans certains cas ,</i>	160
<i>Observations sur l'origine de l'Art de la Chirurgie en général , & sur la Chirurgie médicale en par- ticulier ,</i>	163
Seconde Partie. Seçt. I. <i>De la Chirurgie en géné- ral ,</i>	ibid.
Art. I. <i>Division de la Chirurgie ,</i>	165
Art. II. <i>Origine de la Chirurgie ,</i>	166
Art. III. <i>Qualités naturelles & acquises , néces- saires à un Chirurgien ,</i>	168
Art. IV. <i>Maniere dont le Chirurgien doit se con- duire auprès des Malades ,</i>	171
Art. V. <i>Importance de la Chirurgie ,</i>	173
Seçt. II. <i>De la Chirurgie médicale , appliquée à quelques maladies ,</i>	175
Art. I. <i>Des plaies en général ,</i>	ibid.
§. I. <i>Symptomes que présentent les plaies en gé- néral ,</i>	ibid.
1°. <i>Symptomes des plaies légères ,</i>	176
2°. <i>Symptomes des plaies profondes ,</i>	177
3°. <i>Symptomes que présentent les plaies , relati- vement aux parties blessées ,</i>	178
§. II. <i>Signes pronostics des plaies ,</i>	179
§. III. <i>Division des plaies ,</i>	180
1°. <i>Plaies qui sont mortelles ,</i>	ibid.

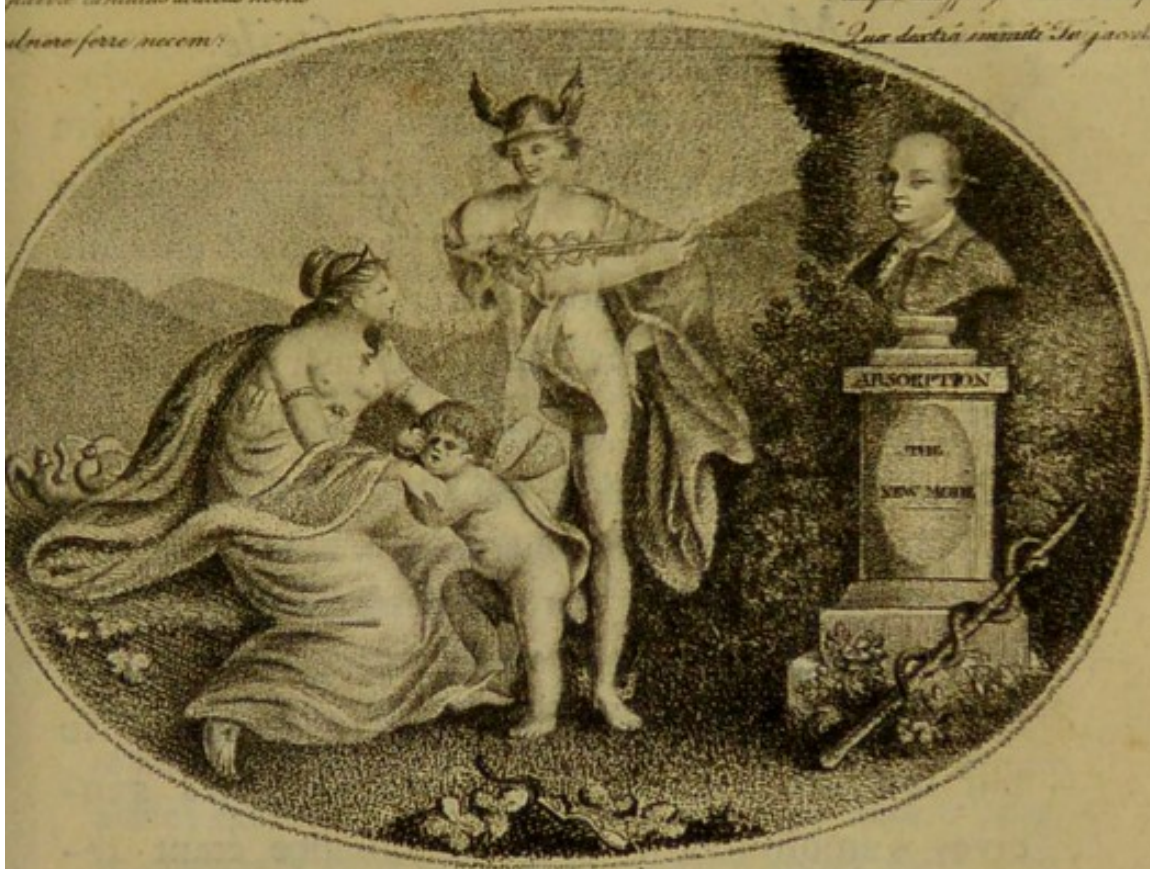
DES SOMMAIRES. lxxj

2 ^o . Plaies qui sont susceptibles de guérison ,	page 181
§. IV. Traitement des plaies ,	182
1 ^o . Traitement des plaies légères ,	183
2 ^o . Traitement des plaies profondes ,	ibid.
3 ^o . Régime qu'il faut prescrire aux blessés ,	184
4 ^o . Des hémorrhagies dans les plaies. Cas où il faut laisser couler le sang ,	185
Cas où il faut arrêter le sang, & moyens de l'arrêter ,	ibid.
5 ^o . De l'usage des sutures , dans les plaies ,	186
Art. II. Des plaies de la tête en général ,	187
§. I. Symptomes des plaies de la tête ,	188
1 ^o . Signes par lesquels on reconnoît une forte contusion à la tête ,	ibid.
2 ^o . Signes qui indiquent une fracture , même une fêlure au crâne ,	189
3 ^o . Signes qui peuvent faire soupçonner du sang extravasé dans le crâne ,	191
§. II. Signes pronostics des plaies de la tête ,	ibid.
§. III. Traitement des plaies de la tête ,	192
Art. III. Des contusions & des meurtrissures ,	194
§. I. Suites des contusions & des meurtrissures considérables ,	195
§. II. Traitement des contusions & des meurtrissures ,	ibid.
§. III. Régime qu'il faut prescrire dans les Contusions violentes ,	196
Art. IV. Des Fractures ,	ibid.

§. I. Moyens de s'assurer de l'existence d'une Fracture ,	page 196
§. II. Traitement des Fractures ,	197
1°. Position qu'il faut donner au membre frac- turé ,	200
2°. Véritable position des bouts d'un os frac- turé ,	ibid.
3°. Position qu'il faut donner à la clavicule fracturée ,	202
4°. Position qu'il faut donner à l'épaule frac- turée ,	203
Art. V. Des fractures composées & compli- quées ,	204
§. I. Caractères de ces sortes de fractures ,	ibid.
§. II. Traitement des fractures composées & com- pliquées ,	205
§. III. De l'usage des Eclisses ,	211
Observation sur une fracture composée , telle qu'elle étoit rapportée par le célèbre Docteur Hunter , dans ses Cours publics ,	212
Art. VI. Réflexions sur la luxation de l'épaule ,	218
Sect. III. Observations sur la Pierre des reins & de la vessie ,	220
Art. I. De la Pierre , étant encore dans les reins ,	ibid.
§. I. Traitement pendant l'accès ,	ibid.
§. II. Traitement de la Pierre des reins après l'accès ,	223
	Art. II.

*parva tantillus aculeus hostis
 dno ferro nocem?*

*Al' quantas spargunt lethalis spicula mortis
 Qua dextra immitit In jaculatoris Anus?*



G. Wilson Del. et Sculp.

*stung by a Bee complains to his MOTHER, VENUS calls Mercury to his Aid.
 (and Mercury recommends the new mode of Absorption.*

*he stings, yet how dreadful y' pain. (Ολ.ωδα, μητερ, ειπεν.) Then too art a Bee, and though little thy dart
 replies with a smile, to complain. (Ολ.ωδα, καπεθνησκαυ.) Yet deep is the poison, which stings to the heart.*

M É T H O D E

NOUVELLE ET FACILE

DE GUÉRIR

LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

IL est universellement reconnu que le *virus vénérien* est admis dans le sang, & circule avec les autres fluides, pendant quelque temps, avant que d'attaquer les solides. C'est pour cela que, lorsqu'on

A

veut guérir la maladie vénérienne, il faut introduire le *mercure* dans le torrent de la circulation; au moyen de laquelle il est à présumer que ce *virus* est entraîné au-dehors par les glandes sécrétoires, excrétoires, salivaires ou urinaires, ainsi que par celles de la peau ou des intestins; & il est probable que c'est par l'une ou par l'autre de ces voies, que même les solides sont délivrés de ce *virus* (1).

J'ai été conduit, par l'observation, à penser avec beaucoup d'autres Praticiens, que la maladie est en bon train de guérir, quand il se fait une excrétion de salive, ou que les gencives s'amollissent : cette circonstance étant regardée, par le plus grand nombre, comme la seule qui puisse faire compter sur la guérison, parce qu'elle est une preuve convaincante, qu'une quantité assez considérable de *mercure* a été introduite

(1) Tout le système sécrétoire, dit M. PLENCK, possède une irritabilité spécifique, qui fait qu'un *stimulus* quelconque n'excite point son action dans la totalité, mais seulement dans quelques-unes de ses parties. Ceci est prouvé par une foule d'observations, & peut être regardé comme une vérité. Par exemple, les *cantharides* agissent spécialement sur les voies urinaires & sur les parties de la génération; les *émétiques* sur l'estomac; les *purgatifs*, quoiqu'injectés dans les veines d'un chien, ou appliqués extérieurement sur le ventre d'un enfant, irritent les intestins, & excitent la diarrhée. (Voyez PLENCK sur le mercure).

dans les voies de la circulation , & qu'il a agi puissamment sur les glandes (1).

(1) « Lorsqu'il y a un peu de douleur ou de chaleur » dans les gencives , on doit s'attendre , dit le Docteur » FORDYCE , à une guérison plus prompte que quand on » n'observe rien de l'un ou de l'autre de ces effets , ou même » que quand il y a une salivation très-copieuse ». (*Vues sur la maladie vénérienne*).

Une assertion générale est que le *mercure* , par son poids , brise la texture du sang , & , par cet effet , appauvrit la constitution. Le Docteur CULLEN est d'une opinion opposée ; car il dit : « Il n'y a nulle altération dans le sang » pendant la salivation , & sa viscosité paroît alors aussi » forte que dans tout autre temps ». Et il ajoute : « Après » que l'opération du *mercure* est finie , il ne se manifeste » aucun vice dans le sang. Au contraire , la personne est » en meilleure santé , & donne des preuves d'un état plus » fort ».

BOERRHAAVE regardoit la membrane adipeuse , comme le siege de la maladie vénérienne. Aussi , les remedes qu'il conseilloit , tendoient-ils à fondre toute la graisse. Et lui , & ses disciples n'y réussissoient que trop bien ; car leurs malades étoient souvent réduits à un état étique par l'usage long & continu de purgatifs violents & de sudorifiques ; méthode trop commune encore aujourd'hui.

BOERRHAAVE , dit le Docteur BROOKES , dans sa *Pratique générale de Médecine* , Vol. II , suppose que la salivation sera infructueuse , si la graisse du sang n'est pas , jusqu'à la dernière goutte , fondue en eau , & ensuite évacuée ; si enfin le malade n'a pas atteint la pâleur de la mort.

C'est en effet à cette époque , que l'on commence à voir diminuer les symptômes vénériens , tels que les tumeurs , les éruptions ou les douleurs , & que le *mercure* , ayant eu une influence visible , & obtenu une supériorité marquée sur le *virus* , la guérison est , pour l'ordinaire , bientôt parfaite. Le premier but , dans le traitement de la maladie vénérienne , est donc d'introduire le *mercure* dans la circulation ; le second de l'y maintenir.

Il y a des Praticiens qui préfèrent d'administrer le *mercure* intérieurement , tandis que d'autres s'en tiennent aux frictions externes avec l'onguent mercuriel. Les préparations mercurielles , pour l'usage intérieur , sont communément prescrites en *bols* ou en *pilules* ; formes qui ont été imaginées en médecine , pour épargner aux malades le gout désagréable qu'ont certaines drogues. Comme quelques-uns de mes malades avoient une égale répugnance pour l'une ou l'autre de ces formes de remèdes , je m'avisai de leur donner le *calomélas* ou le *mercure doux* , dans quelques gouttes de sirop. De cette manière , ils le rouloient dans la bouche , dont la surface interne absorboit une grande partie. Aussi , la bouche donnoit-elle bientôt des preuves de l'effet du *mercure* ; & les symptômes étoient guéris très-promptement & radicalement. Voilà ce qui , pour l'introduction du *mercure* dans la circulation , m'a fait depuis préférer ces surfaces internes de

la bouche , aux parties plus irritables de l'estomac & des intestins (1).

Je donnois d'abord le *calomélas* en pilules : je donne aujourd'hui le même remède , mais sous une forme bien différente , & , sans contredit , de beaucoup plus avantageuse. Malgré toute la déférence que j'ai pour ceux des Membres de la Faculté , qui sont de bonne foi , je me permettrai d'observer qu'ils ne me paroissent pas suffisamment fondés dans l'attachement exclusif , qu'ils ont toujours eu pour les pilules , qui , très-commodes sans doute dans d'autres occasions , ne paroissent pas convenir pour administrer le *mercure*. 1°. Il est très-difficile,

(1) Voici ce que dit le Docteur CULLEN dans ses *Leçons sur l'opération du Mercure*. « Par sa qualité stimulante , il » devient émétique dans l'estomac , tandis qu'il est purgatif » dans les intestins , par cette même qualité. Passé dans le » sang , il est diurétique & sudorifique. En un mot , comme » tous les autres évacuans , c'est un irritant général. » Dans les intestins , le *stimulus* des préparations mercu- » rielles a une action qui produit de grands effets , mais » qui sont bornés aux seuls intestins ; & le *mercure* , » après avoir agi de cette manière , est emporté , sans » avoir passé dans la circulation ».

» Quand nous purgeons , nous voulons agir sur l'égoût » commun du corps ; mais il n'y a que très-peu d'avantage » à retirer du *mercure* employé de cette manière , parce » que , pour qu'il réussisse , il faut qu'il agisse principale- » ment sur tout le corps en général ».

pour ne pas dire impossible , de tellement distribuer ce minéral dans chaque pilule , qu'il n'y en ait pas dont la dose présente de la différence , & même de l'incertitude. 2^o. Il est possible que les pilules passent à travers le corps , sans avoir été dissoutes (1). Dans ce cas , le *mercure* ne peut avoir d'effet ; & si les pilules se dissolvent , ce minéral pince & offense l'estomac ; viscere de l'intégrité duquel dépend la santé (2).

Quand le *mercure* est donné conjointement avec l'*opium* , usage très-commun aujourd'hui , il ne pince pas à la vérité l'estomac ; mais l'*opium* en particulier nuit à cet organe & à toute la constitution en général (3). Ce fait , très-connu , a excité

(1) Le Docteur CULLEN & d'autres observateurs ont vu des pilules , d'une consistance tenace , faites avec des baumes ou des gommes , passer à travers le corps , sans avoir été décomposées , ni même altérées.

(2) Les sels mercuriels pincet & grippent les membranes sensibles de l'estomac à un tel degré , qu'ils excitent l'excrétion des sucs gastriques & glanduleux par haut & par bas , selon que la force de l'irritation est plus ou moins grande. (MÉAD , *Essai sur les Poisons*).

(3) Je n'ignore pas les vertus & les effets admirables de l'*opium* dans les maladies douloureuses & désespérées. Mais ses partisans les plus décidés ne pourront disconvenir qu'il ne produise les mêmes effets sur le corps , que les liqueurs spiritueuses fortes , c'est-à-dire , le tremblement , le

des plaintes universelles sur les pernicious effets du *mercure*. Mais, administré selon la nouvelle Méthode, exposée pages suivantes, ses effets sont si doux, qu'il n'a plus besoin du secours de l'*opium*, & que toutes les objections, dont nous venons de faire mention, tombent entièrement.

vertige, la foiblesse & l'asthme; raisons pour lesquelles on ne doit pas le donner habituellement dans la maladie vénérienne. Le but que l'on a, quand on joint l'*opium* au *mercure*, est d'empêcher que celui-ci ne passe par les felles: il n'est donc personne qui ne sente la nécessité de prévenir cette évacuation; c'est ce qu'on obtient, sans le secours de l'*opium*, par la Méthode, que nous proposons pages suivantes; de manière que le *mercure* passe dans la circulation, comme cela est nécessaire, & qu'il agit avec toute sa force sur la maladie.



P R O C É D É

Pour introduire le Mercure dans le système de la circulation, par le moyen des vaisseaux absorbants de l'intérieur de la bouche.

SI, après avoir observé, dans nombre de circonstances, que la bouche s'affectoit inopinément, & qu'il survenoit une salivation à la suite, par exemple, de l'application d'un peu de *précipité rouge*, ou de toute autre poudre mercurielle sur une plaie, c'est-à-dire, sur une partie dépouillée d'épiderme, on a été forcé de convenir que ces effets ne pouvoient avoir eu lieu que par l'absorption de la poudre mercurielle dans le sang; n'est-il pas raisonnable de supposer qu'une poudre mercurielle quelconque est susceptible d'être également absorbée, si elle est appliquée sur les parties les plus minces, les plus fines de l'épiderme, & sur des surfaces internes du corps? (1)

(1) Il est actuellement reçu universellement que toutes les surfaces du corps, que tout le tissu cellulaire sont absorbants. L'eau qui, chez les hydropiques, est logée dans la membrane cellulaire, dans le tissu adipeux, est souvent résorbée. Il en est de même du sang, quand il est extravasé dans les mêmes cellules. *L'échimosé*, ou l'extravasation noire

Cette absorption est prouvée par mes expériences, puisque j'ai obtenu à la bouche les effets ordinaires & puissants du *mercure*, & que mes malades ont été guéris de la maladie vénérienne par ma nouvelle Méthode, c'est-à-dire :

En prenant au bout du doigt, humecté de salive, un demi-grain ou un grain de calomélas; en le frottant sur les parties intérieures des joues, autour de la place qu'occupe l'ouverture du conduit salivaire de la glande parotide, & en répétant cette opération trois ou quatre fois dans la journée.

Pour prévenir tous les inconvénients qui peuvent résulter de la déglutition de cette poudre, je con-

de l'œil, donne la même preuve d'absorption. La peau des paupières paroît, dans ce cas, d'abord très-noire; au moyen de l'absorption, elle devient peu à peu jaune, & enfin reprend sa couleur naturelle. Que l'on frotte le corps avec une serviette mouillée, l'on parvient à étancher la soif, & le linge devient bientôt sec par l'absorption, occasionnée par le frottement. On sait que les lavements sont absorbés. A l'Hôpital, une malade qui s'étoit coupé la gorge, de manière que la trachée-artere & l'œsophage étoient attaqués, & que les aliments sortoient par la plaie, fut nourrie, pendant plus de quinze jours, au moyen de lavements, dont les parties nutritives étoient absorbées par les vaisseaux lactés & absorbants des intestins. Malgré tous les soins que l'on prit d'elle, elle violenta sa plaie, & mourut.

feuille à mes malades d'appliquer le *calomélas*, principalement sur l'intérieur des levres, & sur la surface des gencives, parties capables de supporter une douce friction. De cette manière, on ne risque d'avaler que peu ou point de *mercure*, qui se trouve être absorbé presque en totalité & en très-peu de temps.

Si l'on trouvoit que la surface des levres seules fût trop peu étendue, pour admettre l'absorption d'une quantité suffisante de *mercure*, on pourroit faire ces petites frictions sur la totalité de la surface intérieure de la bouche. Mais les frictions répétées, d'un peu de *calomélas*, sur une petite surface, répondent mieux à l'indication, qu'une plus grande quantité sur une plus grande surface; car on peut répéter ces frictions aussi souvent que le requiert l'urgence des cas, & même jusqu'à ce que la bouche se ressente de l'influence du *mercure*.

On emploie le *calomélas* à la dose d'un demi-grain ou d'un grain à la fois: le malade ne manquera pas d'avaler ou de cracher sa salive, avant que de faire la friction: autrement, à la suite de cette opération, il se trouveroit accablé par une trop grande quantité de ce fluide. Il faut encore que le malade, après la friction, s'abstienne de boire pendant une demi-heure & plus, afin que la poudre ne soit pas entraînée dans l'estomac, avant que d'avoir eu le temps d'être

absorbée (1). Enfin si, après le frottement, la salive venoit avec trop d'abondance, il faudroit, pour la même raison, que le malade la crachât, plutôt que de l'avalier. Cependant il observera, autant qu'il lui sera possible, de ne pas cracher avant que l'absorption soit faite (a).

(1) M. CRUIKSHANK observe que les absorbants se portent sur les solides, aussi-bien que sur les fluides. D'après les expériences de M. DU HAMEL, sur la nourriture des animaux avec la garance, il paroît que les parties de cartilage, qui se sont ossifiées, étoient devenues rouges. Cette matiere rouge fut donc d'abord absorbée des intestins, par les vaisseaux lactés, & ensuite déposée sur les os, par les arteres. Les mêmes expériences apprennent, qu'ayant fait cesser l'usage de la garance, les os de ceux des oiseaux, qui en avoient été nourris, & qui jusqu'alors paroissoient rouges comme de l'écarlate, même à travers leur peau, devinrent en quelques mois parfaitement blancs. De ces observations, nous pouvons inférer que la terre des os est absorbée, & que les os eux-mêmes sont dans un changement perpétuel.

(a) Depuis la dernière édition de son Ouvrage, l'Auteur a fait imprimer & répandre dans le public, de nouvelles directions pour l'administration de sa méthode. Ce sont des additions à ce qu'on vient de lire. Comme il me les a fait passer, je vais en donner la traduction. Dans l'un de ces feuillets volants, on lit ce qui suit.

Un gros de *calomélas* étant bien mêlé avec deux gros de *bol d'Arménie*, & employé, comme dentifrice, deux ou trois fois par jour, selon les circonstances, suffira souvent

On dira peut-être que, par cette méthode, la poudre mercurielle passe également dans l'estomac,

seul pour guérir radicalement la maladie vénérienne.

Plusieurs autres préparations de *mercure*, administrées de cette manière, & avec prudence, sous la direction d'un Médecin éclairé & expérimenté, produiront, sans aucun danger, le même bien dans les cas les plus invétérés.

Sur un autre feuillet, également volant & imprimé, se trouve cette autre manière d'administrer la même méthode.

Prenez un demi-gros de *calomélas*; divisez-en trente paquets, ce qui fera un grain pour chaque paquet, (le gros anglois n'étant que de soixante grains).

Frottez une de ces doses sur la langue tous les matins, après le déjeûné; observant, pendant au moins une minute, de ne pas avaler la salive.

Ce traitement aura bientôt guéri une maladie vénérienne récente. Si elle est grave & opiniâtre, il faudra répéter cette même dose deux ou trois fois par jour, toujours après le repas.

Si la maladie étoit accompagnée de plaies ou d'ulcères, il faudroit répandre, sur ces plaies ou sur ces ulcères, deux ou trois fois par jour, cette même poudre sèche, ou humectée, soit avec de l'huile, soit avec de l'eau.

Dans une lettre, en date du 18 Juillet 1784, M. CLARE m'écrit ce qui suit.

Quoique le *calomélas* réussisse dans la plupart des cas, cependant, dans la vérole confirmée, je fais en général usage du *sublimé corrosif*, sous forme de dentifrice, de cette manière :

Prenez une partie, par ex., un grain de *sublimé corrosif*,

& qu'ainsi, sans qu'il soit besoin d'absorption par les surfaces de la bouche, elle guérit à la manière

quatre parties, ou quatre grains de *bol d'Arménie*,
deux parties, ou deux grains de *crème de tartre* ;

Mélez bien ensemble.

La dose est d'un demi-grain environ pour chaque friction.

On le frotte sur les gencives pendant à peu près quinze secondes, & il est immédiatement absorbé. On peut répéter cette friction deux ou trois fois par jour, *pro re nata*.

Si elle venoit à occasionner une douleur lancinante ou une excoriation aux gencives, ce qui arrive quelquefois, alors il faudroit en conclure que le remède est trop fort ; il seroit donc de la prudence de l'homme de l'art de l'affoiblir ou de le discontinuer, jusqu'à ce que ces effets fussent cessés. On empêchera que le malade n'avale sa salive pendant une minute, & même plus, & qu'il ne boive pendant une demi-heure, & même une heure. Il est cependant bon d'observer que ce remède, à cause de son activité, ne peut être prescrit & employé que par un Praticien consommé.

Je n'ai point, ajoute-t-il, publié encore cette recette ; mais je ne m'oppose pas à ce qu'elle le soit, vu la quantité d'épreuves qui ont été faites de son efficacité.

Enfin, dans une lettre du 18 Octobre, & dans une autre du 26 Novembre, de la même année 1784, il me dit : Qu'il emploie, avec le plus grand succès, le *mercure calciné*, à la place & de la même manière que le *calomélas* ; que c'est une excellente préparation mercurielle ; qu'elle

ordinaire. Quand cela seroit, il n'en seroit pas moins vrai que le malade seroit guéri plus sûrement que s'il eût pris le remède en pilules, qui, comme nous l'avons fait observer ci-devant (note 1, p. 6), peuvent passer à travers le corps, sans être dissoutes.

Mais on observera que ceux qui prennent la poudre de la manière que je le recommande, s'abstiennent, d'après mon conseil, d'avaler leur salive, jusqu'à ce que l'absorption soit effectuée. De plus, la salive, mêlée avec le *calomélas*, émousse sa qualité irritante; & six ou huit grains de cette préparation, pris de cette manière, ont souvent un effet moins purgatif, que deux grains donnés en pilules; avantage assurément très-heureux pour nombre de malades (1).

n'est point désagréable, & qu'une petite quantité produit de grands effets.

(1) Selon M. PLENCK, un simple mucilage, même la salive, émousse le *stimulus* du mercure, & lui conserve en même-temps ses vertus antivénériennes. Le mercure éteint par un mucus, & donné intérieurement, ou appliqué extérieurement, passe plus aisément dans le sang, que le *mercure crud*, ou non éteint.

Le mercure a moins d'affinité avec la graisse qu'avec le mucus. De-là il arrive fréquemment que ce minéral, uni à la graisse, comme dans l'onguent mercuriel, s'en sépare dans le corps, & se porte vers les glandes de la gorge & des autres parties. Au contraire, quand le mercure est

Le lecteur ne doit point supposer que j'aie pour but unique d'exciter la salivation, ou que je pense que le *virus* vénérien est plus promptement détruit par le flux abondant de la salive, que par toute autre sécrétion (1). Mais il me semble que la

éteint par un mucus, il se mêle facilement avec tous les fluides de notre corps, &, par ces raisons, parcourt sûrement avec eux tout le système vasculaire, & se trouve être également distribué dans toutes les parties. Comment le *mercure* agit-il sur le *virus* vénérien, pour en triompher? C'est ce qu'on ne pourra décider que quand la nature de ce *virus* sera bien connue.

Quoique, par l'analyse, l'on n'ait encore découvert, ni le *virus*, ni l'antidote dans le sang, cependant l'on a tout lieu de croire, d'après certains faits, qu'ils y circulent l'un & l'autre.

Je terminerai cette note, en adoptant les sentiments & les expressions de M. PLENCK, qui dit : « Ce que j'ai avancé, concernant la théorie de la salivation, je ne fais pas difficulté de le soumettre, comme hypothétique, au jugement des gens instruits, & j'éprouverois une grande satisfaction, si quelqu'un trouvoit & démontreroit une meilleure théorie sur l'action admirable du *mercure* ». J'ajouterai : & une méthode plus salutaire & plus sûre, que celle que je présente.

(1) J'ai l'expérience que, par cette méthode, les autres sécrétions, ainsi que le flux salivaire, ont souvent été mis fortement en action. Le *mercure* agit puissamment comme diaphorétique & comme diurétique. Ce qui me

quantité de *mercure*, nécessaire pour arrêter les progrès de cette maladie, & pour en faciliter la guérison, doit produire cet effet, c'est-à-dire, la salivation, chez la plupart des sujets. Au reste, la salivation, quand elle a lieu, pendant le traitement que je propose, est si douce, qu'il est rare qu'elle incommodé le malade, ou qu'il soit nécessité de rester dans l'appartement; & il seroit difficile de s'en appercevoir, pour peu qu'il prît de précautions pour empêcher qu'elle ne fût remarquée. Il y en a même beaucoup qui ont pris du *mercure* de cette maniere, en très-grande quantité, sans avoir salivé absolument, & qui, malgré cela, ont parfaitement guéri.

Il vaudroit mieux, après tout, courir les risques d'un léger ptyalisme, ou d'un léger gonflement de gencives, qui prouve également que le *mercure* a pénétré dans la circulation, que de ne pas prendre

rappelle ce que le Docteur HUNTER nous disoit dans ses *Leçons sur la circulation du sang*: « Faites une ouverture, par laquelle vous puissiez injecter un fluide, ou purgatif, ou diurétique, ou qui ait toute autre vertu; ce liquide n'agira que sur les glandes qui lui seront appropriées; c'est-à-dire, qu'il purgera, fera vomir, ou saliver, ou uriner, &c. selon sa qualité ». Informé que ces expériences ont été faites par M. *Jonh HUNTER*, je saisis l'occasion de le publier ici. Je serois très-fâché qu'on me suspectât d'omettre, avec intention, de rendre à ce célèbre Chirurgien ce qui lui appartient.

une quantité suffisante de ce médicament. La rapidité avec laquelle les symptômes vénériens guérissent, dès que la bouche & les gencives sont affectées, même à un degré très-léger, m'autorise à regarder cette pratique comme sûre & nécessaire; & entretenir cet état de la bouche, jusqu'à ce que les ulcères soient entièrement guéris, & que toutes les duretés de la peau, qui sont les vraies preuves de l'existence du *virus*, soient fondues; c'est, selon moi, le seul moyen efficace de prévenir le retour de la maladie.

Toutes les fois que j'ai procuré la salivation, les seuls accidents, qui soient survenus, ont été une inflammation, ou quelques excoriations dans l'intérieur de la bouche; mais elle n'a jamais produit de ces ulcères, si communs à la suite des autres méthodes.

Si l'on applique un ou deux grains de *calomélas* sur le prépuce ou sur les grandes levres, on occasionne quelquefois la fétidité de l'haleine & une légère salivation; & ce moyen, ajouté à ma méthode, avance singulièrement la cure, non parce qu'il agit comme feroit un topique, mais comme produisant une nouvelle absorption dans le système de la circulation (1).

(1) On peut employer le *mercure* de cette manière, deux ou trois fois par jour, peu à chaque fois, étendu légé-

R É F L E X I O N S

De M. C R U I K S H A N K.

1°. *Sur la Méthode de guérir par absorption.*

« L'ON peut concevoir, selon moi, que l'absorption s'exécute à-peu-près de la manière sui-

rement sur la partie, ou humecté avec la salive. Outre l'utilité, dont je viens de parler, il agit encore comme préservatif, & peut-être plus sûrement que beaucoup de ceux qu'on propose dans cette intention.

« On convient généralement aujourd'hui que la salivation n'est pas nécessaire pour la guérison de la maladie vénérienne; qu'elle nuit fréquemment à la constitution; qu'elle expose les malades à nombre d'accidents, & qu'elle nous gêne dans l'emploi de la quantité nécessaire de *mercure*, qui, par son moyen, est évacué trop promptement & avant que la guérison soit effectuée. De plus, on voit tous les jours, dans la pratique, des cas où l'on est obligé de revenir à d'autres traitements, après avoir éprouvé plusieurs fois infructueusement la salivation. Comme on ne seroit pas fondé à soutenir que les vésicatoires ne peuvent être utiles, dans la guérison des fièvres, ou des inflammations locales, sans produire la strangurie; de même on ne sauroit dire que le *mercure* ne peut guérir la maladie vénérienne sans causer la salivation. L'usage abondant de la gomme arabique & des autres mucilages corrige,

vante. Les vaisseaux absorbants ont des tuniques fibreuses, irritables & musculaires. Les parties

» d'après les mêmes principes, l'acrimonie inflammatoire,
» causée par le *mercure*, comme par les vésicatoires »
(Voyez le Docteur SAUNDERS, *Appendice sur PLENCK*).

Le même Auteur dit encore : « Il y a cinq choses à
» désirer avant que la maladie vénérienne soit parfaitement
» guérie par le *mercure* : 1°. qu'il soit possible d'intro-
» duire, dans le corps, autant de ce minéral qu'il est
» nécessaire pour en arrêter les progrès & chasser le *virus*
» qui y existe ; 2°. que le *mercure* soit donné sous une
» telle forme, qu'il puisse circuler dans les plus petits
» vaisseaux ; 3°. qu'il se mêle à chaque particule de nos
» fluides ; 4°. qu'il reste uni avec ces fluides pendant
» un assez long temps, & qu'il circule avec eux ; 5°.
» enfin, que le *virus* soit évacué conjointement avec
» le *mercure*, par les excretions naturelles. Il observe
» de plus, que la salivation entraîne beaucoup d'in-
» convénients ; qu'elle est dangereuse ; qu'elle ne procure
» point une guérison certaine ; qu'elle n'est pas critique ;
» qu'elle ne peut être excitée chez tous les sujets, &
» qu'elle n'est nécessaire à aucun. Ses inconvénients sont
» palpables, & ses dangers évidents, par les fièvres, les
» diarrhées, les dysenteries, le crachement de sang,
» &c. &c. qui surviennent souvent, comme ASTRUC
» l'atteste. Elle n'est pas nécessaire, puisque de ceux qui
» ont été très-malades, il y en a qui ont été guéris sans
» salivation ; & le *mercure*, ainsi que le *virus*, sont éva-
» cués plus facilement & d'une manière plus convenable,

musculaires étant irritées, se contractent en général, dans l'état de santé, pour se dilater bientôt après. Quel que soit le corps que l'on veut faire absorber, il faut qu'étant appliqué sur la surface

» par les excréations ordinaires, telles que la sueur, les felles & les urines ».

Le Docteur FORDYCE observe que, dans les premiers temps, les Médecins furent très-soigneux d'exciter la salivation au plus haut degré; sans quoi ils ne croyoient pas la guérison certaine. Depuis, ils se sont contentés de la sueur, ou d'une évacuation abondante d'urine. Aujourd'hui, ils sont satisfaits, si, après l'usage d'une quantité donnée de *mercure*, les glandes salivaires sont seulement affectées, & s'il s'échappe, soit par la transpiration, soit par les urines. Je pense assez comme ces derniers; excepté que, quand il y a une légère excoiation, ou un peu de chaleur sur les gencives, je compte plus sur la guérison, que quand il n'y a pas de salivation, ou quand elle est trop topicuse. M. CRUIKSHANK dit qu'il a vu peu de malades, parfaitement à l'abri de rechute, s'ils ont été guéris sans affection plus ou moins considérable à la bouche.

« Dans la maladie vénérienne, gagnée pour la seconde, pour la troisième fois, &c. le *mercure* ou ses préparations sont des remèdes dont dépend la guérison. La pratique générale étoit de prescrire ces remèdes jusqu'à exciter la salivation; mais l'expérience a prouvé qu'elle n'étoit nullement nécessaire, & que nombre de fois cette maladie a été guérie par le *mercure*, donné comme altérant, sans que la bouche ait été absolument affectée. » (*Formules de remèdes*).

aborbante , il soit mis en action , ou par la pression de l'air atmosphérique , ou par le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins , ou par les mouvements de la respiration & de la pulsation des arteres voisines , ou enfin , par la contraction des parties musculaires en général. »

« La matiere à absorber étant mise en contact avec l'orifice d'un vaisseau absorbant , l'irrite. Le premier effet de cette irritation est la contraction ; & comme , par une suite nécessaire de cette action , le vaisseau se resserre , le fluide ou ce qu'il contenoit pénétre avec précipitation. »

« L'orifice du vaisseau absorbant se trouvant bientôt dilaté , forme un vuide , dans lequel entre la matiere à absorber , qui , irritant de nouveau le vaisseau , l'oblige à se contracter. Cette contraction non-seulement pousse & fait entrer les parties de cette matiere , mais encore fait de la place pour une quantité nouvelle qui vient après : & c'est peut-être de cette maniere que tous les corps , qui en sont susceptibles , sont absorbés par toutes les surfaces ». (Voyez la note *a* , ci-après , pages 24 & suivantes).

M. HUNTER a examiné un vaisseau absorbant dans les poumons d'un animal qui vivoit encore ; & il pense qu'il absorbe les fluides ou les solides de la même maniere que les Sang-sues ,

par exemple , ou les Chenilles , prennent leur nourriture.

M. CRUIKSHANK ajoute ce qui suit :

« Il est de toute probabilité , d'après l'analogie ,
 » que le *calomélas* , frotté dans l'intérieur de la
 » bouche , est susceptible d'être absorbé.

» L'absorption du *calomélas* , par l'intérieur
 » de la bouche , ainsi que vous le prescrivez ,
 » paroît incontestable , d'après le témoignage de
 » la plupart de vos malades ». (1)

(1) Un de mes malades dit à M. CRUIKSHANK , qu'il avoit frotté huit grains de *calomélas* à la fois , & qu'il avoit répété cette dose , sans avoir souffert , sans avoir ressenti de coliques & sans avoir été purgé. « Dans quelle
 » autre supposition , continue M. CRUIKSHANK , serions-
 » nous en état de rendre raison pourquoi ces huit grains
 » n'ont point purgé ? si ce n'est en disant , d'après
 » votre propre expérience , que ce qui est absorbé par
 » la bouche , devient plus doux dans l'opération ; de la
 » même manière que l'on fait que le *mercure* divisé
 » devient moins irritant , lorsqu'il est absorbé par la peau ».

M. CRUIKSHANK voulut en faire l'expérience. Il avala trois grains de *calomélas* en pilules. Six heures après , il eut des coliques fortes , & fut purgé. Quelque temps après , il se frotta l'intérieur de la bouche avec trois autres grains de *calomélas* , & répéta cette friction trois fois. Au bout de vingt-huit heures , il n'avoit encore éprouvé aucun effet de ces frictions , excepté une rougeur

« Cette Méthode d'administrer le *mercure*
» paroît devoir être préférée à l'onguent mer-
» curiel, parce que les fluides aqueux prêtent
» plus à l'absorption que les graisseux & les hui-
» leux, qu'ils n'en ont point les défagrémens,
» & qu'il y a lieu de croire que la salive & le
» *mercure*, alliés ensemble, forment un composé
» plus efficace, que le *mercure* joint à l'huile
» ou à la graisse.

» Votre Méthode semble être la plus expédi-
» tive, pour introduire le *mercure* dans le systême
» de la circulation, & pour déraciner le *virus*
» vénérien.

» Mes expériences, aussi loin que j'ai pu les
» porter, prouvent l'excellence & l'innocuité de
» votre Méthode ». (a)

2°. *Sur les orifices des vaisseaux absorbants.*

« APRÈS avoir donné une idée de la maniere
dont les vaisseaux absorbants du corps humain
s'emparent du *mercure*, réduit sous la forme d'une
poudre très-fine, nous allons dire quelque chose
de l'orifice de ces mêmes vaisseaux ».

sur les gencives & dans l'intérieur des joues, & un gout
de cuivre dans la bouche.

(a) Les réflexions précédentes & celles qui suivent sont
extraites d'une Lettre de M. CRUIKSHANK à M. CLARE.

« Presque tous les Anatomistes ont été jusqu'ici persuadés que ces orifices étoient trop petits pour être apperçus, même au microscope, & que cette conformation avoit un but très-avantageux; celui de garantir l'individu des choses nuisibles qui pourroient s'introduire dans le sang ».

« Quiconque veut s'occuper de la recherche de ces orifices, doit naturellement se livrer à l'examen de la surface interne des intestins; car il est évident qu'il y a plus de probabilité de réussir en s'attachant à cette surface, qu'à celle de toute autre partie du corps. On y voit, à l'œil nud, les différents vaisseaux alongés en faisceaux, comme des poils ou des houppes de velours, & flottants sur cette surface. C'est de-là que les Anatomistes ont appelé ces prolongations des *houppes*. Chaque houppe a sa petite artère, sa veine & son vaisseau absorbant; & les douleurs, dont toutes les parties du corps sont susceptibles, prouvent suffisamment qu'elle a aussi un nerf, quoiqu'on ne puisse le démontrer anatomiquement. Ces vaisseaux & ces nerfs sont liés entr'eux par une membrane cellulaire, & ont une espèce d'épiderme qui les couvre ». (a)

(a) M. MISSA, Médecin de la Faculté de Paris, Censeur Royal, &c. pense que chaque vaisseau absorbant est

« Quelles qu'aient été mes recherches sur les orifices des vaisseaux lactés , je n'avois jamais pu

pourvu d'un sphincter à son orifice externe ; au moyen duquel cet orifice s'ouvre & se resserre , se contracte & se dilate comme ceux de l'*anus* , de la vessie , de la vésicule du fiel , du canal cholédoque , de l'estomac , de l'*uterus* , &c. En effet , on ne peut guere , sans cette supposition , à laquelle conduit l'analogie , rendre raison d'une foule de phénomènes de l'économie animale , entr'autres , pour nous en tenir à un seul , de ces points élevés , durs , sans couleur , qui se manifestent tout-à-coup sur la peau , par l'impression subite du froid , ou même par une cause morale , & que l'on appelle *chair de poule*. Ces petites duretés ne semblent-elles pas occasionnées par une contraction forte de quelques parties musculaires , telles que celles dont sont composés les sphincters ? Quand le sphincter de l'*anus* , par exemple , est irrité , il se gonfle , promine & forme ce qu'on appelle le *bourlet* : ce n'est cependant qu'une contraction forte des muscles qui entrent dans sa composition. L'irritation cessée , le relâchement succede , le gonflement tombe , & le bourlet disparoît. De même , les petites duretés , dont il est question , n'ont qu'une durée instantanée chez les personnes qui se portent bien , parce qu'à cette contraction succede bientôt le relâchement , qui remet les choses dans leur premier état.

Il est donc probable que la Nature a muni chaque pore de la peau , chaque orifice de vaisseau absorbant , &c. d'un organe semblable à celui qui termine l'extrémité des intestins , du canal thorachique , & des autres canaux &

les voir, quand enfin, il y a dix-huit mois, une occasion favorable de les examiner se présenta

visceres du corps humain. L'opinion de M. MISSA joint donc au mérite d'être très-ingénieuse, celui d'être fondée sur les connoissances anatomiques, physiologiques & pratiques les plus profondes.

Admettons, pour un instant, l'existence d'un sphincter à l'orifice de chaque vaisseau absorbant, & voyons si le mécanisme de l'absorption ne sera pas expliqué d'une manière plus satisfaisante, que celle que M. CRUIKSHANK vient d'en donner, ci-devant, page 21. La matière à absorber, dit-il, irrite & contracte l'orifice du vaisseau absorbant. Cette contraction exprime ce qu'il contenoit, & forme par conséquent un vuide, dans lequel s'introduit cette matière, qui irritant & contractant de nouveau, forme un nouveau vuide, qui reçoit de nouvelle matière, &c.

Mais, par cette explication, on ne voit pas pourquoi le vuide, qui se forme dans l'orifice du vaisseau absorbant, n'est pas l'effet de la matière rejetée au-dehors, comme on dit qu'elle est l'effet de la matière poussée dans l'intérieur de ce vaisseau; car si l'on ne suppose point de sphincter à l'orifice, c'est-à-dire, un bourlet musculaire qui en ferme l'entrée, cet orifice reste béant, comme les parois de toute l'étendue du vaisseau. Or rien n'étant fait pour retenir la matière, elle peut tout aussi-bien être rejetée qu'admise. Elle ne doit même être admise dans le vaisseau que très-rarement, parce qu'il est probable que, (comme les autres vaisseaux, les artères surtout) le vaisseau absorbant a plus de capacité à l'orifice

d'elle-même. Une femme étoit morte subitement, sur les quatre heures du matin, quoiqu'elle fût très-bien portante le soir précédent. Sa famille désira connoître la cause d'une mort aussi subite :

externe, qu'à son extrémité intérieure, & qu'il a une forme conique.

Cette objection disparaît, si l'on admet un sphincter à l'orifice de chaque vaisseau absorbant. Au moins, voici comment je conçois que s'opere le mécanisme de l'absorption. La matiere à absorber, appliquée sur l'orifice d'un vaisseau absorbant, irrite cet orifice, c'est-à-dire, les muscles du sphincter, qui, par cette irritation, se contracte. Cette contraction est bientôt suivie d'un relâchement ou d'une dilatation, ainsi qu'on le voit arriver dans toutes les parties musculaires. Pendant la dilatation, il se fait un vuide, dont la matiere se saisit pour s'introduire & pénétrer dans le vaisseau. La dilatation cessée, le sphincter se resserre & se ferme sur la portion de matiere introduite, qui ne peut plus sortir, qui, au contraire, est forcée d'avancer vers l'extrémité opposée du vaisseau, par le mouvement musculaire des parties voisines, & peut-être par le mouvement péristaltique, propre à ce vaisseau. Si l'on continue la friction, la même opération mécanique aura lieu chaque fois qu'on appliquera de la matiere, qui sera portée d'autant plus promptement à l'extrémité intérieure du vaisseau, & par conséquent dans le système de la circulation, que la friction sera plus forte, & qu'elle donnera plus d'action à toutes les parties musculaires.

en conséquence , on procéda à l'ouverture du cadavre ».

« Les vaisseaux lactés , situés sur les parties externes des intestins & le long du mésentere , étoient gorgés d'un chyle plus épais & plus coagulé , que je ne l'avois encore vu. Ils paroissent aussi être en plus grande quantité , & faisoient croire qu'ils étoient au moins d'un nombre égal à celui des arteres & des veines. Les glandes du mésentere , au lieu d'avoir cette couleur rougeâtre , qui leur est ordinaire , étoient parfaitement blanches , à cause de l'abondance de chyle qu'elles contenoient. Quand les intestins furent ouverts , on vit un grand nombre de petits points blancs , répandus çà & là sur leur surface interne. Dans quelques endroits , ils étoient ramassés en groupes ; cependant ils étoient en général dispersés. Ces points , à la premiere inspection , donnoient à chaque houppe l'apparence d'une petite vésicule renflée par le chyle. Les arteres & les veines étoient tellement comprimées par le gonflement de l'extrémité du vaisseau lacté , gorgé de chyle , que toute la houppe ne paroissoit être qu'un vaisseau lacté. Quoique les autres houppes ne fussent pas également blanches ou gonflées , j'ai cependant découvert qu'elles contenoient toutes du chyle ».

« Dans une portion de ces intestins , soumise

au microscope exposé à une grande lumière, j'ai vu distinctement nombre de pores à l'extrémité & sur les côtés de la houppes; je fus donc convaincu que les vaisseaux lactés ont des orifices absorbants, qui paroissent situés dans une espece d'extrémité bulbeuse de ces vaisseaux; & leur diametre, comme j'ai été souvent à même de le supposer *à priori*, avoit, dans la réalité, beaucoup plus d'étendue que celui des particules du sang, vues au même microscope. J'ai fait dessiner quelques-unes de ces houppes les plus distinctes & les plus gonflées. J'ai fait également dessiner ces orifices, absorbants ».

« Les Docteurs HUNTER & JEBB, & plusieurs autres Anatomistes de mes amis, qui virent ces vaisseaux & ces houppes, parurent convaincus: quant à moi, je ne puis croire que je me sois fait illusion. Il est probable que la raison pour laquelle j'ai réussi dans cette occasion, fut que le chyle se coagula dans le cadavre, & donna à ces houppes l'érection ou le gonflement que leur communiquent, dans les corps vivants, les parties stimulantes des substances propres à être absorbées. Sans cette cause, ces houppes s'affaissent, particulièrement dans le corps mort, & les orifices des vaisseaux absorbants deviennent invisibles ».

3°. Sur l'usage externe du Mercure , sous la forme d'onguent , appelé onguent gris.

IL est à peine nécessaire d'exposer les inconvénients qui accompagnent l'application de l'onguent mercuriel ; remède non-seulement dégoûtant , mais encore d'un usage dangereux en raison de ses effets incertains & nuisibles (1). La peau extérieure est une surface

(1) Le Docteur CULLEN observe « que les évacuations » alvines ne peuvent avoir lieu que par des spasmes » excités dans les intestins, lesquels spasmes, si ces évacuations sont prolongées, peuvent à la fin devenir » continus, & se convertir en une inflammation ; ce qui » peut être suivi des plus dangereuses conséquences. » Le même Médecin ajoute : « La Méthode de purger par » friction n'est pas beaucoup meilleure, quoique peut-être plus active, parce qu'elle occasionne de très- » grandes douleurs ». On peut dire de plus que les flux de sang dysentériques & autres, toujours si funestes, sont souvent les suites de l'onguent mercuriel administré sans aucune retenue.

« Je me souviens, dit le Docteur MÉAD, d'avoir une » fois trouvé un peu de *mercure* dans le périnée d'un sujet, » que l'on avoit pris de la potence pour la dissection ; il n'y » avoit aucune marque de corrosion dans la partie où ce » *mercure* fut ramassé. Les os pourris de ce malheureux » découvrirent qu'il avoit eu la maladie qui requiert

peu propre pour l'absorption, puisqu'elle est dense, & conséquemment souvent impénétrable.

» l'usage de ce remède ; & il est probable qu'on le lui
» avoit administré en onguent ». (*Essai sur les Poisons*).

Comme on a beaucoup agité, depuis peu, cette question, savoir, combien de temps le *mercure* est supposé continuer de circuler dans le sang, après que la salivation est terminée, voici le sentiment du même Docteur MÉAD, sur cet objet : « L'expérience nous a convaincus que les
» doses répétées de *mercure* crud, ont, dans quelques
» cas, exercé leur action, même un temps considérable
» après qu'elles avoient été administrées, & qu'elles ont suffi-
» cité dans le corps des désordres auxquels on ne devoit plus
» s'attendre. Je me rappelle deux accidents de ce genre,
» dont un a été funeste, dans lesquels on vit de petites
» quantités de *mercure*, données plusieurs jours de suite,
» exciter une salivation violente pendant plus de deux
» mois, après que l'usage en fut cessé.

» Il n'y a pas long-temps que je vis une jeune Dame
» qui, ayant avalé environ six gros de *mercure* crud,
» chaque matin, pendant trois jours de suite, eut une
» salivation de trois semaines. Le flux cessa ; mais il
» revint six mois après, & dura un mois entier. Ayant
» cessé de nouveau, il revint de la même manière,
» encore deux mois après. L'haleine fut chaque fois aussi
» forte qu'elle l'est pendant la salivation mercurielle ;
» tant est surprenante l'action de ce minéral, même pur
» & sans aucun mélange » ! (*ibid.*)

Un Anatomiste célèbre observe, dans ses *Leçons*, qu'il a vu des globules mercuriels sur la surface interne

D'ailleurs, l'onguent gris enflamme ordinairement la peau, & par cette raison, nécessite à des délais, pendant lesquels il faut en interrompre l'usage. Tantôt il affecte la bouche, tantôt il ne l'affecte pas, ni même, autant que nous pouvons en juger, aucun des autres organes sécrétaires. On ne peut donc, pour toutes ces raisons, compter en aucune manière sur la certitude de son opération.

Quoique toutes les surfaces du corps puissent absorber, & qu'il y en ait qu'il soit possible de

des intestins; ce qui, ajoute-t-il, explique ces retours inattendus de salivation, à des distances éloignées. Le *mercure* étant mis en mouvement par une irritation accidentelle, il n'est pas étonnant qu'il soit résorbé, & qu'il stimule de nouveau le système de la salivation.

« J'ai actuellement, dit le Docteur FORDYCE, un ancien malade, sujet à des retours de salivation, qui ne lui durent pas moins de plusieurs semaines de suite, accompagnés d'un goût de cuivre dans la bouche, comme s'il faisoit usage de *mercure*, quoique depuis douze ans il n'en ait pris sous aucune forme possible ».

Mais il faut convenir qu'en général le *mercure*, étant très-mobile, s'échappe trop tôt du système de la circulation, & quelquefois même plutôt qu'on ne le désire, pour la sécurité du malade. Il est de fait que les constitutions épuisées par la boisson, ou par tout autre excès, sont affectées immédiatement & violemment par de très-petites quantités de *mercure*.

faire

faire absorber, au moyen d'un *stimulus*, plus qu'elle ne le feroit naturellement; cependant ces surfaces paroissent en général se lasser d'absorber, si l'on peut s'exprimer ainsi: & semblables aux muscles qui, après un exercice forcé, ne peuvent plus se remettre en action, quand ces surfaces ont absorbé une certaine quantité de matiere, elles refusent d'en prendre davantage; au moins l'expérience prouve-t-elle que l'onguent mercuriel est absorbé plus promptement, lorsqu'il est étendu sur une large surface, ou qu'on change de place.

L'onguent mercuriel étant, de sa nature, plus pesant & plus visqueux que le *calomélas* uni à la salive, demande une surface plus grande & un temps plus long, avant que d'être suffisamment absorbé, ou, pour me servir de l'expression vulgaire, avant que la friction soit complete. Or, si trois grains de *calomélas* ont autant d'effet sur le *virus* vénérien, que quarante-cinq grains d'onguent mercuriel (a); si, d'un autre côté, il faut une forte friction d'une demi-heure pour que ces quarante-cinq grains soient absorbés par toute la partie interne de la cuisse, par exemple, tandis qu'il suffit que les trois grains de *calomélas* soient

(a) Voyez ci-après, la seconde Lettre; M. CRUIKSHANK à M. CLARE, page 48 & suivantes.

frottés légèrement dans l'intérieur de la bouche ; pour être absorbés dans le même espace de temps , qui ne voit l'avantage d'employer le *calomélas* , suivant votre Méthode , de préférence à l'onguent mercuriel ? Cet avantage seroit également palpable , quand même cette petite quantité de *calomélas* ne seroit pas absorbée en douze heures , puisque le malade n'en éprouveroit aucune incommodité.

4°. *Sur l'absorption des sels.*

ON a mis en question si les sels ou les substances très-stimulantes pouvoient être absorbés par les pores de la peau : nous n'en pouvons douter aujourd'hui. Si le *sublimé corrosif* , pris intérieurement dans l'intention de guérir la maladie vénérienne , n'étoit pas absorbé par les vaisseaux lactés , comment produiroit-il la salivation ? Il est très-probable que c'est dans les vaisseaux sanguins que s'opere le changement qu'il subit ensuite dans le corps , en reprenant sa forme de *mercure*.

Le Docteur HUNTER rapporte une observation importante de quelques ouvriers employés à nettoyer un puits d'eau minérale. Avant que de descendre dans le puits , ils avoient ôté leurs souliers & leurs bas. Ils absorberent une telle quantité de sel , par les pores des pieds , qu'ils

furent tous purgés violemment. Je fais, ajoute-t-il, qu'on a attribué cette purgation à la froideur du puits : le froid appliqué subitement aux pieds, peut à la vérité produire cet effet ; mais il est difficile de supposer qu'un certain nombre d'hommes, accoutumés à un tel métier, aient été purgés à la fois, & dans le même instant, par la seule fraîcheur d'un puits.

Voici quelques réflexions sur l'absorption, extraites de la *Relation du voyage par mer, & des malheurs du Capitaine KENNÉDY*, publiée dans les *Registres annuels* de Doddsley, en 1769.

« Le cinquième jour après notre arrivée à Ambergris, dit l'Auteur, nous eumes le bonheur d'appercevoir à quelque distance un petit vaisseau sous voile, dont nous nous approchames. Dès le soir, nous passames à son bord, & en peu d'heures nous arrivames au quai Saint-George dans un état très-languissant ; c'étoit le dix Janvier, &c. &c. »

« Je ne puis finir cette relation, sans faire mention des grands avantages que j'ai retirés de tremper, deux fois par jour, mes habits dans l'eau de la mer, & de les mettre sur mon corps, sans en avoir fait exprimer l'eau. Il se passa un temps considérable, avant que je pusse porter les gens de mon équipage à suivre mon exemple. Cependant, après en avoir vu les bons effets,

ils suivirent, de leur propre mouvement, cette pratique, deux fois par jour. C'est avec vérité que je reconnois lui devoir la conservation de ma vie & de celle de six autres personnes qui auroient péri, s'ils n'en eussent fait usage ».

« L'idée m'en fut donnée par la lecture de l'Ouvrage du Docteur LIND, qui, selon moi, devoit être universellement répandu & recommandé à tous les navigateurs. Une observation très-importante & digne d'être remarquée, c'est que nous rendimes tous les jours autant d'urine, que si nous eussions bu modérément de quelque liquide; ce qui étoit dû sans doute à la quantité d'eau, absorbée par les pores de la peau ».

« Les particules salines, restées sur nos habits, s'y étoient, dans les premiers temps, incrustées par la chaleur de notre corps & par celle du soleil. Ces croutes nous bleffoient & ne nous permettoient qu'à peine de nous asseoir par les douleurs qu'elles nous occasionnoient. Mais nous avons observé qu'en lavant & enlevant ces particules salines, & trempant souvent nos habits dans l'eau sans les exprimer, ce que nous faisons deux fois par jour, la peau redevenoit belle en peu de temps; & les avantages que nous retirames de cette Méthode, furent si grands, que la soif ardente, que nous éprouvions, étoit calmée, que notre langue aride & brûlée redevenoit humide peu de

minutes après que nous avons lavé & trempé nos habits , & que nous nous trouvions en même-temps rafraîchis & reconfortés , comme si nous eussions pris récemment de la nourriture » (a),

Cet Auteur fait ensuite la question suivante. Le bain dans l'eau de la mer ne feroit-il pas d'une grande utilité dans les fievres chaudes , en

(a) On cherche depuis long-temps à rendre l'eau de la mer douce & potable. Si l'observation du Capitaine KENNÉDY est bien faite , de tous les moyens que l'on a proposés jusqu'ici , en est-il un plus simple , plus expéditif & moins couteux que celui dont il a fait usage , lui & ses passagers ? Car enfin , l'eau dont ils imprégnoient leurs habits , appaisoit & calmoit leur soif , & ils rendoient tous les jours autant d'urine , que s'ils eussent bu de l'eau de source ou de riviere dans la proportion de leurs besoins. Que peut-on désirer de plus ? N'est-ce pas là le but que l'on se propose ? N'est-il pas même probable que cette eau de mer épurée , filtrée , distillée à travers les pores de la peau , sans cornue , sans alambic , &c. a conservé des propriétés qu'on attendroit en vain de l'analyse chymique la plus savante , puisque les voyageurs se trouvoient , peu de temps après avoir mis leurs habits mouillés , non - seulement désaltérés , mais encore rafraîchis & reconfortés , comme s'ils eussent pris récemment de la nourriture ? Quoi qu'il en soit , c'est une expérience qui mérite d'être répétée. On ne sauroit trop y exhorter les gens de mer , en leur recommandant toutefois les précautions qu'exige la prudence , pour ne pas s'exposer à une suppression de transpiration.

détruisant la trop grande adhésion des parties fibreuses du sang ; adhésion qui est la cause des fièvres inflammatoires ? Je dois faire remarquer que quatre personnes , qui sont mortes à bord , avoient bu une grande quantité d'eau de mer , & qu'elles étoient expirées dans le délire ; tandis que ceux qui avoient évité d'en boire , n'eurent point de tels symptomes (1).

(1) Que les sels soient absorbés , ou non , par les vaisseaux absorbants de la peau , c'est ce que je laisse à examiner & à décider aux gens de l'art ; mais si le fait que je viens de rapporter est vrai , il donne une leçon des plus importantes aux navigateurs , en faveur desquels il ne peut être trop public.



OBSERVATIONS

De Maladies vénériennes, guéries par la nouvelle Méthode de l'absorption.

PREMIERE OBSERVATION.

A. B. vint me trouver, ayant sur le prépuce un chancre considérable, qu'il portoit depuis près de deux mois. Il avoit aussi un bubon dans chaque aine; un desquels étoit en suppuration, l'autre étoit endurci. Je lui prescrivis le *calomélas*. Il en prit trois grains le soir, & deux le matin, suivant la nouvelle Méthode (exposée ci-devant, pages 3 & suivantes.) Il ne ressentit point de douleurs dans l'estomac, & il ne fut point purgé. Le troisième jour, la bouche commença à s'affecter; & quatre à cinq jours après l'usage de la friction mercurielle, le chancre prit un aspect fleuri, avec un bord blanc. Les bubons commençoient à se fondre rapidement (1). Il continua le *calomélas* à petite

(1) Je n'avois pas intention de faire fondre le bubon, qui étoit en état de suppuration; mais la quantité de *mercure* qu'il fut nécessaire d'administrer pour réprimer le progrès des chancres, porta la tumeur à se guérir par résolution. Il y a cependant des Auteurs, parmi lesquels on peut compter ASTRUC, qui ne désapprouvent pas absolument de répercuter les bubons.

dose, pendant trois semaines, de manière à entretenir la sensibilité de la bouche ; au bout de ce temps, le chancre fut parfaitement guéri.

Je lui aurois alors fait abandonner l'usage du remède, croyant qu'il en avoit assez pris ; mais le Docteur HUNTER consulté, fut d'avis que le malade le continuât encore pendant quinze jours, afin de le mettre à l'abri de toute rechute. Il le prit donc, par intervalle, pendant ce temps. Ce qu'il faut toujours continuer de faire, après que le chancre est guéri, sur-tout lorsqu'il reste sur la peau quelque dureté ; effet qui n'est pas moins dangereux qu'un chancre suppurant, & démontre que le *virus* n'est pas entièrement détruit.

Cet homme s'est toujours bien porté depuis. M. MAXWELL, Apothicaire, l'a vu très-souvent, & peut attester que ce fait est tel que je viens de le rapporter.

SECONDE OBSERVATION.

C. D. portoit sur le front un ulcere, de la grandeur d'une piece de douze sols, entouré de bords calleux. Il avoit eu des chancres un mois auparavant, pour lesquels il avoit pris du *mercure*, mais qu'il avoit abandonné trop tôt. Je ne doutai pas que cet ulcere ne fût vénérien, & je lui fis prendre le *calomélas* à la dose de deux grains,

matin & soir ; il s'en frottoit seulement les levres. Il le continua de cette manière, pendant trois semaines, & l'ulcère fut parfaitement guéri dans cet espace de temps. Mais il prit encore, pendant quinze autres jours, le *calomélas*, à deux grains seulement, dans les vingt-quatre heures.

Il avoit un gonflement des glandes autour du cou, qui fut dissipé par ce même traitement.

M. CRUIKSHANK a vu souvent ce malade pendant que je le traitois ; & il est en état d'affirmer qu'il n'a eu aucune douleur dans l'estomac, & qu'il n'a point été purgé par cette Méthode.

TROISIÈME OBSERVATION.

E. F. avoit un enrouement & des douleurs dans les os ; restes d'une maladie vénérienne, supposée guérie deux ans auparavant. Elle avoit, de plus, des chancres d'une date récente. Elle prit, deux fois par jour, trois grains de *calomélas*, selon ma Méthode. Vers le troisième jour, elle commença à cracher un peu plus qu'à l'ordinaire ; mais elle n'eut point de douleur dans l'estomac, & ne fut point purgée. Une sueur abondante survint dans le même temps, & presque immédiatement après, elle fut quitte de l'enrouement & des douleurs dans les os. La salivation continua pendant

quinze jours & plus, quoiqu'elle eût discontinué l'usage du *calomélas*, & les chancres furent guéris.

Elle paroissoit parfaitement bien, & je crus devoir en rester là, parce que je n'étois pas du tout convaincu que c'étoit la quantité de *mercure*, qui triomphoit de cette maladie, mais bien la maniere de l'employer. Cependant, au bout de trois semaines environ, la malade vint me retrouver dans un pitoyable état. Elle me dit qu'elle sentoit une douleur au fondement, qu'elle avoit cru d'abord être occasionnée par des hémorrhoides; mais je reconnus que c'étoit un champignon vénérien, & il ne me fut pas difficile de voir que j'avois mal fait d'interrompre l'usage du *calomélas*.

Je le prescrivis donc de nouveau, selon la même Méthode: il affecta la bouche, comme au premier traitement, & fut suivi des mêmes effets. Elle fut guérie en peu de semaines. Je lui conseillai de prendre encore le *mercure* à petite dose, pendant quelque temps, & elle s'est toujours bien portée depuis.

QUATRIÈME OBSERVATION.

G. H. âgé de trente ans, avoit un petit chancre sur le prépuce, accompagné d'une gonorrhée & de sensations douloureuses dans les glandes inguinales. Je lui prescrivis, deux fois

par jour, deux grains de *calomélas*, qui furent frottés sur la surface interne des levres seulement. Vers le quatrième ou le cinquième jour, l'haleine devint fétide, la bouche s'affecta, & le septième jour, le chancre étoit entièrement guéri. Il ne restoit pas la moindre sensation douloureuse dans les aines, & la gonorrhée étoit beaucoup diminuée, quoiqu'elle ne fût point parfaitement guérie.

CINQUIÈME OBSERVATION.

I. K. avoit des chancres sur le gland, accompagnés d'un phimosis. Comme le malade s'étoit négligé, les chancres avoient fait de rapides progrès. Je pensai qu'il étoit nécessaire d'affecter la bouche le plutôt qu'il seroit possible, & de lui administrer une grande quantité de *mercure*.

En conséquence, dès le premier jour, il prit en friction, suivant ma Méthode, trois grains de *calomélas* le matin, & autant le soir; mais les deux jours suivants, il en prit le double. Le second jour, la bouche s'attendrit & s'enflamma; le troisième, la salivation survint, & continua assez vivement pendant une quinzaine de jours.

Les progrès de la maladie furent suspendus dès l'instant que la bouche fut affectée. La fièvre symptomatique, qui accompagne souvent les chancres, cessa; le malade alla par degrés de

mieux en mieux, & , au bout du mois , il étoit complètement guéri. Il ne fut pas du tout purgé. M. SAVAGE, Apothicaire, a vu fréquemment ce malade pendant sa maladie (a).

SIXIEME OBSERVATION.

L. M. vint me trouver, ayant un ulcere situé sur les téguments du bas-ventre, au-dessous du nombril. Cet ulcere avoit, en circonférence, la grandeur d'une piece de vingt-quatre sols, & il étoit si profond, qu'il auroit pu contenir un haricot. La malade souffroit extrêmement depuis plusieurs jours.

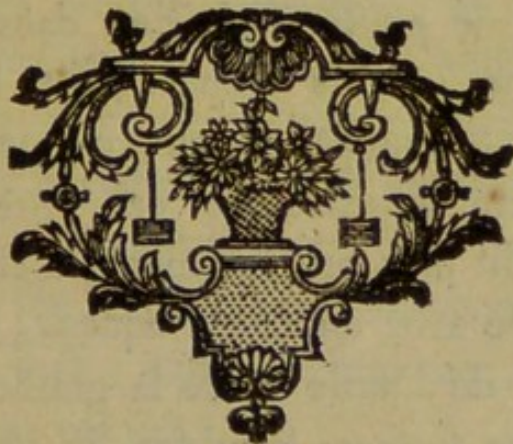
Je lui prescrivis de se frotter l'intérieur de la bouche, matin & soir, pendant trois ou quatre jours, avec deux grains de *calomélas*. Au bout de ce temps, la malade se plaignit que ses gencives s'attendrissoient, lui faisoient douleur, & qu'elle souffroit de la poitrine.

De ce moment, l'ulcere alla mieux, changea d'aspect, devint grenu; de sorte qu'il fut entièrement guéri dans le mois. Je fis

(a) La dose de *calomélas* qu'a pris ce malade, n'est pas, comme on voit, la dose ordinaire; ce n'est que l'intensité de la maladie, qui a porté l'Auteur à le prescrire à cette quantité, & aussi à propos. Il n'y a qu'un Praticien expérimenté qui puisse aller jusques-là.

continuer le *calomélas* encore quelque temps , à petite dose , pour prévenir la rechute. La malade s'est très-bien portée depuis. La plaie fut pansée avec de l'huile & du cérat.

Le *calomélas* ne la purgea pas. Pendant tout le traitement , elle eut tout l'air de la santé , un teint fleuri & beaucoup de gaieté. Elle ne fut pas obligée de garder la chambre tout ce temps , & elle venoit me voir deux ou trois fois la semaine.



L E T T R E S

*Adressées à M. CLARE, sur sa nouvelle
Méthode d'administrer le Mercure.*

P R E M I E R E L E T T R E.

Le Docteur W. HUNTER à M. CLARE.

“ **C**OMME la surface externe du corps est poreuse dans toute son étendue, la surface interne l'est également. Il n'est donc pas douteux que l'absorption ne puisse avoir lieu dans l'intérieur de la bouche, sur le prépuce, sur les grandes levres, &c.; & une poudre quelconque, très-fine, capable d'être absorbée par ces pores, le fera sans contredit plus promptement, si elle est mêlée & imprégnée avec un fluide aqueux; tandis que, mêlée avec de l'huile ou de la graisse, & appliquée sur des surfaces humides, il est à présumer qu'elle sera retenue sur ces surfaces, & qu'elle ne sera point absorbée. Il est également probable que, quand le *calomélas* est frotté sur la surface interne de la bouche, ce qui en est porté dans l'estomac, y est conduit si insensiblement, & se trouve répandu sur une si grande surface, qu'il ne peut que foiblement stimuler les premières

voies. Aussi, cette Méthode convient-elle infiniment mieux que celle des pilules, des bols, &c. à ceux qui ont les intestins délicats. Enfin, il y a tout lieu de présumer que les fluides aqueux sont en général absorbés d'une manière plus prompte, lors même qu'ils sont appliqués sur des surfaces externes ».

Le Docteur HUNTER avoit d'abord honoré de son approbation mon *Essai sur les abcès* (qu'on trouvera ci-après sous le titre d'*Observations sur les abcès, les plaies, &c.* titre que porte la dernière Edition de cet Ouvrage.) Aujourd'hui, il l'accorde à ma *Méthode de l'absorption*. Ayant eu le bonheur de suivre, pendant plusieurs années, les leçons de ce célèbre Professeur d'anatomie & de physiologie, que de titres n'ai-je pas pour révéler à jamais sa mémoire ? J'ai fait graver le portrait de cet homme fameux, d'après un modèle en cire, que j'ai chez moi, & dont lui-même faisoit cas (a).

(a) On trouvera de ces Portraits chez le Libraire qui vend cet Ouvrage, M. FROULLÉ, Quai des Augustins. (Voyez l'Avertissement)

S E C O N D E L E T T R E.

M. CRUIKSHANK au même.

MONSIEUR,

Votre Méthode d'introduire le *mercure* dans la circulation, par le moyen des vaisseaux absorbants de l'intérieur de la bouche, me paroît recommandable, d'après les réflexions suivantes.

La surface sur laquelle vous proposez de frotter le *calomélas*, est, de sa nature, tellement absorbante, que peut-être le corps ne pourroit pas en offrir de plus accessible à la friction. Il est reçu généralement que toute surface, que tout tissu cellulaire, absorbe; mais il n'est pas moins certain que les vaisseaux absorbants n'ont pas tous la même activité; & que, semblables aux artères & aux veines, ces vaisseaux peuvent acquérir une très-grande action, par l'application d'un stimulus. Le stimulus du chyle & de la lymphe, sur les orifices & sur les tuniques des vaisseaux absorbants, est, selon moi, la cause ordinaire de l'absorption; mais le stimulus d'une substance quelconque, susceptible d'être absorbée, peut être également une cause d'absorption, & même quelquefois une cause plus puissante que celles dont je viens de parler.

L'épiderme

L'épiderme , ou la surpeau , n'est par lui-même , ni vasculaire , ni organique , ni sensible. Il recouvre non-seulement toutes les parties externes du corps , mais encore la plupart des cavités internes , telles que la bouche , les narines , l'œsophage , &c. Il est très-poreux ; mais ses pores sont probablement de différents diamètres ; & il est également probable qu'il se trouve des parties où il y a beaucoup de pores , d'autres où il y en a moins. L'épiderme est dans certains endroits très-épais , & dans d'autres très-mince. C'est la partie la plus mince qui fournit le plus de sécrétion ; on peut donc la supposer plus poreuse. Les remèdes absorbants restent sous l'épiderme : il faut le stimuler pour les faire pénétrer ; mais l'absorption peut avoir lieu à travers les parties les plus épaisses de l'épiderme , lorsqu'on les frotte fortement & longuement.

Par exemple , un journalier s'engage à broyer , pendant deux ou trois jours , du *mercure* avec du sain-doux , dans un mortier. Tout en agitant le pilon , il arrive que la partie supérieure de cet instrument est de temps en temps barbouillé d'onguent , dont les mains sont , par une suite nécessaire , imprégnées : aussi , l'haleine de cet ouvrier devient-elle fétide , & ses gencives gonflées & douloureuses ; effets ordinaires des frictions mercurielles. Ce qui démontre que la surface de l'épiderme le plus épais , celui de la

paume des mains, a donné lieu à l'absorption du *mercure*.

Quoique l'absorption puisse se faire à travers une surface d'une aussi grande épaisseur, cependant, en général, plus la peau est mince, & plus elle prête à l'absorption; parce que la matière à absorber, appliquée sur les orifices & sur les tuniques des vaisseaux absorbants, les irrite plus facilement. C'est ainsi que le *virus vénérien*, en contact avec le prépuce ou les grandes levres, pénètre bien plus promptement dans les glandes inguinales & dans la circulation, que quand il est appliqué sur toute autre partie.

Une jeune enfant, dans les bras de sa nourrice, reçoit, d'une fille de joie, qui passoit accidentellement dans la rue, un baiser sur la bouche. L'épiderme qui recouvre le bord des levres, est extrêmement mince; ce qui est démontré par le sang qui paroît singulièrement à travers, & qui les fait paroître très-rouges. Un chancre sur la levre inférieure en fut le fruit. Ce chancre se manifesta en peu de temps, & résista à tous les remèdes externes pendant quinze jours & plus; à la fin, il céda au *mercure*. Comme alors on ne put douter qu'il ne fût vénérien, on se rappella la circonstance du baiser, auquel sans cela on n'auroit pas fait attention. Si le *virus vénérien* eût été appliqué sur la partie externe des joues,

il est probable, d'après ce qu'on voit tous les jours, ou qu'il n'en seroit rien résulté du tout, ou qu'au moins le chancre ne se seroit pas déclaré avant une quinzaine de jours, ou même avant six semaines. Si un poison quelconque passe plus promptement dans la circulation, à travers la surface interne ou mince de l'épiderme, pourquoi n'en seroit-il pas de même d'un antidote?

L'absorption du *calomélas*, par la surface interne de la bouche, selon votre procédé, ne peut pas être contestée. Car si ayant frotté ce sel mercuriel, tous les jours, pendant quelque temps, dans l'intérieur de la bouche, vos malades ne sont, ni pincés, ni purgés; si, au contraire, l'effet ordinaire de ce remède, pris par l'estomac, est indubitablement de pincer & de purger, on doit en conclure qu'administré, ainsi que vous le prescrivez, il ne pénètre point dans l'estomac: d'un autre côté, les effets évidents qu'il produit sur la maladie, contre laquelle on l'emploie, prouvent qu'il est certainement passé dans la circulation, ou en d'autres termes, qu'il a été absorbé par la surface sur laquelle on l'a appliqué.

Votre Méthode d'absorption doit être préférée, parce qu'administré de cette manière, le *calomélas* est moins dans le cas d'irriter l'estomac & les intestins, &, en ne purgeant pas, de manquer son effet: ce qui arriveroit, si la première action de ce

remède agissoit immédiatement sur ces visceres. Cependant il y a quelques préparations de *mercure* que l'on peut introduire dans l'estomac, sans l'irriter beaucoup, pourvu qu'elles soient prises conjointement avec l'*opium*. Mais, d'un autre côté, il y a beaucoup de constitutions qui ne peuvent supporter l'*opium*; & si le *mercure* ne peut être administré d'une manière convenable sans *opium*, les malades qui ont une telle constitution, sont très-malheureux, sur-tout si à ce premier inconvénient il s'en joint un autre, c'est-à-dire, une peau qui se refuse à l'usage de toute espèce d'onguent. Combien de personnes, nées vigoureuses, attribuent avec raison la foiblesse de leurs intestins & la débilité de leur constitution au désordre occasionné par l'action du *mercure* sur les premières voies!

Au reste, qu'au moyen de votre Méthode, le *calomélas* soit absorbé, ou non, par les surfaces internes de la bouche, en supposant qu'il est porté dans l'estomac, mais avec cette circonstance avantageuse, qu'il y est descendu sous forme liquide, que ses parties stimulantes sont divisées ou enveloppées par le véhicule mucilagineux de la salive, & que, par cette seule raison, il est plus doux dans son opération (voyez la Lettre du Docteur HUNTER, ci-dev. p. 46 & f.); toujours est-il de fait, que le *calomélas*, donné de cette manière, est moins

irritant ; & , par une suite nécessaire , ce remède étant reconnu pour être autant efficace que tout autre , contre la maladie vénérienne , votre Méthode doit être préférée pour administrer le *mercure* intérieurement.

Quant à ceux qui ne balancent pas à croire que le *calomélas* est absorbé dans l'intérieur de la bouche , & qu'il ne passe , ni dans l'estomac , ni dans les intestins , ils hésiteront moins de préférer cette Méthode à celle de donner ce même remède , & , à plus forte raison , toute autre préparation mercurielle , sous la forme de potion , de *bols* , de *pilules* , &c. Car , bien que ces préparations mercurielles , introduites dans l'estomac & dans les intestins , puissent être quelquefois absorbées par les surfaces internes de ces viscères , aussi-bien que par toute autre surface ; cependant , relativement à la trop grande irritabilité de ces viscères , le *stimulus* du *calomélas* & des autres préparations mercurielles paroît agir trop violemment. Il excite des coliques , des évacuations , & se trouve entraîné hors du corps avant le temps nécessaire , pour que le *mercure* ait été absorbé ; de sorte que ce remède court grand risque d'être entièrement perdu , & d'opérer aussi peu d'effet , sur la maladie contre laquelle on l'avoit administré , que le *quinquina* dans les fièvres intermittentes , si , au lieu de rester dans l'estomac , il est constamment entraîné par les selles.

On verra arriver tout le contraire, si le *calomélas* est frotté, dans l'intérieur de la bouche, sur une surface qui est exposée alternativement au chaud & au froid, qui est soumise à une action considérable pendant la mastication & le nettoyage des dents, & qui, par ces raisons, devient nécessairement moins irritable, & même capable de supporter sans inconvénient une friction modérée; & l'on fera d'autant plus sûr de son effet, que, pendant cette friction, le remède se mêlera à la salive, qu'il fera répandu sur tout l'intérieur de la bouche, & absorbé par la surface interne des lèvres, de la langue, du palais, du gosier & des joues. Ainsi ses premiers effets ne se porteront pas sur les premières voies; mais ils se feront sentir graduellement & également dans le système général.

Votre friction, avec le *calomélas*, est moins ennuyeuse, moins fatigante que celle que l'on fait avec l'onguent mercuriel. Être obligé de frotter, avec ses mains, un demi-gros d'onguent mercuriel, pendant une demi-heure, tous les soirs, est un travail qui ne peut être apprécié que par ceux qui l'ont expérimenté. Il n'est rien dont on se plaigne plus universellement, que de la fatigue que cette Méthode occasionne. Que n'arrive-t-il point quand la friction est d'une demi-once, & même d'une once d'onguent? Ce procédé, pour le dire

en un mot , fatigue le malade au point de le porter à interrompre la friction , lorsqu'elle n'est encore qu'à moitié , & même à l'omettre , lorsqu'elle devroit avoir lieu. Elle demande une force considérable ; & si le patient est très-foible , toute la peine qu'il prendra , sera en pure perte. Je suis persuadé que les malades manquent souvent d'être guéris par ces circonstances.

Supposons que quinze grains d'onguent mercuriel égale en effet , ou ne produise pas plus d'effet qu'un grain de *calomélas* , je pense que ce calcul ne paroîtra pas suspect à ceux qui ont donné , dans différentes occasions , l'une & l'autre quantité de ces remedes , à des malades attaqués de maladie vénérienne : or, ils ont dû observer qu'en continuant cette dose de *calomélas* , pendant douze ou quinze jours , la maladie diminueoit sensiblement ; tandis qu'en employant l'onguent mercuriel , il étoit nécessaire , long-temps avant la fin de ces douze ou quinze jours , d'augmenter la dose , pour en soutenir les premiers effets. Si donc un malade a l'alternative d'être frotté avec quinze grains d'onguent mercuriel , ou avec un grain de *calomélas* , & qu'il ait la liberté , après avoir apprécié l'une & l'autre Méthode , de faire un choix , il ne lui restera pas le plus petit doute sur le parti qu'il faudra qu'il prenne.

Votre Méthode se recommande d'elle-même ,

comme plus propre, & sujette à moins d'inconvénients, que celle des frictions avec l'onguent mercuriel. Ces dernières frictions sur les cuisses & sur les bras font, pour la plupart des malades, l'opération la plus désagréable. La couleur plombée de cet onguent, fait un contraste avec la peau, à laquelle il donne un œil sale. Il a particulièrement une odeur rebutante, outre celle de térébenthine ou de baume de soufre, que l'on emploie ordinairement pour éteindre le *mercure*. La difficulté avec laquelle se fait cette friction, est cause que généralement la peau reste sale, après que l'opération est terminée. Comme la matière est grasse, elle s'évapore, ou se sèche difficilement; &, dans l'un & l'autre cas, elle s'attache à tout ce qu'elle touche. Les malades font obligés de coucher avec des caleçons, pour empêcher l'onguent de pénétrer, & de tacher les draps & les couvertures. Il faut qu'ils changent fréquemment de caleçons, & qu'ils se lavent souvent; ou plutôt, comme un lavage répété retarderoit la guérison, il faut que ces malheureux restent dans la mal-propreté pendant six semaines, & quelquefois pendant trois mois entiers; & si, par hasard, ou par accident, quelque partie du linge, tachée par l'onguent, est apperçue dans la famille, elle est susceptible d'y jeter l'alarme, & de donner lieu à des recherches qui peuvent avoir des suites fâcheuses.

Votre Méthode est préférable, *ceteris paribus*, à toutes les Méthodes ordinaires d'administrer le *mercure* intérieurement, par la seule raison qu'elle prescrit de l'employer en friction. Quoique la surface de l'épiderme, sur laquelle on applique le *calomélas*, soit fine, la friction n'en est pas moins nécessaire; car je doute qu'en laissant la poudre sans l'agiter sur cette surface, ou qu'en la tenant dans la bouche pendant quelque temps que ce soit, on obtienne les mêmes succès. Ce n'est pas que je pense que la friction force le *calomélas* à entrer dans les orifices des vaisseaux absorbants; mais je suis convaincu que le *stimulus* de la friction, joint à celui du *calomélas*, porte ces vaisseaux à se saisir de *mercure* plus certainement & plus promptement.

Je suis, &c.

T R O I S I È M E L E T T R E.

Le Docteur BUCHAN, Auteur de la Médecine
Domestique (a) au même.

M O N S I E U R,

Je vous remercie du présent que vous m'avez

(a) On trouve chez le Libraire, qui vend cet Ouvrage, la traduction de la *Médecine Domestique* du Docteur BUCHAN, troisième édition, 5 vol. in-8°.

fait de votre *Traité sur la Maladie vénérienne*, ainsi que de la *Lettre*, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, contenant des *Observations sur la nature & le traitement des abcès varioliques*, avec des *remarques sur la pratique moderne de l'inoculation*. (Voyez ci-après, à la suite des *Observations sur les abcès & sur les plaies*, &c.) Vous avez justement mérité l'estime & la reconnoissance du Public, pour les peines que vous avez prises de diminuer les souffrances que font éprouver les deux plus cruelles maladies, auxquelles soit exposée l'humanité. La petite vérole tue la moitié de l'espece humaine dans l'enfance, tandis que la maladie vénérienne exerce en silence ses ravages sur la jeunesse & sur l'âge mûr.

Cependant, quelque cruelles que soient ces maladies, l'art est susceptible de les guérir & de les prévenir beaucoup plus souvent qu'aucune autre; car, par rapport à la maladie vénérienne, nous possédons un spécifique (le *mercure*), qui, s'il est bien administré, manque rarement de la guérir radicalement; &, quant à la petite vérole, il n'est personne qui ne sache qu'au moyen de l'inoculation, cette maladie est rendue si douce, qu'à peine en mérite-t-elle le nom. La pratique de l'inoculation, devenue générale, & la Méthode d'administrer le *mercure*, rendue plus certaine dans ses effets, doivent être considérées

comme les deux plus grands bienfaits que l'on ait jamais présentés aux hommes.

De toutes les Méthodes d'administrer le *mercure*, celle que vous recommandez paroît être la plus sûre ; & je ne doute pas qu'elle ne soit également reconnue pour être la plus efficace. On a été long-temps dans la fausse opinion que tous les remèdes devoient passer par l'estomac pour agir. Il en est résulté nombre d'accidents. Beaucoup de personnes ont une telle aversion pour les remèdes, de quelque espèce qu'ils soient, qu'elles préfèrent de tout souffrir plutôt que d'en prendre une seule dose. D'autres ont les visceres si délicats, que, bien qu'ils puissent avaler du *mercure*, cette substance leur déchire l'estomac & les intestins. Il n'est pas de Praticien qui n'en ait vu des exemples. Il est peu de personnes qui, ayant eu le malheur de prendre une grande quantité de ce minéral, selon les Méthodes ordinaires, ne portent de tristes preuves des effets de ce poison dans l'estomac & dans les intestins. Votre nouvelle Méthode d'administrer le *mercure* prévient tous ces accidents. Elle est d'ailleurs moins mal-propre & plus agréable que celle de l'appliquer sur la peau.

A l'égard de vos *Réflexions sur la pratique moderne de l'inoculation*, je n'ai qu'une chose à vous observer ; c'est qu'elles cadrent parfaite-

ment avec mes sentiments sur cet objet. L'ino-
culation ne pourra être regardée comme un
bonheur pour le genre humain, à moins qu'elle
ne soit généralement pratiquée; & cela n'arrivera
jamais, tant qu'elle restera entre les mains des
Membres de la Faculté. Toute tentative, pour
rendre cette opération facile & familière, &
pour démontrer que ses succès ne dépendent
point du savoir, ni de l'adresse du Médecin,
soit à préparer le malade, soit à traiter la maladie,
mérite donc des louanges. Votre Ouvrage respire
un esprit de générosité & de franchise, qui ne
peut manquer de placer votre nom au nombre de
ceux de ces bienfaiteurs de la société, qui ont
concouru à répandre les avantages d'une décou-
verte des plus importantes à l'humanité.

Je vous souhaite, Monsieur, tous les succès
dus aux efforts que vous faites, pour diminuer
les misères de l'espèce humaine.

Je suis, &c. 15 Octobre 1781.



Q U A T R I È M E L E T T R E.

M. KRONN, Membre du College Royal des Médecins de Londres, & Médecin Accoucheur de l'Hôpital de Middlesex, au même.

M O N S I E U R,

J'ai lu votre Ouvrage, sur la Méthode d'introduire, par le moyen de l'absorption, le *mercure* dans la circulation, avec plus d'avantage & avec un succès pareil aux autres manières de l'employer. Cette idée m'a tellement plu, que je me suis déterminé à saisir la première occasion qui se présenteroit d'administrer le *mercure*, selon votre nouvelle Méthode. En conséquence, un de mes amis qui avoit, depuis un mois, un chancre vénérien de mauvais caractère, si considérable, que des ulcères de diverse grandeur, & profondément situés, avoient presque rongé le frein, s'étant adressé à moi, au commencement d'Octobre dernier, & désirant avoir mon avis, je lui prescrivis votre friction mercurielle. Il en eut bientôt éprouvé de bons effets, puisqu'il fut guéri dans l'espace de quinze jours, sans avoir essuyé le plus petit inconvénient de son usage. Au contraire, il ne ressentit dans le ventre

aucune de ces coliques, qui sont si fréquentes par l'administration des autres Méthodes employées pour traiter cette maladie, & qu'il avoit lui-même souvent éprouvées, avant que d'avoir fait usage de la vôtre. Il ne détergea pas les ulcères, il n'y appliqua aucun remède pendant le traitement; & malgré cela, ils allerent tous les jours de mieux en mieux, & guériront. J'ai vu ce malade dernièrement, & il me dit qu'il n'avoit pas eu le plus petit ressentiment de douleur, ni aucune espece de symptomes de sa maladie.

Ce qui me causa le plus de plaisir, c'est qu'il fut obligé, pendant le traitement, de faire beaucoup de visites & de se produire dans des sociétés, où une réserve, dans sa maniere de vivre parmi ses amis, auroit inévitablement suscité des soupçons qui lui auroient été préjudiciables; & personne ne s'est apperçu de son état.

J'ai été confirmé sur le bon & plein effet de votre Méthode, par deux autres personnes de l'un & l'autre sexe, qui s'adresserent à moi pour la même maladie. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette Méthode paroît mieux convenir que toute autre aux gens livrés à la boisson. J'en ai une preuve irrécusable dans un sujet adonné à toutes sortes de liqueurs fortes. A peine se couchoit-il une fois dans une semaine; & quand cela lui arrivoit, c'étoit à la pointe du

jour. D'ailleurs, il étoit, par état, exposé au froid, à la pluie, ou à l'humidité de l'air.

Si ce peu d'observations, faites d'après l'Ouvrage que vous venez de publier avec un désintéressement si louable, peuvent vous être agréables, je me ferai un vrai plaisir de vous communiquer par la suite, & avec la même franchise, ce que la pratique me fournira. Je suis, en attendant, avec une parfaite estime,

Monseigneur, Votre, &c. 1 Mars 1782.

C I N Q U I E M E L E T T R E.

M. W. TURNBULL, Chirurgien, au même.

M O N S I E U R,

C'est avec une satisfaction & un plaisir, plus faciles à concevoir qu'à exprimer, que je vous fais part d'une observation de maladie vénérienne, qui s'est rencontrée dans ma pratique, lorsque j'étois Chirurgien du vaisseau de Sa Majesté le *Heart of Oak*. Cette maladie, après avoir résisté au traitement prescrit par M. William FORDYCE & par d'autres Praticiens du premier mérite, a cédé à la Méthode nouvelle, élégante & agréable, que vous avez découverte, & que vous recommandez dans votre Ouvrage ingé-

nieux ; Méthode qui mérite , de la part du Public , l'accueil le plus flatteur , dû à tout homme qui , comme vous , communique ses connoissances dans la seule vue du bien de l'humanité.

M. BIRD , aujourd'hui Chirurgien du Lord HOOD , fut le premier qui me conseilla d'essayer votre nouvelle Méthode d'administrer le *mercure* , l'ayant souvent éprouvée lui-même avec le plus grand succès. J'avoue que je commençai par hésiter ; mais en ayant vu & obtenu de bons effets , j'en suis aujourd'hui le partisan d'autant plus zélé , que je doutois auparavant davantage de son efficacité. Après avoir lu avec attention l'Exposé de votre Méthode , & y avoir mûrement réfléchi , je fus frappé de la justesse de vos remarques , & de la véracité de vos preuves , fondées sur la raison & sur les faits anatomiques ; tandis que , d'un autre côté , j'étois témoin de l'insuffisance de la *Méthode altérante* & des suites désagréables & dégoûtantes des frictions mercurielles , appliquées sur les extrémités. J'ai vu , à bord des vaisseaux , & même sur terre , mais plus particulièrement sur les vaisseaux , des fièvres dangereuses & des diarrhées funestes , occasionnées par cette ancienne manière d'administrer le *mercure*.

Je suis aujourd'hui occupé uniquement de la santé des gens de mer , & vous prévoyez que la
maladie

maladie vénérienne est ce qui m'occupe le plus. L'observation m'a fourni une objection contre les frictions mercurielles, administrées en mer, qui paroîtra palpable & fondée à tout Praticien de vaisseau. La voici en peu de mots. Le malade étant exposé forcément à l'air extérieur, pendant l'espace d'une demi-heure, que dure la friction, dans le *Cockpit* (a), lieu destiné aux Chirurgiens pour examiner & panser les plaies, il résulte, d'un tel traitement, que la transpiration est arrêtée : ce qui ne donne que trop fréquemment lieu à une affection fébrile, dangereuse, de genre putride ; & il n'est personne qui ne sache combien la terminaison de ces maladies est funeste sur les vaisseaux ; où elles peuvent se communiquer à la moitié de l'équipage.

Les Partisans les plus zélés de l'ancienne Méthode d'administrer le *mercure* n'ont pas fait, ou ne veulent pas faire attention à cette particularité intéressante. Ils prétendent que l'onguent mercuriel n'affecte point le canal alimentaire, au point d'exciter des évacuations ; & que le *mercure*, sous cette forme, est plus facilement introduit dans la circulation, que quand il est donné en *bols*, en *mixture*, &c. Enfin, qu'em-

(a) C'est-à-dire, dans le poste des malades, sur le faux pont.

ployé en friction, il parvient plus promptement dans le sang, que quand il est pris par la bouche. Voilà ce qu'ils disent. Cependant l'expérience démontre que souvent les frictions affectent l'estomac, & que le *mercure* est absorbé & porté dans cet organe si utile à l'économie animale, aussi promptement que le font les préparations de Saturne, appliquées sur une jambe enflammée, lesquelles causent de violentes coliques & d'autres accidents qui annoncent la lésion de l'estomac; cas qui s'est présenté dernièrement à un de mes amis, habile Chirurgien de cette Capitale. Il y a donc lieu de croire, d'après l'analogie & les mêmes principes, que c'est au *mercure*, frotté sur les extrémités, que sont dues les violentes diarrhées que j'ai eu occasion de voir, & qui épuisent si fortement les malades.

Je suis sûr de n'avoir rien dit que de juste & de fondé sur les faits: or, les faits sont au-dessus de toute discussion. Mais les hommes d'un certain caractère, attachés à des Méthodes particulières ou à des systèmes, s'opposent trop souvent aux progrès des connoissances médicales; & en voulant faire adopter les caprices, les erreurs & les opinions de leurs Maîtres respectifs, ils s'en tiennent au chemin battu ou à leur routine, au lieu de chercher à présenter des idées neuves & utiles à l'avancement de l'art.

Je ne connois point d'être plus méprisable , & qui mérite davantage les reproches & l'indignation de la société , que l'homme dédaignant les regles qui doivent nous servir de guides dans la pratique d'un art libéral , sur-tout quand le bien le plus précieux , le plus inappréciable à l'humanité , je veux dire , la santé , & les plaisirs , dont elle est la source , en dépendent. Pour nous qui professons cet art important , secouons les préjugés , adoptons , d'après notre conscience & la raison , une Méthode qu'approuve cette même raison , & qui est couronnée de succès.

Je suis convaincu que la majeure partie des Chirurgiens de vaisseaux , s'ils vouloient parler franchement , ne feroient que donner de la force à tout ce que je viens de dire , & finiroient par convenir avec moi que votre Méthode d'administrer le *mercure* est la plus agréable , la plus sûre & la plus efficace de toutes celles qui ont été pratiquées contre cette cruelle maladie , depuis qu'elle s'est manifestée en Europe , c'est-à-dire , depuis trois cents ans. Ce sera un grand bonheur pour l'humanité , quand elle sera généralement adoptée ; & j'espère la voir bientôt triompher des entreprises de ces gens sans humanité , qui n'accordent de louanges qu'à leurs productions.

Si je puis , par mes observations , quelque peu nombreuses , quelque imparfaites qu'elles soient ,

étendre, fut-ce en la moindre chose, la pratique de cette Méthode, je regarderai cette action comme une des plus heureuses de ma vie; car je n'ai jamais eu de plus grand plaisir que de voir les gens à talents réussir. Voici une observation entre plusieurs que je pourrois rapporter.

Un jeune homme, garde-marine, âgé de vingt ans, vint à bord du *Heart of Oak*, le 20 Septembre 1781. Sa maladie présentoit les symptômes suivans : un mal de tête violent; des douleurs nocturnes dans les os; un ulcere de mauvais caractère, qui occupoit toute l'amygdale gauche; un chancre très-étendu sur le prépuce; de la chaleur dans l'uretère, accompagnée d'une cuisson brûlante, quand le malade urinoit. Cependant, quelque effrayants que soient tous ces symptômes, le malade vaquoit à ses affaires.

Sur les questions que je lui fis, relativement à l'invasion & aux progrès de la maladie, il répondit qu'il l'avoit contractée à Portsmouth, quatre mois environ avant qu'il eût ordre de s'embarquer sur le *Heart of Oak*. Cette maladie s'annonça d'abord, par une irritation douloureuse, dans les voies urinaires, laquelle se manifesta dès le quatrième jour, après qu'il se fût exposé à la contagion, & prit de l'intensité, les jours suivans, malgré les soins & les secours du Chirurgien de vaisseau, au bord duquel il étoit alors, & qui étoit un

vaisseau garde-côte à Spithead. Ce Chirurgien lui donna, à ce que me rapporta le malade, des émulsions avec le nitre, des sels, &c. lui prescrivant de boire beaucoup d'eau d'orge, de graine de lin, ou d'autres liquides mucilagineux; la saignée ne fut pas oubliée.

Dans l'espace d'un mois, on employa dix fois l'onguent mercuriel à grande dose, en friction sur les cuisses; & le malade prit de fortes purgations par intervalles. L'écoulement de la gonorrhée, ajouta-t-il, fut très-abondant pendant cinq ou six semaines, au bout desquelles elle fut regardée comme guérie. Cependant, quelque temps après, sa santé déclina peu à peu. Il éprouva bientôt une diminution d'appétit, de force & de courage. Le sommeil étoit interrompu par des douleurs dans les membres; mais on ne lui fit plus rien prendre, jusqu'à ce qu'il se fût rendu à notre bord. Je pensai que ce cas étoit très-propre à faire l'essai de votre Méthode. Et voici ce qui en est résulté.

Je lui prescrivis la friction de deux grains de *calomélas* dans l'intérieur de la bouche, deux fois par jour. Au bout de dix jours, la bouche s'attendrit, & l'haleine devient forte. Le chancre & l'ulcère de l'amygdale prirent un meilleur caractère; ils se remplirent de bonnes chairs, & furent entièrement guéris au bout de cinq semaines. Quant

aux autres symptomes, tels que le mal de tête, les douleurs nocturnes, &c. ils furent parfaitement dissipés en sept semaines. J'ai une seule remarque à faire, c'est que, pendant tout le traitement mercuriel, j'ai entretenu constamment l'affection de la bouche; mais j'ai eu soin d'empêcher la salivation, en suspendant les frictions, lorsque l'état de la bouche l'annonçoit. Ce dont je fus surpris, ce fut de voir le malade, au bout de quinze jours de l'usage du *calomélas*, recouvrer insensiblement son appétit, son courage & ses forces, & même engraisser.

Je crains, Monsieur, d'abuser de votre patience; mais croyez que j'ai un sensible plaisir à vous rapporter ces faits. Cette observation est, parmi plusieurs autres, celle qui m'a fourni l'occasion la plus favorable d'éprouver l'efficacité de votre Méthode, & elle seule suffit pour lui mériter la préférence. Je désire sincèrement que votre découverte soit toujours accompagnée d'un succès aussi constant. C'est le vœu de celui qui est,

Monsieur, Votre, &c. 15 Janvier 1783.



SIXIEME LETTRE.

Le même au même.

MONSIEUR,

Un Lieutenant de vaisseau contracta, dans le mois de Novembre 1781, la maladie vénérienne pour laquelle il fut saigné abondamment; il prit de fortes médecines mercurielles, & on lui ordonna de s'abstenir de toute espece de liqueurs spiritueuses. Ce traitement, ajouté aux ravages causés par la maladie, le rendit en peu de temps, extrêmement maigre. C'est dans cet état qu'il me fut amené. Je lui prescrivis votre Méthode & une diete plus nourrissante, & il eut bientôt recouvré la santé.

Quand je lui propofai de frotter un peu de poudre sur ses levres, il parut très-prévenu contre ce traitement, & le tourna en ridicule: *Que voulez-vous*, me dit-il, *que cela fasse?* Mais lorsque je lui eus expliqué la nature & l'opération de ce procédé, il consentit à en faire l'essai, & eut ensuite beaucoup de confiance en moi, eu égard à l'attention & aux soins que je pris de lui.

Plusieurs personnes m'ont assuré qu'elles s'étoient guéries elles-mêmes, en suivant les instructions

que vous donnez dans votre Ouvrage ; ce qui ne peut manquer de rendre votre Méthode d'un usage général, & ce qu'on doit désirer pour le bien de l'humanité.

Pour résumer en peu de mots, je dirai que je suis convaincu que plusieurs personnes, épuisées par la consommation, suite d'un traitement mercuriel destructeur, en auroient été préservées, si elles eussent adopté votre Méthode facile & salutaire.

Je suis, Monsieur,

Votre, &c.

S E P T I E M E L E T T R E .

M. W. TURNBULL, M. D. au même.

M O N S I E U R ,

En lisant votre Ouvrage, sur l'application du *mercure*, dans l'intérieur de la bouche ; Méthode qui présente plus d'avantages qu'aucune de celles qui ont été offertes jusqu'ici au Public, j'ai été tellement satisfait de la simplicité & de la clarté qui la caractérisent, que je me suis déterminé à l'employer à la première occasion qui se présenteroit. Je ne vous importunerai pas du détail de quelques cas particuliers, dont vos correspondants vous ont sûrement déjà fourni un bon

nombre d'observations ; mais je puis vous assurer , d'après plusieurs expériences , que j'ai vu des effets plus prompts & plus salutaires de votre Méthode , que d'aucune autre , même de celles qui ont été les plus vantées.

Quant à la doctrine de l'absorption , je ne suppose aucun Praticien , connoissant le système animal & l'histoire de la Médecine , qui puisse refuser de l'admettre telle que vous l'adoptez. Si donc la friction peut être employée d'une manière modérée sur la surface de l'épiderme des parties internes du corps , il n'est personne qui , réfléchissant sur cet objet , ne doive en conclure avec raison qu'elle est d'une grande efficacité. Il y auroit beaucoup à dire , à l'appui de votre hypothèse ; mais après ce que M. le Docteur HUNTER & M. CRUIKSHANCK ont écrit en faveur de la doctrine de l'absorption , & sur l'importance de votre découverte , il seroit superflu que j'ajoutasse la moindre chose à ce sujet.

Permettez-moi seulement de dire que je ne crois pas qu'il se soit faite une plus grande découverte , depuis SYDENHAM , excepté le traitement moderne des fièvres inflammatoires , & sur-tout la Méthode d'inoculer , à laquelle a tant de part le Baron DIMSDAL , & pour laquelle il a si bien mérité du Public. Pour peu qu'on soit impartial & de bonne foi , on ne sauroit condamner

votre Méthode, ou toute autre, parce qu'elle est nouvelle, avant que de l'avoir essayée, sur-tout lorsque vous avancez qu'elle ne comporte rien d'incompatible ou de contradictoire avec la pratique actuelle de traiter la maladie vénérienne. Le conseil d'exposer les malades à l'air froid, & de leur permettre d'user librement d'eau froide pour boisson, même dans la petite vérole naturelle, tel qu'on le pratique tous les jours parmi nous, offre plus de difficultés réelles à combattre, que la Méthode que vous prescrivez.

Si ce que j'ai dit sur cet objet peut vous être agréable, je saisirai les occasions de vous communiquer à l'avenir tout ce que me fournira l'observation.

Je suis, Monsieur, Votre, &c. 25 Janvier 1783.

H U I T I E M E L E T T R E.

M. Thom. KIRKLAND au même.

M O N S I E U R,

Je vous suis sensiblement obligé du présent que vous m'avez fait de vos Ouvrages, & très-reconnoissant de la mention honorable que vous y faites de moi. Je les ai lus avec plaisir.

Cependant je n'approuve point la pratique des

injections vitrioliques, prescrites seules pour la guérison de la gonorrhée. Ce moyen est expéditif; mais il ne doit point interdire la concurrence des remèdes internes, quand l'intensité de la maladie, ou quelque négligence les ont rendus nécessaires.

Je désire sincèrement que vous parveniez à décrier les Méthodes qui prescrivent de grandes doses de *mercure*, pour guérir la maladie vénérienne. Elles sont parfaitement inutiles, & toujours dangereuses. Je crois qu'elles ont tué par milliers, & qu'elles ont dérangé & ruiné des fantés par millions. Je désire voir abandonner la pratique dégoûtante des frictions, faites avec l'onguent mercuriel; & je m'offre de réunir mes efforts aux vôtres, pour anéantir une Méthode, fondée sur des principes erronés.

J'ai eu un égal plaisir à voir ce que vous avez écrit sur la Chirurgie médicale (a). Si tous les Chirurgiens vouloient suivre la même route que vous, ils rendroient un service essentiel à l'humanité. Je vous souhaite tous les succès que vous pouvez désirer, & suis,

Monseigneur, Votre, &c. Ashby, 18 Août 1783.

(a) On trouvera cet Ouvrage parmi les *Observations sur les Abscess, &c.*, à la suite du *Traité Pratique de la Gonorrhée.*

N E U V I E M E L E T T R E .

M. S. SAUNDERS, Chirurgien, au même.

M O N S I E U R ,

J'ai vu vos deux Ouvrages, aussi-tôt qu'ils ont paru (a). Frappé de la force de vos raisons, je n'ai pas hésité d'applaudir à votre Méthode. J'ai senti tout de suite, & de la manière la plus claire, combien le *calomélas*, uni à la salive, devoit être plus aisément absorbé, que la substance visqueuse d'un onguent; & combien étoit préférable cette Méthode, envisagée seulement comme plus propre & plus facile à employer. De plus, j'aime infiniment votre manière de l'appliquer.

Combien la surface interne de la bouche & des levres ne doit-elle pas absorber plus promptement, que les surfaces externes du corps, où les substances à absorber sont obligées de pénétrer à travers l'épiderme & la peau! J'ai été convaincu de cette vérité, d'après la promptitude avec laquelle le *virus vénérien* s'introduit dans la masse

(a) C'est-à-dire, l'*Exposé de la nouvelle Méthode d'absorption*, & le *Traité pratique de la Gonorrhée*, que l'on trouvera ci-après.

des humeurs, & d'après la communication subite de cette contagion, celle, par exemple, d'un ulcere sur les levres, lorsqu'il est en contact avec les levres d'une personne saine. Telles sont, Monsieur, les réflexions que m'a suggérées la lecture de votre Ouvrage, auquel je suis aujourd'hui fermement attaché.

Je ne puis me dispenser de faire ici mention du sentiment que vous exposez dans votre *Traité de la Gonorrhée*, sur les injections de mon digne maître, le Docteur *Hugh SMITH* : 1°. celle d'huile d'amandes douces; 2°. celle d'une dissolution de vitriol blanc. Vous êtes le seul Chirurgien que j'aie vu adopter publiquement cette dernière injection. Mais c'est qu'on n'avoit jamais voulu examiner les principes sur lesquels elle est prescrite; c'est que vous les avez approfondis de bonne foi, & que vous les avez défendus d'une manière victorieuse.

Il ne me reste plus, en finissant, que de désirer ardemment que vos travaux estimables & désintéressés soient suivis de succès qui soutiennent votre réputation, & vous menent à la fortune. Tel est le vœu que je forme, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître. Je suis,
Monsieur, Votre très-humble, &c.

*Boreham-wood, near
Barnet, Herts.*

Pour ajouter à ce que j'ai dit, dans mon Ouvrage sur les injections, que je vois avec plaisir avoir mérité l'approbation de ce Savant, qu'il me soit permis d'observer que les objections faites par quelques Praticiens, contre cette sorte de remèdes, n'étoient aucunement fondées relativement aux *injections vitrioliques*, employées à dose modérée, & prudemment administrées. Car au lieu d'enfermer le *virus* dans les voies urinaires, elles occasionnent au contraire l'excrétion du *mucus*; & par cette propriété détersive, elles chassent & expulsent immédiatement, & avec succès, ce même *virus* qui irrite les parties, & constitue la gonorrhée. (Voyez ci-après le *Traité pratique de la Gonorrhée.*)

D I X I E M E L E T T R E.

M. ALEXANDRE P. BUCHAN (a) au même.

MONSIEUR,

La Méthode simple & moins désagréable que vous avez imaginée, d'administrer le *mercure* par l'absorption, a rendu, comme on en convient généralement,

(a) Fils de l'Auteur de la *Médecine Domestique.*

la guérison de la maladie vénérienne très-expéditive ; & il paroît que , considérée sous ce point de vue , elle mérite l'approbation de beaucoup de Praticiens , renommés pour leur savoir & par leur habileté. Et , dans le fait , il n'en est aucun qui , portant ses regards , pour quelques instants , sur les effets terribles qui accompagnent l'introduction de ce minéral actif dans l'estomac , ou sur la Méthode désagréable & ennuyeuse des frictions sur la peau avec l'onguent mercuriel , ne se range de votre côté , & n'applaudisse à votre découverte.

Cependant il me semble que les avantages de cette Méthode pourroient recevoir quelque extension. Je me crois d'autant plus autorisé à vous communiquer mes idées à ce sujet , que je suis convaincu que l'humanité , qui vous caractérise , vous porte à recevoir favorablement toute observation qui n'a pour but que le bien de nos semblables.

Les Auteurs en médecine ont observé que l'hydrophobie affecte sur-tout les glandes salivaires & celles du gosier. On fait que le *mercure* a une tendance particulière à produire ces effets , sur-tout quand , administré par votre Méthode , il stimule & augmente l'action de ces glandes. De-là nous pouvons raisonnablement supposer que le *mercure* seroit employé avec

avantage pour prévenir, ou pour guérir cette cruelle maladie. Quelques Médecins, à la vérité, l'ont recommandé dans ce cas; mais on n'y a pas apporté l'attention que ce conseil paroïssoit mériter.

Dans la crainte fondée de nuire à la constitution, la plupart de ceux qui sont dans l'appréhension d'avoir gagné cette maladie, rejettent avec épouvante l'usage du *mercure*, comme préservatif. Mais votre Méthode est faite pour détruire toutes ces craintes, & pour conserver la vie de ces malheureux, dans nombre de cas, puisqu'elle est incapable de déranger la santé, & d'occasionner aucun inconvénient.

Lors même que l'hydrophobie seroit confirmée, en sollicitant brusquement une violente salivation, on pourroit peut-être parvenir à détruire le poison de la rage, & sauver le malade. La Méthode la plus prompte d'imprégner le système de la circulation d'une grande quantité de *mercure* est, sans doute, celle de l'absorption par la bouche; & votre Procédé réunit à la fois la facilité & les moyens les plus efficaces d'appliquer sur le corps humain ce remède énergique.

Je suis,

Monseigneur, Votre, &c. 4 Septembre 1783.

O N Z I E M E L E T T R E.

M. J. DE BRAU au même.

M O N S I E U R,

Les progrès sensibles, que fait votre Méthode ingénieuse de guérir une maladie, également cruelle pour les deux sexes, triomphent de la force des préjugés, à mesure que les Praticiens sont témoins des avantages qu'elle présente : avantages infiniment supérieurs à ceux qu'ont offerts les autres Méthodes pratiquées jusqu'ici. Ses succès ont fixé l'attention d'une manière si extraordinaire, que, dans les fastes de la Médecine, il est peut-être, sans exemple, qu'aucune découverte ait jamais excité un pareil zèle, une pareille émulation. Il est vrai que, si l'on calcule les ravages, occasionnés pendant un si long temps, par l'administration dangereuse du *mercure*, justement condamnée par vos savants correspondants, on trouvera peu de Méthodes qui se soient présentées avec autant d'intérêt. Pour moi, si l'idée m'en a plu, je n'ai pas été moins satisfait de la voir réussir, dans nombre de cas : ce qui m'a pleinement convaincu de son efficacité.

La manière franche, ouverte & sans réserve,

F

avec laquelle vous avez communiqué votre découverte au public, & par toutes sortes de voies, vous a suscité une telle quantité de partisans, qu'il faudroit des volumes pour publier les succès qu'ils en ont obtenus.

Lorsque votre découverte utile, ainsi que cette autre non moins importante du Docteur PRIESTLY, celle de l'*air déphlogistiqué*, qui, comme pouvant guérir, sans remèdes internes, les maux de poitrine, suites trop fréquentes des Méthodes ordinaires & cruelles d'administrer le *mercure*, peut, par ces raisons, être rapprochée de votre Méthode par absorption; lors, dis-je, que l'une & l'autre de ces découvertes, qui paroissent avoir été réservées pour notre siècle, auront été envisagées sous leur véritable point de vue, on sera tenté de croire, avec le savant Abbé DE FONTANA, que nous touchons à une de ces grandes époques, à laquelle la Nature conduit, après un temps plus ou moins considérable, & qu'elle marque par quelqu'invention importante à l'humanité.

Je suis,

Monseigneur, Votre, &c. *Fleet-street*, n^o. 196.

MONSIEUR DE BRAU, mon ingénieux ami & mon voisin, dont l'habileté en chymie & en médecine est très-connue dans l'Université de Cambridge, où il a résidé pendant plusieurs années,

m'ayant promis le résultat de ses observations, je me contenterai de dire que je serois très-heureux, si je pouvois les publier dans la prochaine Edition. Cependant, voyez les *Remarques* du Docteur FOTHERGILL, sur l'air déphlogistiqué, adressées au Docteur HAWES.

D O U Z I E M E L E T T R E.

M. R. TURNER, Chirurgien, au même.

M O N S I E U R,

Je suis honteux de n'avoir pas répondu plutôt à la faveur que vous m'avez faite de m'envoyer vos Ouvrages. Agréez mes remerciements.

Depuis que vous m'avez communiqué votre nouvelle & ingénieuse Méthode d'administrer le *mercure* par absorption, j'ai trouvé qu'elle réussissoit bien dans les maladies chroniques, & en chirurgie, contre les squirres opiniâtres & les tumeurs scrophuleuses des testicules. C'est une Méthode très-sûre & aussi propre qu'agréable d'administrer le *mercure*. Je l'ai employée chez certains sujets, pendant les plus fortes gelées, sans qu'ils aient jamais pris de rhume.

Cette Méthode par absorption ne paroît pas bornée à la guérison de la maladie vénérienne,

comme plusieurs découvertes importantes le feront voir. Elle réussira toujours en médecine & en chirurgie , toutes les fois que le sang & les humeurs ne seront point affectés d'une trop grande putrescence. Je suis,

Monseigneur, Votre , &c. *Uxbridge.*

M. TURNER vient d'observer que , ma Méthode réussira toujours , en médecine & en chirurgie , toutes les fois que le sang & les humeurs ne seront pas affectés d'une trop grande putrescence. En effet , dans ces cas , je prescrivis l'extrait de quinquina mollet , ou sec mis en poudre , le faisant appliquer sur la surface interne de la bouche , où , mêlé à un menstrue aqueux , c'est-à-dire , la salive , il est bientôt dissous , & complètement absorbé.

On voit souvent les meilleurs remèdes , introduits dans l'estomac , y causer de la pesanteur , du mal-aise , & finir par être vomis : alors , le malade n'en peut retirer que très-peu d'avantage. Quand ils restent dans l'estomac , si , comme nous devons le faire le plus souvent , nous ne les jugeons que d'après la nullité de leurs effets sur la maladie , nous devons en conclure que , semblables aux aliments grossiers , ils n'ont fait que traverser le corps , & qu'il n'y a que leurs parties les plus fines & les plus subtiles qui

aient été absorbées par les vaisseaux lactés & convertis en sang. C'est de-là sans doute que les plus grandes doses de quinquina & des autres remèdes de cette espèce, manquent souvent leurs effets dans la gangrene des extrémités. Car ce n'est pas sur la quantité d'un remède avalé, qu'il faut compter, mais sur la quantité seulement qui pénètre dans le système de la circulation.

Il est aisé de concevoir qu'il peut y avoir des circonstances où ce seroit faire preuve d'une grande habileté, que de tirer, d'une petite quantité de quinquina ou de *mercure*, tous les avantages que sont capables de procurer ces médicaments, donnés à grandes doses. Eh bien ! il est possible qu'une once de ces remèdes opère, dans les mains d'un Praticien, tous les bons effets qu'un autre n'attendroit que de plusieurs livres. Cela dépend de la manière de les administrer ; & je trouve cette manière dans la Méthode de l'absorption, par les surfaces de la bouche, au lieu de les introduire dans l'estomac.

Je ne suis pas le seul qui condamne l'usage de faire avaler des remèdes. Un Auteur, aussi ingénieux que sensible, pense de même : voici comme il s'exprime.

« On a été long-temps dans la fausse opinion que tous les remèdes devoient être introduits dans l'estomac, pour agir. Mais cette opinion a

donné lieu à une foule d'accidents. La plupart des malades ont une telle aversion pour les drogues , de quelque espece qu'elles soient , qu'ils aimeroient mieux souffrir tout au monde , que d'en avaler une seule dose ;“. (MÉDECINE DOMESTIQUE).

Je suis persuadé que les maladies sans nombre , occasionnées par les obstructions , pourroient être heureusement guéries par l'absorption du *calomélas* : remede qui pénètre & circule dans les plus petits vaisseaux , comme dans les plus grands , & qui , appliqué sur la surface de la langue , n'assujettit point le malade à rester renfermé , ni à observer aucune espece de régime. Ma pratique m'a fourni dernièrement des preuves de l'efficacité surprenante du *calomélas* , dans les maladies scrophuleuses & cutanées en général.

Un garçon de huit ans me fut amené , ayant l'œil gauche tellement enflammé , qu'il n'y voyoit pas ; il avoit d'ailleurs un teint scrophuleux. Je lui ai prescrit de se frotter la langue , deux fois par jour , avec un demi-grain de *calomélas* , observant d'être plusieurs minutes sans avaler sa salive. Au bout de trois semaines , ce pauvre enfant vit clair de son œil , & fut guéri.

Une fille de dix-sept ans eut le bonheur d'être guérie , par les mêmes moyens , d'un ulcere au nez , qu'elle gardoit depuis long-temps , & que l'on avoit jugé être cancéreux.

R É P O N S E S

A quelques objections qui ont été faites sur la nouvelle Méthode d'administrer le Mercure, & qui m'ont été communiquées par mon ami, M. JEBB.

ON dit que « le mercure , employé selon la » Méthode que je recommande , stimule les » glandes salivaires à la maniere des substances » âcres , aromatiques , &c. ; qu'il n'excite qu'une » salivation momentanée , & qu'on ne peut dire » que le *calomélas* pénètre , d'une maniere convenable , dans le systême de la circulation ».

Pour répondre à cette objection , je renvoie à la troisieme observation , E. F. ci-dessus , page 41. La malade qui en fait le sujet , eut une salivation très-complète , & a été guérie d'une maniere aussi sûre , qu'il est possible de l'être , par aucune préparation mercurielle , & par aucune Méthode de l'administrer. Le Docteur HUNTER a vu la malade , pendant qu'elle étoit dans la salivation , & a reconnu , par une Lettre qu'il m'a adressée , qu'il l'avoit trouvée crachant très-favorablement. Elle n'a point avalé de *calomélas* ; elle n'a eu aucun

relâchement d'intestins, & son haleine étoit fétide. La salivation fut très-abondante pendant plus de 15 jours; ce qui ne seroit point arrivé, si le *mercure* n'avoit stimulé que les glandes sur lesquelles les frictions avoient été faites, si enfin il n'avoit pas pénétré dans le systême de la circulation; circonstance, sans laquelle cette femme n'auroit point été guérie d'une maladie très-invétérée. Toutes les cures que j'ai rapportées prouvent également que le *mercure* a été entraîné dans les voies de la circulation.

SECONDE OBJECTION. On a prétendu que « les frictions sur les surfaces internes de la bouche rendoient les dents noires ».

Ceci paroît être une pure conjecture, dénuée de fondement, & avancée pour détourner les malades de cette Méthode. Pendant un long usage de *mercure*, employé de cette manière, les dents peuvent devenir noires & sales; mais que cela soit dû au *mercure* seul, ou au défaut de propreté des dents, propreté qui est toujours défendue dans ce cas: c'est ce qu'on ne pourra jamais décider.

Ce dont je suis persuadé, c'est que le *calomélas*, frotté sur la surface interne de la bouche & des gencives, ne peut pas rendre les dents noires, par cette seule application locale;

& nul de mes malades ne s'est plaint, dans aucun temps, de cette affection (a).

TROISIEME OBJECTION. On a remarqué que « le *calomélas* laissoit dans la bouche un gout dé- » fagréable de cuivre ».

Il est rare que ce gout incommode le malade au point de s'en plaindre. Il y auroit d'ailleurs une maniere d'obvier à cet inconvénient; ce seroit d'appliquer le *calomélas*, en forme de suppositoire, sur la surface interne du rectum, que l'on regarde comme la partie la plus absorbante du corps. Quoique j'avoue n'avoir jamais employé cette Méthode, peu décente à la vérité, on ne peut cependant douter qu'elle ne puisse être très-efficace, très-sûre pour administrer le *mercure*.

(a) On nous a dit qu'il étoit à craindre que le *calomélas*, employé de cette maniere, n'endommageât l'émail des dents. Mais, comme l'affection des gencives & la salivation ne sont excitées, dans l'usage de la Méthode de l'absorption, que par la raison que le *mercure* est passé dans les voies de la circulation, & point du tout parce qu'il est appliqué immédiatement sur les glandes salivaires, il s'ensuit que, dans ce cas, il n'est pas plus capable d'affecter l'émail des dents, que lorsqu'il passe par l'estomac. Les personnes qui prennent les préparations mercurielles en *bols*, en *pilules*, &c., ne perdent pas l'émail de leurs dents; & les enfants le perdent-ils, quand on leur donne le *mercure-doux* comme vermifuge?

Mais je dois faire remarquer que ce minéral, sous quelque forme qu'il soit, donnera le gout de cuivre, dès qu'il sera passé dans le torrent de la circulation. Il est vrai que, prescrit selon ma Méthode, ce gout s'annonce d'abord; mais le *quinquina* & les autres remedes amers & énergiques ont cet inconvénient, & cette circonstance n'en fait pas rejeter l'usage général.

QUATRIEME OBJECTION. On dit encore :
 « Comment une surface glanduleuse sécrétoire,
 » une surface qui verse continuellement un
 » liquide, qui doit être présumé laver & net-
 » toyer sans cesse tout ce qui l'approche, com-
 » ment cette surface peut-elle être absorbante à
 » un aussi haut degré? »

Quelque fort que puisse paroître ce raisonnement, appliqué à des surfaces privées de la vie, il perdra infiniment aux yeux de ceux qui réfléchiront que les surfaces, dont il est ici question, sont vivantes. Car si, de ce qu'une surface est sécrétoire, on prétend en conclure l'impossibilité de son absorption, ne peut-on pas faire la même objection contre les surfaces les plus absorbantes, c'est-à-dire, contre la surface interne des intestins?

En un mot, il n'est point de plan, point de proposition, contre lesquels on ne puisse former des objections, soit réelles, soit plausibles. Je

désire seulement que les avantages & les désavantages de ma Méthode soient pesés avec réflexion & impartialité, & qu'on se détermine, d'après le degré de confiance qu'elle mérite. La vérité est la pierre fondamentale, sur laquelle reposent toutes les contestations. Je ne doute point qu'elle n'acquiesce tous les jours de nouvelles forces; car le temps, qui est le destructeur de toutes choses, ajoute de la durée & de la force à la vérité.

« La vérité est le seul but qu'on doive envisager dans toutes les disputes. Si l'on veut bien la respecter à mon égard, je ne crains pas la censure. Je me suis toujours fait un devoir de ne jamais m'approprier ce que j'avois appris des autres, & de nommer avec franchise tous ceux à qui j'avois obligation. Cette conduite n'est certainement pas commune aujourd'hui. Ne voyons-nous pas que la plupart des Ouvrages sont farcis de ce que leurs Auteurs ont pillé dans d'autres, qu'ils n'ont pas cités; que ces mêmes Auteurs s'approprient des découvertes qu'ils n'ont pas faites, & se parent de plumes empruntées » ? Docteur HOPE, *Leçons sur la MATIÈRE MÉDICALE D'ALSTONE; Appendice.*

DES PRINCIPAUX REMEDES

*En usage contre la Maladie vénérienne ,
depuis sa premiere apparition en Europe.*

LA Méthode de guérir la Maladie vénérienne ; qui regne en Europe depuis près de 300 ans , n'a pas été autant perfectionnée par les gens de l'art , qu'on sembloit devoir l'attendre d'un si long espace de temps. Cette maladie a exercé ses ravages impunément pendant un grand nombre d'années , avant qu'on ait trouvé un remede propre à la combattre. Quand on eut découvert que l'antidote de ce poison existoit dans le *mercure* ou le *vif-argent* , l'application qu'on en fit fut si malheureuse , que nombre de victimes perdirent la vie dans les horreurs d'une salivation que nous n'osons dépeindre ; accidents qui étoient dus au défaut de connoissance suffisante , parmi les Praticiens de ce temps-là , sur la nature & les propriétés du *mercure*.

Les premieres tentatives du traitement de la maladie vénérienne par le *mercure* , sont dues aux *Arabes* , qui , ayant prescrit ce minéral en onguent contre la *lepre* , firent naître aux Médecins Italiens l'idée d'essayer l'efficacité de ce remede contre les

affections de la peau, que présentoit cette nouvelle & terrible maladie. Ils n'épargnerent donc point les liniments, avec lesquels ils frottoient, pendant douze, quinze, & même quelquefois trente jours de suite (Voyez MÉAD, *sur les Poisons*); pratique très-dangereuse qui n'a été que trop suivie, même jusqu'à ce jour.

La falsepareille, le saffraas, le gaïac, ont été successivement plus ou moins estimés pour leurs vertus antivénériennes. Mais le *mercure* est le seul spécifique qui, dans tous les temps, ait mérité une entière confiance.

En 1685, SYDENHAM, traitant de plusieurs autres objets, fait entendre que, bien que l'usage du *mercure* fût mieux entendu que par le passé; cependant la Méthode de guérir la maladie vénérienne n'étoit pas beaucoup perfectionnée.

Le Docteur TURNER, Membre du College des Médecins de Londres, qui avoit fait une étude particulière de cette maladie, crut devoir, en 1731, communiquer au Public ses observations & sa Méthode de la guérir; mais ses purgatifs drastiques & ses préparations mercurielles détruisoient les plus fortes constitutions. Que ne devoit-il pas arriver aux personnes foibles & délicates?

BOERRHAAVE a publié un traitement qui lui est particulier, & en apparence moins dangereux

que les précédents. Aussi, a-t-il été généralement adopté dans le temps. Suivant ce Médecin, la graisse est le siege de la maladie vénérienne. Delà, les évacuations capables de fondre & de détruire la graisse, devoient, dans son opinion, contribuer indubitablement à la guérir. Aussi recommande-t-il les sudorifiques & les purgatifs les plus puissants; & il faut convenir que les premiers, nuisibles à la constitution, le sont cependant moins que les purgatifs.

Le célèbre ASTRUC a donné une description très-soignée & très-exacte de la maladie vénérienne dans tous ses états, suivie de la manière de la guérir. Mais ses remedes sont aussi violents que ceux qui avoient été recommandés par ses prédécesseurs, & ne doivent pas être plus employés.

Le Baron VAN-SWIETEN recommande le *sublimé corrosif* intérieurement. Avant lui, on ne l'employoit, à cause de sa causticité, qu'extérieurement sur les fongus des plaies. Administré dans le rum ou dans l'eau-de-vie, pour en corriger les qualités corrosives, l'estomac est rarement capable de supporter ce remede; aussi est-il tombé en discrédit, bien qu'on l'ait vu dissiper les symptomes vénériens d'une manière aussi étonnante que rapide.

M. le Professeur PLENK a imaginé de donner

le *mercure* enveloppé dans la gomme arabique ; pour l'empêcher de faire saliver. Cette Méthode est sans contredit la moins préjudiciable d'administrer le *mercure* intérieurement.

J'ai vu souvent la Méthode des fumigations ; que l'on vient de ressusciter , employée contre les ulcères vénériens , avec un avantage bien marqué : quelquefois aussi , je l'ai vu causer beaucoup de douleurs , & faire un tort réel.

Deux causes ont sur-tout conduit à un meilleur traitement de cette maladie , depuis vingt ou trente ans ; je veux dire , l'Anatomie & la Chymie ; dans lesquelles on a fait des progrès rapides & extraordinaires : l'une nous a enseigné le vrai siege du mal vénérien ; l'autre nous a fait connoître la nature & les propriétés du remede.



OBSERVATIONS

*Sur les Méthodes ordinaires d'administrer
le Mercure.*

LA maladie vénérienne est une infection de toute la masse du sang : elle ne peut donc être guérie , avant qu'une quantité de *mercure* , capable de la chasser hors du corps , ait été introduite dans le système de la circulation.

Les Méthodes ordinaires , pour parvenir à ce but , sont celles des *pilules* , des *bols* , des *potions* , enfin , celle des *frictions* avec l'*onguent mercuriel*.

Au moyen des trois premières Méthodes , le *mercure* passe de la bouche dans l'estomac , où il est absorbé , en partie , par les vaisseaux lymphatiques de ce viscere , qui l'introduisent dans le sang. Les vaisseaux de même genre , qui se trouvent dans les intestins , en absorbent aussi ; & cependant , la plus grande portion s'échappe du corps par les voies ordinaires , après avoir irrité toute la machine , à travers le canal intestinal.

On peut empêcher cette perte du *mercure* , en l'associant avec l'*opium*. Cette dernière substance en émousse le *stimulus* , & s'oppose en général à
ses

Les effets purgatifs. Mais souvent l'*opium* produit des malaises ; il attaque, il ébranle tout le système nerveux.

Deux grains de *mercure* introduits dans le sang, par les vaisseaux absorbants de la bouche, sans passer dans l'estomac, produisent un effet aussi actif dans le système de la circulation, que vingt grains qui auroient été introduits dans l'estomac, parce qu'il est à présumer que, sur ces vingt grains, il y en a dix-huit qui s'échappent du corps, par les selles. Il ne faut compter que sur ce qui pénètre dans le sang. Ce qui passe à travers le corps, par les selles, est perdu ; & il vaudroit certainement mieux qu'il n'eût pas été pris, l'estomac étant un viscère irritable, & point du tout propre à garder le *mercure*.

La quatrième Méthode s'administre avec l'onguent mercuriel, qui, au moyen des frictions, pénètre dans le torrent de la circulation, par les vaisseaux absorbants de la peau. Introduit dans le corps, le *mercure* agit sur tout le système vasculaire, & chasse le *virus* par les différentes sécrétions & excrétions. Mais cette Méthode est dégoûtante, désagréable, ordinairement lente & ennuyeuse. Elle demande beaucoup plus de travail, que les personnes foibles & délicates ne sont capables d'en supporter ; & si la friction est faite par d'autres mains que par celles du malade,

la moitié, & même plus de la moitié de la dose de l'onguent, est infailliblement perdue, & peut devenir très-préjudiciable à celui qui l'applique.

Cette Méthode affecte l'estomac ou les intestins, & provoque des évacuations; de sorte qu'il n'est pas rare de voir des malades, traités publiquement ou en particulier, périr de coliques violentes, accompagnées de flux de sang, &c. accidents qui sont dus à la grande quantité de *mercure*, absorbée, & qui surcharge la constitution. (Voyez ci-devant, page 18, 19 & 20, dans le courant de la note).



TRAITÉ PRATIQUE
DE LA GONORRHÉE,

Dans lequel on recommande l'usage des
Injections, comme la méthode la plus
prompte & la plus efficace de guérir cette
maladie.

Par M. P. CLARE, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, sur la quatrième Edition;

« Non mihi, sed rationi. »

TRAITÉ PRATIQUE
DE LA COVORTUÉ

Dans lequel on recommande l'usage des
saxifrage, comme la méthode la plus
prompte et la plus efficace de guérir cette
maladie.

Par M. F. CLAVE, Médecin.

Traité de la Maladie de la poitrine.

Non mis en vente.

P R É F A C E.

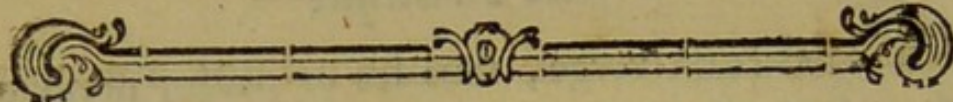
IL y a deux méthodes de guérir la gonorrhée; méthodes qui different essentiellement entr'elles. L'une prescrit uniquement les remedes internes; l'autre principalement les injections. La premiere est, en général, d'un succès très-incertain, & d'un usage très-désagréable. La seconde est plus expéditive & plus sure; mais elle est redoutée par un grand nombre de personnes de l'art, d'après une fausse opinion, qui a long-temps prévalu. J'entreprends de réfuter aujourd'hui cette opinion mal-fondée, par des raisonnements, tirés d'Auteurs qui jouissent de la plus haute réputation.

M. POTT recommande d'avoir toujours devant les yeux ce conseil du Chancelier BACON, à un Etudiant: « Examinez une
» seule maladie à la fois, pendant un temps
» suffisant, & connoissez-la parfaitement

» avant que de vous occuper d'une autre. »
Il observe ensuite, « que les seuls moyens
» de parvenir à quelque chose de vrai &
» d'utile dans toutes les parties de la Mé-
» decine, sont : 1°. une connoissance com-
» plete de la structure anatomique du corps
» humain ; 2°. une attention réfléchie aux
» symptômes des maladies sur le vivant ;
» 3°. un examen minutieux des traces qu'el-
» les laissent sur le cadavre. Telles sont en
» effet les sources fécondes de la science en
» Médecine & en Chirurgie. »

M. POTT indique ici, de la maniere la plus judicieuse, la vraie route que le Practicien & l'Ecrivain doivent suivre, s'ils veulent parvenir à expliquer & à faire connoître la nature, le siege, les causes, les symptômes, les complications & le traitement des maladies.





TRAITÉ PRATIQUE
DE LA GONORRHÉE.

ARTICLE PREMIER.

Siege de la Gonorrhée.

1^o. *Chez les Hommes.*

LA gonorrhée a son siege principal dans la *verge*, qui est composée de trois parties; deux desquelles sont appellées les *corps caverneux*, situés un de chaque côté. La troisieme partie, qui est placée entre les deux, que nous venons de désigner, se nomme le *corps spongieux de l'uretre*: partie bulbeuse & membraneuse, dont une des extrémités tient à la *vessie*, tandis que l'autre se termine à la couronne, ou au *gland* de la verge.

On observe dans *l'uretre* trois glandes, qui ont été découvertes par COWPER, & auxquelles, d'après la tenacité de la liqueur qu'elles expriment, il a donné le nom de glandes muqueuses. On trouve encore dans *l'uretre* deux autres glandes, ou plutôt une seule, de la grosseur d'une noix muscade. Elle est située vers le col de la *vessie*, entre les vésicules

féminales & la verge, sous les *os pubis*, presque dans le *bassin*. Elle sépare une humeur limpide & glutineuse, charriée dans l'uretère par plusieurs conduits, qui ont leur orifice près ceux de la *prostata* (1).

Les deux premières glandes de COWPER sont grosses à-peu-près comme une fève, appelée *haricot*. Leur forme est un ovale aplati. Elles sont, ainsi que la prostate, d'une couleur jaunâtre, & situées une de chaque côté du bulbe de l'uretère, dans la partie un peu supérieure. Leurs vaisseaux excrétoires sortent de la surface interne, près la membrane interne de l'uretère, dans lequel, vers la partie inférieure, ils s'ouvrent par deux orifices distincts, juste entre la courbure des *os pubis*, vers le périnée, où ils déchargent une liqueur visqueuse & transparente.

La troisième glande de COWPER est petite, conglobée, jaunâtre comme les premières, mais un peu moins. Elle est située vers l'angle de la courbure de l'uretère, sous les *os pubis*, dans le périnée, vers l'anus. Elle a deux conduits excrétoires, qui entrent obliquement dans l'uretère, à un quart de pouce des deux premiers, & il en coule une li-

(1) Cette humeur paroît destinée à se mélanger avec la *semence*, dans le temps du *coït*, & à la faire couler plus facilement.

queur, qui, pour la couleur & la consistance, est semblable à celle des deux autres.

2°. *Siege de la Gonorrhée, chez les Femmes.*

Le *siege* de la gonorrhée chez les femmes, est le *vagin*, qui rend une humeur semblable à celle qui coule de l'uretère dans les hommes. Le vagin est situé entre la vessie & l'*intestin rectum*. La membrane interne de ce canal a des rides, entre lesquelles on trouve de petites glandes, dont les conduits excrétoires sont appellés *lacunes*. Ces glandes séparent une liqueur mucilagineuse & glaireuse, qui lubrifie le vagin, & elles sont le vrai *siege* de la gonorrhée chez les femmes, comme les glandes de l'uretère le sont chez les hommes. Le *méat urinaire* étant très-court dans les femmes, la chaleur & l'ardeur, causées par la gonorrhée, sont conséquemment moins fortes chez elles que chez les hommes.

A R T I C L E I I.

Symptomes de la Gonorrhée.

« La gonorrhée, dit le Docteur FORDYCE, commence, dans l'homme, par un sentiment incommode dans les parties de la génération, avec un suintement séreux par l'orifice extérieur de l'ure-

tre. Il y a un foible gonflement, quelquefois un peu de rougeur au bout du gland, & le malade, en urinant, éprouve la sensation d'une légère piquure ».

« Bientôt l'écoulement de matière blanchâtre devient plus marqué. L'inflammation du bout de l'uretre est plus sensible, & la plupart des malades éprouvent, à cette époque, une tension & une dureté dans toute son étendue; ils ressentent un gonflement & un tiraillement ou un serrement dans la verge, sur-tout pendant l'érection. La matière de l'écoulement devient plus abondante, très-fluide, ayant perdu toute sa viscosité, & elle prend une couleur jaune & verdâtre. A cette époque, il y a toujours de la rougeur au bout du canal, & souvent, pendant l'évacuation de l'urine, une douleur causée par la distension de l'uretre, mais très-violente vers l'orifice; effet des parties stimulantes de l'urine: enfin une augmentation de rougeur aussi-tôt que l'urine est évacuée. »

« L'inflammation empêche l'extension de l'uretre dans l'érection, de sorte que la verge est, à cet instant, courbée en dedans, avec une douleur violente; douleur qui est encore plus considérable, si la verge se courbe vers le ventre. Et cette douleur occasionne fréquemment l'érection, sur-tout quand le malade est chaudement dans son lit. » (*Eléments de Médecine.*)

ARTICLE III.

Traitement de la Gonorrhée.

Il paroît en général conforme à la bonne pratique de donner, dans cette occasion, le *nitre* à très-grande dose; de prescrire des électuaires, des pilules ou des sels purgatifs, & de saigner largement le malade; d'administrer les délayants en grande quantité, de faire observer le régime le plus sévère, & d'interdire la viande, les végétaux & les liqueurs fortes.

La question est de savoir si un tel régime, si de tels remèdes sont nécessaires? S'il m'est permis de présenter mon sentiment, je ne le crois pas; &, pour dire vrai, il y a beaucoup d'apparence qu'ils font plus de mal que de bien, comme je vais tâcher de le prouver, d'après l'expérience de ceux dont l'opinion a certainement du poids dans cette matière, & d'après ce que j'ai moi-même observé dans ma pratique.

Le Docteur CULLEN dit que les purgatifs non-seulement enflamment le *rectum*, mais encore portent leur irritation jusques sur le canal de l'uretère. La *chaude-pisse* cordée & le priapisme, ne peuvent-ils point être souvent attribués à cette cause?

Le Docteur FORDYCE recommande de solliciter légèrement des évacuations par des purgatifs, assez doux pour ne procurer que deux ou trois selles par jour. Mais qui peut assurer qu'un malade n'aura que deux ou trois selles par jour? Dès que l'action des intestins aura été excitée, se borneront-ils à ne donner que la quantité d'évacuations que nous jugeons nécessaires? Heureusement pour les malades, il paroît que, dans ces occasions, l'on peut se dispenser de donner les purgatifs, même les plus doux.

Ce Médecin ajoute que les forts purgatifs augmentent souvent les symptômes inflammatoires de la gonorrhée, excitent la strangurie & l'ulcération des parties, occasionnent l'inflammation des testicules & des parties voisines, ou arrêtent l'écoulement avant que le *virus* soit détruit, & qu'alors la gonorrhée, ou revient sous peu de jours, ou produit des ulcères dans les lieux qu'elle occupoit.

Il dit encore qu'un long usage des purgatifs, est capable d'affoiblir l'estomac & les intestins; de troubler les digestions; de produire des écoulements opiniâtres, & de jeter les malades dans une affection hypocondriaque, sur-tout ceux qui sont d'une constitution irritable & d'un tempérament mélancolique.

Je pourrois rapporter ici une foule d'autorités,

pour prouver les mauvais effets des purgatifs dans cette maladie, qui est en général de longue durée, quand on la traite par ces moyens.

Il ne faut pas compter davantage sur les remèdes antiphlogistiques, puisque souvent ils produisent un effet contraire à celui qu'on en attendoit. Le premier de ces remèdes est le *nitre*, dans les symptômes inflammatoires. Le Docteur LEWIS, Ecrivain d'un grand poids, dit que le *nitre* procure souvent du soulagement dans les stranguries & dans les ardeurs d'urine, procédant d'une cause simple ou vénérienne; & à la vérité, la majeure partie des Praticiens l'ont toujours donné, & continuent de le donner dans les ardeurs d'urine vénériennes.

« Cependant, dit le Docteur HOPE, je suis porté à croire que cette pratique est fondée sur le mot *ardeur*, dont on se sert constamment pour caractériser la douleur que l'on éprouve en évacuant l'urine, durant l'inflammation vénérienne de l'urètre, & sur le nom & les vertus rafraîchissantes que l'on a toujours attribuées au sel de nitre. Mais il est certain que l'urine, rendue pendant le temps d'une inflammation vénérienne, n'est pas plus chaude que dans tout autre temps, & qu'en conséquence prescrire un rafraîchissant, pour éteindre cette chaleur, est une action absurde. »

« Je suis même persuadé que si l'on fait de cet

objet un examen impartial & de bonne foi, on se convaincra que le nitre n'a pas la vertu de diminuer la douleur que l'on ressent dans ce cas. Car je l'ai donné, dans tous les états de cette maladie, à petites & à fortes doses; & après un grand nombre d'essais, sur l'usage de ce remède, employé seul, je n'ai jamais pu observer qu'il ait procuré le plus léger soulagement. Aussi n'a-t-on aucune raison de l'attendre, si l'on fait réflexion à la cause de cette douleur, & aux effets que doit produire le nitre. »

« On ne peut disconvenir que la douleur est, dans ce cas, occasionnée par les sels âcres de l'urine, qui stimulent l'uretère enflammé & excorié. Or, la dissolution de nitre, appliquée sur une partie excoriée, y procure toujours une douleur considérable. L'expérience nous apprend que l'urine est imprégnée des parties du nitre qui a passé par l'estomac. Il s'ensuit que plus les doses de ce sel sont fortes, plus l'urine en sera chargée, plus par conséquent, elle contiendra de ce stimulus qui irrite les solides. Concluons donc que ce sel, bien loin de diminuer la douleur que le malade éprouve, ne doit au contraire contribuer qu'à l'augmenter. » (*Leçons de Matière Médicale.*)

« Il y a, continue ce Médecin, beaucoup d'estomacs foibles & délicats qui ne peuvent supporter le froid que le nitre occasionne; il y en

à d'autres auxquels il cause toujours des mal-aises & des nausées. » (*Ibid.*)

Sans parler du désagrément de prendre une quantité considérable de remèdes rebutants, nous voyons qu'ils jettent dans la plus grande incertitude sur leurs effets réels, dans les maladies qu'on voudroit qu'ils guérissent. Une poudre ou un remède quelconque mêlé à du sang, reçu dans une palette, peut, d'une manière visible, agir sur ce fluide, & le rendre plus clair ou plus épais. Cependant ce remède, introduit dans l'estomac, & delà passé dans le torrent de la circulation, peut produire un effet très-différent sur un fluide circulant; peut-être même n'en produira-t-il aucun, ayant éprouvé une altération essentielle dans sa course.

Un célèbre Professeur de *Matière Médicale*, mort depuis peu, parlant à ses Eleves de l'opération des remèdes mucilagineux, administrés pour calmer les douleurs occasionnées par la pierre dans la vessie, observoit que ces remèdes étoient extrêmement utiles lorsque la pierre étoit de l'espèce de celles qui ont des pointes capables de piquer la tunique de la vessie, & qu'on appelle, pour cette raison, *meures*. Il leur disoit que le velouté du mucilage enveloppoit cette sorte de pierre, lui donnoit une surface douce & uniforme, la privoit entièrement de ses aspérités, & lui ôtoit par-là le pouvoir de blesser la vessie.

Mais il est difficile à tout homme qui connoît le corps humain, & la maniere dont les remedes operent, de concevoir qu'un mucilage, pris par la bouche, arrive à la vessie dans son état de mucilage. Nous sommes convaincus que certains remedes affectent certaines parties de préférence à d'autres. On fait, par la forte odeur dont l'urine est imprégnée, que le *baume de copahu*, par exemple, agit sur les reins & sur la vessie; mais nous ne savons pas si, à l'exception du *mercure*, il est d'autres remedes qui sortent du corps sous la même forme dans laquelle ils ont été administrés par la bouche. Le *baume de copahu* est sans doute très-estimé, à cause de ses grandes vertus, particulièrement dans certains états de la gonorrhée; mais il est si désagréable, son odeur, due à ses principes huileux & amers, est si forte, que quelques malades en sont bientôt dégoutés, & que d'autres ne veulent pas même essayer d'en prendre.

Nous ne devons donc pas trouver extraordinaire que beaucoup de malades aient souvent préféré les *injections* à ces remedes internes, qui, en aucune maniere, n'ont paru produire des effets capables de dédommager des désordres, qui accompagnent généralement leur usage. Il est d'ailleurs très-connu que les malades souffrent souvent plus des remedes que de la maladie. Aussi en voit-on

qui

qui sont plus pâles, plus défaits, plus maigris, enfin plus épuisés par les purgatifs, au bout d'une semaine, qu'ils ne l'auroient été en un mois, s'ils ne se fussent pas occupés à arrêter les progrès de leur maladie : & il arrive fréquemment que l'état, où sont réduits ces malheureux malades, mene à des découvertes qui, dans leurs familles, leur sont infiniment préjudiciables.

Il est une infinité de personnes qui n'ont pas le loisir, ou qui ne sont pas libres de suivre & d'observer tous les détails d'un traitement; & quand ils en auroient le temps, ils ne seroient gueres disposés à se soumettre à un assujettissement aussi pénible & aussi fatigant. Des méthodes aussi fastidieuses sont donc mal imaginées pour le plus grand nombre des malades, qui peuvent être, & qui sont tous les jours guéris par des moyens beaucoup plus faciles, beaucoup plus prompts, & qui sont aussi surs qu'efficaces. Or, s'il y en a qui jouissent de cet avantage, pourquoi les autres en seroient-ils privés?

Procédé pour administrer les Injections vitrioliques.

J'ai obtenu, dans la gonorrhée, le plus grand succès des *injections vitrioliques*, & j'ai trouvé qu'elles réussissoient beaucoup mieux que celles qui sont préparées avec du *mercure*, parce que celles-ci

déposent un sédiment plus ou moins considérable qui, en passant dans l'uretère, y occasionne de l'irritation & de la douleur (a). Voici la maniere de préparer ces injections.

Prenez de *vitriol blanc*, 10 grains.

Faites dissoudre dans deux onces d'eau mucilagineuse de graine de lin, ou de racine de guimauve, &c.

Cette quantité d'injection doit être employée froide & de suite, en trois ou quatre seringuées.

On répète cette opération plus ou moins de fois, dans les 24 heures, en proportion des effets avantageux que ces injections procurent.

Il ne faut pas vider la seringue d'un seul jet, mais s'arrêter quand elle est à-peu-près à la moitié, avec la précaution, la seringue étant toujours dans le canal, de ferrer & fermer le bout du gland avec les doigts.

(a) L'Auteur, à qui je témoignai ma surprise de ce qu'il avoit supprimé la recette de ces injections dans la quatrième Edition, tandis qu'il l'avoit publiée dans les précédentes, me répondit, le 10 Août 1784, qu'il avoit craint que les gens, qui ne sont pas de l'art, n'en fissent abus; que cependant il revenoit à mon avis, parce qu'en effet il lui paroissoit plus convenable que la dose, qui peut être employée le plus généralement, fût spécifiée. En conséquence, il m'envoya la recette que je place ici dans le texte, avec la maniere d'en faire usage.

Une minute ou environ après, on achevera de vider la seringue.

La raison de ce procédé est que la liqueur injectée fait un plus grand effet, quand elle reste quelque temps en contact avec la partie affectée, que quand elle ne fait que laver la surface, & qu'elle est rejetée dehors sur le champ. On empêche aussi par ce moyen, que la liqueur injectée ne pénètre jusqu'au sphincter de la vessie, où elle pourroit occasionner une irritation; cette partie étant très-nerveuse. Ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si l'on vuidoit la seringue en une seule fois (a).

Après qu'on a achevé de vider la seringue, on la retire, & on a l'attention de presser & fermer le bout du gland, avec les doigts, pendant quelques

(a) D'après la réflexion judicieuse & conforme à la saine pratique, que fait ici M. CLARE, il n'est personne qui ne sente avec quelle précaution il faut prescrire ces injections. La dose du *vitriol*, nous paroît sur-tout demander la plus grande prudence de la part du Praticien. Nous croyons que l'on devroit commencer par une dose moins forte, c'est-à-dire par 4 ou 6 grains, que l'on augmenteroit à mesure des bons effets que l'on en éprouveroit. Il en doit être de ce remède, comme de tous ceux que l'on appelle énergiques. Il faut toujours aller des moindres doses à des doses plus fortes. Au reste, la méthode des injections est très-délicate: elle exige toute l'expérience d'un Médecin consommé dans son art.

instants, comme on l'a fait à la première demi-ferringuée.

Pour éviter de faire une nouvelle dissolution de vitriol, à chaque fois qu'il faut s'injecter, je conseille à mes malades d'avoir un petit flacon, de l'emplir d'une dissolution de vitriol, tellement saturé, que 60 gouttes mêlées dans deux onces d'eau, soient capables de former une injection d'une force convenable; c'est-à-dire, qui n'occasionne pas d'autre sensation, qu'une *légère cuisson dans le canal*: car voilà le véritable point d'où il faut partir pour augmenter ou affoiblir la dose du vitriol.

Si donc la sensation que l'on éprouve à la première injection, est toute autre qu'une *légère cuisson dans le canal*, il est évident que la dissolution est trop forte ou trop foible de vitriol. Il faut, si elle est trop forte, l'affoiblir, parce que l'irritation qu'elle occasionneroit, donneroit de l'intensité aux symptômes, bien loin de les diminuer. Il faut, si elle est trop foible, y ajouter quelques gouttes de cette dissolution vitriolique, sans quoi elle ne produiroit aucun effet. (Voyez ci-dessus note a, p. 115.)

L'injection doit être employée froide plutôt que chaude, ainsi qu'on l'a déjà dit, parce que le froid resserre, tandis que la chaleur relâche. J'ai observé qu'elle complétoit la guérison souvent en beaucoup moins de temps que les 15 jours fixés par M. SMITH. (Voyez la note 1, ci-après page 118.)

Ce Médecin remarque avec beaucoup de raison, que si l'on omet des injections, ou si l'on met trop d'intervalle entre chacune d'elles, on s'expose souvent alors à manquer la guérison, tandis que sans cette interruption elles l'auroient procurée. Il dit encore que les malades, traités de cette manière, sont moins susceptibles d'éprouver l'inflammation des testicules ou des glandes inguinales, & d'avoir des chancres ou des constrictions dans le canal de l'uretère : & ces observations sont certainement fondées sur des faits.

Si l'injection venoit à ne pas produire le bien désiré, il faudroit sur le champ s'assurer si le canal de l'uretère est libre, si l'urine coule en deux ou en plusieurs filets, ou si, coulant à un seul filet, il est tortillé en manière de vis. Dans tous ces cas, il est probable que l'injection manquera son effet, puisqu'elle ne peut pas pénétrer. Il faut alors avoir recours à une *bougie*, pour rétablir la liberté du passage.

Le sentiment général est qu'il faut donner de petites doses de *mercure*, en même-temps que l'on administre les injections. (Voyez FORDYCE, SAUNDERS, SHMITH & autres.) Conformément à cette opinion, je prescrivis un grain de *calomélas*, dont je fais faire une friction sur la surface interne des lèvres ou de la langue (a), tandis que je fais in-

(a) Voyez le *Procédé* pour introduire le mercure dans le système de la circulation, &c., ci-devant pages 8 & suivantes.

jecter la *dissolution de vitriol*, de préférence à toute autre. Car après avoir répété nombre d'expériences avec plusieurs especes d'injections, je n'en ai pas trouvé qui guérissent la gonorrhée en aussi peu de temps que celle de vitriol : il y en a, au contraire, qui ne procurent aucun succès, & même qui aggravent les symptomes de la maladie.

A R T I C L E I V.

Réponses à quelques objections que l'on peut faire contre les injections.

J'ai avancé (ci-dessus, p. 107,) qu'un régime, ou une diete particuliere, ne me paroissoit pas nécessaire pour la guérison de la gonorrhée, quand elle est traitée de la maniere dont je viens de le prescrire. L'on demande à ce sujet, si la maladie n'est pas inflammatoire? & s'il n'est pas indispensable d'affoiblir le malade dans une maladie de ce genre?

On peut répondre que ce n'est ici qu'une inflammation locale, qui cede en peu de temps, à l'application d'une liqueur rafraîchissante & deterfive, tandis que les remedes internes prescrits dans la même vue, sont incertains dans leurs effets, & toujours longs dans leur opération (1).

(1) Le Docteur *Hugues SHMITH*, qui se déclare le parti-

Quand on ne fait point passer le *mercure* dans l'estomac, l'on n'a aucune raison de condamner les malades aux privations qui accompagnent une diete sévère, puisqu'il ne peut rien résulter de fâcheux du régime ordinaire. Le malade, dans ce cas, peut vivre comme il faisoit auparavant : il faut seulement qu'il évite tout excès (a).

San des injections vitrioliques, avance que la gonorrhée, si elle est prise dans les commencements, peut en général être guérie en 15 jours, sans nuire en aucune maniere à la constitution, & sans qu'il en résulte aucune suite fâcheuse. (*Formules des Médicaments.*)

(a) Il nous paroît important de remarquer qu'il ne s'agit ici que d'une gonorrhée récente, & que l'on entreprend de traiter dès les premiers signes qu'elle donne de son existence. Car pour peu qu'elle soit avancée, la diete sévère est indispensable, & la saignée peut devenir nécessaire relativement à l'intensité des symptômes.

Avant de conclure que le régime & la diete sont inutiles, parce qu'il n'est pas question ici d'introduire le *mercure* dans l'estomac, il faudroit prouver que le régime & la diete n'ont été regardés comme salutaires, & ne sont prescrits que dans les maladies, pour la guérison desquelles on fait passer le *mercure* dans l'estomac. Or, c'est ce que, ni l'Auteur, ni personne ne pourroit faire.

On convient universellement, & l'on est convenu depuis HIPPOCRATE jusqu'à nos jours, que le régime & la diete sont la base du traitement des trois quarts & demi des maladies, &, sans exception, des maladies inflammatoires : or, ce n'est point, par précaution contre les effets du

La plus forte objection que l'on puisse faire contre cette maniere de traiter la gonorrhée, est tirée

mercure, introduit dans l'estomac, que l'on a été conduit à avoir cette opinion, puisque ce minéral n'est le remede que d'un petit nombre de maladies.

Si donc le régime est regardé comme superflu ici, c'est qu'en effet la gonorrhée commençante n'est qu'une maladie locale, & qu'étant traitée sur le champ avec des remedes locaux, on empêche qu'elle ne se généralise, & n'attaque d'autres parties que celles qui en sont le siege. Mais nous croyons ne pouvoir assez répéter que, pour espérer du succès de la méthode des injections, il ne faut pas perdre un seul instant, & attaquer la maladie dès le début. C'est en s'y prenant de cette maniere que je l'ai vu réussir.

Un de mes anciens camarades de College, fort libertin, & que j'avois déjà guéri d'une maladie vénérienne, vint, il y a 10 à 12 ans, me trouver pour une gonorrhée, qui duroit depuis plusieurs mois, & qu'un Chirurgien avoit traitée par les méthodes ordinaires. L'opiniâtreté de l'écoulement me fit penser aux remedes énergiques, conseillés par ASTRUC, ALLEN, LIEUTAUD, &c. ; mais je trouvai le malade si fatigué, si foible, si épuisé, que je crus devoir commencer par lui donner des forces. En conséquence, je lui prescrivis des aliments plus nourrissans. Je lui permis seulement l'usage de l'eau végeto-minérale légère, dont il s'injectoit une ou deux onces soir & matin, de l'avis de son Chirurgien. A mesure qu'il se fortifioit, l'écoulement diminuoit, de sorte qu'au bout d'un mois ou environ, il cessa entièrement. Rien d'étonnant sans doute dans

de la supposition dans laquelle on est que ces sortes d'injections sont susceptibles d'occasionner des constrictions dans le canal de l'uretre. Mais cette supposition est-elle fondée? J'ai questionné des personnes qui en avoient été tourmentées; je leur ai demandé si, lorsqu'elles avoient été traitées de la gonorrhée, elles avoient usé d'injections, & presque toutes m'ont répondu qu'elles n'en avoient pas fait usage. Je suis plutôt porté à croire, avec le Docteur *FORDYCE*, que quand la gonorrhée dure long-temps, elle produit quelquefois de ces constrictions dans le canal de l'urètre (1).

cet effet, qui prouve que cet écoulement étoit dû à la foiblesse & au relâchement. Mais le malade voulut ne devoir sa guérison qu'aux injections d'eau végeto-minérale: il en conclut que si elles guérissent, elles devoient prévenir la maladie, & se promit de les éprouver à la première occasion. Il ne tarda pas à la faire naître; & dès les premiers symptomes qu'il ressentit, il fit usage de ces injections qui lui réussirent, même plusieurs fois, à ce qu'il me dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que, toujours également débauché, il n'a plus eu recours aux traitements ordinaires, & qu'il a continué de se bien porter.

(1) Si la prolongation de cette maladie produit des obstructions & des constrictions, alors on doit croire que le remede qui est propre à la guérir, en si peu de temps, doit indubitablement prévenir ces accidents, bien loin de les occasionner.

L'inflammation est sujette, par sa nature, à produire ces effets dans différentes cellules, dans différents passages du corps, aussi-bien que dans le canal de l'uretère. Il faut donc en conclure que ces accidents sont faussement attribués aux injections; & que, dans le fait, ils doivent leur origine à toute autre cause.

A R T I C L E V.

De la nature de l'écoulement dans la Gonorrhée.

Il est prouvé aujourd'hui, par un grand nombre d'expériences ingénieuses, & avouées généralement, que la matière de l'écoulement dans la gonorrhée, n'est pas du *pus*, mais du *mucus*. Le *pus* est une matière qui coule des plaies & des ulcères, tandis que le *mucus* vient des surfaces non ulcérées, bien qu'elles soient quelquefois enflammées. Le Docteur HUNTER a souvent disséqué l'uretère de personnes, mortes ayant la gonorrhée, & il n'a jamais découvert d'ulcères dans ce canal. Le *mucus* est par lui-même, un fluide doux & sain, mais susceptible de contracter de l'acrimonie & de la virulence par une contagion quelconque.

La gonorrhée n'est donc autre chose qu'un écoulement sensible & virulent du *mucus*, exprimé des

glandes du canal de l'uretre. Le *mucus*, qui n'est pas corrompu, est clair comme le blanc d'œuf. Il paroît quelquefois en gouttes à l'orifice de l'uretre, près des glandes. Il est d'une viscosité mucilagineuse, & son usage est de lubrifier & de défendre le canal, de l'irritation qu'occasionneroient les sels que charrie l'urine. Il ressemble aux larmes qui, pour l'ordinaire, ne sont exprimées qu'en petite quantité. Mais si les glandes lacrymales sont affectées par le chagrin, irritées par la poussière, ou par toute autre substance capable de les offenser, alors l'écoulement de ce fluide devient abondant, & même quelquefois il acquiert de l'âcreté (1).

(1) DARWIN observe, dans ses *Expériences sur le pus & le mucus*, que toutes les fois que la sécrétion d'un fluide est augmentée, il y a en même-temps augmentation de chaleur dans la partie; & il ajoute: « l'humeur catarrale, qui distille des narines de ceux qui vont à cheval par un temps de gelée, ainsi que les larmes qui coulent sur les joues de ceux qui sont affectés d'obstruction dans les points lacrymaux, sont aisément distinguées de toute autre par la quantité de sel muriatique & ammoniacal qu'elles contiennent, puisqu'elles enflamment la peau sur laquelle elles coulent. Ainsi, dans le catarre, la levre supérieure devient rouge & gonflée, & les malades se plaignent d'une saveur salée dans la bouche. Les larmes corrosives rougissent les yeux & les joues. L'humeur de quelque éruption galeuse, corrode de tous côtés les parties soumises à la contagion, &c. »

Lorsque la membrane pituitaire est irritée par un rhume violent ou par toute autre cause, nous voyons souvent qu'il survient un écoulement extraordinaire par cet organe. Cependant personne ne s'avise d'y soupçonner l'existence d'aucun ulcère, & j'ai souvent remarqué que le *mucus* décoloré de ces parties, avoit une très-forte ressemblance avec la matière de l'écoulement dans la gonorrhée. J'ai même vu plusieurs fois que l'une & l'autre matière, reçues sur un mouchoir, ou sur un linge blanc quelconque, & confrontées entr'elles, les personnes les plus versées dans la Médecine, étoient embarrassées pour les distinguer l'une de l'autre.

Lorsque l'un & l'autre de ces *mucus* ont contracté de l'acrimonie, par quelque cause que ce soit, ils enflamment & excorient quelquefois à un degré très-fort, les membranes nerveuses & irritables qu'ils touchent. Ces excoriations se guérissent en général d'elles-mêmes. Mais quand elles sont opiniâtres, personne n'hésite alors d'appliquer des répercussifs, sans avoir la plus légère crainte que cette méthode puisse entraîner des suites fâcheuses : le cas seroit tout différent, s'il existoit déjà des ulcères. On auroit alors toutes sortes de raisons de croire que ce traitement feroit courir le danger d'une rentrée de matière dans la circulation.

Tous les Ecrivains pensent qu'une seule goutte

de pus acrimonieux, absorbée dans le sang, est capable d'affecter tous les fluides, d'irriter les vaisseaux, & de produire des maladies dangereuses, telles que des fièvres putrides, &c. D'après cela, il n'est pas, & il ne fut jamais d'Être pensant, qui voulût adopter une pratique aussi dangereuse & aussi dépourvue de raison. Mais quand la matière de l'écoulement est du *mucus* pur, & qu'il est prouvé qu'il n'a aucune relation avec l'économie animale, ni avec le système de la circulation, alors on peut le détruire avec autant de sûreté qu'on enlève les ordures ou les mal-propretés de la surface du corps.

C O N C L U S I O N.

La méthode des injections est donc non-seulement très-expéditive ou très-prompte à produire ses effets, mais encore, si on la compare aux autres, elle a sur elles l'avantage d'être plus propre, plus agréable & plus sûre pour guérir la gonorrhée.

L'honnête M. BUCHAN pense, que les injections, préparées avec le vitriol, sont à la fois, & les plus sûres, & les plus efficaces; & il ajoute: « quoiqu'aujourd'hui il soit très-commun de guérir la gonorrhée par les *injections détersives*, il y a toujours un grand nombre de Praticiens, qui n'ap-

prouvent point cette méthode. Cependant, je puis avancer d'après une foule d'expériences, qu'elle est plus facile, plus agréable & plus sûre que toute autre; enfin que le peu d'accidents qui en ont été les suites, sont plutôt dus à l'ignorance, à la mauvaise administration du Praticien qu'à l'injection. » (*Domestic Medicine*, 8 Edition.)

« La gonorrhée, dit le Docteur J. PROFILY, si elle est prise dans le commencement, peut être guérie facilement & sûrement, en peu de jours, par le moyen des injections. Mais les charlatans & les ignorants, ne pensent qu'à prolonger le traitement le plus qu'ils peuvent, dans la seule vue de leur propre intérêt. Ils donnent à leur conduite une apparence spécieuse de s'occuper de la conservation de ceux qui les appellent à leurs secours, & ils persuadent faussement aux malades, qui n'en savent pas davantage, qu'il est dangereux de guérir cette maladie en peu de temps: aussi, pour peu que le malade soit riche, la maladie ne finit pas. »

Je me contenterai d'ajouter ici que je suis tous les jours de plus en plus satisfait de la méthode des injections, d'après mes propres expériences, & d'après le témoignage des autres Praticiens. (*Voyez ci-devant neuvième Lettre: M. SAUNDERS à M. CLARE.*)

OBSERVATIONS

Sur la nature & le traitement des Abscès & des Plaies en général, particulièrement sur la Chirurgie proprement dite, & sur la grande utilité de la Chirurgie Médicale; tirées des Auteurs qui ont écrit sur ce sujet important.

Par M. P. CLARB, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, sur la troisieme Edition;

Quæ profunt omnibus artes.

OBSEVATIONS

Sur l'usage de la saignée des brachiales
dans les fièvres et autres, par M. de
la Roche, Chirurgien de la Grande
Maison de la Cour, &c. &c.
Paris, chez la Citoyenne, au Salon
de la Bibliothèque, &c. &c.

Par M. P. Q. R. S. T. U. V. W. X. Y. Z.
Chirurgien de la Grande Maison de la Cour.

Que pendant omnibus anni.

P R É F A C E.

DANS la première Edition de mon *Essai sur le traitement des Abscès, &c.* (a) j'ai dit que M. POTT avoit très-souvent observé, que la plupart des jeunes gens, qui viennent finir leurs études aux Hôpitaux, paroissent fixer toute leur attention à la partie de la Chirurgie, qui traite des opérations. Les occasions d'opérer, nous disoit-il, se présentent rarement dans la pratique, en comparaison de celles de traiter les *abscès*, les *plaies* & les *ulceres*. Comme celles-ci sont très-fréquentes, il désiroit que les Eleves s'appliquassent surtout à devenir maîtres eux-mêmes, dans cette partie de l'art de guérir.

Dès mon entrée à l'Hôpital, en qualité de Chirurgien, je devins partisan des re-

(a) Titre que l'Auteur a changé en celui d'*Observations sur la nature & le traitement des Abscès, &c.* tel que nous le donnons ici.

medes adoucissants. Je les préfèrai à ceux qui sont de nature irritante, parce que j'avois observé que ces derniers causent de grandes douleurs, & entraînent beaucoup d'accidents. La Méthode de M. POTT, opposée à celle des autres Praticiens, nous fournissoit l'occasion de comparer les effets de l'une & de l'autre; & les Elèves, dont l'esprit étoit encore exempt de préjugés, furent bientôt en état de sentir laquelle des deux devoit être préférée.

On a dit, d'une maniere proverbiale, que le Chirurgien doit *avoir la main ferme & le cœur dur*. On a raison, quant à la qualité que l'on exige dans la main; mais j'ai bien peur que celle, que l'on exige du cœur, ne soit souvent une source de beaucoup de maux: ceux qui se destinent à la Chirurgie, parce qu'ils ont cette qualité du cœur, devroient en être exclus pour jamais, puisqu'ils sont cruels par caractère, & qu'ils pourroient prendre plaisir à tourmenter.

On ne peut nier qu'il n'y ait eu, dans tous les temps, & qu'il n'y ait encore,

dans tous les pays, des Chirurgiens de cette espece; & sans doute que voilà la raison pour laquelle la Chirurgie a fait jufqu'à présent des pas si lents vers la perfection. J'ai vu une personne qui, après qu'on lui eut appliqué le cautere actuel, ou le fer rouge, fut attaquée de fievres, & mourut des suites de cette opération. Je pourrois rapporter d'autres exemples, même récents, de dureté impardonnable, de la part des Chirurgiens; mais en voilà déjà trop pour le foutien de la vérité, & pour justifier ce que je viens d'avancer. Ce que je dirois de plus, quelque justes que fussent mes raisons, pourroit, aux yeux de bien des gens, passer pour être dicté par la jalousie.

On peut dire, en l'honneur des Chirurgiens modernes, que l'art a fait des progrès dans toutes ses branches; mais aucune n'est autant avancée, que la thérapeutique. La Chirurgie a, de tout temps, été regardée comme une partie de l'*art divin*; la MÉDECINE: cependant elle ne mérite de partager la gloire de celle-ci, que quand elle est exercée d'après des principes

vrais, & qu'elle a pour but unique le soulagement & la conservation du genre humain.

J'espere que la liberté que j'ai prise, dans l'Ouvrage suivant, d'extraire quelques Auteurs, ne les offensera pas, & que je n'éprouverai de leur part aucun reproche. Je n'ai point l'intention de leur nuire : mon unique dessein est de faire tourner leurs travaux importants à notre instruction & aux progrès de l'art. En tirant de leurs Ouvrages quelques rayons de lumiere, je n'ai d'autre désir que d'en étendre les effets, sans chercher à en diminuer l'éclat.



OBSERVATIONS

Sur les Abscès & sur les Plaies en général.

PREMIERE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des abscesses, de leur nature & de leur traitement.

UN abscess est un dépôt de matiere, qui ordinairement a son siege dans le tissu cellulaire ou dans la membrane adipeuse, & qui se termine quelquefois par la résolution, c'est-à-dire, sans suppuration. La formation d'un abscess est accompagnée de douleurs, de fièvre, &, en général, de frissons; symptomes auxquels on reconnoît que la Nature fait effort pour se délivrer d'un poids, dont elle est fatiguée, & qui, annonçant une crise, ne doivent point être combattus par des répercussifs, mais bien plutôt par des cataplasmes émollients, par des fomentations anodines qui, possédant des propriétés relâchantes, diminuent, enlèvent la tension, & procurent du soulagement. La saignée, dans certains cas, favorise la maturation du pus;

mais elle ne doit être employée qu'avec précaution.

Chez les vieillards, les hydropiques & les gens d'une mauvaise constitution, les abcès ont de la disposition à se terminer par la gangrene.

Quand les abcès sont murs, ils s'ouvrent quelquefois d'eux-mêmes, & guérissent; mais comme alors l'ouverture est disposée à se fermer trop tôt, il est des cas où il est nécessaire de tenir la plaie ouverte, au moyen de douces pressions réitérées souvent, & même en la touchant légèrement avec la pierre infernale. Cependant les Chirugiens sont dans l'usage de préférer *de larges ouvertures avec le bistouri ou avec le caustique.*

A R T I C L E P R E M I E R.

Maniere d'ouvrir les abcès.

§. I.

Raisons qui portent à les ouvrir avec le caustique.

Quand on compare la douleur occasionnée par le caustique avec celle que cause le bistouri, on y trouve peu de différence, sur-tout quand le caustique est appliqué sur une partie non enflammée; par exemple, lorsque nous faisons un seton, un caustere, &c. ou quand la matiere est parfaitement digérée, & que la peau est fine, mollette & non

douloureuse au toucher, comme est celle d'un dépôt qui est mûr; car, sur une partie enflammée, il n'est pas douteux que le caustique ne soit douloureux (1).

Cependant, s'il en faut juger d'après ce que disent les malades & ce qu'ils paroissent souffrir, le caustique n'est en aucune manière autant douloureux, que le bistouri.

Le caustique ne cause aucune des terreurs qu'inspire la vue du bistouri; circonstance très-importante pour les personnes pusillanimes; la peur étant un aussi grand mal que la douleur même.

(1) Si pourtant il étoit nécessaire d'employer le caustique, dans ce cas, il faudroit le mêler avec l'*opium*. Ce n'est que de l'année dernière seulement, dit M. ELSE, que nous avons mêlé l'*opium* avec notre caustique, & nous croyons devoir penser qu'il a beaucoup diminué les douleurs, d'autant plus que plusieurs malades ont dormi durant son action, & que tous ont avoué que, par ce moyen, l'effet du caustique étoit facile à supporter. Il ne paroît pas d'ailleurs que l'*opium* diminue en la moindre chose la vertu du caustique.

M. ELSE recommande le caustique de préférence au bistouri dans la guérison de l'hydrocele, quoiqu'il soit lui-même un Opérateur très-adroit. Le caustique procure quelquefois si peu de douleurs, qu'ayant été appliqué pour un emplâtre ordinaire, & déclaré tel au malade, celui-ci n'avoit pas soupçonné qu'il en eût subi l'opération; ce que l'on n'a jamais pu dire du bistouri, dont la douleur est en général très-aiguë.

Un caustique, de la largeur d'une piece de douze sols, suffit en général pour les abcès les plus volumineux, & fait une ouverture assez grande pour l'évacuation de la matiere. J'ai vu beaucoup d'abcès, situés dans le voisinage du *rectum*, ouverts de cette maniere, se guérir, en très-peu de temps, avec la plus grande facilité, & aussi efficacement que si on leur eût fait une incision de plusieurs pouces. Quelquefois même les abcès, dans cet endroit, s'ouvrent d'eux-mêmes, & n'ayant aucune communication avec les intestins, se guérissent sans le secours d'aucune ouverture artificielle. Il en est pourtant tout autrement pour ceux qui deviennent fistuleux; l'incision des *sinus* est nécessaire. Mais cette opération s'exécute bien mieux avec le bistouri, que recommande M. POTT de préférence aux ciseaux qui ont occasionné des douleurs insupportables, & qui en conséquence doivent être abandonnés. (Voyez ci-après §. II, pages 142 & suiv.)

Les plaies, faites avec le caustique, n'ont point de levres déchirées, ni de bords renversés & calleux, ni de *sinus*. Une fois ouvertes, on les panse avec la plus grande facilité; ce qui n'arrive pas à celles qui sont faites avec le bistouri, ces dernieres étant plus douloureuses à panser, & plus difficiles à guérir. Quand les plaies, faites par le moyen du caustique, guérissent, la peau d'a-

lentour se rapproche vers le centre, & il ne manque qu'une petite portion de peau neuve.

Voici, d'après M. SHARPE, la manière d'appliquer le caustique. On fait un trou, avec des ciseaux, dans un morceau de linge, couvert d'emplâtre agglutinatif; il faut que ce trou ait la grandeur à peu près, que l'on veut donner à l'escarre. On applique cet emplâtre troué sur la partie malade, en sorte que le trou laisse à découvert l'endroit où l'on doit mettre le caustique. On place le caustique dans le milieu du trou. On le maintient dans cette position, par de petits filets d'emplâtre placés autour, & on couvre le tout d'un emplâtre plus grand. Il faut, de plus, une bande; car, malgré cette précaution, le caustique ordinaire se répand en se fondant, & s'élargit d'un tiers en sus de la grandeur du trou de l'emplâtre.

On laisse le caustique trois heures de suite; au bout de ce temps, il a ordinairement fait son effet. Par la chaleur qu'il excite, il occasionne la mortification des téguments, & la partie mortifiée ou l'escarre se détache communément le cinquième ou le sixième jour. Il y a des Chirurgiens qui appliquent sur l'escarre des compresses de térébenthine chaude, s'imaginant, d'après des principes de mécanique, qu'elles poussent cette escarre, & en facilitent ainsi la séparation. Mais ce n'est pas ici la même chose. La chute de

l'escarre est produite par des excroissances de chairs, qui s'élevent du fond de la plaie, & qui chassent graduellement la partie mortifiée.

Une seule application du caustique suffit, tandis que rarement peut-on se contenter d'une seule incision. J'ai connu un Chirurgien qui se brouilla, il y a quelques années, avec un de ses malades, faute d'une incision de plus, sur laquelle il avoit insisté, & qui ne fut pas faite, parce que ce malade ne voulut pas s'y soumettre. Il prit à la place un certain remede de Charlatan, dans le genre des cordiaux forts; & le *sinus*, que le Chirurgien avoit voulu ouvrir avec le bistouri, se guérit sans cette opération. Le malade triompha, & donna tout le mérite de la guérison au remede: le Chirurgien lui observa qu'il la devoit à la premiere incision. « Cela peut être, repliqua le malade; » mais il est clair que vous vous trompiez alors: » &, par la même raison, peut-être vous êtes-vous » trompé dès le commencement ».

Le bistouri doit être la dernière ressource du Chirurgien, & il est trop souvent le premier moyen dont se servent ceux qui aiment à tailler. Quoique bon & nécessaire dans nombre de cas, & lorsqu'il est manié par un homme expert, judicieux & humain, il devint trop souvent un instrument cruel & barbare dans la main des ignorants qui en font une source de malheurs. Pour

acquérir la méthode sûre & convenable de l'employer, il faut commencer par voir opérer les Maîtres, & ensuite opérer & pratiquer soi-même; car on n'y parvient jamais par la lecture seule. Il faut absolument des connoissances anatomiques & une expérience fondée sur l'exercice manuel.

M. POTT attribue à la seule Nature beaucoup de guérisons, que l'on dit être l'effet des remèdes. Les Empiriques, dit-il, sans principes de raison & d'honnêteté, & faute de connoître ce qu'il convient de faire, traitent les plaies avec quelque onguent ou quelque emplâtre indifférent, & laissent la guérison à la Nature. Celle-ci, débarrassée des obstacles que présentent les pansements, souvent nuisibles, soit par la qualité, soit par la quantité, agit & fait beaucoup plus que ceux qui prétendent l'aider; ne le croient ordinairement.

N'est-il pas possible qu'un remède quelconque; par un cas fortuit, rétablisse une mauvaise constitution? Je conçois que cela peut arriver; & s'il en est ainsi, on ne peut plus douter de l'utilité & de la nécessité de la Chirurgie médicale, qui, si elle étoit plus souvent pratiquée & mieux entendue, guéreroit, selon moi, beaucoup de maladies, que manque l'usage seul des instrumens; ce qui jette du discrédit sur l'art (1).

(1) Voyez les *Recherches* du Docteur KIRKLAND, sur

On ne peut donc nier que la Médecine ne fournisse , dans ces occasions , de puissants secours. Je suis entièrement de l'avis de M. POTT , qui dit que « l'étalage des spécifiques universels , des remèdes infailibles pour prévenir les maladies , & des moyens par lesquels on peut rendre les opérations chirurgicales absolument inutiles , est le propre du charlatanisme , & non de la science ».

« L'art de conserver une partie quelconque du corps humain est , dit le même Auteur , au moins aussi important , que la manière la plus adroite de l'amputer. Il y a plusieurs maladies , absolument du ressort de la Chirurgie , dont le traitement demande plus de savoir réel & plus de jugement , qu'il n'en faut pour exécuter , même habilement , l'opération la plus difficile ; & l'on doit ajouter que la capacité & le pouvoir de guérir se reconnoissent souvent , autant à la manière dont le Praticien travaille à prévenir une opération , qu'à la manière dont il l'exécute.

« Assurément , dit le Docteur KIRKLAND , laisser la pratique médicale de la Chirurgie tomber en désuétude , est un tort réel que l'on fait à la

l'état actuel de la Chirurgie Médicale , présentant l'analogie entre les maladies internes & les maladies externes , & l'union inséparable des branches de la même profession.

science, & une injure criante à l'humanité; car celui qui néglige de s'instruire dans l'art de prévenir les opérations, en fera plus qu'il n'est nécessaire: & je suis persuadé que beaucoup de membres qui auroient pu être conservés, ont été amputés, parce que l'Opérateur ignoroit absolument les moyens de les guérir. Le premier imbécille peut amputer un membre; mais combien ne doit-on pas estimer davantage celui qui, par son application, a acquis le savoir nécessaire pour guérir ce membre & le conserver? La partie pensante du genre humain en saura faire le cas qu'il mérite, & le distinguera toujours de cette foule, incapable de donner à la Nature les secours dont elle a besoin dans les cas difficiles; & il trouvera, dans le compte qu'il se rendra à lui-même, la douce récompense des peines qu'il aura prises pour posséder les connoissances nécessaires à sa profession ».

Ces observations, fondées sur la vérité & sur l'amour du bien public, sont de puissants arguments pour porter les Eleves à s'attacher scrupuleusement à tout ce qui peut tendre à l'avancement de l'art de guérir; art de la plus grande importance, & qui, s'il est exercé comme il le doit, prévient souvent les plus grands malheurs.

§. II.

Raisons qui portent à ouvrir les abcès par l'incision (1).

« SUPPOSONS d'abord, dit M. POTT, que la matiere est parfaitement formée, que la tumeur fait la pointe, comme on dit, & qu'elle est en état d'être ouverte : parvenue à ce point, c'est-à-dire, la peau étant très-amincie, & la fluctuation très-sensible, il n'est point douteux qu'il faut l'ouvrir ».

« Quelques-uns de nos prédécesseurs, soit par la crainte qui accompagne presque nécessairement le défaut de connoissances anatomiques, soit par la mal-adresse, qui est la suite du peu d'habitude à se servir d'instruments tranchants, ont adopté la méthode d'ouvrir cette tumeur, & tous les abcès, par le moyen du caustique. »

« Quelque déférence que j'aie à l'autorité de ces Messieurs, je ne craindrai pas de dire, qu'en général, ils avoient tort, sur-tout relativement au cas présent (*la fistule*). Le caustique procure souvent une douleur inutile ; il produit une perte

(1) Tirées du *Traité de la fistule à l'anus*, par M. POTT.

de substance, & une espece de cicatrice non-seulement incommode, mais qui souvent entraîne des suites fâcheuses & durables. »

« Quelques-uns des partisans du caustere potentiel, donnent à la vérité des raisons spécieuses pour autoriser son usage; par exemple, qu'il fait une ouverture plus grande & plus libre pour l'évacuation du pus, & que, vu le temps que l'escarre met à se détacher, il arrive que la cavité de dessous, a eu celui de se remplir de plus de la moitié. »

« Dans un petit, mais très-petit nombre de cas particuliers, lorsque la destruction des parties glanduleuses devient nécessaire, après que l'escarre est détachée, comme dans les bubons vénériens, ce raisonnement peut avoir quelque force, & les caustiques peuvent être regardés comme utiles. Mais dans le cas présent, & dans la plupart des autres où l'on en use librement & fréquemment, il ne me paroît pas du tout convenir, parce qu'il occasionne nécessairement une perte de substance, & une espece de cicatrice qui est en général une tache ineffaçable, pour ne rien dire de plus.

Quant à la circonstance particulière du creux ou de la cavité, qui se remplit presque entièrement dans le temps que l'escarre met à se détacher, si le Chirurgien vouloit panser un abcès, ouvert par incisions d'une manière aussi simple, que celle qu'il emploie pour un abcès ouvert par le causti-

que, il verroit que les suites en font les mêmes ;

« Mais je ne fais pourquoi l'on a été longtemps dans l'opinion, qu'un abcès, ouvert par l'instrument, doit être immédiatement garni & surchargé de compresses, tandis que celui sur lequel on a appliqué le caustique, doit être laissé & abandonné jusqu'à ce que l'escarre soit tombée. Qu'on les traite l'un comme l'autre (cela doit être) & l'on verra que l'événement fera le même pour chacun; excepté cette différence sensible, à l'avantage de l'incision, c'est qu'elle n'occasionnera nécessairement aucune destruction de parties, aucune perte de substance, aucune difformité, comparable à celle qui suit l'usage du caustique (a).

M. POTT s'éleve fortement contre l'usage des ciseaux; parce que, observe-t-il judicieusement, ils pincent & déchirent en même-temps qu'ils cou-

(a) Le sentiment de M. POTT est, comme on voit, absolument opposé à celui qu'on vient de lire, § précédent. Les raisons, exposées de part & d'autres, se détruisent mutuellement, & M. CLARE ne prononce pas. Nous croyons entrer dans ses vues en gardant la même réserve; & nous observerons que cette maniere de présenter des opinions de pratique qui se combattent, a un avantage qui nous paroît important pour l'instruction; c'est qu'elle laisse les jeunes gens dans une incertitude qui les porte à vérifier par eux-mêmes, & à suivre des expériences, plutôt que de s'en rapporter à la parole de leurs Maîtres.

pent;

pent, d'où il résulte des douleurs multipliées & inutiles; & il conclut en disant, qu'ils sont un mauvais instrument dans toutes les occasions où une simple division est nécessaire. On peut les voir sans étonnement, ajoute-t-il, dans la main d'un mal-adroit ou d'un ignorant; mais ils sont plus faits pour un Maréchal-ferrant que pour un Chirurgien.

A R T I C L E I I.

Maniere de panser les abcès.

M. POTT demande comment il faut s'y prendre pour produire & entretenir la suppuration? Ce n'est pas, répond-il, en faisant entrer de force, dans la plaie, des corps imprégnés de remèdes qui la distendent & l'élargissent par leur quantité, & qui l'irritent & la déchirent par leur qualité; c'est au contraire en faisant usage d'applications douces, aisées, capables de calmer, de relâcher & d'affouplir les parties.

Quand les plaies sont très-grandes, & qu'elles ont des cavités profondes, le succès dépend, en grande partie, de la constitution du malade, & des soins que l'on en prend. Si le malade se porte bien d'ailleurs, le Chirurgien ne fera pas embarrassé dans le choix des moyens de le panser. Tout ce qu'il aura à faire, sera de prendre garde que

ceux dont il fera usage, ne nuisent, ni par leur qualité, ni par leur quantité. Mais si la constitution est mauvaise, ou si le malade est mal gouverné dans son régime, en vain le Chirurgien mettra en usage tous les remèdes de la Pharmacie, il ne fera que perdre son temps, & l'espoir du malade sera trompé.

Le premier appareil, après une opération, doit rester jusqu'à ce que la suppuration l'humecte assez pour qu'on puisse l'enlever facilement; & les pansements suivans doivent être aussi légers, aussi doux, aussi faciles qu'il est possible de les faire. Ils ne doivent être composés que de substances capables d'exciter une suppuration douce & graduée.

Les plaies qui, dans le principe & de leur nature, sont simples & faciles à guérir, sont rendues compliquées & très-opiniâtres, lorsqu'on les traite par le moyen des escarotiques, & par des pansements douloureux. Le sang est le meilleur baume que l'on puisse appliquer sur une plaie récente: il ne cause jamais de douleurs: comme la charpie en est le meilleur remède, ainsi qu'on le verra ci-après pages 151 & suivantes.

Nombre de Praticiens, observe toujours M. POTT, attribuent à la multiplicité des pansements bien ferrés, & qu'on s'efforce de conserver dans cet état, par une foule de bandages & de com-

presses , des guérisons très-souvent effectuées par les efforts constants & toujours utiles de la Nature , qui repousse cette mauvaise manœuvre , au moins de maniere à saisir les occasions d'agir , quels que soient les obstacles que lui oppose l'art mal entendu. Le devoir d'un bon Chirurgien est d'aider la Nature : mais celle-ci obtient quelquefois des succès , malgré les efforts de l'ignorance la plus caractérisée.



S E C T I O N II.*Observations sur les plaies (1).***A R T I C L E P R E M I E R.***De la nature des plaies.*

“ **P**OUR avoir, dit M. SHARP, une véritable idée de la nature & du traitement des plaies, considérées relativement à la foule d'accidents auxquels elles sont exposées, il faut d'abord suivre la marche de la curation d'une grande plaie, faite par un instrument tranchant, chez un sujet dont la constitution est bonne. Dans ce cas, les vaisseaux sanguins, immédiatement après leur division, saignent librement, & continuent de saigner jusqu'à ce que le sang soit arrêté par l'art, ou qu'enfin les vaisseaux se contractant & se retirant dans la plaie, leurs extrémités se trouvent fermées par le sang coagulé. L'hémorrhagie ou le sang étant arrêté, on commence au bout de 24 heures, ou en-

(1) Voyez l'introduction au *Traité des Opérations de Chirurgie*, par M. SHARP.

viron , à appercevoir un écoulement de matiere claire , féreuse. Un ou deux jours après , elle augmente en quantité , quelquefois elle devient épaisse , & prend uue odeur désagréable. Elle reste dans cet état deux ou trois jours , sans éprouver de grandes altérations : au bout de ce temps , elle devient plus épaisse , & l'odeur n'a plus rien d'offensant. Quand le fond de la plaie s'emplit par les petites excroissances de chairs qui y naissent & s'y accumulent , la matiere diminue en quantité , & continue de diminuer insensiblement , jusqu'à ce que la plaie soit entièrement fermée ».

« Le premier pas de la plaie , vers la guérison , s'appelle *digestion* (1) : le second état de cette plaie ,

(1) Pendant la digestion , c'est-à-dire , pendant la formation d'un pus louable sur la surface de la plaie , on applique des compresses huileuses tiedes , jamais chaudes , parce qu'elles occasionneroient des douleurs : les remedes doux les plus faciles à appliquer , sont les seuls qui conviennent. Il est même permis de douter qu'il y ait aucune espèce de remedes capables de favoriser *actu* la digestion ; mais ceux dont on parle ici , peuvent être considérés , en effet , comme digestifs , parce qu'ils n'interrompent en aucune maniere l'ouvrage de la Nature ; (voyez ci-après page 158 , note 1) ; au lieu que les pansements avec des remedes qui sont douloureux , appelés faussement digestifs , ne répondent point à cette intention. La digestion est un acte de la constitution , qui , lorsqu'elle est bonne , la fait avan-

se nomme renouvellement des chairs, en latin *in-carnatio* (1) : le troisieme & dernier état, ou le rapprochement des chairs qui ferment la plaie, s'appelle *cicatrisation* (2) ».

cer dans la proportion convenable ; mais lorsque la circulation languit, & que le *vis vita* est sans vigueur, alors il faut aider la Nature avec des cordiaux restaurants, pris intérieurement ; ils font alors beaucoup plus de bien que les remedes externes, tels qu'ils soient.

(1) Le second état, ou le renouvellement des chairs, est celui qui annonce que la plaie commence à se remplir d'excroissances charnues, lesquelles sont d'un très-bon présage, quand elles sont d'un aspect fleuri. Lorsqu'elles sont trop abondantes, & qu'elles s'élevent par-dessus les bords de la plaie, ce qui domine s'appelle *fungus*. On étoit dans l'usage d'y appliquer des remedes corrosifs, pour les réduire au niveau des chairs environnantes. Ces remedes causent de grandes douleurs, & retardent la guérison. Dans les premiers temps, on coupoit les *fungus* & les bords calleux avec le bistouri. Mais quelles en étoient les suites ? Après cette opération très-cruelle, ils revenoient avec un surcroît de douleurs & de tourments. M. FREKE, dans son *Essai sur l'art de guérir*, recommande avec autant d'humanité que de raison, les cataplasmes émollients tièdes. Il observe que ces remedes assouplissent les bords calleux des ulceres, & les disposent à la guérison, en dissipant la stricture de la peau, & en excitant une libre transpiration dans la partie affectée. Au moyen de ce traitement, & d'une position horizontale, des plaies invétérées sur des parties inférieures ont été heureusement guéries.

(2) La cicatrisation est le dernier état, ou celui qui

ARTICLE II.

Du traitement des Plaies.

« Dans les plaies récentes, faites par un instrument tranchant, la charpie sèche est en général le meilleur remède pendant tout le traitement. D'abord elle arrête le sang, avec moins d'inconvénients que les poudres ou les eaux styptiques telles qu'elles soient. Ensuite elle absorbe la matière qui, dans les commencements de la suppuration, est claire & acrimonieuse, & par cette raison, elle devient en effet un digestif. Pendant le renouvellement des chairs, elle est le corps le plus doux que l'on puisse appliquer entre les compresses & les excroissances charnues, tendres & délicates : elle est en même-temps une compresse facile à employer sur les *fungus* naissants (a).

« Sur la charpie sèche, on applique un plumeau, imprégné d'un onguent doux, surmonté

complete la guérison des plaies. Les plaies se ferment par la peau environnante, ou, à son défaut, par la formation d'une nouvelle peau. Quelquefois la cicatrice se forme de plusieurs petits points, comme de petites îles; dans ce cas, la cicatrice va vite.

(a) Voyez, sur les avantages inappréciables de la charpie, un *Mémoire* inséré dans le *Journal de Médecine*, cahiers de Septembre & d'Octobre 1784, & de Mai 1785.

d'une compresse qu'on renouvelle tous les jours ; & on maintient le tout dans une bonne situation , avec un bandage convenable. Dans toutes les plaies considérables , à la suite d'accident ou d'une opération , le premier appareil ne doit être levé qu'au bout de trois jours ; c'est-à-dire , quand la matiere est formée , & que la charpie se sépare facilement de la partie sur laquelle elle est appliquée ; car , pour enlever cette charpie , il ne faut employer aucun effort ; il faut qu'elle vienne comme d'elle-même , & sans causer de douleurs ».

« On doit régler la fréquence des pansements sur la quantité du pus. Une fois en 24 heures suffit pour l'ordinaire. Cependant il peut être nécessaire de panser deux & même trois fois , dans le même espace de temps. Il ne faut pas nettoyer trop scrupuleusement une plaie. On ne sauroit trop faire remarquer qu'une plaie ne doit jamais être essuyée en la frottant avec des étoupes ou des chiffons , mais seulement en l'épongeant avec de la charpie fine ; méthode très-facile & agréable pour le malade. Les Chirurgiens ne doivent en aucun cas , fouiller dans la cavité des plaies ou des ulceres avec le doigt , avec la sonde , &c. , parce que très-souvent , ces procédés en déchirent l'ouverture , & retardent la cicatrisation (1). »

(1) Cette conduite est souvent due à l'ignorance , que

Les levres d'une plaie récente & superficielle, étant rapprochées parfaitement, mises en contact l'une avec l'autre, & maintenues dans cet état, se cicatrisent souvent par cette seule méthode : c'est ce qu'on appelle guérir par la *premiere intention* : car on dit que les plaies se guérissent par la *premiere intention*, quand elles se cicatrisent sans avoir passé par l'état de *digestion*, &c. (Voyez ci-devant page 149, note 1.)

On guérit souvent les *sinus* par des contre-ouvertures, c'est-à-dire, par des incisions dans les parties voisines, faites avec discernement, & pansées avec des compresses & des bandes.

Il n'est pas, selon moi, de pratique plus ab-

quefois à la dureté du caractère, & d'autres fois à une affectation de connoissance & de discernement, pour s'attirer la confiance de ceux qui pensent qu'un homme ne peut être un bon Chirurgien, s'il ne fait pas faire souffrir son malade, & s'il ne fait pas sonder une plaie jusqu'au fond.

Ces Praticiens sont continuellement à chercher des *sinus*; & s'ils n'en trouvent pas, il leur arrive souvent d'en faire avec leur sonde. Par-tout où vous pouvez faire passer une sonde, disent-ils, vous pouvez introduire des ciseaux. J'ai vu ce conseil absurde, porté à un haut degré de cruauté pour une plaie récente à la main, qui fut agrandie avec les ciseaux, la sonde ayant été préalablement introduite dans le tissu cellulaire sous la peau. Cette belle opération fut faite par un Eleve, qui adhéroit d'une manière trop stricte aux préceptes de son Maître.

furde & plus cruelle que celle de couper une pièce circulaire, ovale, ou de toute autre forme, dans la peau saine d'un abcès, après avoir fait une incision ou une ponction. Les incisions cruciales, avec retranchement des angles de la peau, tiennent à une pratique horrible, qui heureusement est tombée en désuétude.

Aujourd'hui, l'on guérit souvent les abcès des mamelles par de petites ouvertures, au lieu des grandes incisions qui étoient la terreur des malades, & par l'application de cataplasmes émollients. Il faut que ces cataplasmes soient épais, & qu'ils tiennent à la cuiller; ils ne peuvent être utiles que lorsqu'ils ont une consistance convenable. Ils me paroissent être peu salutaires, quand ils sont renfermés entre deux linges, & qu'ils ne sont pas en contact avec la peau de la partie affectée.

« Ce sera presque toujours en vain, qu'on proposera les meilleures méthodes de guérir les ulcères par des topiques, si on ne les accompagne pas de remèdes internes. Car, comme la plupart des ulcères tiennent à une maladie particulière & interne, il est très-difficile de les amener à des plaies simples, tant que la cause persiste dans la même violence. Il faut d'ailleurs observer que ces ulcères sont quelquefois un égout très-avantageux, qui facilite la guérison de ces maladies mêmes, telles que la peste, la petite-vérole, &c. »

SECTION III.

Réflexions de M. KIRKLAND (1).

LE Docteur KIRKLAND, dans une observation sur les bons effets des cataplasmes de tous genres, & des fomentations employées pour la guérison d'une petite plaie à la jambe d'un vieillard, s'exprime ainsi : « Au bout de trois semaines ou d'un mois, on crut convenable de suivre une autre méthode ; mais cet homme, qui paroissoit d'une constitution très-irritable, & d'un tempérament très-échauffé, s'étoit imaginé que les pansements à la térébenthine, & les fomentations de même genre, que l'on avoit adoptés, entretenoient la plaie & les douleurs. Il ne se trompoit pas dans sa conjecture. Car lorsqu'à la place de ces derniers remèdes, on eut appliqué un digestif calmant, & qu'on eut couvert la partie enflammée, avec un onguent rafraîchissant, il se fit un changement en mieux dans la plaie, qui fut suivi d'une guérison parfaite ».

« Il y auroit cependant du danger, en tom-

(1) Tirées de ses *Recherches sur l'état présent de la Chirurgie médicale.*

bant dans l'extrême opposé, d'abandonner la rébéthine & les remèdes échauffants. Je vois avec peine que l'on voudroit introduire la mode de laisser à la Nature le soin d'accomplir seule son ouvrage, & que l'on se contente d'appliquer des remèdes inactifs & incapables de lui prêter aucun secours. Personne n'est plus partisan que moi de la simplicité dans les remèdes; mais il n'en faut pas moins suivre en même-temps l'*intention* qu'elle présente. »

« Les premiers Praticiens étoient certainement très-exacts à varier les remèdes, en raison des indications & des circonstances. Sans doute que la Nature guérit les maladies; mais elle doit être assistée par l'art : & quoique le principal objet auquel doit toujours faire attention un Chirurgien, soit de se garder d'appliquer des remèdes douloureux, cependant, si nous nous bornons aux seuls remèdes qui, par leur simplicité & leur innocuité, sont incapables d'occasionner de la douleur, nous annonçons vouloir porter trop loin la réforme des abus; puisque cette méthode est tout autant capable de nuire que celle par laquelle on voudroit dompter les maladies à force de les tourmenter. Dans ce dernier cas, on enchaîne, on étouffe les efforts de la Nature; dans l'autre, elle est déstituée de toute espèce de secours; & je ne craindrai pas d'affirmer que l'ulcère le plus simple &

le plus facile à guérir, dégénere souvent en un ulcere du plus mauvais caractère par l'usage, long-temps continué, d'onguents, de cire & d'huile, de cataplasmes & de fomentations. Tous ces remedes, par leurs qualités relâchantes, font que les vaisseaux de la partie affectée, se détendent & se surchargent d'humeurs; ces humeurs, par le séjour, deviennent âcres, enflammées; & j'ai vu les suites les plus fâcheuses d'un tel traitement ».

« Il ne suffit pas toujours dans ces cas, que les remedes soient adoucissans, & qu'ils soient appliqués mollement sur la partie: il faut très-souvent, ainsi que l'occasion le fait voir, qu'ils soient assez puissans pour prévenir l'inflammation, appaiser les douleurs, fondre les engorgemens, détruire l'acrimonie; enfin, éteindre cette espece d'irritabilité, que les émolliens ne feroient qu'augmenter. Dans cette intention, les sels neutres, les préparations de plomb, les différentes especes de *baumes*, naturels ou dépouillés de leur propriété échauffante; les *gommes*, l'*opium*, les *huiles essentielles* rectifiées; les *liniments anti-septiques*, le *quinquina* en cataplasme, l'*alun*, l'*eau froide*, l'*esprit-de-vin*, & une foule d'autres remedes, méritent d'être préférés les uns aux autres, dans telle ou telle circonstance; & les différentes combinaisons qu'on en fait, produisent nécessairement des

effets distincts, & qui leur sont particuliers (1) ».

« L'aspect que présente une plaie, & les symptômes qui l'accompagnent, indiqueront toujours, à un observateur attentif, l'état exact du malade. Ils le dirigeront dans le choix qu'il doit faire de remèdes internes, & dans la combinaison de ces remèdes. Ceux qui sont familiarisés avec le traitement des maux vénériens, reconnoîtront bientôt un ulcère de ce genre à l'aspect qu'il présente; & ils verront sur le champ la méthode qu'ils doivent suivre pour le guérir. Il en est de même de tous les autres ulcères. Le *quinquina*, le *fer*, l'*opium*, l'*enula-campana*, le *mercure*, le *nitre*, les

(1) L'huile douce & récente, soit sous sa forme liquide, soit modifiée avec la cire ou le diachilon, est un remède externe utile à diverses sortes de plaies. L'huile est une espèce de *pus* artificiel, qui fortifie les plaies tendres & délicates. Lorsque l'humeur de la plaie est âcre, elle occasionne de la douleur & des accidents: dans ce cas, l'huile qui se mêle à cette humeur, corrige cette qualité pernicieuse, & procure du soulagement. Mais quand la matière est très-abondante, & qu'elle est d'une qualité douce, la charpie sèche vaut mieux que l'huile, parce qu'elle absorbe l'humidité surabondante, & qu'elle tient la plaie propre, en même-temps qu'elle lui donne du ton. Il faut que cette charpie soit légère & mince vers le milieu, & qu'elle ne couvre pas les bords de la plaie, crainte qu'elle n'y adhère, & qu'on ne puisse l'enlever facilement.

acides, l'eau de chaux, & beaucoup d'autres remèdes ont prouvé leur utilité dans les ulcères; mais dans quelle espèce chacun d'eux convient-il? C'est ce qu'il est impossible de spécifier. L'aspect de l'ulcère peut seul déterminer ce point; & à moins que l'on ne soit parvenu, à force d'attention, à distinguer tous les ulcères les uns des autres, & les effets de ces différents remèdes sur chacun d'eux, toutes les méthodes que l'on proposeroit seroient conjecturales & incertaines ».

« Les Médecins, ainsi que les Chirurgiens, doivent s'attacher au pansément des plaies, puisque la seule manière de panser fait qu'avec le même remède, on peut souvent avancer ou retarder une guérison. Par exemple, on voit, chez quelques sujets, le cérat astringent, quoique bien préparé, entretenir la suppuration, s'il est appliqué épais, tandis que si l'on n'en met qu'une couche légère sur de la charpie, & si on le fait sécher avant que de l'appliquer, il les guérit. Il en est de même des digestifs. Différents degrés de pression, produisent encore des effets très-différents sur les plaies, &c. (1). »

(1) La guérison des plaies est l'ouvrage de la constitution, & dépend de l'action interne, plutôt que des qualités spécifiques des onguents. Ces derniers remèdes, quand ils sont de qualité douce & émolliente, que d'ailleurs ils

SECTION IV.

Réflexions de M. POTT, sur la nécessité de l'amputation dans certains cas.

« JE suis convaincu, dit M. POTT, que la nécessité de l'amputation, dans certains cas, est reconnue & fondée sur des principes aussi fixes & aussi raisonnables que celle d'aucune autre opération de Chirurgie. Il y a quelque temps qu'une doctrine contraire se répandit à la faveur d'un langage fort ingénieux, mais fort hardie, & accompagnée de réflexions très-indécentes & très-fausses sur la profession, en général, & en particulier sur les Chirurgiens des Hôpitaux. Je crains qu'une telle doctrine n'ait fait un tort réel à l'humanité, en ce qu'elle a pu servir de prétexte à l'ignorance & à la pusillanimité, & favoriser les desseins des gens mal intentionnés. »

« Les hommes ne jugent souvent que d'après les événements. Ces événements sont-ils heureux,

sont récents, sont du bien en ce qu'ils humectent la partie, & la défendent de l'impression de l'air. Mais quand ils sont rances, ils deviennent nuisibles, quoique composés d'ingrédients très-doux & innocents.

ils

ils constituent un droit imprescriptible. S'ils sont malheureux, on les rejette presque toujours très-injustement sur quelque défaut de conduite ou de connoissance ».

« Il y a plusieurs cas, dans lesquels, eu égard à certaines circonstances, l'amputation peut devenir nécessaire, pour sauver la vie du malade : mais je les réduirai à quatre.

1°. Les fractures composées.

2°. Quelque genre de scrophule dans les jointures.

3°. Quelque genre d'anévrisme.

4°. La carie de toute la substance de l'os, ou des os qui entrent dans la composition d'un membre. »

« Dans tous ces cas, & dans chacun d'eux en particulier, il peut arriver, & il arrive quelquefois que l'amputation d'un membre peut sauver la vie du malade. »

« Je serois très-fâché d'avoir à me reprocher d'être assez ignorant ou assez inhumain, pour conseiller l'amputation, avant que d'avoir scrupuleusement essayé tous les autres moyens, & examiner si elle ne seroit pas infructueuse. Quand je vois qu'on donne le nom de spécifique à des baumes, à des fomentations particulières, &c. je ne puis qu'être indigné de trouver des hommes aussi foibles ou aussi mal intentionnés ».

« Si, dit M. POTT, dans un autre endroit de son Ouvrage, m'étant trouvé quelquefois dans la nécessité de contrarier les opinions de quelques Chirurgiens d'un mérite reconnu, je l'ai fait avec décence & avec honnêteté, je n'ai pas besoin d'apologie. L'honneur de notre art, & la bonne opinion que doivent avoir d'eux-mêmes ceux qui l'exercent noblement, souffrent toutes les fois que nous avons une déférence aveugle pour un Praticien quelconque, puisqu'elle nous prive de l'usage de notre propre jugement, & de cette liberté, nécessaire pour exposer franchement le résultat de nos recherches & de nos expériences. »

La justesse de cette réflexion, est faite pour être sentie par quiconque a la raison pour guide.

Non mihi, sed rationi.



OBSERVATIONS

Sur l'origine de l'Art de la Chirurgie en général, & sur la Chirurgie médicale en particulier (1).

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la Chirurgie en général.

1°. **L**E but essentiel de la Médecine est de guérir ou de prévenir les maladies. Les premiers Médecins tâchèrent de parvenir à ce but par trois moyens; savoir, les aliments, les remèdes & l'application de la main, ou l'usage des instruments: quelquefois ils employoient les uns & les autres ensemble, selon que les circonstances l'exigeoient. Ces moyens sont autant de branches ou de divisions de l'art de guérir. Ils nommerent la première *diète* ou *diététique*, la seconde *pharmaceutique*, & la troisième *chirurgicale*.

(1) Voyez le *système général* d'HEISTER.

La Chirurgie est une branche très-importante & très-nécessaire à l'humanité, puisque par son moyen, on guérit un grand nombre de maladies graves, telles que les plaies, les fractures, les luxations, & nombre d'autres auxquelles la partie diététique & la partie pharmaceutique de la Médecine n'apporteroient en général que peu, & quelquefois point du tout de soulagement.

Mais, pour mettre dans tout leur jour l'excellence & la nécessité de la Chirurgie, il suffit de faire observer que les autres arts n'ont pour but que les commodités de la vie, tandis que la Chirurgie est d'une nécessité journalière pour la conservation de la vie & de la santé. Cette nécessité est mise en évidence, sur-tout dans les cas de blessures reçues à l'armée, où une foule de Militaires périroient d'hémorrhagies ou de tout autre accident, s'ils n'étoient soulagés, & arrachés des bras de la mort par la science du Chirurgien; & il n'y a pas de doute que plus ces braves gens auront de confiance dans cette science salutaire, & plus ils apporteront de courage dans les combats.

2^e. La Chirurgie, dit CELSE, est cette branche de la Médecine, qui nous enseigne les moyens de guérir ou de prévenir les maladies, par le secours de la main ou des instruments, ou par l'application des remèdes externes. Celui qui se destina à guérir par l'administration des remèdes in-

ternes, & en prescrivant les regles d'une diete salutaire, fut appellé *Médecin*: cette distinction du Médecin & du Chirurgien est cependant moderne, puisqu'elle étoit inconnue des anciens, chez lesquels les deux professions étoient exercées par la même personne, comme il le paroît évidemment par les écrits d'HOMERE, d'HIPPOCRATE, de CELSE, & de beaucoup d'autres.

A R T I C L E P R E M I E R.

Division de la Chirurgie.

On a distingué, dans la Chirurgie, deux parties; la théorie & la pratique. Considérée sous le premier rapport, c'est une science: c'est-à-dire, quand un homme a étudié, & qu'il s'est instruit des regles de la Chirurgie, & des raisons sur lesquelles sont fondées ces regles; qu'il connoît les meilleures méthodes de traiter les maladies qui demandent le secours de la main; qu'il fait de quelle maniere les opérations doivent être faites, & cependant qu'il n'opere pas, cet homme possède la science appelée théorie chirurgicale, ou *Chirurgie médicale*. Et cette science, tout Médecin, qui veut passer pour instruit, doit la connoître parfaitement, par intérêt pour ses malades, à qui

il doit être en état de donner des conseils dans toutes les circonstances.

La Chirurgie , considérée sous le second rapport , est appelée *pratique*. Le Chirurgien-Praticien est celui qui possède éminemment l'art de manier , avec adresse , les instruments pour faire les opérations. Le plus grand nombre des Praticiens modernes , se sont contentés des connoissances de la première partie de la Chirurgie , laissant l'exercice de la pratique à des Charlatans , ou à des coureurs ignorants , ce qui est certainement un grand mal !

A R T I C L E I I.

Origine de la Chirurgie.

Le lien étroit qui unit la Médecine à la Chirurgie est , selon moi , un argument qui prouve que l'origine , les progrès & le sort de l'un & de l'autre ont toujours été les mêmes ; quoique je ne puisse m'empêcher de croire avec CELSE & d'autres Médecins , que la Chirurgie ne soit plus ancienne que toutes les autres branches de la Médecine , étant née avec le monde , pour ainsi dire , & par conséquent la vraie mere de la Médecine. Plus les hommes étoient près de leur origine , plus

ils étoient éloignés de commettre des excès de quelque genre que ce soit; & par conséquent de contracter des maladies internes (a).

La force primitive de l'homme, tant qu'elle n'a pas été altérée par l'intempérance, l'a mis dans le cas de n'avoir pas besoin de médicaments; tandis que, dans ces mêmes premiers temps, l'homme fut exposé à des accidents extérieurs, tels que des contusions, des blessures, des plaies, &c. qui demanderent l'assistance de la main. Ces premiers hommes apprirent donc naturellement à tirer une épine, à arrêter une hémorrhagie, à faire des observations, qu'ils graverent dans leur mémoire, & dont ils tenoient note pour leur avantage particulier, & pour celui de la postérité.

Aussi cette profession salutaire tire-t-elle sa source d'expériences obscures, grossières & communes. Mais peu-à-peu elle fit des progrès, & parvint à la perfection qu'elle a aujourd'hui & qu'elle doit aux travaux, à l'industrie, à la sagacité des hommes de génie qui l'ont professée.

(a) L'Auteur ne fait pas attention à l'intempérie de l'air, à la qualité des aliments, aux variations des saisons, &c. qui ont, dans tous les temps & dans tous les pays, été des causes très-fréquentes de maladies internes. Si l'on réfléchit sur ces vérités, il sera difficile de décider si la Médecine est fille de la Chirurgie, comme M. CLARE l'avance ici d'après CELSE.

ARTICLE III.

*Qualités naturelles & acquises , nécessaires à un
Chirurgien.*

Voyons maintenant quelles doivent être les qualités nécessaires à un Chirurgien. D'après CELSE, il faut qu'il soit dans la vigueur de l'âge ; qu'il ait la main forte, saine, & qui ne tremble jamais ; qu'il soit aussi adroit de la main gauche que de la droite ; qu'il ait la vue claire & nette ; qu'il ait l'ame forte ; qu'il soit incapable de se laisser attendrir, de sorte qu'il ne puisse être touché des cris du malade ; qu'il ne précipite pas une opération plus que le cas ne l'exige, & qu'il n'incise pas moins que cela n'est nécessaire. Enfin, qu'il agisse à tous égards, comme s'il n'étoit en aucune manière touché de la situation du patient ». Mais je voudrois aussi qu'il se conduisît de manière qu'il ne se rendît jamais coupable de témérité ou de cruauté, & qu'il prît les plus grandes précautions pour ne pas causer de douleurs inutiles (a).

Je fais que les deux dernières qualités, dont je viens de faire mention, ne suffisent point du

(a) Voyez la Préface de ces Observations, page 130.

tout en elles-mêmes pour rendre un Chirurgien parfait ; mais aussi , il y en a d'autres que CELSE a passées sous silence , & qui lui sont autant utiles que nécessaires. Personne ne peut exceller en Chirurgie qu'il ne soit doué d'un bon esprit , auquel doivent se joindre des connoissances très-profondes en Anatomie & en Médecine. S'il possède ces deux branches de l'art , non-seulement il jugera avec sagacité des causes & des symptomes de la maladie , pour laquelle il est appelé , mais encore il verra promptement quelles sont les meilleures méthodes dont il doit faire usage , eu égard à l'administration des remedes , & à l'emploi des instruments qu'exige cette maladie ; tandis qu'au contraire , ceux qui sont privés de ces connoissances , tombent tous les jours dans des fautes capitales.

Munis de ces connoissances fondamentales de la Chirurgie , les Eleves doivent assister avec assiduité aux leçons des Professeurs , & lire avec zele , les Ouvrages qui traitent de cet art. Aussi ceux qui prétendent à la perfection , ne se contentent-ils pas des maladies qui se présentent dans leur pratique privée , ils fréquentent encore , avec constance , les Hôpitaux , de sorte que par ce moyen , ils voient en une année plus de malades qu'ils n'en verroient , sans cela , dans tout le cours de leur vie. Mais , pour faire de très-

grands progrès dans l'étude de la Chirurgie , il faut prendre la peine de distinguer les différents genres de maladies , pour lesquelles nous sommes appellés ; ensuite quelle est la méthode que les gens de l'art les plus habiles ont employée pour les traiter , & avec quel succès elles ont été traitées. C'est quand on est préparé par des observations de ce genre , souvent renouvelées , & qu'on est aidé des conseils de bons Maîtres , qu'on peut enfin essayer de manier l'instrument , d'abord sur le cadavre , ensuite sur des malades : car cette sentence usée a toujours sa force : *On ne devient pas Artiste par la lecture , la méditation ou la dispute , mais par la Pratique.*

Les Chirugiens doivent éviter toute apparence de rudesse dans les manieres , & de mal-propreté dans les vêtements. Car l'affabilité & la propreté ont ici d'excellents effets , comme dans tous les états.

Nous recommandons beaucoup de travail & d'applications aux Eleves de cet art important. Il ne leur faut pas seulement la force du corps , il leur faut encore de la fermeté dans l'esprit , afin qu'ils ne soient pas affectés des désagrémens qu'ils font dans le cas d'essuyer , & avec lesquels le temps & l'habitude les familiarisent. Enfin , il faut que dans toutes leurs actions , ils n'aient aucun reproche à se faire , & que leur conduite n'ait pour

but que le soulagement & l'avantage du malade.

A R T I C L E I V.

Maniere dont le Chirurgien doit se conduire auprès des Malades.

Si la maladie est de nature à exiger une opération, le Chirurgien doit en prévenir à temps le malade, & avoir son consentement avant que de l'entreprendre (1). Dans les cas très-difficiles, il ne doit pas seulement avoir en vue le bien du malade, il faut encore qu'il appelle en consultation des Médecins avant que de procéder à l'opération, afin de se mettre à couvert du blâme qui retomberoit sur lui en cas d'accident.

Il faut que le Chirurgien ait son appareil tout prêt; qu'il cache au malade ce qui pourroit l'effrayer, & qu'il mette dehors les spectateurs inu-

(1) Le consentement du malade doit toujours être obtenu avant une opération telle qu'elle soit. Il n'est aucune espèce de principe qui puisse justifier une conduite contraire. Il y a quelques années, qu'un Juré d'Angleterre, qui a été très-affecté d'une affaire semblable, adjugea des dommages considérables à un plaignant, dont les prières répétées ne purent engager un Chirurgien, ou son aide, à se défaire d'une opération, qui annonçoit dans l'opérateur, autant de cruauté que d'ignorance.

tiles. Pendant qu'il opère, il doit encourager le malade jusqu'à la fin, & le traiter avec douceur & avec affection. Il faut qu'il use de diligence, mais non pas de précipitation; qu'il évite d'occasionner des douleurs superflues, & des accidents irrémédiables. S'il se conduit d'après ces préceptes, il est sûr d'obtenir la confiance du malade, & de ceux qui l'entourent.

L'opération faite, le sang arrêté, la plaie pansée, & la partie placée dans la situation la plus convenable & la moins pénible, il faut prescrire un régime approprié, & que l'appartement du malade soit bien aéré. Il faut le mettre en garde contre toute espèce de passions, si nuisibles à la santé, & qu'il voie le moins de monde qu'il est possible.

Il est du devoir d'un homme prudent & sage, de déclarer, d'après sa conscience, ce qu'il pense du véritable état du malade; s'il est susceptible ou non de guérison. S'il est en danger, il faut qu'il en avertisse les parents. Car dans les cas même désespérés, il faut qu'il emploie auprès du malade, le langage de la consolation, & qu'il le flatte encore de l'espérance de guérir; parce que la crainte rend les maladies infiniment plus fâcheuses, tandis que l'espérance de se rétablir & la tranquillité de l'ame font tant de bien, que si l'on ne peut pas dire qu'elles guérissent, au moins

Faut-il convenir qu'elles rendent le mal plus supportable.

A R T I C L E V.

Importance de la Chirurgie.

L'extrême importance de la Chirurgie se montre dans tout son jour, autant par ce que nous venons de dire, que par la nécessité où se trouvent souvent les Médecins, d'appeller cet art à leur secours, non-seulement pour des maladies externes, auxquelles seules quelqu'un voudroit réduire la Chirurgie, mais même pour des maladies internes, telles que la *cataracte*, la *pierre dans la vessie*, la *suppression d'urine*, & une infinité d'autres, que les remèdes & un régime approprié, ne sont pas capables de guérir.

Il n'est personne assez osé pour prétendre que la Chirurgie doive être rejetée comme un art inutile. Ce seroit le trait de folie le plus caractérisé, puisque les accidents les plus graves, tels que les fractures, &c., sont évidemment guéris par les secours qu'elle procure (a). « Les effets de la Chirurgie, dit CELSE, sont plus manifestes, plus susceptibles d'être sentis, que ceux d'aucune

(a) Voyez cependant ci-après page 212, l'observation rapportée d'après le Docteur HUNTER.

autre branche de la Médecine. Car, dans les maladies internes, la nature & les circonstances peuvent beaucoup, & tels remèdes ont quelquefois de bons effets, tandis que dans d'autres temps ils n'en ont aucun, de sorte qu'on ne fait à quoi attribuer le rétablissement de la santé. Mais dans les accidents qui exigent le secours de la main, les bons effets sont si évidents qu'on n'en peut douter ». Tout ce qu'on avance ici est prouvé par la manière avec laquelle on arrête les hémorragies, on fond les tumeurs, on détruit d'autres désordres qui demandent absolument la main d'un Chirurgien instruit.



S E C T I O N I I.

*De la Chirurgie médicale, appliquée à quelques
maladies.*

A R T I C L E P R E M I E R.

Des plaies en général (a).

ON définit une plaie, dont tout le monde connoît le caractère, une division de parties molles externes du corps, faite par un instrument quelconque.

§. I.

Symptomes que présentent les plaies en général.

Outre la division des parties, les plaies sont ;

(1) Quoique la seconde Section de la première Partie de ces *Observations* porte le même titre ; il est cependant facile de voir que la répétition n'existe que dans le titre même, & que les *plaies* sont considérées ici sous un tout autre aspect. Voilà la raison qui nous a portés à ne pas rapprocher ces deux articles, & à les laisser chacun à leur place.

en général, accompagnées d'effusion de sang, & quelquefois d'accidents plus considérables. Car il peut arriver, quoique rarement à la vérité, que les parties déchirées perdent, sinon en totalité, du moins en partie, l'exercice de leurs fonctions naturelles, relativement à leurs différents usages, & aux degrés divers d'intensité que présente la blessure reçue. C'est même d'après cette possibilité qu'il faut toujours se conduire dans l'opinion qu'on doit avoir d'une plaie, & dans le pronostic qu'on doit en porter, qu'elle devienne mortelle ou non. Aussi celui qui est parfaitement instruit de l'anatomie, est-il en état de prononcer un jugement très-exact des suites que peut avoir une plaie, dans quelque partie du corps que ce soit.

1^o. *Symptomes des plaies légères.*

Les plaies légères, c'est-à-dire, qui ne sont point accompagnées de l'incision d'une veine, d'une artère, d'un nerf ou d'un tendon considérable, présentent ordinairement les phénomènes suivans. D'abord la plaie ne paroît qu'une ligne rouge, tracée sur la partie frappée : mais dès qu'elle est dilatée, le sang en sort aussi-tôt en plus ou moins grande quantité, relativement à la grandeur & au nombre des vaisseaux blessés. L'écoulement de sang s'arrête bientôt de lui-même, & le sang,
coagulé

coagulé dans la plaie, forme une croûte. Les lèvres commencent à paroître rouge; elles se gonflent, & sont accompagnées de quelques douleurs & d'inflammation.

2°. *Symptomes des plaies profondes.*

Si la plaie est considérable, il survient presque toujours une fièvre le troisième ou quatrième jour. Plutôt ou plus tard, on apperçoit une humeur blanchâtre, de consistante glutineuse & huileuse, qu'on appelle *pus* ou matière. Aussi-tôt qu'elle est manifestée, on voit ordinairement la fièvre, les douleurs, &c. disparoître entièrement. Tels sont les symptomes que présente une plaie qui marche vers la guérison. De nouvelles chairs s'élevent du fond de la cavité, & la cicatrice se forme.

Dans les plaies profondes, il faut examiner s'il n'y a que des parties grasses ou charnues de blessées; ou si l'instrument n'a pas attaqué quelques gros vaisseaux, ou quelqu'autre partie interne environnante, &c. C'est l'anatomie qui nous fournit les premières connoissances, dont nous avons besoin dans ce cas, puisqu'elle nous donne la véritable position de chaque artère, de chaque nerf, de chaque tendon, de chaque viscère, de chaque intestin, &c. Il faut bien s'informer dans quelle

posture étoit le malade lorsqu'il a été frappé, & dans quel temps de la journée il l'a été, afin d'être en état de juger des parties qui ont souffert, & jusqu'à quelle profondeur l'arme ou l'instrument a pénétré. La position dans laquelle étoit la personne qui a frappé, & la forme de l'arme qui a fait la blessure, en indiqueront le caractère, & jusqu'à un certain point la profondeur.

3^o, *Symptomes que présentent les plaies, relativement aux parties blessées.*

Dans les plaies du bas ventre, si l'on voit le chyle fortir par la blessure, on ne doit pas douter que l'estomac, ou les *intestins greles*, ou les *vaisseaux lactés* ne soient blessés; si ce sont les excréments qui se font jour à travers la plaie, alors on peut assurer que les *gros intestins* ont été attaqués. De même, lorsqu'on voit couler un sang bilieux, il faut croire que le *foie*, ou la *vésicule du fiel* a été percée. Si l'urine s'échappe à travers la plaie, il est évident que les *ureteres* ou la *vessie* ont souffert. L'urine sanglante indique que la blessure est aux *reins* ou à la *vessie*; le vomissement de sang, qu'elle est dans l'estomac. Les douleurs violentes de ce viscere, accompagnées d'accès convulsif, démontrent qu'un *nerf* est blessé, ou que quelque corps étranger est resté dans la plaie. Lorsque les

sens sont troublés, après une blessure reçue à la tête, il y a beaucoup à craindre le contre-coup dans le *cerveau*. La difficulté de respirer, les douleurs à la poitrine, le hoquet, sont les symptômes d'une plaie dans le diaphragme.

§. II.

Signes pronostics des plaies:

Quand on a examiné une plaie, & les symptômes qui l'accompagnent, avec toute l'attention qu'elle exige, il n'est pas difficile de déterminer si elle est dangereuse ou non; si la guérison sera aisée ou difficile, complete ou incomplete. Les plaies superficielles sont plutôt guéries que celles qui sont profondes: les jeunes gens guérissent plus promptement que les vieillards, & sur-tout que les hydropiques, que les pulmoniques, que les scorbutiques, &c.

C'est un mauvais signe, dit HIPPOCRATE, si, dans une plaie considérable, il ne survient pas de gonflement. Ce que CELSE explique de la maniere suivante. Lorsque le gonflement, qui survient à une plaie, est excessif, c'est un mauvais signe: mais s'il n'en survient aucun, le signe est très-mauvais. Dans le premier cas, c'est une preuve que l'inflammation est grande: dans le second, que les forces

de la Nature sont languissantes. Il est donc avantageux qu'à une plaie grave, il survienne un gonflement.

§. III.

Division des plaies.

On divise les plaies en trois classes : la première comprend celles qui sont mortelles par elles-mêmes ; la seconde, celles qui seroient mortelles, si l'art ne venoit au secours du malade ; & la troisième, celles qui deviennent mortelles par accident, ou par un mauvais traitement, quoiqu'elles soient susceptibles de guérison par elles-mêmes.

1°. *Plaies qui sont mortelles.*

Une plaie, qui est accompagnée de la rupture d'un gros vaisseau sanguin, cause souvent une mort subite ; telle est celle du cœur, ou d'un autre viscere considérable. On peut, dans ce cas, la regarder justement comme incurable, puisqu'on ne peut y remédier, ni par les astringents, ni par les ligatures, &c. On regarde comme également mortelles, celles qui bouchent entièrement, ou qui suppriment le passage des esprits animaux vers le cœur. Telles sont les plaies du cerveau, de la moëlle alongée ; telles sont encore celles occa-

fionnées par quelques coups violents sur le *cerveau*, & toutes celles qui privent entièrement le blessé de la respiration. Les plaies qui interceptent le cours du *chyle* vers le *cœur*, ne sont pas moins incurables : par exemple, celles de l'*estomac*, des *intestins*, &c.

Il ne faut pas oublier de rapporter à cette classe, les plaies des parties membraneuses de l'abdomen & des viscères qui contiennent un fluide excréteur, comme la *vesse*, la *vésicule du fiel*, &c.; les fluides qu'ils contiennent, une fois répandus dans la capacité du ventre, ne peuvent être évacués d'une manière convenable; ils corrodent facilement les parties internes. Comme il est très-difficile d'y porter remède, ces plaies sont rangées dans le nombre de celles qui sont incurables.

2°. *Plaies qui sont susceptibles de guérison.*

La seconde classe comprend les plaies qui deviennent mortelles, si on les néglige, & si elles sont abandonnées à la Nature. Telles sont celles qui causeroient une mort subite, si le malade n'étoit promptement secouru, mais qui peuvent être guéries par un habile Chirurgien appelé à temps. Par exemple, les plaies d'un gros vaisseau sanguin externe, auquel on peut appliquer la ligature, &c. La mauvaise constitution du blessé s'op-

pose souvent à la guérison de plaies qui auroient été faciles à guérir, chez un sujet bien constitué. Delà nous voyons souvent une légère piquure à la main ou au pied d'un hydropique, être suivie de gangrene, & devenir mortelle, quoique le Chirurgien ne néglige aucun moyen connu pour la prévenir. Je fais bien que quelques Médecins estiment tous ces accidents comme absolument mortels; mais je crois qu'ils auroient beaucoup plus de raison d'en porter un pronostic moins fâcheux, & de regarder ces plaies comme douteuses. Les principes que nous venons d'établir, doivent servir de guide aux gens de l'art, appelés en Justice, pour prononcer sur les suites & sur le sort des plaies.

§. IV.

Traitement des plaies.

Puisque les plaies sont une solution de continuité, dans quelque partie du corps, la réunion de ces parties paroît être la principale indication à remplir. Mais, comme elles sont de différents genres; qu'il y en a de superficielles & de légères, de profondes & de dangereuses; ces variétés apportent de la différence dans la manière de les traiter.

1°. *Traitement des plaies légères.*

La guérison des plaies légères se fait, en général, avec la plus grande facilité. Il suffit d'appliquer un peu de charpie sur la partie, & de maintenir l'appareil avec un emplâtre. On le renouvelle une ou deux fois par jour; & les levres de la plaie, étant rapprochées, s'unissent en peu de temps; aussi le Chirurgien s'occupe-t-il rarement de ces plaies légères.

2°. *Traitement des plaies profondes.*

Quant aux plaies profondes, & qui sont accompagnées de quelque danger, il faut commencer par les nettoyer du sang coagulé & des mal-propres : il faut, avec les doigts, ou s'il est absolument nécessaire, avec un instrument convenable, en extraire les corps étrangers, comme les balles, les fragments de verre, &c. L'hémorrhagie doit être arrêtée au premier pansement. Il faut rapprocher autant qu'il est possible, les levres de la plaie, & les maintenir dans cette position, pour que la cicatrice ne soit pas difforme.

Si le malade est affoibli par l'hémorrhagie, il faut différer l'extraction des corps étrangers, &c

soutenir ses forces par des cordiaux appropriés. Il faut encore suspendre cette extraction, s'il y a à craindre de blesser un gros vaisseau sanguin, ou un nerf considérable. Il faut attendre que le malade ait repris des forces, & que la plaie se soit dilatée par la suppuration. Lorsqu'on voit qu'on ne peut extraire les corps étrangers sans déchirer les parties, il faut sur le champ dilater la plaie avec l'instrument.

Le premier appareil doit être levé sans effort, sur-tout lorsqu'il y a eu hémorrhagie. Il faut le laisser jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même; ce qui arrive dès que la suppuration est établie. Cette précaution est le moyen d'éviter au malade des douleurs, & une nouvelle hémorrhagie. (Voyez ci-devant page 146.)

2^o. *Régime qu'il faut prescrire aux blessés.*

Il faut que le malade observe un régime exact: car rien n'est plus propre à former une bonne constitution, laquelle même peut être l'effet d'un régime régulier. Il faut qu'il respire un air tempéré. Ceci est d'une grande conséquence dans toutes les plaies, dans celles de la tête sur-tout. L'appartement qu'il occupe, doit être à l'abri du tumulte & du mouvement.

Pour peu que le blessé soit échauffé ou conf-

ripé, il faut lui tenir le ventre libre, à quelque prix que ce soit, sur-tout dans les plaies de la tête; mais il ne faut employer que des laxatifs très-doux, tels que les pruneaux, les pommes cuites, &c. On ne lui donnera aucun aliment de difficile digestion; & il faut écarter avec soin tout ce qui seroit capable d'exciter de vives passions.

4^e. *Des hémorrhagies dans les plaies. Cas où il faut laisser couler le sang.*

Il y a quelques cas où l'écoulement du sang ne doit point être arrêté : par exemple, chez les jeunes gens, chez les personnes pléthoriques, ou quand la blessure a été reçue dans le temps que le malade étoit pris de vin, ou dans un accès violent de quelque passion. Laisser couler le sang aussi long-temps qu'on peut le faire, sans exposer la vie du blessé, c'est le moyen de faire tomber l'inflammation, les douleurs & la fièvre; c'est même le moyen de prévenir ces accidents.

Cas où il faut arrêter le sang, & moyens de l'arrêter.

S'il n'y a aucun vaisseau considérable de blessé, la charpie sèche, aidée d'une bande, est le meilleur remède; & souvent elle réussit mieux que

des moyens plus actifs. Si l'on n'a pas de charpie, on fera des aspersions astringentes avec l'eau froide; ou bien l'on appliquera, sur la plaie, des compresses imbibées de vinaigre. Mais lorsque l'hémorrhagie est telle que la vie du malade est en danger, pour la lui conserver, il faut faire usage du *tourniquet*, ou comprimer le vaisseau, ou faire une ligature; & si la plaie est considérable, la fermer par le moyen de l'éguille, en faisant une suture.

5°. *De l'usage des sutures, dans les plaies.*

On donne le nom de *suture sèche*, à celle que l'on pratique au moyen de l'emplâtre agglutinatif. On l'emploie pour les plaies récentes, légères, sur-tout pour celles du visage; & on devroit en user toutes les fois qu'on la jugeroit capable de tenir les levres de la plaie rapprochées, parce qu'elle n'occasionne aucune cicatrice. Lorsque les levres d'une plaie ne peuvent être rapprochées par le moyen de la suture sèche, ou qu'il y a des morceaux de chairs pendants, comme dans les plaies du front, des joues, du nez ou des oreilles, on a recours à l'éguille, avec laquelle on forme ce qu'on appelle une *vraie suture*.

Dès qu'il se manifeste une matière blanche & claire, il faut panser la plaie tous les jours, ou

tous les deux jours. A chaque pansement , on essuie le *pus* d'une main légère , parce qu'il vaut infiniment mieux en laisser , que d'irriter la plaie ; ce qui arriveroit , si l'on vouloit l'épuiser entièrement ; car tenter de tarir le *pus* jusqu'à sec , c'est vouloir s'opposer à la régénération des chairs , tandis qu'un peu de matiere laissée dans la plaie , fait l'office de baume ou d'huile , & tient les parties humectées. En suivant scrupuleusement ces préceptes , on voit les nouvelles chairs se produire , & la plaie se fermer.

La charpie seche , & une bande convenable , peuvent même favoriser la cicatrice , étant capables de réprimer les nouvelles chairs : quand elles ne suffisent pas , on fait usage de poudres ou de baume desséchants ; & si ces derniers remèdes ne réussissent pas encore , on emploie des caustiques doux , dont il y a plusieurs especes (1).

ARTICLE II.

Des plaies de la Tête en général.

Il n'est pas de plaies plus dangereuses que cel-

(1) La pierre infernale est , sans contredit , le meilleur , puisqu'elle ne produit pas d'escarre , & qu'elle donne à la plaie un aspect fleuri.

les de la tête, parce que la plus légère blessure du cerveau, produit souvent les symptômes les plus effrayants, & même la mort. L'on voit même des blessures qui ne pénètrent point dans le crâne, qui sont seulement l'effet d'une chute légère, ou d'un coup porté par un instrument émoussé, occasionner quelquefois la rupture d'un vaisseau sanguin interne, qui a les suites les plus fâcheuses. (Voyez ci-dessus pages 180 & 181.)

§. I.

Symptomes des plaies de la Tête.

1°. *Signes par lesquels on reconnoît une forte contusion à la tête.*

Les contusions fortes à la tête sont reconnoissables à la tumeur, à la mollesse des parties affectées, à la séparation des téguments d'avec les os, & à un amas de sang coagulé, qui s'est accumulé sous la peau. Dans ce cas, il faut travailler à diviser, à résoudre ce fluide amassé, soit en appliquant des remèdes externes incisifs, soit en lui procurant une issue, au moyen d'une incision faite avec l'instrument (1), soit en tâchant

(1) Le sang extravasé est ordinairement résorbé, tôt ou tard, dans la circulation. Ces tumeurs exigent donc rarement l'incision.

de solliciter une suppuration par le secours des cataplasmes, &c.

2°. *Signes qui indiquent une fracture, même une fêlure au crâne.*

Les signes les plus certains d'une fracture au crâne, sont les symptômes violents qui surviennent immédiatement après l'accident, tels que les douleurs vives, les vomissements, les vertiges & les bourdonnements dans les oreilles. S'il arrive qu'en même-temps le blessé perde du sang par le nez ou par les oreilles; si les sens & la raison sont absolument perdus; s'il y a un assoupissement continuel, la fracture au crâne n'est plus douteuse, elle est certaine. Peu de jours après que la blessure a été reçue, il se fait un écoulement de matière claire & fétide: vers le septième jour, les téguments se séparent des os. Il survient bientôt des spasmes, l'assoupissement, la perte du mouvement, le froid des extrémités, la perte de la voix, l'apoplexie, & enfin la mort.

Tous ces accidents peuvent être l'effet de la fêlure la plus imperceptible du crâne. Nous en voyons un grand nombre d'exemples dans les livres de Chirurgie. C'est ce qui doit nous porter à user de grandes précautions, lorsque nous sommes appelés pour donner notre avis sur les

suites des plaies à la tête : nous ne devons jamais en promettre la guérison, quoiqu'au premier coup-d'œil la plaie paroisse très-légère.

Les contusions, les fêlures, les dépressions & les fractures du crâne, sont souvent accompagnées de la rupture d'un ou de plusieurs des vaisseaux sanguins distribués sur la dure mere. Le sang qui, dans ce cas, se répand dans le cerveau, opprime cet organe, & en trouble les fonctions; il y occasionne des douleurs, d'autres accidents, & enfin la mort, à moins que le malade ne soit secouru à temps. Ces symptômes s'observent fréquemment après un coup violent à la tête, quoique le crâne ne soit pas fracturé (1). Dans ces cas, le sang se répand, soit entre le crâne & la dure mere, soit entre la dure & la pie mere, soit entre la pie mere & la substance du cerveau, soit enfin entre les sinus & les sinuosités du cerveau même; & chacun de ces accidents est accompagné

(1) Lorsqu'un os cède, & qu'il est fracturé, la force du coup est transmise au cerveau dans un degré léger, & le contre-coup est en conséquence moins dangereux. Mais lorsque l'os ne cède point sous le coup, & qu'il reste entier, le choc est communiqué à la dure mere, & le cerveau essuie un contre-coup plus ou moins violent, en proportion de la force avec laquelle le coup a été porté. *Observations de LEDRAN.*

de dangers, qui font d'autant plus à redouter, que le sang a pénétré plus profondément.

3^e. *Signes qui peuvent faire soupçonner du sang extravasé dans le crâne.*

Nous pouvons soupçonner que le sang est extravasé dans la cavité du crâne, si le malade éprouve les symptômes suivants dans toute leur violence : c'est-à-dire, s'il est affecté de la perte du sentiment & du mouvement; s'il y a écoulement de sang par la bouche, par les oreilles & par le nez; si les yeux sont très-enflammés; s'il survient des vomissements; & si, pendant la rémission de ces symptômes, le malade se plaint de pesanteur à la tête, d'assoupissement, de vertige, de la perte de la vue, de spasmes, & d'autres accidents de ce genre.

§. II.

Signes pronostics des plaies de la tête.

Lorsque l'extravasation du sang est très-considérable, le malade meurt sur le champ; quand elle est légère, ou qu'au moins elle n'affecte pas le cervelet, la vie subsiste; mais les symptômes d'oppression, rapportés ci-dessus, se manifestent,

quelquefois très-lentement, & un grand nombre de malades, qui sembloient d'abord n'avoir été blessés que très-légèrement, meurent quelque temps après, & contre toute attente.

Je ne puis donc me dispenser d'avertir les Chirurgiens, qu'après de violents coups reçus à la tête, ils doivent, bien qu'il ne se manifeste d'abord aucun mauvais symptôme, être très-réservés sur le pronostic, & ne pas trop se hâter de déclarer le malade hors de danger.

Mais quand de violents symptômes succèdent immédiatement à ces fortes de coups, on doit toujours tenir pour certain qu'il y a extravasation de sang, quoique les accidents ne paroissent pas considérables à l'extérieur.

§. III.

Traitement des plaies de la Tête.

Il faut ordonner au malade de porter souvent la main sur la partie offensée, pour indiquer le vrai siège du désordre. Lorsqu'il est découvert, la première indication est d'extraire le sang extravasé, de nettoyer la plaie, & d'en tirer toutes les esquilles, tous les corps étrangers. Beaucoup d'Auteurs conseillent, dans ce cas, l'usage instantané du *trépan*, pour donner jour au fluide épanché;

épanché; mais comme c'est une opération difficile & dangereuse, & que plusieurs malades ont guéri sans son secours, je ne vois pas la raison de le tenter, à moins qu'il ne soit d'une nécessité absolue (1). Je pense donc qu'il seroit mieux d'essayer d'abord ce que peuvent les remèdes atténuants & incisifs.

Dans cette intention, on commenceroit par ouvrir la veine, & par tirer au malade autant de sang que ses forces pourroient le permettre. En abattant ainsi l'*impétus* du fluide sanguin, on prévient une nouvelle extravasation. On donneroit ensuite des purgatifs & des lavements aiguës, pour diminuer la quantité des fluides. Il faudroit fomentier la tête, faire respirer des substances volatiles, & administrer coup sur coup des boissons délayantes. Si ce traitement ne produisoit pas promptement l'effet désiré, il faudroit qu'il fût continué pendant quelque temps, & répéter fréquemment ces remèdes, sur-tout si l'on s'apper-

(1) HEISTER ne paroît pas être beaucoup porté pour le *trépan*; parce que, dit-il, plusieurs malades se sont rétablis sans qu'on l'ait employé. J'ai souvent tenté cette opération cruelle, & je la désapprouve, ayant vu rarement les malades guérir après l'avoir subie. Au reste, les fractures du crâne, & quelques autres réussissent beaucoup mieux à la campagne, que dans les Hôpitaux chargés de malades, ou dans certains quartiers des grandes villes.

cevoit que les symptomes commençassent à être moins violents. L'espece d'opiniâtreté que je conseille de mettre dans l'usage de cette méthode, pourra paroître extraordinaire ; mais ce ne sera que pour ceux qui ignorent les bons effets qu'elle produit, en diminuant la quantité des fluides, & en rétablissant le cours du sang, qui étoit en stagnation.

Si la premiere saignée procuroit du soulagement, il faudroit sur-tout, chez un sujet jeune, fort & vigoureux, la répéter une seconde, & même une troisieme fois, ou jusqu'à ce que le danger fût entièrement éloigné. Mais si malgré ce traitement, les symptomes acquierent de l'intensité, alors il faut avoir recours au *trépan*, afin de donner issue au sang coagulé. Quand on n'a pu s'assurer du siege de l'extravasation, il faut trépaner à différentes places, jusqu'à ce qu'on l'ait rencontré.

A R T I C L E III.

Des Contusions & des Meurtrissures.

Les contusions légères ne sont suivies que de peu ou point de danger, excepté d'un changement de couleur dans la peau, qui même est de peu de durée ; car le sang amassé est bientôt résorbé, & la tache disparoît.

§. I.

Suites des Contusions & des Meurtrissures considérables.

Mais les contusions, avec extravasation dans les parties musculaires, sont ordinairement suivies d'un abcès, ou de la gangrene. Les contusions des parties internes sont extrêmement dangereuses, en raison de leur intensité, & de l'importance des parties pour la parfaite intégrité des fonctions vitales. Il arrive souvent que les malades languissent, & meurent des suites des contusions internes.

§. II.

Traitement des Contusions & des Meurtrissures.

Les meurtrissures légères de la tête & des autres parties, se guérissent par l'application du vinaigre, ou d'autres remèdes résolutifs. Lorsque la contusion est forte, il ne faut pas négliger de donner les remèdes internes, dans l'intention de procurer des évacuations par la transpiration & par les urines. Ces remèdes sont des décoctions, des infusions incisives & atténuantes, qu'il faut faire boire abondamment, & dans un des verres des-

quelles on peut ajouter, avec espérance de grand succès, un gros de savon blanc. Chez les sujets pléthoriques, il ne faut pas oublier d'ouvrir la veine, & de répéter souvent cette opération, comme on l'a dit ci-dessus.

§. III.

Régime qu'il faut prescrire dans les Contusions violentes.

Le malade s'abstiendra de viande & de liqueurs fortes; il ne vivra que de bouillons & de mets liquides. Dans ces cas, le succès dépend du régime sévère, & des évacuations convenables pour favoriser, par la résorption, la rentrée du sang dans le système de la circulation.

ARTICLE IV.

Des Fractures.

§. I.

Moyens de s'assurer de l'existence d'une Fracture.

Pour reconnoître s'il y a fracture dans une partie, il faut s'informer si le malade a perdu entiè-

rement la faculté de la mouvoir, ou s'il ne l'a mise en action qu'avec la plus grande difficulté après avoir reçu le coup; enfin, s'il éprouve de grandes douleurs quand on la touche: toutes ces circonstances portent fortement à suspecter une fracture. Mais pour avoir quelque chose de plus certain, on conseille de prendre dans les deux mains le membre fracturé, de le porter à l'oreille, & d'écouter avec toute l'attention dont on est capable, si, par de petits mouvements répétés, les deux extrémités de l'os ne se choquent pas l'une contre l'autre; & d'observer en même-temps si ces extrémités ne font pas pointe dans quelque partie du membre. On sent qu'il faut apporter dans cet examen le ménagement le plus délicat & le moins fatigant pour le malade.

§. II.

Traitement des Fractures.

Le but principal du Chirurgien, dans les fractures, est d'unir les deux extrémités de l'os fracturé. Pour y parvenir, il faut, 1°. que l'os soit remis dans son état naturel, par le moyen de l'extension & du remplacement de chaque partie 2°. que l'os, remis dans sa situation, y soit maintenu, & qu'on y applique un bandage conven

ble; 3°. que l'on s'occupe à remédier ou à parer aux accidents qui surviennent ordinairement dans ces cas.

Les connoissances anatomiques sont nécessaires pour remplir ces indications. Premièrement, le Chirurgien doit connoître la situation & la structure des os : il doit savoir, si le membre blessé est composé d'un ou de plusieurs os; si ces os sont grands ou petits, égaux ou inégaux; si un ou plusieurs os sont fracturés à la fois. Secondement, il doit savoir quels sont les muscles qui sont dans le voisinage de ces os, quelle est leur situation, quelles sont leurs fonctions; enfin, s'il y a des nerfs ou des vaisseaux sanguins considérables aux environs de la fracture : objets qui tous doivent être examinés avec attention.

Le traitement & la guérison des fractures, en général, ont fait de grands progrès, depuis que HEISTER a publié son livre. Il faut donc étudier cet Auteur, ainsi que M. POTT, dont l'ouvrage présente une foule d'observations judicieuses sur cette matière. « Presque toutes les parties de la Chirurgie, dit ce dernier, ont besoin d'être perfectionnées, & celle des fractures peut-être autant, & même davantage que toute autre; parce qu'elle est une de celles où la soumission générale, & l'adhésion absolue à des règles anciennes, ont empêché que la plupart des Praticiens ne pen-

fassent par eux-mêmes , & les ont attachées à une route battue , dont il étoit non-seulement plus sûr , mais encore plus avantageux pour eux de s'écarter. La méthode de réduire les fractures est susceptible d'une grande perfection : perfection qui prouveroit dans le Chirurgien beaucoup de jugement , d'intelligence & de savoir , & qui deviendroit une source inépuisable d'avantages pour les malades ».

« Nos prédécesseurs méritent notre reconnoissance pour les lumieres qu'ils nous ont transmises , & nous sommes obligés d'embrasser leurs opinions comme vraies , dans tout ce qu'ils ont dit de judicieux. Mais une foi implicite n'est pas exigible d'homme à homme ; & la déférence que nous devons à nos anciens , ne doit pas nous empêcher de nous servir de notre jugement. Si ce que j'avance , dans cet Ouvrage , ne peut point soutenir la vérification , ni être confirmé par l'expérience , il se réduit à rien , & tombe de lui-même. Mais si , après avoir essayé ma Méthode , elle est jugée , par le plus grand nombre des Praticiens , ce qu'elle m'a paru à moi-même , & à quelques-uns de mes Confreres ; c'est-à-dire , fondée sur la vérité , susceptible d'être mise en usage , & capable de procurer , de la maniere la plus ostensible , le bien-être & l'avantage du malade ; cette méthode doit avoir autant de poids , quoique publiée par un Ecrivain vivant , que si on la tenoit de la plus

haute antiquité ». Ces idées sont grandes, & prouvent la noblesse de l'ame de l'Auteur.

1°. *Position qu'il faut donner au membre fracturé.*

« Quelle est, demande M. POTT, la position qu'un homme, qui vient de se casser la cuisse, donne lui-même à cette cuisse, pour se soulager, & souffrir le moins possible, jusqu'à ce qu'il ait obtenu du secours? Place-t-il la jambe & la cuisse dans une direction droite, de maniere que la jambe pose sur le mollet & sur le talon? Je crois que cela arrive rarement; peut-être même jamais. Ne plie-t-il pas, au contraire, toujours le genou? & ne laisse-t-il pas aller sur le côté la cuisse cassée? Et y a-t-il des raisons qui prouvent que ce n'est pas là la meilleure position qu'on doive lui donner? »

« L'extension est dangereuse dans ce cas: or, la position droite de la cuisse ou de la jambe est, jusqu'à un certain degré, une extension. Placer le membre fracturé, de maniere que tous ses muscles soient dans le relâchement, est un remede. »

2°. *Véritable position des bouts d'un os fracturé.*

« Par le terme de *Bout relevé d'un os fracturé*, continue M. POTT, tout le monde, nom

familiarisé avec ces objets, seroit disposé à croire que la partie prominante de l'os cassé, s'éleve ou est élevée de sa place naturelle, & se porte, par cette élévation, au-dessus de l'autre bout de la fracture. Cette idée seroit certainement celle d'un ignorant, & comme telle, sans doute, de peu de conséquence. Mais comme, d'après la conduite de la plupart de ceux qu'on appelle Chirurgiens, cette idée se trouve aussi être la leur, il arrive delà qu'elle peut avoir les suites les plus fâcheuses. Sur cette fausse notion, attachée à l'expression, *Bout relevé*, sont fondées toutes les pratiques absurdes de compresses, de coussinets, de bandages ferrés, dans les cas de fracture simple. La vérité est qu'il n'y a réellement pas de *bout relevé* à un os fracturé. Mais, puisque c'est un terme usité, je vais l'appliquer à la cuisse, à la jambe & à la clavicule cassée. »

« Il y a, à la vérité, dans un os fracturé, un bout ou une extrémité qui est supérieure ou qui promine, tandis que l'autre bout baisse ou est enfoncé. Mais le premier bout est à sa propre place, de laquelle on ne peut le mouvoir, même par art; au lieu que le second, qui n'est pas à sa place, est très-susceptible d'y être remis. »

3°. *Position qu'il faut donner à la clavicule fracturée.*

« Dans le cas de fracture à la clavicule, le remède consiste, non à abaisser la portion qui tient au *sternum*, c'est-à-dire, à l'os de la poitrine, mais à élever l'épaule, & à la maintenir dans cette position, par le moyen d'un support ou d'un bandage convenable (1). »

(1) Il y a quelques semaines que je fus appelé pour un homme qui avoit eu le malheur de se casser la clavicule, en tombant de cheval, sur le grand chemin, près cette ville. Un Chirurgien, mandé sur le champ, appliqua des compresses & un bandage, & le blessé revint à Londres le lendemain. Je le trouvai souffrant beaucoup, & les extrémités de l'os chevauchant l'une sur l'autre. Ce dérangement étoit peut-être l'effet du voyage. En lui élevant l'épaule, il éprouva sur le champ du soulagement; & en la maintenant dans cette position, il fut parfaitement guéri en un mois.

M. POTT remarque que la partie prominante de la clavicule, lorsqu'elle est cassée, partie qui tient au *sternum*, est exactement où elle doit être, & que la partie inférieure, celle qui est attachée à l'épaule est hors de sa place, parce qu'elle est tirée en bas par le poids du bras. Ainsi donc, au lieu de surcharger, comme il est d'usage, cette partie prominante de compresses, qui ne peuvent jamais être utiles, le Chirurgien, au moyen d'une élévation convenable

4°. Position qu'il faut donner à l'épaule fracturée.

« Dans la fracture de l'épaule, la seule manière dont cette partie puisse être placée, pour que la position soit supportable au malade, est de lui faire tenir le coude plié; position de relâchement pour les muscles environnants, & qui prévient toutes les résistances qu'ils pourroient opposer. Une position droite met les muscles dans le cas de faire des efforts pour agir, & *vice versa*.

Ce précepte est applicable d'une manière encore plus particulière aux fractures de la cuisse, parce que les muscles de cette partie sont plus nombreux & plus forts (1).

du bras, soulèvera la partie déprimée, & la mettra en contact avec l'autre; & par-là, il accomplira avec peu de douleurs, ce dont il n'auroit jamais pu venir à bout, quelle que soit la manière dont il s'y fût pris. La même chose arrivera, d'après les mêmes principes, pour la réduction de la jambe, de la cuisse, &c.

(1) M. W. SHARP présenta en 1766, un Mémoire à la Société Royale de Londres, dans lequel il recommande de poser les membres fracturés, dans un état de fluxion, & de faire usage de longues éclisses. Néanmoins, dit M. KIRKLAND, il faut, pour rendre justice à M. POTT, observer qu'il a été le premier Ecrivain qui ait prouvé scientifiquement que la position des muscles, dans un état de relâchement, & non de contraction, est la plus convenable pour réduire & guérir les fractures.

ARTICLE V.

Des Fractures composées & compliquées.

§. I.

Caractères de ces sortes de Fractures.

On appelle fracture *composée*, celle qui est accompagnée d'une plaie aux téguments, occasionnée par l'extrémité de l'os fracturé. Lorsque la fracture est accompagnée d'une plaie, qui n'est pas causée par la pointe de l'os fracturé, on l'appelle *compliquée*. Cette dernière n'est pas, en général, aussi redoutable que la première, dont le danger vient principalement de ce que l'air pénètre dans la partie malade. Aussi la méthode de guérir une fracture, adoptée par les modernes, est-elle de la garantir de l'impression de l'air autant qu'il est possible, & de ramener les fractures composées à l'état de fractures simples.

M. FREKE pense que c'est à l'air qu'il faut attribuer la différence énorme qui existe entre une fracture composée, & celle qui est simple; car, quoique les os soient très-fracturés dans une fracture simple, elle manque rarement, ou même jamais, de guérir au moyen d'un traitement con-

venable. Mais si la peau est entamée, fût-ce légèrement; si l'air frappe & pénètre le sang extravasé, cette circonstance apporte une différence énorme entre la fracture composée & celle qui est simple; & tout Praticien instruit l'attribue aux causes que nous venons d'indiquer.

§. II.

Traitement des Fractures composées & compliquées.

Les remèdes externes, que l'on employoit communément dans ces cas, étoient les liniments huileux, & les cataplasmes relâchans. Mais, comme ils exigeoient qu'on les renouvelât souvent, la plaie se trouvoit exposée aux mauvaises influences de l'air, & ils sollicitoient une suppuration trop abondante: ce qui épuisoit les forces du malade, au point que le *quinquina* & les autres cordiaux restaurans, tous indiqués & donnés à grande dose, n'étoient point capables d'empêcher la perte du malade.

Sensibles à ce malheur, & pour le prévenir; les Chirurgiens Anglois & François ont préféré, dans ces derniers temps, les embrocations astringentes & spiritueuses sur les fractures composées: ils en humectent fréquemment l'appareil & les bandes, s'interdisant, autant qu'il est possible, de

les changer, afin de garantir la fracture des impressions de l'air extérieur.

Les *sinus*, si communs dans ces cas, le long séjour du malade dans son lit, la prolongation de la maladie, tout cela est prévenu par cette Méthode, puisqu'il est certain que le cal, par le moyen duquel les extrémités des os sont réunies, ne peut se former tant qu'il y a de la matière, qui, par sa présence, dérange perpétuellement l'opération de la Nature dans cette importante fonction.

On a généralement observé que la cure des fractures composées, réussit moins bien dans les Hôpitaux, que dans les lieux où l'air est plus pur & plus salubre. Voilà pourquoi les Chirurgiens de la Ville recommandent l'amputation dans ces cas, tandis que les Praticiens des campagnes la défendent dans ces mêmes circonstances. Cette différence d'opinions a donné lieu aux remarques suivantes. Il est très-possible que la raison qui porte à sauver un membre fracturé dans un lieu, & à l'amputer promptement dans un autre, soit fondée sur des règles également justes; puisque la différence entre l'air de l'Hôpital d'une ville immense, & celui d'une chambre particulière à la campagne, doit faire attendre une très-grande variété d'événements dans des cas semblables.

Au lieu de se hâter d'amputer un membre dans un Hôpital, nous proposerions de transporter le malade à la campagne; ce qui peut aisément être fait, au moyen des éclisses, recommandées par M. W. SHARP, à l'aide desquelles on amène si commodément à la ville, ceux qui ont eu le malheur de se casser un membre à la campagne. Il n'est pas douteux que l'humanité des Administrateurs des Hôpitaux, les portera à passer sur la dépense légère que ce moyen susciteroit, puisqu'il seroit le seul capable de sauver la vie, ou de conserver les membres aux malheureux qui viennent implorer leur charité.

Cependant il est, à mon avis, une autre raison très-probable des mauvais succès du traitement des fractures composées, dans les Hôpitaux de Londres: c'est l'intempérance, la vie licencieuse que mène la classe inférieure du peuple de cette Capitale. Livrés sans retenue aux liqueurs spiritueuses, ces gens altèrent tellement leur constitution, que, quand il leur arrive quelque accident, leur sang est trop corrompu, trop appauvri pour espérer de guérison; la gangrene survient bientôt, & le *quinquina*, qui devoit en être le souverain remède, n'a chez eux aucun effet.

Il y a déjà plusieurs années que M. POTT eut le malheur de se faire à la jambe une fracture composée, en tombant de cheval. Je vivois alors

chez lui, & je fus témoin de la maniere dont il fut conduit. On le traita comme s'il eut eu une fracture simple, & on eut soin de garantir la plaie de l'air extérieur.

Il étoit entre 40 & 50 ans, & d'une bonne constitution. La plaie se guérit sans qu'il survint de sinus, & le cal fut formé parfaitement en 8 ou 10 semaines. Si l'on eut employé les remedes relâchans, tels que les cataplasmes, qui ne conviennent en aucune maniere par les raisons mentionnées ci-dessus, il est à présumer que les importants services que ce Praticien a rendus depuis dans son Art, auroient été perdus pour l'humanité.

Avant qu'il eut essuyé cet accident, M. POTT avoit traité, avec un plein succès, des fractures de ce genre, dans l'Hôpital. Parmi les malades qu'il a guéris, il y avoit un enfant de huit à dix ans, dont le *radius* étoit fracturé de maniere que l'os perçoit la peau. Il fut gouverné comme dans une fracture simple, & il guérit en quinze jours.

J'ai été appelé pour deux cas semblables, &, en suivant cette méthode, j'ai obtenu le même succès. Le premier de ces malades, étoit un homme de la Monnoie, âgé de 40 ans, d'un caractère tranquille & d'une corpulence maigre. Il avoit la jambe cassée, & il fut guéri en six semaines, sans avoir éprouvé le moindre

moindre symptôme fâcheux. L'autre malade étoit une femme de 50 ans, d'une complexion grasse, qui fut rétablie en 12 semaines par l'usage abondant du *quinquina* & des opiates. Il survint dans les commencements une fièvre symptomatique assez forte.

Ces malades furent placés sur le côté, le genou bandé, & mis dans la position recommandée par MM. POTT & W. SHARP; c'est-à-dire, que les muscles furent dans un état de relâchement. D'après l'ancienne Méthode, le membre étoit constamment étendu, & dans un état d'action continue, ce qui occasionnoit des spasmes fréquents & subits, avec des douleurs, des lassitudes, &c.; accidents toujours funestes pour le malade, & qui retardoient la guérison.

Il y a quelque temps que je vis une fracture composée au doigt indicateur d'un apprentif Forgeron, demeurant en cette ville, sur le *Strand*, Paroisse Saint-Clément. L'os étoit cassé obliquement, de sorte que chaque extrémité formoit une pointe aiguë. La partie divisée ne tenoit plus qu'à une très-petite portion de la peau. Mais elle fut replacée sur le champ par un habile Chirurgien de son voisinage, & maintenue par des emplâtres, des éclisses, &c. On la garantit de toute impression de l'air. Par ces moyens, & à la faveur de la bonne constitution du malade, le

doigt fut presque guéri au bout de quelques semaines. Comme cette fracture étoit d'abord accompagnée d'une solution presque entière de continuité, ce cas auroit paru désespéré à ceux qui auroient eu moins de connoissance & moins de confiance dans le pouvoir de la Nature, que le Chirurgien à qui ce jeune homme eut le bonheur d'être adressé pour être guéri.

M. POTT a donné ses *Observations générales sur les Fractures*, plusieurs années après avoir eu le malheur de se casser la jambe; il est donc tout naturel de présumer que ce triste événement, l'ayant porté à réfléchir plus qu'il n'auroit jamais fait sur cette partie de la Chirurgie, il a publié son Ouvrage en faveur de ceux qui seroient assez malheureux pour éprouver le même accident. C'est ainsi qu'il a su faire servir son malheur particulier, à l'avantage général de la société. Tous les hommes, depuis le Prince jusqu'au Matelot, jusqu'au Soldat, jusqu'au Laboureur, sont exposés à se casser, ou la cuisse, ou la jambe, ou le bras, &c.; mais la mal-adresse ou l'ignorance d'un Chirurgien a des suites fâcheuses, surtout à l'égard de ceux qui, pour gagner leur vie, ont besoin de leurs bras ou de leurs jambes.

La méthode de réduire les os fracturés, est devenue si claire, si simple & si facile, qu'il n'est personne qui ne puisse la pratiquer, & par-là se-

courir le malheureux qui vient de se casser un membre, soit en le plaçant dans une position qui lui procure sur le champ du soulagement & de la tranquillité, jusqu'à ce que le Chirurgien appelé soit arrivé, soit en devenant un aide utile à ce dernier pour faire la réduction : service qui doit procurer un plaisir inexprimable à tout Être sensible ! D'après la connoissance que j'ai de la délicatesse des sentiments de M. POTT ; connoissance acquise pendant le séjour de plusieurs années que j'ai eu le bonheur de passer auprès de lui, je suis persuadé qu'il jouit délicieusement, de voir ses préceptes se répandre d'une manière aussi universelle, pour l'avantage du genre humain.

§. I I I.

De l'usage des Eclisses.

Le seul & véritable usage des éclisses, est de contenir le membre fracturé, sans faire de compression sur la fracture. Pour en obtenir quelque service réel, il faudroit, dans le cas, par exemple, d'une jambe cassée, que les éclisses, une de chaque côté, fussent attachées au genou & au-dessous de la malléole, & qu'elles fussent garnies avec des étoupes ou du linge fin, de manière qu'elles appuyassent seulement sur les articulations, & non sur la frac-

ture. L'usage d'appliquer des éclisses couttes, qui s'étendent seulement un peu au-dessus & au-dessous de la fracture, & qui ne sont pas appuyées sur les articulations, est un usage absurde & même dangereux.

Observation sur une Fracture composée, telle qu'elle étoit rapportée par le célèbre Docteur HUNTER, dans ses Cours publics (1).

En parlant de la nature & du traitement des fractures simples & composées, feu M. HUNTER observoit, dans ses *Leçons publiques*, que la plupart des Chirurgiens suscitoient des accidents, & portoient l'irritation dans les plaies, par la maniere vulgaire de les panser. Au lieu de cette pratique dangereuse, il recommandoit de traiter, autant

(1) Ce que M. HUNTER disoit, avant que d'en venir à son *Observation*, prouve qu'il étoit d'avis de traiter les fractures composées, comme les fractures simples; & je crois que personne ne niera qu'il ait contribué à établir cette Méthode. S'il étoit jamais question de le lui disputer, les Eleves nombreux de ce Médecin, le prouveroient d'une maniere aussi claire, qu'ils peuvent démontrer que la Médecine & l'Anatomie lui doivent une infinité de découvertes importantes.

Cette observation est très-connue; & quoiqu'on l'ait traitée de fable, cependant on convient généralement qu'elle renferme une grande vérité.

qu'il est possible, les fractures composées, comme des fractures simples : & , pour autoriser cette nouvelle Méthode, il étoit dans l'usage de rapporter l'observation suivante, bien connue pour véritable, & qui étoit écoutée, d'autant plus attentivement, qu'elle mène à l'instruction par le chemin de la gaieté & de la plaisanterie.

« Un fou, M. G., qui étoit, il y a environ 30 ou 40 ans, renfermé dans l'Hôpital d'Edimbourg, paroïssoit avoir recouvré son bon sens & sa raison, au point qu'on lui permettoit de se promener seul, dans le jardin. Un jour, il prend la résolution de s'échapper, en passant par-dessus le mur. Ce mur étoit très-haut. En descendant, il entraîne avec lui une pierre assez forte, qui lui fait à la jambe une fracture composée, & d'un mauvais caractère. Dans le fâcheux état où il étoit, il est ramené à l'Hôpital. Le Chirurgien, qu'on avertit sur le champ, remet la fracture, panse la plaie, applique le bandage à 18 chefs, &c. selon la pratique ordinaire. Tout cela fait, & le malade paroissant très-calme, le Chirurgien, après avoir donné quelque instruction aux Gardes, se retire. Peu après, on laisse le malade seul pour prendre du repos, dont on jugeoit qu'il avoit besoin, & qu'il paroïssoit lui-même désirer. Point du tout, sa folie le porte à une action bien singulière & bien bisarre. »

« Ce fou favoit bien qu'il avoit eu le malheur de se casser la jambe ; mais son imagination malade , lui persuade que le Chirurgien s'est trompé de jambe ; qu'il a donné tous ses soins à la jambe qui n'en demandoit aucun , & qu'il avoit laissé celle , qui avoit été véritablement cassée , s'arranger comme elle pourroit. Dans cette ferme persuasion , & convaincu que le Chirurgien étoit trop ignorant pour appercevoir sa faute , trop vain pour se rectifier , & trop orgueilleux pour souffrir une telle humiliation , il pense que , dans l'état actuel des choses , il est plus prudent , pour parvenir à la guérison de sa jambe , de faire le meilleur usage qu'il pourroit de la raison & de l'adresse qu'il avoit reçues du Créateur. En conséquence , il enleve tout l'appareil qui étoit sur la jambe cassée , avec l'attention de l'appliquer sur le champ à l'autre jambe , mais d'une manière si exactement la même , que le Chirurgien ne seroit pas capable de découvrir ce changement ; & , de peur de donner lieu au moindre soupçon , ni à la moindre recherche , il imagine de tenir l'autre jambe , c'est-à-dire , la jambe cassée , toujours cachée , afin qu'on ne puisse l'appercevoir , & qu'il n'y ait aucune apparence contre lui. Il fait donc un large trou à ses draps & au lit de plumes , & y enfonce la jambe véritablement cassée. »

« Le lendemain , à la visite du Chirurgien , il

dit qu'il avoit souffert pendant quelque temps ; mais que , par un mouvement machinal & heureux de son pied , ces douleurs s'étoient dissipées comme par enchantement ; qu'il avoit continué à se trouver très-bien depuis , & qu'en conséquence il vouloit tenir sa jambe , aussi constamment qu'il lui seroit possible , dans la même situation. Le Chirurgien le trouvant calme , le pouls tranquille , & sans aucun symptôme de fièvre , va au pied du lit , & soulevant les couvertures , dit , laissez-moi voir seulement. Le blessé , très-alarmé de cette proposition , le prie très-instamment de n'en rien faire ; parce que , dit-il , le moindre mouvement dérangeroit & renouvelleroit mes douleurs. Le Chirurgien lui replique que les draps & les couvertures ne touchant qu'au cerceau , il peut les soulever sans toucher aucunement , ni la jambe , ni le pied. Et alors , faisant observer aux Etudiants , que les choses sont dans une apparence aussi favorable qu'il pouvoit le désirer , il en témoigne son contentement , & s'en va. »

« La visite se fit avec une égale satisfaction pour le Chirurgien & pour le malade , jusqu'au cinquième ou sixième jour , que le Chirurgien parut très-curieux de voir la plaie ; & , pour remédier au désordre qui pourroit se trouver caché sous l'appareil , il se détermina à le lever. Le malade s'y refusa d'abord avec prières , ensuite avec impré-

cation & avec fureur ; mais à la fin , il fut obligé de céder. Alors le Chirurgien , d'une main légère & timide , défait le bandage , & à mesure qu'il avance , exprime le plaisir qu'il éprouve de voir la peau de la jambe , au-dessus & au-dessous de la plaie , dans son état naturel. Enfin , il leve entièrement l'appareil , qu'il trouve fans être attaché & tout - à - fait libre ; mais en voyant parfaitement saine une jambe , que quelques jours auparavant , il avoit trouvée dans un état pitoyable , il tombe dans un étonnement qu'il vous est plus facile de concevoir , qu'à moi de vous le peindre. »

« Après une courte pause , il glisse les doigts le long du tibia , & dit : il y avoit certainement ici une fracture & une plaie , & maintenant je sens qu'il n'y a , ni l'une , ni l'autre. Mais se rappelant aussi-tôt que c'étoit l'autre jambe qu'il avoit remise & pansée , il demande : où est l'autre jambe ? Et en même-temps il jette de côté les couvertures & le drap du lit. Fertiles en ressources , les fous ne perdent pas facilement contenance , & s'imaginent que personne ne doit douter de ce qu'il leur plaît d'avancer. »

« M. G. voyant que sa jambe étoit découverte , la tire du lit de plumes , & dit , avec l'expression énergique du ressentiment & de la rage ; qu'il veut exposer , en face du Public , l'ignorance de son Chirurgien ; qu'il avoit toujours regardé les Chi-

rurgiens comme une troupe d'ignorants, quoiqu'ils portassent de larges perruques, & qu'il alloit le prouver sur l'heure, à la satisfaction de tous les assistants, par un fait inoui. Cette jambe, continua-t-il, en étendant celle qui avoit été fracturée, & qui étoit couverte d'un grand caillot de sang & de plumes attachées autour de la plaie; cette jambe est aussi saine, Dieu merci! qu'aucune qui soit au monde. Quant à celle-ci, en montrant l'autre, c'est celle qui a été cassée, vous voyez l'état désespéré dans lequel elle est; le Chirurgien qui a été appelé, n'y a rien fait. Il a été mandé pour remettre une jambe fracturée; mais il n'a su, ni connoître une fracture, ni la panser. »

« Après avoir ainsi exhalé son indignation dans les termes les plus forts & les plus offensants, il pria quelques-uns des jeunes Chirurgiens, de vouloir bien panser sa jambe cassée, (en désignant sa jambe saine) parce qu'elle lui faisoit beaucoup de douleurs, depuis qu'elle avoit été tant tourmentée par l'examen indiscret du Chirurgien; que si l'on n'en prenoit soin, elle tomberoit dans un état désespéré, & qu'il seroit estropié pour le reste de ses jours. »

« Le Chirurgien, voyant l'imagination de son malade dérangée à ce point, & concevant, d'après l'aigreur avec laquelle il l'avoit accusé de s'être mépris, qu'il seroit, au reste, plus sûr de se prêter

à ce qu'il désiroit, puisque la raison & l'humanité le demandoient également, consentit que les jeunes gens eussent pour lui la complaisance qu'il exigeoit, & qu'ils missent un appareil sur la jambe saine. »

« De ce moment, le blessé devint calme & raisonnable dans tous les points. La cure eut un plein succès. La croute, formée par le sang & les plumes, tomba d'elle-même; la plaie se trouva alors guérie, & le cal parfait. Leçon à jamais mémorable pour les Chirurgiens! Exemple frappant de la foiblesse de la raison humaine, de l'imperfection de notre Art tant vanté, & du pouvoir de la Nature! »

ARTICLE VI.

Réflexions sur la luxation de l'épaule.

La réduction de l'épaule luxée, demande plus d'adresse & de légèreté que de force, puisque l'expérience prouve qu'elle peut s'effectuer par le seul relâchement des muscles. L'instrument, appelé *ambi*, est à peine connu aujourd'hui. Je me rappelle qu'un malade ayant l'épaule démise, fut amené à l'Hôpital Saint-Barthelemi, & qu'avec mes mains seules, & assisté de quelques-uns des spectateurs, j'en fis la réduction très-facilement,

Un Chirurgien avoit vu ce malade avant qu'il entrât à l'Hôpital ; mais il refusa de s'en mêler, disant qu'il n'avoit pas ses instruments sur lui.

On peut assurer que l'épaule est démise, quand le malade ne peut approcher le coude de son côté, & quand il y a une cavité considérable, ou une dépression profonde sur le sommet de l'épaule (a).

(a) Le malade ne peut approcher le coude de son côté, que quand le bras est luxé en bas & en dedans ; car lorsqu'il est luxé en dehors, le coude s'approche au contraire des hypocondres ou du côté ; & le malade souffre lorsqu'on éloigne son bras de la poitrine. Mais la cavité existe dans ces trois espèces de luxations.

Au reste, il ne faut pas perdre de vue que ce ne sont ici que des *Observations sur la Chirurgie & sur les Maladies Chirurgicales* ; & point du tout un *Traité élémentaire*.



SECTION III.

Observations sur la Pierre des reins & de la vessie.

LES maladies des voies utinaires sont très-communes & très-douloureuses. Lorsque la pierre est formée dans les reins, & qu'elle est entraînée à travers les ureteres pour descendre dans la vessie, la douleur est des plus cruelles, & très-difficile à supporter, parce qu'elle est due à la subite & forte distension des petits tubes nerveux des ureteres, dont le diametre est si étroit, que l'urine ne peut être charriée dans la vessie que goutte à goutte.

ARTICLE PREMIER.

De la Pierre, étant encore dans les reins.

§. I.

Traitement pendant l'accès.

Pour faciliter la descente de la pierre dans la vessie, il y a des Auteurs qui ont recommandé des diurétiques puissants & d'autres liqueurs for-

tes; remedes qui ne sont pas généralement adoptés des Praticiens judicieux, puisqu'ils leur substituent communément les huiles relâchantes anodines, le *bain chaud*, les remedes lubréfiants, & s'en rapportent au temps pour la dilatation lente, & par gradation des voies urinaires.

« Quand les concrétions calculeuses, dit le Docteur MÉAD, formées dans les reins, s'engagent dans les ureteres, cette circonstance demande beaucoup de prudence & de ménagement. C'est une erreur commune en pratique, que de croire qu'il faille donner de forts diurétiques & à grande dose, dans la vue d'entraîner la pierre & le gravier avec l'urine. On remplit bien plus sûrement cette intention, dans la plupart des cas, par le moyen des remedes relâchants & lubréfiants, surtout si les douleurs étant violentes, on a fait précéder la saignée, & si l'on a administré, par intervalle, les anodins. Car la pierre ne sort jamais dans le temps où le malade souffre le plus: on la voit souvent sortir au moment où l'on s'y attend le moins, lorsque les douleurs sont cessées; & c'est presque toujours avec l'urine. Il est facile d'en sentir la raison. Dans le temps de la douleur, les parties, qui en font le siege, sont en contraction, & ce n'est que quand l'accès est passé, qu'elles reprennent leur premier état, & qu'elles peuvent remplir convenablement leurs fonctions.

C'est ici que quelques grains d'*opium*, dissous dans 5 ou 6 onces de décoction commune, ou plutôt une décoction de tête de pavot blanc, peuvent être donnés en lavement. Ce lavement soulage d'une manière marquée les douleurs, & procure souvent de grands avantages. Cependant il est des cas où les douleurs, étant cessées, on peut administrer les diurétiques forts, mais avec la précaution d'en cesser l'usage aussi-tôt qu'ils ont produit leurs effets. »

« Pendant toute la maladie, il faut tenir le ventre libre; & dans les cas de constipation, il faut administrer des lavements avec la térébenthine, & purger quelquefois avec une infusion de féné & de manne. Mais il faut s'abstenir de remèdes cathartiques forts. »

« Parmi les lubréfiants, recommandés ci-dessus, les principaux sont l'huile d'amandes douces, le sirop de guimauve, les émulsions, &c. auxquels il faut ajouter le *bain tiède*; & parmi les diurétiques puissants, il faut donner la préférence à la térébenthine & au savon. Tel est le traitement qu'on doit prescrire pendant le paroxisme de cette maladie. »

§. II.

Traitement de la Pierre des reins après l'accès.

Dans l'intervalle des accès, il faut que le malade fasse de l'exercice; qu'il aille à cheval tous les jours sans se fatiguer; qu'il prenne des aliments doux & de facile digestion; qu'il boive du vin très-trempé, ou de la petite bière nouvelle, que l'on peut rendre plus salutaire, en y faisant infuser des feuilles de lierre rampant, tandis qu'elle fermente. »

« L'hydromel est encore une boisson très-convenable; car le miel est un excellent diurétique. Une cuillerée de miel dans un ou deux verres d'infusion de racine de guimauve, est singulièrement propre à nettoyer les reins, si l'on en fait usage pendant un temps convenable. Le malade doit toujours donner la préférence aux vins les plus doux, les plus légers, & à l'eau de rivière ou courante. Car, dit PLINE, celle de source doit être rejetée, lorsqu'elle laisse une croute épaisse sur les parois des vaisseaux dans lesquels on la fait bouillir. » *Œuvres de MÉAD*, tome III, chap. 10.

ARTICLE II.

De la Pierre étant dans la vessie.

Lorsque la pierre est descendue dans la vessie ; les remèdes , proposés par les Empiriques pour la dissoudre , sont en grand nombre , parmi lesquels ceux qui ont acquis le plus de réputation , la doivent au savon préparé avec les cendres gravelées : remède d'une grande causticité , & conséquemment très-préjudiciable aux parois tendres & nerveuses de l'estomac. Aussi ceux qui , ayant plus de raison & d'humanité que les autres , prescrivent ce remède , l'administrent - ils dans du bouillon , qui , par la propriété qu'il a d'envelopper les sels lixiviels , en émousse , en grande partie , le stimulus.

Cependant donné , même avec toutes les précautions que la prudence exige , ce remède a toujours des effets violents , qui forcent à en suspendre l'usage par intervalle. C'est pourquoi les Praticiens habiles , qui sont plus attachés à leurs malades , & plus jaloux de leur réputation que ceux qui n'agissent qu'au hasard , s'ils se trouvent dans la nécessité de le prescrire , non-seulement ne l'emploient qu'à la dose convenable , & avec tous les ménagements nécessaires ,
mais

mais encore ils essaient en général, avant que d'en venir à celui-là, d'autres remèdes dont ils n'ont rien à craindre, & qui cependant contribuent beaucoup, & peut-être plus que le prétendu spécifique lui-même, à soulager le malade.

Plusieurs Médecins ont cherché à découvrir un remède efficace, & cependant doux, contre cette maladie. Ils ont fait à cet égard des expériences sans nombre. Ils ont trouvé quelques dissolvants de la pierre (hors de la vessie,) dont les uns la dissolvent sur le champ, tandis que d'autres demandent un temps plus ou moins considérable, avant que de produire cet effet. Mais ils ont été jusqu'au point de se tromper eux-mêmes. Un Empirique a presque réussi, au moyen d'un tour de passe-passe, à faire croire qu'il avoit trouvé le dissolvant de la pierre dans la vessie. Voici comme il s'y prit.

Ayant fait assembler plusieurs personnes, il leur dit qu'il avoit une petite fiole dans sa poche, contenant une liqueur qui dissolvoit indubitablement la pierre dans la vessie. Il déclara en même-temps que ce remède étoit absolument incapable de nuire, & qu'il pouvoit être donné en toute sûreté, même à un enfant. Ceux qui étoient présents, virent cet homme verser la liqueur dans un vaisseau dans lequel étoit une pierre, qui fut dissoute presque sur le champ, à leur grande satisfaction. Cependant ils résolurent de pousser à bout ce Charla;

tan. Il avoit dit qu'il avaleroit la liqueur, pour convaincre les spectateurs de l'innocuité de son spécifique : il but en effet le fluide en leur présence & à leur grand étonnement. Mais ayant cherché à reconnoître sur le champ la fourberie, ils lui trouverent sur lui une autre fiole, remplie apparemment de la même liqueur que celle qui avoit dissous la pierre sous leurs yeux. Ils le défièrent de la boire; mais il ne voulut pas y consentir. Ils le chasserent de leur présence, en l'accablant des reproches qu'il méritoit.

C'est un grand malheur que nous ne trouvions aucun remede qui, introduit dans la vessie par l'estomac ou par l'utetre, soit capable de dissoudre la pierre sans causer de douleur, & par conséquent d'inflammation dans les parties par lesquelles il est obligé de passer. Il y a plusieurs années que le Parlement a proposé une récompense considérable à celui qui découvroit un *Lithonriptique* efficace. Cette récompense a été accordée & payée (1).

(1) Je ne puis m'empêcher d'observer, quoiqu'avec douleur, que les Membres de la Faculté ont agi alors contre la dignité de leur caractère; d'abord en s'en laissant imposer, ensuite en portant le Gouvernement à faire emplette, à un prix exorbitant, d'un remede de bonne femme, sous prétexte qu'il étoit capable de briser la pierre dans la vessie, & d'en entraîner les fragments avec l'urine. Ce remede est une composition de savon & de chaux vive pré-

Un des malades, choisi pour faire l'essai de ce remède, fut examiné avant le traitement par des

parée avec différentes sortes de coquilles; substance connue pour être caustique à un très-haut degré.

Tandis qu'on cherchoit à connoître la recette de ce remède, quelques pierres, tirées de la vessie de ceux qui en avoient pris, furent passées adroitement de main en main, comme une preuve de sa vertu lithontriptique, parce que ces pierres avoient des inégalités & des creux sur leur surface, que l'on imputoit à l'effet du remède. Mais des Médecins doivent savoir que les pierres sont quelquefois formées dans la vessie avec de telles inégalités, de tels creux sur leur surface, qu'on les prendroit pour de véritables érosions. L'observation m'en a fourni plusieurs exemples: tant la Nature est variée dans la formation des concrétions calculeuses.

D'après les éloges excessifs donnés à ce remède nouveau, comme on l'appelloit, il n'est pas extraordinaire que le Gouvernement ait désiré s'en procurer la recette, à quelque prix que ce fût, pour la publier ensuite à l'avantage du genre humain. Mais ce désir du Gouvernement, lui fait autant d'honneur, qu'il jette de discrédit sur ceux qui le conseilloyent, puisqu'ils ne devoient pas ignorer que les substances douées de qualités capables de dissoudre la pierre, ne peuvent pénétrer & séjourner dans la vessie, sans nuire à cet organe.

Comme il ne faut rien déguiser, & encore moins taire la vérité dans une matière de cette importance, je vais dire un mot des expériences faites par le Docteur WHYTT, à ce sujet. Ce Médecin, après avoir considéré les incon-

Médecins, qui sentirent distinctement la pierre avec l'instrument. Ces Médecins furent unanimement d'accord que c'étoit un cas favorable à l'expérience. On commença le traitement sur le champ, & on le suivit sans interruption pendant plusieurs mois, au bout desquels le malade dit lui-même être soulagé de ses douleurs, & qu'il lui sembloit être guéri. Alors les Médecins examinèrent de nouveau le malade, & avouèrent franchement qu'ils ne sentoient pas de pierre. Un d'eux, à la vérité, dit que, bien qu'il fût vrai qu'il ne sentît pas

vénients, & quelquefois les accidents, qu'entraîne l'usage de ces spécifiques tant vantés, résolut de retrancher du remède ci-dessus, le savon, & d'essayer quelle seroit la vertu de l'eau-de-chaux pour dissoudre la pierre. Il versa d'abord sur des fragments de calculs, de l'eau préparée avec de la chaux vive commune. Il essaya ensuite la propriété de la chaux animale & il répéta ses expériences avec celle d'écailles d'huîtres & de pétoncles bien calcinées, dans la proportion d'une livre, dissoute dans 7 ou 8 pintes d'eau. Il obtint du succès de l'une & de l'autre eau-de-chaux; mais il découvrit bientôt que celle préparée avec les écailles d'huîtres & les pétoncles, étoit plus puissante pour dissoudre les calculs que l'eau-de-chaux ordinaire. La dose qu'il recommande est de 4 pintes par jour pour un adulte, & moins à proportion pour les enfants. Il s'étend avec complaisance sur les heureux succès de cette méthode. Toute cette dissertation est digne d'être lue. MÉAD, *Œuvres*, vol. III, chap. 10.

de pierre, il ne pouvoit cependant croire qu'il fût possible que ce remede l'eût dissoute. Cette assertion sur un fait qui paroissoit aussi bien prouvé, le fit traiter d'opiniâtre. Mais le malade étant venu à mourir bientôt après, la vessie fut ouverte, & l'on n'y trouva pas de pierre. Alors le Médecin incrédule prend la vessie par le fond, la secoue, & fait entendre très-distinctement un bruit semblable à celui de plusieurs pierres qui se heurteroient. Je pense, dit-il, qu'il y a des pierres; & bientôt il ajouta d'une manière triomphante; *en voici.*

Ce que l'on peut dire à cet égard, c'est qu'il paroît qu'il y avoit plusieurs pierres dans cette vessie, qui, par leur poids & par la pression qu'elles ont exercée sur la membrane délicate de cet organe, se sont formé elles-mêmes des kistes ou des poches, dans lesquelles elles se sont trouvées fixées; & il est à présumer que c'est à cette circonstance que le malade a été redevable de la cessation de ses douleurs. Evénement heureux, quelle qu'en soit la cause! Le Docteur HUNTER montrait, dans *ses Leçons publiques*, ces calculs encore enchâssés dans leur kiste. Il en donnoit l'histoire que je viens de rapporter en abrégé, autant que ma mémoire a pu me le permettre.

Un particulier de mes amis a rendu, dans l'espace d'une année, plusieurs petites pierres qui, selon l'opinion de MM. HUNTER & CRUIKSHANK,

s'étoient formées dans les reins. Il passoit tous les jours beaucoup de gravier avec ses urines, qui étoient très-colorées, & souvent fanguinolentes. Sa constitution en fut dérangée, & un usage trop fréquent d'eau, procurée par le moyen d'une pompe, acheva de ruiner sa santé. Il se mit alors au miel; il en prenoit plusieurs fois le jour dans du thé ou dans une autre boisson, de sorte qu'il en consommoit une livre par semaine, s'abstenant de boire de l'eau, & prenant à la place, de la petite biere trois fois par jour. Par ce moyen, il fut, au bout de quelques mois, délivré de ses calculs. Mais il rend tous les jours une grande quantité de matiere sableuse : effet que l'on doit sans doute attribuer à ce régime, puisque cette matiere sort avant qu'elle ait eu le temps de prendre la texture solide & calculeuse.

M. SMITH a donné sur la pierre, une dissertation très-concise & très-bien faite. « La cure de la pierre, dit-il, peut être, ou radicale, ou palliative. La cure radicale consiste à extraire la pierre ou à la dissoudre. La palliative à diminuer, ou à faire disparoître l'atrocité des douleurs.

On peut extraire la pierre par l'opération appelée *Lithotomie*; ou bien elle peut, dans quelques circonstances, être dissoute par les préparations de chaux. Le savon de Venise peut être pris à la dose de deux, quatre & même six gros matin

& soir, & l'on peut boire tous les jours depuis un demi-setier jusqu'à trois pintes d'eau-de-chaux, coupée avec la quatrième partie de lait. On pallie les symptômes urgents avec des opiates administrés par la bouche, ou en lavements; avec de doux laxatifs, & des remèdes mucilagineux relâchans, &c. (*Formules de Remèdes.*)



SECTION IV.

Observations sur les Descentes.

LA hernie, descente ou rupture, est une maladie beaucoup plus commune qu'on ne le pense ordinairement. Comme elle est quelquefois héréditaire, on la tient secrète; car on n'aime à divulguer, ni ses infirmités, ni celles de sa famille.

§. I.

Seuls cas qui nécessitent l'opération.

Quand l'intestin a été quelque temps étranglé, de sorte que les matieres ne peuvent obtenir de passage, & qu'on ne peut le faire rentrer dans le ventre, l'opération avec le bistouri devient de nécessité absolue. Il est cependant beaucoup à désirer que cette opération soit moins fréquente, & qu'un jour on s'en passe absolument. Car elle est par elle-même très-dangereuse, & le devient encore davantage, étant communément différée trop long-temps. Elle demande une connoissance parfaite & même minutieuse, de la structure anatomique des parties affectées: elle exige une main très-adroite & très-

sure. L'instant précis où il faut opérer, est un objet de la plus grande importance à connoître, & demande un jugement exquis & profond (1).

§. II.

Moyens qu'il faut tenter avant que d'en venir à l'opération.

Les lavements de fumée de tabac ont été quelquefois employés avec succès dans ce cas, & peut-être réussiroient-ils plus souvent, si on les administroit dès que l'étranglement est manifeste, au lieu de différer presque toujours jusqu'à ce qu'il ne soit plus temps.

On se sert pour administrer cette espece de lavement, d'un soufflet à large tube, ou d'une seringue très-ample, (la boîte entrepôt, si utile aux noyés, si multipliée dans Paris & dans nos Provinces, contient une machine très-propre à cet usage,) au moyen de laquelle on introduit & l'on fait pénétrer, à travers les intestins enflammés ou

(1) Lorsqu'en touchant la tumeur, on entend distinctement un *crépitus*, nous pouvons assurer que l'opération a été différée trop long-temps, & qu'alors elle ne pourroit que compromettre l'Opérateur: l'emphysème étant un symptôme infailible d'une gangrene instante.

engourdis , une grande quantité de fumée de cette plante puissamment irritante. Ce qui produit fréquemment une copieuse évacuation de matiere endurcie & la rentrée de la descente , lors même que tous les autres moyens ont été tentés en vain.

Quelques Chirugiens préfèrent , à la fumée de tabac , l'infusion de cette plante , qu'ils administrent en lavement , avec un égal succès. On fait cette infusion en versant une pinte d'eau bouillante sur un gros de tabac.

M. POTT , dans ses *Observations Chirurgicales* , recommande l'application des résolutifs froids , (que M. SHARP regarde cependant comme d'un usage dangereux) & les préfere aux relâchans tièdes , tels que les cataplasmes qui n'ont aucun effet au-delà de la peau , & ne peuvent détruire la constriction formée par le tendon de l'anneau. Il faut prévenir les Praticiens de ne pas abuser des pressions réitérées sur les hernies , pour tâcher de les faire rentrer. Il faut regarder toutes ces tentatives comme très-hazardées quand l'intestin est enflammé , & qu'il y a de la probabilité de craindre la gangrene.

Je n'ai point ici l'intention de désapprouver tous les moyens doux d'effectuer la réduction manuelle ; tels que de faire prendre au corps une position avantageuse , de conseiller au malade de retenir son haleine , &c. : moyens que l'on peut continuer aussi long - temps qu'il est possible d'en at-

tendre raisonnablement du succès. Les faignées jusqu'à défaillance, en produisant un relâchement général, ont souvent procuré cette réduction si ardemment désirée.

« La réduction avec la main, dit M. SHARP, doit être faite avec de grandes précautions. Dans la *bubonocèle*, nous tâchons toujours de pousser les parties vers l'*ilium*, direction qui est celle de la *descente* : nous ne comprimons pas trop rudement, & nous ne cessons pas trop tôt nos tentatives, parce que nous réussissons fréquemment, quoique lentement, par ces pressions long-temps continuées. » *Recherches critiques, &c.* p. 22.

§. III.

Importance des bandages.

Toute personne qui a une descente susceptible de retour, doit porter un bandage convenable, pour prévenir la sortie des parties; & il faut qu'elle le porte constamment, puisque sans cette précaution, elle se trouve à chaque instant exposée à perdre la vie. Cette précaution est d'une telle importance, qu'on ne sauroit trop répéter ce conseil (1). Il faut également avoir la plus grande at-

(1) « La *bubonocèle*, c'est-à-dire, la descente située dans

rention d'empêcher que l'intestin ne glisse point sous le bandage ; la pression que celui-ci causeroit, feroit souffrir des douleurs excessives, & entraîneroit les suites les plus fâcheuses. C'est sur-tout aux peres & meres qu'il faut donner ce conseil, pour qu'ils le suivent en faveur de leurs enfants : les hommes faits doivent être portés par le seul sentiment de leur propre conservation, à éloigner un si grand malheur.

Les jeunes gens peuvent espérer une guérison radicale & parfaite, s'ils portent un bandage aussitôt que la maladie est déclarée, parce que souvent cette application procure l'union & la consolidation des ouvertures des anneaux du bas ventre. Dans un âge plus avancé, ce moyen n'est que

l'aine, observe M. SHARP, est une maladie fréquente, mais qui, le plus souvent, se guérit par les propres forces de la Nature, parce qu'à mesure qu'on s'éloigne de l'enfance, les muscles de l'abdomen & les tendons des anneaux, acquierent de la force, & résistent à une nouvelle chute de l'intestin. Un enfant d'environ deux ans, qui a cette maladie, commence à avoir besoin d'un bandage pour contenir la hernie dans le ventre. Ce n'est pas que la Nature ne cherche à triompher de la maladie dans tous les temps de l'enfance : mais il ne faut pas perdre de vue que, même dans l'âge le plus tendre, un bandage est utile, si on peut l'appliquer sans incommoder l'enfant. ∞
Ibid.

palliatif; cependant il peut toujours prévenir de grands accidents (1).

(1) Un Praticien, dont on parloit beaucoup pour le traitement des descentes, & dont on avoit souvent suspecté l'habileté & les guérisons, proposa, il y a quelques années, de soumettre à l'examen un certain nombre de malades, qu'il disoit avoir guéris radicalement. Ces pauvres gens, ayant leurs bandages appliqués, & persuadés eux-mêmes qu'ils étoient parfaitement guéris, se présentèrent; mais leur ayant fait ôter leurs bandages, ils virent leur erreur, car leurs descentes reparurent sur le champ.

J'ai deux autres exemples qui témoignent contre la fourberie des guérisseurs de descentes. Le premier est celui d'un homme qui me fit part de la manière cruelle dont il avoit été traité. Son affaire ne m'étoit pas étrangère; elle avoit été plaidée dans la Salle de *Westminster*. Voici le fait. Un Empirique, il y a quelques années, lui intenta une action, demandant une somme exorbitante pour le traitement d'une descente. Cet homme examiné par ordre des Juges, se trouva n'avoir pas eu de descente, mais un abcès qui fut ouvert avec la lancette; ce que l'on n'auroit certainement pas fait, s'il y eût eu une descente, puisque dans ce cas cette opération eût été mortelle. L'Empirique fut condamné.

L'autre exemple est fourni par un fait absolument semblable, & le Charlatan eut le même sort.

Il est prouvé que ces malheureux ajoutent quelquefois le meurtre à leurs autres brigandages. On les a vu opérer hardiment des malades qui ne se plaignoient d'aucune autre incommodité, que du poids & de la gêne de leur

Les remèdes internes, excepté ceux qui s'opposent à la constipation, seroient absolument superflus; car ils ne servent qu'à tromper, & ne peuvent être prescrits que par des Empiriques.

Lorsque l'intestin n'est pas susceptible d'être réduit, & qu'en même-temps il n'est pas étranglé, il faut conseiller un suspensoir, qui procure beaucoup de soulagement.

descente, tandis que cette opération ne doit jamais être faite que dans le cas où la vie du malade est en danger.

*Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames!*

(Voyez sur ce sujet les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, *l'Avis au Peuple*, *la Médecine Domestique*, &c.)



SECTION V.

Observations sur l'usage & l'abus des Bougies.

UN jeune homme attaqué d'une diarrhée continuelle, qui l'avoit réduit au dernier état d'étiisie, m'envoya chercher, à la priere de celui qui l'avoit traité jusqu'alors.

L'urine qui passoit par l'uretre en très-petite quantité, nous fit soupçonner une ouverture qui devoit communiquer entre l'uretre & le rectum. Nous voulumes nous satisfaire sur ce point; & ayant vu que nous ne pouvions avoir de doute à cet égard, nous introduisimes la sonde d'argent flexible, & nous fimes sortir une quantité considérable d'urine. Comme il étoit nécessaire de laisser un instrument dans le canal pour le tenir ouvert, afin que l'urine pût s'écouler à mesure qu'elle se ramassoit, nous substituames à la sonde une bougie creuse, enduite d'huile, comme cela se pratique. Cette bougie ne causa point de douleur, & aida la Nature à la guérison de la plaie, puisqu'elle en détruisoit la cause, c'est-à-dire, l'irritation, sans cesse renouvelée par les sels âcres de l'urine. Aussi le malade fut-il guéri en un mois,

& bientôt après il recouvra sa première santé & sa première vigueur.

§. I.

Précautions que demande l'introduction des Bougies.

L'introduction d'une bougie dans le canal de l'uretère, demande en général beaucoup de précautions, parce que cette opération a eu quelquefois des suites fâcheuses, sur-tout chez les vieillards. Deux observations singulières de ce genre sont venues à ma connoissance. La première est celle d'un homme de 30 ans qui, au lieu d'une bougie telle que celle que l'on emploie en Chirurgie, fit usage d'une petite bougie de cire commune (1), dont d'ailleurs il faisoit commerce.

(1) Les anciens Chirurgiens employoient dans ces cas, de petites bougies de cire; mais il arrivoit que cette cire se fondoit dans l'uretère, & la mèche se brisoit en la retirant, de sorte qu'une portion restoit dans le passage. Les dangers qui en résultoient, les ont fait abandonner depuis long-temps. On leur a substitué un petit morceau de linge, trempé dans de la cire ou dans un emplâtre fondu, & roulé en forme de bougie. Ces bougies sont de toutes grosseurs, depuis celle d'une éguille, jusqu'à celle de la sonde la plus forte. Les Chirurgiens avoient commencé par faire des bougies avec le plomb & les côtes de baleine. Voyez les *Recherches critiques* de M. SHARP. (Nous
Mais

Mais cette bougie lui causa de la douleur, & produisit de l'inflammation. Aussi y renonça-t-il de lui-même, avant que d'en avoir éprouvé des accidents plus considérables. La seconde observation, est celle d'un homme de 60 ans, pauvre dupe! qui, au lieu de n'introduire la bougie, que par gradation, afin de n'exciter, ni douleur, ni irritation, seule méthode qui soit raisonnable, saine & salutaire, crut que, pour se délivrer de son mal, il falloit le violenter. La gangrene de l'uretre & de la vessie fut la suite immédiate de cette imprudence, & cet homme mourut le jour suivant.

§. II.

Qualités & propriétés des Bougies en général.

On a beaucoup parlé des bougies, & beaucoup écrit sur leurs qualités spécifiques. M. DARAN, qui en a rendu l'usage général, mérite certainement qu'on applaudisse à ses efforts, puisque les affections de l'uretre & de la vessie, les rétentions & les suppressions d'urine, maladies si cruelles, ont été, & sont journellement & heureusement guéries par ces remèdes. Cependant, comme

avons, à Paris, des bougies de gomme élastique, dont on tire un parti très-avantageux.)

M. DARAN désiroit s'en conserver la distribution exclusive, il vanloit ses bougies, & vouloit qu'elles eussent des vertus suppuratives, balsamiques, détersives, spécifiques, & d'autres non moins importantes (a). Ce qui a porté plusieurs Chirurgiens, qui les avoient employées avec succès, à chercher à en découvrir la composition, & ce qu'ils se sont imaginés avoir fait; ne voulant pas réfléchir qu'il peut y avoir beaucoup de préparations de ce genre, capables de produire à-peu-près les mêmes effets. Les bougies de M. DARAN sont d'une consistance convenable, & ont une vertu adoucissante: or, il est reconnu aujourd'hui universellement, que c'est uniquement dans ces deux qualités que consiste principalement la vertu des bougies en général.

L'ingénieux étranger a l'adresse de persuader à ses malades, que ses bougies excitent la suppuration, & par ce moyen, emportent, détruisent le venin caché. C'est que ses malades ne savent pas qu'une bougie quelconque, cause un écoulement dès qu'elle est introduite dans l'uretre, même chez ceux qui n'ont jamais eu aucune maladie dans ce

(a) M. CLARE ignoroit apparemment, lorsqu'il écrivit cet article, que M. DARAN a publié la composition de ses bougies, plusieurs années avant sa mort. Elle est consignée dans plusieurs Ouvrages; notamment dans le *Journal de Médecine*, & dans la *Médecine domestique*.

canal. Faute de cette connoissance, ils se sont laissé leurrer par sa doctrine spécieuse & très-plausible.

§. III.

Temps que la Bougie doit rester dans le canal de l'uretre.

Après avoir introduit la bougie, M. DARAN est dans l'usage de la laisser dans l'uretre pendant cinq ou six heures; au bout desquelles il retourne chez le malade pour la retirer. Alors il fait voir qu'elle est couverte d'un mucus, qu'il appelle matière de suppuration, excitée par les vertus médicinales de sa bougie.

Cependant quelques Chirurgiens ne laissent point la bougie dans l'uretre plus d'une ou de deux minutes, & trouvent qu'elle réussit mieux que si elle y restoit plus de temps. D'autres, quand l'étranglement est considérable & opiniâtre, la tiennent dans le canal plus long-temps; & lorsqu'elle n'occasionne pas de douleurs, nous devons en conclure hardiment qu'elle ne fait pas de mal, & qu'au contraire, elle procurera probablement du bien (1).

(1) Quand on laisse la bougie long-temps dans l'uretre, il faut la retenir en-dehors par un cordon, de crainte qu'elle ne glisse dans la vessie. Le Docteur HUNTER a été une fois ré-

Une bougie d'une grosseur convenable, c'est-à-dire, comme une plume de corneille, s'introduit en général plus facilement que si elle étoit plus mince, parce que dans celles de ce dernier calibre, l'extrémité étant très-aiguë, est susceptible de pénétrer dans les lacunes de l'uretère, & d'y causer un déchirement. Cependant lorsque son diamètre est très-contraint, ce qui peut arriver en raison de l'épaisseur de ses parois membraneuses, alors il est absolument nécessaire d'employer, pendant quelque temps, une bougie très-fine.

moins de cet accident, pour lequel il fut appelé en consultation avec Sir *César HAWKINS*. La bougie s'étoit glissée d'elle-même dans la vessie pendant la nuit. Ils tenterent tous les moyens connus, entr'autres le bain tiède dans lequel ils firent mettre le malade, en lui conseillant de retenir son urine, qui à la fin força la bougie de sortir pliée en 2 ou 3 doubles. L'emplâtre qui la couvroit s'étoit délayé, & il ne restoit plus que le lambeau de linge. Peu s'en fallut qu'on n'ait été obligé d'ouvrir la vessie.



OBSERVATIONS

*Sur la Pratique moderne de l'Inoculation ;
avec des Remarques sur la Petite-Vérole
& sur les Abscess varioloux ; adressées en
forme de Lettre , à M. BUCHAN , Auteur
de la MÉDECINE DOMESTIQUE.*

Par M. P. CLARE , Chirurgien.

Traduit de l'Anglois , sur la troisieme Edition ;

Graviora morbis patimur remedia.

OBSERVATIONS

Sur les propriétés de la poudre
de la poudre de la poudre
de la poudre de la poudre
de la poudre de la poudre

Par M. D. C. R. L.

Imprimé chez la Citoyenne



L E T T R E

A M. B U C H A N ,

AUTEUR DE LA MÉDECINE DOMESTIQUE ;

*Sur la Pratique moderne de l'Inoculation ;
contenant de plus des Remarques sur la
nature & le traitement des Abscess va-
rioleux.*

M O N S I E U R ,

J'AI lu, avec un vrai plaisir & une satisfaction particulière, votre livre intitulé : *MÉDECINE DOMESTIQUE*. Comme, entr'autres maladies, vous y traitez de la petite-vérole, naturelle & par inoculation, permettez - moi de vous communiquer mes idées sur cet objet important.

Les observations judicieuses & pleines d'humanité, dont votre Ouvrage est rempli, vous ont acquis l'estime universelle (a). Je suis heureux de

(a) Cet Ouvrage, qui est en effet très-intéressant, a été traduit en françois, & a déjà eu trois Editions. On trouve

rendre publiquement témoignage à un mérite ; auquel , sans doute , je ne pourrai jamais atteindre , mais que je ne puis m'empêcher d'admirer & d'avouer.

Vous observez avec raison , que l'inoculation ne peut devenir essentiellement utile que quand elle sera universelle ; & vous apportez en preuve qu'il meurt actuellement plus de monde chaque année de la petite-vérole , qu'avant que l'inoculation fût connue. Triste vérité ! qui demande l'attention de tout être pensant , qui vit en société.

Comme l'Etat doit retirer les plus grands avantages de l'inoculation , il est d'une police éclairée d'en favoriser la pratique par toute espece d'encouragement. Pour cet effet , il faut accorder des prix & des distinctions honorables à tous ceux

cette troisième Edition en 5 vol. 8°. , à Paris , chez FROULLÉ , Libraire , quai des Augustins. On prévient le Public , qu'il circule dans le Royaume , & particulièrement dans les Provinces méridionales , quelques Editions contrefaites de la Traduction de la *MÉDECINE DOMESTIQUE* , dont une en 7 vol. in-12 ; & une autre en 5 vol. in-8°. Ces Editions ont le défaut de toutes les contrefactions , celui d'être très-incorrectionnelles. Or , il n'est personne , pour peu qu'il veuille y réfléchir , qui ne sente dans quelles suites fâcheuses peut entraîner la plus petite faute d'un livre de Médecine. Il n'y a donc d'Edition véritable , & sur laquelle on puisse compter , que celle qui se vend à Paris , chez le Libraire nommé ci-dessus.

qui, jusqu'à un certain point, contribuent à la propager. Les gens de l'art, qui inoculeroient le plus d'individus, particulièrement de pauvres, dans un temps donné, devroient être récompensés, proportionnellement aux efforts qu'ils auroient faits, pour étendre l'usage de cette heureuse découverte, qui, d'après votre témoignage, conserve plus de sujets, que ne font tous les remèdes de la Médecine (a).

Chez les Romains, celui qui conservoit la vie à un seul Citoyen, recevoit une couronne civique. Les instructions que vous avez données sur la petite-vérole seule, sauroient la vie à des milliers de sujets, si elles étoient mises en pra-

(a) L'Angleterre enviera sans doute à la France, d'avoir la première donné ce bel exemple d'émulation, quand elle saura que LOUIS XVI a accordé des Lettres de noblesse à M. GIROD, Médecin de Besançon, pour avoir inoculé plus de vingt-cinq mille personnes. Dans l'exposé des motifs qui ont porté le Roi à récompenser, d'une manière aussi éclatante, les actions de ce Citoyen, estimable à tous égards, il est dit... *Mais c'est principalement en levant, à force de soins, de succès & de désintéressement, les obstacles multipliés que l'on opposoit, dans sa Province, à l'introduction de la Méthode salutaire de l'Inoculation, qu'il s'est placé au nombre des bienfaiteurs du Pays.* Aussi, dans ses armoiries, lit-on cette devise : *Variolis insitione domitis*; & au dessous : *XXV*. Ces Lettres de Noblesse sont datées du mois de Mars 1783. Voyez l'Eloge de M. GIROD, par M. VICQ-D'AZIR, lu à l'Assemblée publique du 31 Août 1784.

rique. Vous devez donc goûter une satisfaction intérieure, bien préférable à la jouissance des récompenses, quelque honorables qu'elles soient.

*One self-approving hour whole years out-weighs,
Of stupid starers, and of loud huzzas;
All fame is foreign, but of true desert:
Plays round the head, but comes not to the heart (a).*

Ces vers, Monsieur, furent composés par POPE, dans un moment où il méditoit, non sur le caractère de ces Héros qui ne vivent que pour la destruction du genre humain, mais sur celui des bienfaiteurs publics; de ces hommes, dont les vues semblables aux vôtres, sont dirigées vers la conservation & le bonheur de leurs semblables.

Non tu corpus eras sine pectore.

Dans un *Essai*, publié il n'y a pas long-temps (b), j'ai fait observer qu'il n'y avoit pas de moyens

(a) Une heure d'approbation de soi-même, l'emporte sur des siècles d'admiration stupide & d'applaudissement tumultueux. Toute réputation est étrangère, à moins qu'elle ne soit obtenue par le vrai mérite: sans cela, l'encens qu'elle exhale, tourne autour de la tête, & ne va point au cœur. POPE, *Essai sur l'Homme*, Epître quatrième.

(b) M. CLARE parle ici des *Observations sur les abcès & sur les plaies en général*, que l'on trouve ci-devant pages 127 & suiv., & auxquelles il avoit donné, dans les premières éditions, le titre d'*Essai*, &c.

qu'on ne dût employer pour exciter & favoriser la maturation des abcès quelconques, dès qu'il faut les regarder comme la crise d'une fièvre, occasionnée par une cause interne (1). Cette doctrine s'accorde singulièrement avec les principes fondamentaux de notre Art, & je suis très-porté à croire que les abcès varioleux doivent être traités de la même manière que les autres dépôts (2). Mais les assertions générales, qu'il soit permis de le dire, doivent être reçues avec indulgence, comme étant susceptibles d'admettre des exceptions; & il faut entendre tout ce que l'on a à dire sur une question, & l'envisager sous toutes ces faces, avant que de porter son jugement.

Beaucoup de Praticiens veulent que la *fièvre va-*

(1) SYDENHAM, en parlant des maladies aiguës, dit : la raison nous apprend, si je dois m'en rapporter à mon jugement, que la maladie n'est rien autre chose qu'un effort de la Nature pour chasser au dehors, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, la matière morbifique, qui s'oppose au rétablissement de la santé.

(2) Une observation, applicable à tous les genres d'abcès, est, dit le Docteur MÉAD, que l'on doit d'autant plus espérer de succès dans la petite-vérole, que les pustules tendent davantage à la suppuration; & quand cette disposition ne va pas au gré de nos desirs, il n'est pas de moyens qu'il ne faille employer pour attirer l'humeur morbifique vers la peau.

rioleuse soit une fièvre *sui generis*, qui doit être traitée d'une manière particulière; qu'il faut l'attaquer avec les répercussifs, & tout tenter par les évacuations, afin de diminuer & d'anéantir ses effets. Cette doctrine de révulsion, réduite en pratique, doit être regardée comme très-pernicieuse; & je crois qu'en général, il sera toujours plus sûr de se prêter aux efforts de la Nature, que de chercher à les contrarier. *Ab extrâ intûs redire malum est.*

Votre opinion sur la préparation à l'inoculation, & sur le traitement de la petite-vérole communiquée, diffère considérablement de celle du Docteur DIMSDALE. Comme je suis assez heureux pour que mon sentiment se rapporte en général avec le vôtre, j'ai extrait plusieurs passages de votre Ouvrage, à l'appui de ma façon de penser. DIMSDALE a écrit en faveur d'une pratique différente, & son livre étant très-estimé & beaucoup lu, je crois aussi devoir en rapporter plusieurs passages, afin qu'on puisse en porter un jugement sincère & impartial.

La discussion est très-permise, quand, au lieu d'être motivée par la malignité ou par l'envie, elle n'a pour but que la vérité. Les opinions, la pratique, & non l'homme, voilà quels doivent être les vrais objets des recherches littéraires.

Je vais commencer par quelques observations préliminaires sur la préparation à l'inoculation.]

§. I.

De la préparation à l'Inoculation.

Dans les premiers temps de l'introduction de cette pratique dans le Royaume, la préparation n'étoit jamais omise. Elle paroissoit une précaution convenable & importante pour soumettre à une opération neuve & singulière. La préparation étant faite, on supposoit que la bénignité de la petite-vérole, qui survenoit, n'étoit pas moins due aux remèdes qu'à la méthode d'introduire le virus variolique dans la masse du sang.

Quelques années s'étant écoulées, des Praticiens s'aviserent d'inoculer sans avoir fait préluder le cérémonial de la préparation; & quand on commença à suivre cet usage, (que ce fût par hasard ou à dessein, cela ne change rien à la question) on trouva que l'inoculation avoit le même succès qu'auparavant. Dès-lors on se mit à réfléchir sur le cas qu'il falloit faire de cette préparation, & à douter s'il seroit nécessaire de préparer les individus qui jouissoient d'une bonne santé (1).

La réflexion sembloit avoir fait voir que ceux qui

(1) Les tentatives que l'on a faites pour *se faire mieux porter*, que *bien porter*, ont toujours eu des suites fâcheuses. Nous ne devons pas jouer avec une bonne constitution.

étoient attaqués de quelque maladie grave, n'étoient pas des sujets aussi propres à l'inoculation, & ne pouvoient être guéris en aussi peu de temps que ceux qu'on préparoit à cette opération. D'un autre côté, on remarqua que ceux qui contractoient la petite-vérole, pendant qu'ils avoient une autre maladie, en guérissoient aussi-bien que ceux qui prenoient la petite-vérole, jouissant d'une bonne fanté; observation qui a considérablement diminué l'importance de la préparation, & qui à la fin l'a fait tomber en discrédit. L'inoculation alors étoit principalement entre les mains de Chirurgiens qui pensoient que la préparation étoit peu ou point nécessaire, & qui avoient la même opinion à l'égard des remèdes pendant le traitement (1).

1°. *Sentiment de M. BUCHAN, sur la préparation à l'Inoculation.*

« Il faut, dites-vous, Monsieur, être bien peu au fait de ces matières, pour imputer le succès des inoculateurs modernes, à une capacité supérieure dans la méthode de préparer le malade,

(1) Il convient de remarquer, dit le Docteur MÉAD, que cette maladie est ordinairement si douce, que peu d'inoculés ont besoin de remèdes; & ce sentiment est aujourd'hui celui de tous les Praticiens.

& de communiquer la maladie. Il est vrai que quelques-uns d'entr'eux, dans le dessein d'envahir toute la pratique de cet utile préservatif, prétendent avoir des secrets extraordinaires & infailibles, pour préparer les personnes qu'on doit inoculer; mais ces prétentions ne sont faites que pour en imposer à l'ignorance crédule & aveugle (1). Il ne faut que du sens commun & de la prudence pour savoir choisir le sujet & conduire l'opération; & les gens sages & sensés peuvent inoculer leurs enfants, toutes les fois qu'ils le jugeront à propos; à condition pourtant que le sujet soit en bonne santé. » (*Médecine domestique*, tome II de la traduction.)

(1) Il y a des Inoculateurs, dit le Docteur BLACK, dans ses *Observations médicales & politiques*, qui prescrivent une préparation difficile & compliquée, composée d'une diète sévère, de remèdes mercuriaux, de purgatifs, &c. avant que d'en venir à l'insertion du *virus* de la petite-vérole. Cependant le Docteur GATTI, qui a donné un bon Traité sur cette matière, fait une remarque, que je crois juste; c'est que plus les moyens que l'on emploiera, pour communiquer artificiellement la maladie, seront simples, plus cette opération deviendra universelle, & plus l'avantage public sera général. On voit des Inoculateurs Européens s'attacher, dans des vues intéressées, à faire parade, par des préliminaires superflus, de leur prétendu savoir. Mais les jeunes enfants sur-tout, doivent dispenser de la plupart de ces cérémonies inutiles.

2°. *Sentiment du Baron DIMSDALE, sur la préparation à l'Inoculation.*

Le Baron DIMSDALE, au contraire, recommande aux personnes qui doivent être inoculées, & qui jouissent d'une bonne fanté, de s'abstenir de toute substance animale, de bouillons forts, de beurre, de fromage, de toute espece de liqueurs fermentées, excepté de petite biere, qu'il permet en petite quantité. Il défend encore toutes sortes d'épices, enfin tout ce qui possède d'une maniere sensible, une qualité échauffante. Le régime qu'il prescrit, consiste en *pudding*, gruau, fagou, lait, riz au lait, fruits cuits, légumes, racines, végétaux de toute espece & de saison, préparés ou cruds. Les œufs, qu'il ne veut pas qu'on mange seuls, sont permis dans les *puddings*, ainsi que le beurre dans les tartes; & il a grand soin de recommander à ses malades de ne pas surcharger leurs estomacs, même avec ces fortes d'aliments.

Après ces préliminaires, neuf ou dix jours avant l'opération, il ordonne à ses futurs malades de prendre, le soir étant au lit, trois doses de la poudre suivante, mise en pilules ou mêlée avec un peu de sirop ou de gelée, & chaque matin une dose de *sel de glauber*, dissous dans une eau légère de gruau. Cette poudre est composée de 8 grains de *calomélas*, autant de *pattes d'écrevisses* préparées

préparées & en poudre, & la huitieme partie d'un grain de tartre stibié.

Cependant le Baron DIMSDALE dit lui-même « que le principal avantage qui paroît résulter de tous ces remedes, est de raccourcir le temps de la préparation : car, ajoute-t-il, j'ai souvent été obligé d'inoculer sans ces préliminaires, & j'ai toujours obtenu le même succès. Ce qui, continue le même Médecin, m'a porté à croire que l'on peut se dispenser sinon de tout, au moins de beaucoup de ces remedes, excepté avec des sujets pléthoriques, ou dans d'autres circonstances particulieres qui peuvent les exiger. Mais, dans tous les cas, depuis le temps de l'insertion de la matiere varioleuse, jusqu'à celui de l'éruption, les malades doivent observer une diete très-sévère, & faire usage des remedes accessoires, que je dose selon les circonstances ; car, d'après l'expérience, je n'ose m'abstenir de ces précautions, qui jusqu'à présent m'ont réussi. »

3°. *Sentiment des Brames sur la préparation à l'Inoculation.*

Les meres Circassiennes, observe le Docteur MÉAD, sont dans l'usage d'inoculer leurs propres enfants. Dans les Indes-Orientales, ce sont les Brames qui conduisent cette opération, & ils

réussissent parfaitement. Mais, un mois avant l'opération, ils empêchent que les enfants ne mangent du poisson, du lait, du beurre & tout aliment au lait. Ce régime invariable est la seule préparation qu'ils prescrivent.

4°. *Sentiment de l'Auteur sur la préparation à l'Inoculation.*

On voit tous les jours, dans toutes les parties de ce Royaume, des personnes inoculées sans être assujetties à aucune préparation. Un fameux Praticien m'a assuré, bien des fois, qu'il n'avoit jamais vu l'inoculation manquer de réussir, excepté quand les malades avoient été affoiblis, soit avant l'opération, soit pendant la maladie : témoin de ces suites fâcheuses, j'en ai souvent gémi. Quatre enfants furent, il y a quelque temps, inoculés chez moi, sous l'inspection d'un Médecin de grande réputation. Ils furent traités de cette dernière manière, c'est-à-dire, qu'ils prirent des remèdes avant & pendant l'inoculation, & tous ont eu bien de la peine à s'en tirer. Les taches sous la peau parurent d'abord en petit nombre, la matière variolique se répandit de cellules en cellules; mais elle n'approcha pas de la surface. Je pense que si la fièvre eût été plus forte, quelques pustules se seroient montrées sur la peau, & que les malades en auroient été beaucoup soulagés.

Je fus très-inquiet, durant tout le temps de la maladie de ces enfants, traitée par cette méthode, & je vois que mes craintes ne doivent avoir rien de singulier, puisque vous dites avoir observé, Monsieur, que chez des enfants, (préparés par les saignées, par l'application des vésicatoires, & par des purgations, pour céder à l'importunité de leurs peres & meres effrayés,) la Nature troublée dans son travail, avoit été incapable de conduire à maturité les pustules; de sorte qu'ils succomboient sous le poids de la maladie.

J'ai demeuré long-temps chez un Membre de la Faculté, qui étoit persuadé comme moi, que l'intérêt avoit fait imaginer ces moyens préparatoires & ces remedes superflus, dont les effets sont pernicioeux, & les suites fâcheuses.

Je fais que plusieurs familles, pour éviter les dépenses dans lesquelles entraînent les services rendus par les gens de l'art, ont suivi votre avis, & ont inoculé leurs enfants avec le plus grand succès. Il n'y a certainement pas de devoir plus sacré que celui qu'exige la conservation des enfants. Les peres & meres ne se font pas de scrupule de donner des remedes, dans des occasions qui sont assurément plus importantes. On les voit faire prendre des médecines pour des maladies de l'estomac, des intestins & d'autres, auxquelles les

enfants sont continuellement exposés ; pourquoi donc hésiteroient-ils de les inoculer ?

Je ne doute point qu'ils n'adoptent cette pratique, quand ils seront convaincus que tous les Praticiens sont bien persuadés qu'il n'y a aucun risque à courir par cette opération. Le nombre de ceux qui périssent de l'inoculation, mérite peu d'attention. Dans la petite-vérole naturelle, il meurt en général un malade sur quatre ou cinq ; dans l'inoculation, il n'en meurt pas un sur mille (a).

DIMSDALE observe que de trois enfants qui naissent, deux à peine vont jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne fais si ce calcul est exact ; s'il l'est, c'est certainement un grand malheur ! Et combien d'enfants ne doit-on pas supposer mourir de la petite-vérole naturelle avant cet âge ? On ne doit pas douter qu'on n'en eût sauvé un grand nombre par l'inoculation. Aussi long-temps que cette opération est différée, les peres & meres sont dans des inquiétudes, telles qu'il n'y a qu'eux seuls qui puissent les concevoir ; & les enfants qui vivent dans les grandes villes où la contagion est toujours tant à craindre, sont par cette crainte seule, privés de l'avantage de l'air si nécessaire à la santé.

(a) Voyez la MÉDECINE DOMESTIQUE, (trad.) tome II, pages 239, note 14.

§. II.

Des convulsions pendant la fièvre éruptive de la petite-vérole inoculée.

1°. *Sentiment du Baron DIMSDALE.*

« Les convulsions, observe ce Médecin, accompagnent souvent la fièvre éruptive de la petite-vérole chez les enfants; &, bien qu'en général on ne les regarde pas d'un œil défavorable, parce qu'elles précèdent souvent un genre particulier de petite-vérole, cependant elles ne se montrent jamais sans annoncer quelque danger; car personne n'ignore qu'on en a vu expirer dans les convulsions, & que ceux qui ont échappé avec peine à la mort, ont été tellement affoiblis, & leurs facultés tellement ébranlées, qu'ils en ont éprouvé le reste de leur vie des effets sensibles. »

2°. *Sentiment de l'Auteur.*

J'ai un exemple de convulsions, qui, survenues dans le temps de l'inoculation, ont continué toute la vie; mais je n'ai vu mourir aucun des enfants qui en ont été attaqués. Cet accident, très-commun aux enfants dans tout autre temps,

parce que les convulsions sont l'effet assez ordinaire des vers ou des acides des premières voies, peut arriver quelquefois pendant l'inoculation. Je ne pense donc pas que la crainte des convulsions, si légères, pendant la petite-vérole inoculée, qu'à peine font-elles susceptibles d'être aperçues, doive rien faire conclure contre l'avantage de cette opération dans le bas âge ; si l'on considère sur-tout que les convulsions attaquent les enfants à tout âge, & qu'elles sont plus fortes après, que durant l'allaitement (1).

§. III.

Du traitement de l'Inoculation, lorsqu'il se présente une trop grande quantité de pustules.

1°. *Sentiment du Baron DIMSDALE.*

Mais, continue DIMSDALE, en admettant une

(1) Le Docteur MÉAD, dans le chapitre où il traite des accidents qui accompagnent la petite-vérole, s'exprime ainsi : « Quelquefois le malade est attaqué de convulsions immédiatement avant l'éruption : mais ce symptôme est plus effrayant que dangereux ; & les convulsions qui viennent souvent avant les premières apparences de la maladie, sont en général, chez les enfants sur-tout, plutôt un bon qu'un mauvais signe. »

éruption favorable, & qui ne soit pas accompagnée de symptômes alarmants, tels que des convulsions, &c.; cependant s'il survenoit des pustules en trop grand nombre, ou quelque symptôme de mauvais caractère, qui exigeât le secours des remèdes, on seroit fort embarrassé; car le malheureux malade est beaucoup trop jeune pour être engagé par persuasion, par menaces, ou par récompense, à prendre des remèdes dégoûtants, & à se soumettre aux autres indications du régime.

2°. *Sentiment de l'Auteur.*

Assurément, Monsieur, pour les enfants d'un âge aussi tendre, il n'y a pas de meilleur remède, ni de meilleur régime que le lait.

3°. *Sentiment de M. BUCHAN.*

Vous observez, Monsieur, que le seul traitement à employer, pendant la première fièvre de la petite-vérole, est le régime rafraîchissant, &c., pour empêcher que l'éruption ne soit trop abondante; mais que notre devoir, dès que les boutons commencent à se montrer, est de favoriser la suppuration par les boissons délayantes, les aliments légers, & par de généreux cordiaux, lors-

que la Nature paroît languissante ; & vous ajoutez une réflexion très-judicieuse, que voici : *Si toutefois, l'on peut avec sûreté empêcher l'éruption d'être abondante. (MÉDECINE DOMESTIQUE, ibid.)*

Voyons maintenant l'opinion de ce Médecin sur l'âge convenable à l'inoculation.

§. I V.

De l'âge propre à l'Inoculation.

1°. *Sentiment du Baron DIMSDALE.*

« Lorsque je suis le maître, je refuse d'inoculer les enfants au-dessous de 2 ans. Je fais qu'à cet égard, la pratique ordinaire est contre moi ; mais les raisons d'après lesquelles je la rejette, sont fondées sur l'observation & sur l'expérience. J'ai à la vérité inoculé dernièrement plusieurs enfants au-dessous de cet âge, à la prière réitérée de leurs peres & meres, & tous ont parfaitement guéri. Mais il ne faut pas perdre de vue, que les jeunes enfants sont exposés aux hasards de la dentition, des fièvres, des cours de ventre, des convulsions, & d'autres accidents, par eux-mêmes assez difficiles à traiter chez des sujets aussi délicats, pour qu'il soit rare que deux, sur trois, de ceux qui naissent, vi-

vent jusqu'à l'âge de deux ans, ainsi qu'il est facile de le prouver par les listes mortuaires. »

2^o. *Sentiment de l'Auteur.*

Ce Médecin avoue ici que la pratique commune est contre lui, en ce qu'elle prescrit d'inoculer les enfants au-dessous de deux ans; & il dit, *qu'il en a inoculé plusieurs au-dessous de cet âge, & qu'ils ont très-bien guéri.* Assurément cet aveu est un grand encouragement pour faire adopter cette méthode; ce Médecin faisant d'ailleurs connoître que son sentiment à ce sujet, milite contre la pratique commune (1).

J'ai vu un grand nombre d'enfants à la mamelle inoculés sans aucun accident, & avec le plus heureux succès. Je suis & serai toujours le partisan d'une pratique qui est accompagnée de si grands avantages. J'ai connu plusieurs Médecins, d'abord d'un autre sentiment, mais que la réflexion,

(1) L'âge le plus favorable pour l'inoculation, dit le Docteur MACKENZIE, paroît être celui qui précède la pousse des dents chez les enfants, parce qu'à cet âge ils sont insensibles aux diverses douleurs qui accompagnent cette opération, & les humeurs sont alors si douces, qu'une maladie inflammatoire parvient rarement chez eux à un certain degré de violence. *Histoire de la Santé,*

l'expérience & le temps ont ramenés à l'opinion de pratiquer l'inoculation de bonne heure.

Vous observez, Monsieur, que l'âge le plus convenable pour inoculer, est entre 3 & 5 ans. Mais vous dites ensuite que plusieurs approuvent l'inoculation à la mamelle : il n'est donc rien qui s'oppose à cette pratique, puisque vous ne faites aucune objection à ce sujet.

Ni vous, Monsieur, ni DIMSDALE, ne paroissez éloignés d'inoculer les enfants à la mamelle, & je suis porté à croire que l'un & l'autre vous sentirez un jour les raisons d'applaudir à cette pratique. Les avantages en sont évidents; les inconvénients ne sont qu'imaginaires. Combien ne devons-nous pas être réservés dans l'administration des purgatifs aux enfants, puisque souvent ils excitent des convulsions, & causent la rentrée de l'humeur? &c.

§. V.

Des abcès varioleux.

Les abcès ordinaires ont en général leur siège dans le tissu cellulaire, entre les muscles & la peau. Les pustules ou les abcès varioleux ont le leur dans la substance cellulaire, sous l'épiderme & sur la peau proprement dite : ce qui paroît évident,

d'après les cicatrices laissées par la petite-vérole, & qui sont dues au *virus* qui a corrodé la peau, sur laquelle il a séjourné. Plus un abcès est profond, plus il met de temps à venir à suppuration, à moins qu'il n'arrive que la matière ne se dépose sous un tendon, sous un ligament ou sous une expansion tendineuse. Dans ce cas, quoiqu'il ne soit pas à une grande distance de la surface, cependant arrêtée & retenue puissamment, la matière est souvent un temps considérable avant que de percer la peau, pour se faire jour au dehors.

Un abcès situé sous l'épiderme, sera, toute chose égale d'ailleurs, plutôt percé que celui qui se trouve dans la membrane adipeuse. Les abcès varioleux & autres, sont ordinairement précédés de petits frissons qui paroissent être les efforts de la Nature pour parvenir à une crise.

A beaucoup d'égards, il y a une grande ressemblance entre les pustules de la petite-vérole, & les autres abcès. Elles sont également accompagnées de frisson, & se terminent comme eux, par la suppuration ou par la gangrene. Aussi doivent-elles être traitées de la même manière. Les pustules sur les membres doivent être fomentées avec de l'eau tiède. Quand elles sont parfaitement mures, les Praticiens les plus célèbres, recommandent d'attirer le pus à la pointe de l'abcès, au moyen d'un peu de cérat, & ensuite de l'en faire

sortir à l'aide d'une piquure ou d'une incision. BROOKE, dans *sa Pratique de Médecine*; TISSOT, dans *son Avis au Peuple*; HOLWEL, dans *son Traité de l'Inoculation par les Brame*s, vantent les avantages de cette pratique, qui est dans vos principes, & qui tend à prévenir la résorption de la matière, & la fièvre secondaire.

§. VI.

De la nature de la Fièvre varioleuse.

Le Docteur TISSOT observe que dans la petite-vérole, quelque considérable que soit l'éruption, la fièvre augmente dans le temps de la suppuration; ce qui ne doit pas paroître étonnant, puisqu'un simple clou excite la fièvre. Comment donc seroit-il possible que des centaines, ou plutôt des milliers de petits abcès n'en excitassent pas une également?

Je pense que la fièvre est la maladie, & que la suppuration ainsi que la sortie de la matière en est la crise, suscitée par la Nature pour la guérir. Ce sentiment, comme on voit, est contraire à celui de bien des Praticiens; & le traitement doit certainement être bien différent, suivant que l'on adoptera l'une ou l'autre de ces idées. La fièvre varioleuse, passe pour constituer l'essence de la

petite-vérole, de sorte que seule, & sans qu'il soit besoin d'aucune éruption, elle est regardée généralement comme mettant à l'abri de la maladie.

1^o. *Traitement de la Fievre varioleuse, selon le Baron DIMSDALE.*

La fievre varioleuse, dit le Docteur DIMSDALE, est pour l'ordinaire si légère, qu'elle demande rarement le secours d'aucun remede, excepté de réitérer celui que j'ai conseillé de faire prendre la seconde nuit après l'opération (1); & de donner le lendemain matin, la potion laxative suivante :

Prenez d'une *infusion de séné*, 2 onces;

De *manne*, demi-once;

De *teinture de Jalap*, 2 gros.

Mêlez.

On fait prendre cette potion dès que les symptomes d'éruption paroissent annoncer quelque intensité.

(1) Ce remede est une poudre composée de 3 grains de *salomélas*, d'autant de *pattes d'écrevisses* préparées, & d'un dixieme de grain de *tarre sibié*.

2°. Sentiment de l'Auteur sur ce traitement.

Mais moi, j'ai vu ces remèdes occasionner plus de 12 selles, & affoiblir considérablement; de sorte que s'ils eussent été continués, ils auroient conduit le malade à l'étiſie. (Voyez ci-devant pages 258 & 259.) On a fait beaucoup de tentatives pour mitiger cette fièvre; mais je crois que souvent elles ont été dangereuses.

3°. Traitement de la Fièvre varioleuse selon les Brames, d'après le Docteur HOLWEL.

« Les Praticiens des Indes-Orientales, dit le Docteur HOLWEL, font très-modestement le procès à la pratique Européenne sur la saignée, & sur les cathartiques administrés dans tous les temps de la petite-vérole; mais plus particulièrement quand on les prescrit pour prévenir ou mitiger la fièvre secondaire: alléguant que la saignée affoiblit les puissances naturelles, & que les purgatifs contrarient la marche régulière de la Nature, qui, dans cette maladie, tend invariablement à porter, vers la peau, la cause morbifique; que souvent la marche inégale de la Nature, pour l'entière expulsion de la matière variolique, demande que l'art vienne seconder ses sages desseins, mais qu'il doit alors suivre la trace

qu'elle s'est faite elle-même, & non troubler la crise qu'elle médite, en voulant faire sortir les humeurs par une autre voie; que l'art ne peut espérer de succès qu'en vidant les pustules, afin qu'il y ait par-là des places propres à recevoir la matiere circulant avec le sang, & restée jusquelà dans ce fluide, parce qu'elle n'avoit pu être expulsée par la premiere éruption; moyens qui donnent la certitude morale de détourner & de dompter la fièvre secondaire, tandis que la saignée & les cathartiques, administrés dans cette intention, sont contraires à la raison, en ce qu'ils s'opposent absolument à l'opération de la Nature, dans les efforts qu'elle fait pour se délivrer de cette cruelle maladie. »

Selon quelques Auteurs, qui ont écrit sur la petite-vérole, cette maladie présente une fièvre éruptive & une fièvre de suppuration. Mais dans la formation d'un abcès ordinaire, nous ne reconnoissons qu'une fièvre, celle qui tend à la suppuration, & qui augmente jusqu'à un certain degré. Lorsque le malade est menacé de délire, alors la saignée est prescrite, & les Ecrivains en Médecine & en Chirurgie, pensent qu'elle aide la maturation. Les purgatifs, au contraire, qui tendent à faire rentrer la matiere, sont défendus dans tout abcès critique; quoique les lavements y soient nécessaires lorsqu'il y a constipation & tension.

§. VII.

Des causes auxquelles on doit attribuer le succès de l'Inoculation.

Le grand succès de l'inoculation ne doit pas, selon moi, être attribué à une certaine quantité de pus variolique introduit dans la circulation, puisqu'une étincelle peut exciter la flamme; non plus qu'à la manière dont il attaque la constitution, ce qui est toujours d'une façon légère & égale, les poumons & les autres organes nécessaires à la vie, n'étant jamais affectés qu'à un degré peu considérable.

Dans la petite-vérole naturelle, les particules contagieuses sont absorbées par la bouche, les narines, le gosier, & portées dans la poitrine ou dans la tête, ou dans l'une & l'autre à la fois; ce qui fait que ces parties se couvrent d'une infinité de pustules.

Je me rappelle très-bien le moment où j'ai eu la petite-vérole. J'avois 8 ans lorsque j'ai été attaqué de cette maladie, étant couché sur un oreiller infecté, & qui exhaloit une odeur forte & pénétrante. Un de mes amis, du même âge environ, s'apperçut aussi de cette odeur. Nous tombâmes malades l'un & l'autre le huitième jour ;
&

&, quoique la maladie fût discrète, nous avons eu une grande quantité de boutons. J'ai été conformément renfermé dans la chambre pendant 13 ou 14 jours.

§. VIII.

De l'importance de l'air frais & renouvelé dans la Petite-Vérole inoculée.

La Nature doit avoir certainement plus de difficultés à se débarrasser d'une maladie, quand elle est interne, que lorsque les membres & les régiments extérieurs du corps sont le principal siège de la contagion. Quand les poumons sont attaqués d'inflammation, la difficulté de respirer doit nécessairement s'enfuir. Ces organes, dont l'usage a été comparé à celui d'un éventail, & dont les vaisseaux aériens servent à rafraîchir le sang, deviennent alors le siège d'une fièvre, & sont, par-là, incapables de se procurer à eux-mêmes le soulagement qu'en état de santé, ils procurent aux autres parties du corps, pris de fièvre. Cependant l'air frais, renouvelé, peut, dans cet état, leur être très-avantageux.

Plusieurs Ecrivains pensent que l'air déphlogistiqué, introduit dans les poumons, rafraîchit le sang, qui, dans l'état de fièvre, sort très-chaud du ventricule droit du cœur, & qu'alors il agit très-puis-

famment & avec un grand succès comme réfrigérant.

J'étois présent lorsqu'une jeune Demoiselle, un des enfants dont j'ai parlé ci-dessus, & qui ont été soumis à l'inoculation, étant sur la fin de la maladie, tomba en foiblesse, & manqua de périr par la chaleur de la chambre dans laquelle trois autres inoculés se trouverent également mal. Ayant fait ouvrir les fenêtres, la respiration se rétablit, & , transportée à l'air frais, elle reprit l'usage de ses sens.

Nous éprouvons, d'une manière sensible & subite, l'influence rafraîchissante de l'air sur les parties externes & même internes de notre corps, lorsque nous nous y exposons sur le bord d'une rivière. Nous voyons ce moyen seul dissiper bientôt une chaleur fébrile.

L'air, appliqué sur la surface externe du corps, est bien loin d'être nuisible aux pustules de la petite-vérole. Tous les Inoculateurs modernes, ainsi que vous, Monsieur, recommandent aux malades de tenir leurs appartements dans une température fraîche. Le Docteur MÉAD conseille, non de geler, ni de glacer les malades en hiver, mais seulement de leur procurer de l'air pur & frais, qu'ils puissent respirer abondamment, parce que l'air chaud occasionne la difficulté de respirer, & l'inflammation des poumons.

J'ai vu, dit le même Médecin, des cadavres dont les poumons, le cerveau, le foie & les intestins étoient enflés & couverts de pustules; & je ne doute pas du tout que ces morts subites, qui arrivent quelquefois vers la fin de la maladie, ne soient dues au transport de la matière purulente sur ces parties essentielles (1).

On dira peut-être que l'air frais fait rentrer la matière de la petite-vérole, & qu'en conséquence le malade doit s'abstenir de le respirer. N'est-ce pas une chose certaine, Monsieur, que les frissons accompagnent ordinairement la formation du pus dans les abcès, & qu'ils favorisent son expulsion?

Dans l'Inde, dit le Docteur HOLWEL, j'ai été témoin des merveilleux effets de quelques pintes

(1) Dans une épidémie de petite-vérole confluente, dit M. HOLWEL, les poules d'Indes, les oiseaux de basse-cour, les chapons de Madras, & autres volailles, furent tués en grand nombre par cette maladie. Ils ont eu les symptômes ordinaires qui accompagnent tous les temps de la petite-vérole. J'avois, continue le même Médecin, un perroquet que j'aimois beaucoup, & qui en est mort en 1744. Il m'a fourni une belle occasion d'observer la marche régulière de cette maladie. Etant tombé malade, il eut une fièvre ardente, deux jours entiers avant l'éruption. Ouvert, après sa mort, nous lui trouvâmes la gorge, l'estomac, & tout le canal intestinal boursoufflés & couverts de boutons comme la surface du corps.

d'eau froide, jettée sur la tête des malades attaqués de la petite-vérole; les pustules qui étoient affaissées auparavant, se remplissoient ensuite comme par enchantement.

Nous pouvons assurer, d'après les meilleures autorités, telles que celles du Docteur MÉAD, de M. SHARP & autres, que la saignée, dans certains cas, favorise la suppuration, bien loin de l'arrêter (a). Mais l'on ne peut pas dire la même chose des purgatifs, qui causent la rentrée & l'absorption de la matiere purulente.

§. IX.

Des inconvénients du caustique, ou de l'incision des Absès varioleux.

D'après le principe faux & insensé de prétendre pouvoir suppléer à la maturation, il arrive, Monsieur, que des gens de notre profession, recommandent de faire, à l'aide du caustique, une large ouverture dans les abcès de l'aine & des autres parties, avant qu'ils soient mûrs. Ils soutiennent que, par ce moyen, nous pouvons prévenir la formation des sinus, & l'érosion des parties voisines. Quoiqu'il y ait quelque lueur de

(a) Voyez ci-devant page 271.

raison dans ce langage , cependant je désapprouve cette pratique , ayant vu plusieurs exemples d'endurcissements qui en ont été la suite , ainsi que d'une rechute & d'une seconde suppuration qui a succédé , parce que la matiere n'avoit pas été entièrement avancée par cette premiere ouverture. Cet effet ressemble à celui de la fièvre secondaire dans la petite-vérole , laquelle est due à l'absorption du virus , qui produit les abcès sous les aisselles , & dans d'autres parties du corps. Telles sont les suites auxquelles il faut s'attendre , quand on met des entraves à la Nature , & qu'on la gêne dans le cours de ses opérations salutaires.

Un malade qui avoit été traité de cette maniere , & à qui il étoit resté une dureté autour d'une plaie , éprouva trois semaines après une rechute , & il survint une seconde suppuration. Affecté de cet événement , & tandis qu'il avoit encore son Chirurgien , il s'adressa à un autre Praticien , qui , voyant les suites fâcheuses de cette méthode , se donna toutes les peines imaginables pour convaincre le malade qu'il étoit de son plus grand avantage d'attendre que la Nature eût déposé toute la matiere purulente , qu'elle étoit à préparer. Il n'y aura pas de temps perdu , dit-il ; car lorsqu'un abcès a eu le temps nécessaire pour mourir , la plaie se guérit bien mieux ensuite , que quand il est crud & non digéré. Ce raisonne-

ment, donné par un homme du premier mérite, fatistit entièrement le malade. Il suivit son avis, & fut parfaitement guéri.

§. X.

Du pouvoir de la Nature dans la guérison des Maladies.

Puisqu'il faut beaucoup laisser à la Nature, dont l'action est appelée communément *vis vite*, essayons de dire quelque chose sur cette action.

HIPPOCRATE répète souvent que la Nature guérit les maladies. MÉAD regarde le premier mobile qui est en nous, & qui conçoit, pense & raisonne, comme un esprit, d'un genre ou d'un autre, entièrement différent & distinct de la matiere, mais très-intimement uni à notre corps. S'il en est ainsi, devons-nous tenter de tout faire par nous-mêmes? & ne devons-nous rien laisser à la Nature, qui n'est autre chose que cet esprit intelligent? Ne devons-nous pas plutôt nous appliquer à suivre ses directions? Les meilleurs Médecins, de tous les temps, ont recommandé d'apporter une sérieuse attention aux symptômes, qui font des efforts de la Nature dans toutes les maladies. Nous ne devons donc pas désapprouver inconsidérément ceux, tels qu'ils soient, qui lais-

font beaucoup à faire à ce puissant agent, mais bien plutôt ceux qui contrarient ses efforts salutaires.

Le Docteur TISSOT compare la machine humaine, dans ses opérations, à une montre, laquelle ne peut être réparée & raccommodée que par la main d'un Artiste intelligent. Mais cette comparaison n'est pas admissible, puisque la montre n'a pas de principe vivifiant, qui dirige & conduit ses mouvements (1).

Relativement au corps humain, l'emploi du Médecin est de porter une attention scrupuleuse

(1) « Nous ne donnons pas, dit TISSOT, une montre à raccommoder ou à nettoyer à un homme, à moins qu'il n'ait passé plusieurs années à considérer comment une montre est faite; qu'il ne connoisse les raisons & les causes pourquoi elle va bien; les défauts & les obstacles qui font qu'elle va mal; & cependant le rétablissement & la conservation de la machine la plus compliquée, la plus délicate, la plus exquise, & la plus précieuse qu'il y ait sur la terre, sont tous les jours confiés à celui qui n'a pas la moindre notion de sa structure, de la cause de ses mouvements, ni des moyens propres à rectifier les erreurs de sa marche. »

La machine humaine, comme tout le monde le fait, se rétablit souvent d'elle-même quand elle est dérangée; mais il n'en est pas de même d'une montre: elle est privée de ce *vis vita*, qui est la puissance de la Nature.

aux différentes opérations de la Nature, lesquelles, étant bien connues, peuvent être aidées par le Praticien, qui peut toujours seconder cette force guérissante, & par conséquent lui être utile. Sur un objet d'une aussi grande importance que la santé, qui, étant dérangée, demande souvent le faveur du Médecin le plus consommé pour être rétablie, l'intérêt de tous les hommes & l'amour de leur conservation, les porteront, pour peu qu'ils aient d'intelligence, à s'adresser à ceux qui, comme le dit M. TISSOT, par leur éducation & leurs travaux en Médecine, sont présumés être les plus en état de les soulager.

Les Empiriques sont sans doute les ennemis du genre humain les plus à craindre. Cependant il faut convenir que, dans la pratique de l'inoculation, il y a beaucoup de Praticiens très-connus dans ce pays & dans d'autres, qui, bien qu'ils n'aient aucune prétention aux connoissances médicales, ont des succès dignes d'être enviés, & qui ne peuvent être attribués qu'à cette heureuse ignorance, qui les rend incapables de contrarier les efforts de la Nature, par les moyens que l'on dit être *selon les regles de l'Art*.

J'ai vu beaucoup de malades de la petite-vérole, dans les sept années que j'ai suivi l'Hôpital Saint-Barthelemi. On ne leur administroit que peu de remèdes, & pas plus qu'il n'étoit absolu-

ment nécessaire. On laissoit à la Nature la liberté de faire son ouvrage. Dans ces maisons publiques, on acquiert, pour la pratique de la Médecine, les connoissances les plus précieuses, en ce qu'elles sont simples, sans déguisement, & fondées sur les principes reconnus pour les plus certains.

J'ai connu une Dame qui, par le conseil du Chirurgien qui avoit inoculé ses enfants, enferma dans une armoire tous les remedes à mesure qu'ils arrivoient de chez l'Apothicaire, de sorte qu'il n'en fut administré aucun. L'Apothicaire, à chaque visite, faisoit remarquer comme les choses alloient bien; & faisoit observer les bons effets de ses remedes sur les boutons, dans le temps qu'ils se remplissoient de pus. Observation que devoit naturellement faire tout homme aussi trompé que celui-ci l'étoit. Comme le Chirurgien de cette Dame avoit vu des suites fâcheuses des remedes préparatoires, & de ceux qu'on administre pendant la petite-vérole, il avoit pris la résolution, pour sa propre réputation, de ne rien donner, dans ces cas, qui fût capable d'interrompre la marche de la Nature; considérant, comme superflu, tout ce qui ne tend qu'à faire mieux (1).

(1) Ce Chirurgien avoit observé, comme vous, Mon-

§. XI.

Des effets dangereux des purgatifs dans la Petite-Vérole inoculée.

Je ne puis , Monsieur , mettre dans la balance mes connoissances & mon expérience contre les vôtres ; cependant vous êtes absolument de mon avis , lorsque vous dites que vous avez vu de pernicious effets des purgatifs dans les premiers temps de la maladie , & que vous avez connu des enfants tellement épuisés par ces différentes évacuations , qu'ils ont succombé. (Voyez ci-devant page 259.)

Comme votre livre , ainsi que ceux de MÉAD , de TISSOT , & d'autres Médecins excellents , sont entre les mains de tout le monde , je ne dois pas craindre que mes opinions , supposant qu'elles soient fausses , puissent faire aucun tort. Je vais donc les exposer librement.

On a beaucoup écrit pour & contre les purgatifs dans la petite-vérole ; je crois que j'ai pris cette question de son bon côté. Il n'est personne

sieur , que le plus grand danger du malade , dans l'inoculation , ne vient pas du défaut , mais de l'excès de soin.

qui ne soit, à un certain degré, convaincu des suites dangereuses des purgatifs dans quelques temps de cette maladie. Cependant il y a des Médecins, pour qui cette vérité est plus évidente; d'autres pour qui elle l'est moins : cela dépend du plus ou moins d'expérience qu'ils ont acquise. En général, les deux extrêmes sont également dangereux; & c'est ici que l'on peut dire qu'en cherchant à éviter Scylla, l'on se précipite dans Charybde.

Au reste, contentons-nous de dire qu'il y a beaucoup de Praticiens qui ont eu trop de confiance dans leurs propres idées, & dont le raisonnement n'a pu tenir quand il s'est trouvé opposé à celui de gens plus instruits.

*Non mihi, sed rationi, aut quæ ratio esse videtur
Milito.*

SCALIGER.

Il y a toujours de l'avantage à retirer de la recherche opiniâtre d'un point disputé. Car du choc des opinions différentes sort souvent la vérité, & la science ne peut qu'y gagner. Un argument en forme, & une discussion raisonnée, ne sont pas toujours également bien saisis. Au lieu qu'un fait éclatant, ainsi que les conséquences qui en dérivent, sont toujours sentis, parce qu'ils sont à la portée de tout le monde. Il y auroit

moins d'inconvénient, que des observations frivoles fussent répandues par milliers dans le monde, qu'il n'y en auroit, de voir un seul fait important perdu (1).

Quant au traitement de la fièvre éruptive, dont nous avons parlé ci-dessus, presque tous les Praticiens sont d'avis qu'il doit être rafraîchissant. Mais est-ce au moyen des purgatifs qu'on peut y parvenir? Je ne le pense pas. Les purgatifs, observe le Docteur CULLEN, non-seulement enflamment le rectum, mais encore portent leur irri-

(1) Le Docteur DUNCAN, dans ses *Observations sur le Mercure*, dit, en parlant de la théorie en Médecine: qu'elle est dédaignée sur-tout par deux sortes de Praticiens, par les ignorants & par les paresseux. Ceux-ci ne veulent pas; & ceux-là ne peuvent pas acquérir les connoissances qu'elle renferme; &, au milieu du mépris affecté dont ils font parade pour tout ce qui tient aux sciences, on voit qu'ils se distinguent principalement par une facilité inconcevable à adopter, du premier abord, les opinions qu'on leur présente. La théorie est naturelle à l'esprit humain; & ceux qui sont accoutumés à penser, ne peuvent être satisfaits qu'ils ne se soient rendu raison de tous les phénomènes qui accompagnent une observation. La théorie n'exclut l'observation en aucune manière. Au contraire, elle conduit à apporter une attention plus scrupuleuse aux faits; & dans un conflit d'opinions, quoique par elles-mêmes mal fondées, elle a souvent donné lieu à des découvertes utiles en pratique.

tation sur toutes les autres parties du corps. (Voyez ci-devant pages 107 & 108.) Le Docteur FORDYCE, dans *ses Eléments de Médecine*, observe avec raison, que les purgatifs donnent souvent de l'intensité aux symptômes inflammatoires. S'il en est ainsi, les purgatifs, quelque doux qu'ils soient, dès qu'ils procurent 2 ou 3 selles par jour, ne peuvent pas beaucoup contribuer à rafraîchir le malade, ni à abattre l'inflammation; car je crains fort que tous les purgatifs n'aient une qualité stimulante.

§. XII.

Des rafraîchissants dans la Petite-Vérole inoculée.

Les Médecins different encore d'opinion sur les propriétés du *nitre*, introduit dans l'estomac, ou, comme ils le supposent, passé dans le sang. (Voyez ci-devant pages 109 & suivantes.) Il y en a qui recommandent ce sel pour sa qualité rafraîchissante, tandis que d'autres assurent qu'il produit une chaleur considérable, & tous apportent des expériences en preuve de ce qu'ils avancent: tant sont incertains les effets de la plupart des remèdes internes! Ne devrions-nous pas plutôt faire usage des moyens qui sont reconnus, d'une manière non équivoque, pour être capables de rafraîchir? Otez, par exemple, les couvertures du lit,

introduire un air frais, & administrer des boissons délayantes acidules? En supposant que le nitre soit échauffant, dira-t-on peut-être, n'y a-t-il pas des remèdes qui rafraîchissent selon les circonstances? Je ne veux pas disputer là-dessus. Je laisse ce fait à prouver à ceux qui ont une plus grande confiance que moi dans l'utilité des remèdes.

C O N C L U S I O N.

L'inoculation peut être regardée comme une plante inappréciable, mais délicate, qui demande à être arrosée & cultivée par une main bienveillante. Dans ce pays, elle n'est aujourd'hui qu'une infortunée, exposée aux vapeurs d'une influence destructive. Cependant je me plais à croire que tôt ou tard elle fleurira dans ce Royaume d'une manière brillante. Mais devons-nous ce succès aux soins des Inoculateurs, Membres de la Faculté, plutôt qu'aux Inoculateurs qui n'en font pas? Ceci étant une affaire dans laquelle les opinions diffèrent extrêmement, je ne m'aviserai pas de décider (1).

(1) Il est bien extraordinaire que l'inoculation, l'invention la plus raisonnable & la plus avantageuse, ait éprouvé autant de contradicteurs, tandis que la pratique la plus absurde, la *transfusion du sang des animaux dans*

On m'a montré le plan d'un règlement pour l'inoculation, dans la Ville & le Comté de *Chester*, qui a procuré des avantages remarquables. On m'en a montré un autre pour *Holborn*. Ce dernier portoit les deux articles suivans :

1°. Chaque malade paiera 5 *schillings* (a) pour son inoculation. Il sera soigné avec attention & avec exactitude, chez lui, pendant tout le temps de la maladie, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli, sans qu'on puisse lui rien demander de plus.

2°. Le pauvre & sa famille seront inoculés *gratis* ; ils seront soignés de la même manière que ci-dessus, pourvu qu'ils aient donné des témoignages favorables de leur bonne conduite, justifiés par des personnes en place & connues.

J'apprends avec beaucoup de plaisir que des réglemens semblables, pour l'inoculation, commencent à se répandre dans cette Métropole & dans d'autres Villes. Ces établissemens utiles, puisque l'Hôpital pour l'inoculation, ne peut servir qu'à

le corps humain, &c. a été embrassée avec le plus grand empressement dans ce pays. Selon moi, cette inconséquence ne doit être attribuée qu'à l'intérêt, qui porte à se donner plus de peines pour prolonger sa propre vie, que pour conserver celle des autres.

(a) Ce qui fait à-peu-près 6 l. selon le cours du change.

un petit nombre d'individus, étant les premiers de ce genre qui soient venus à ma connoissance, c'est avec plaisir, Monsieur, que je vous en fais part (a).

Je ne puis fermer ma lettre sans rapporter un passage de votre Ouvrage, & un autre du Docteur BLACK, qui me paroissent beaucoup convenir ici. « Comme la petite-vérole est, dites-vous, devenue actuellement une maladie épidémique dans presque toutes les parties du monde, nous ne devons plus nous occuper qu'à la rendre la plus bénigne possible. En effet, c'est la seule manière de l'anéantir qui soit maintenant en notre pouvoir; & dussé-je paroître avancer un paradoxe, je ne craindrai pas de dire que si l'inoculation devenoit universelle, elle équivaldroit à-peu-près à l'extirpation totale de la petite-vérole. Car peu importe qu'une maladie soit déracinée entièrement, ou qu'elle soit rendue tellement bénigne, qu'elle ne soit plus capable de menacer la vie, ou d'altérer la constitution; l'un revient à l'autre; & l'on a lieu de se flatter que l'inoculation procureroit cet avantage. » (*MÉDECINE DOMESTIQUE, ibid.*)

« La vie de tous les individus, dit le Docteur

(a) Cette lettre a été écrite de Londres à M. BUCHAN, dans le temps que ce Médecin étoit encore à Edimbourg.

BLACK , est préservée & conservée par l'inoculation. Cette pratique est donc le trésor le plus précieux qu'on ait jamais procuré à la Nation. Il n'y a plus de maladie, dès que nous en sommes tellement les maîtres, que nous pouvons empêcher qu'elle ne soit mortelle : c'est ce que nous faisons de la petite-vérole par l'inoculation. L'inoculation est un pont que la Providence nous a fourni, pour passer un golfe dangereux ou un gouffre profond, dans lesquels des millions d'hommes ont été engloutis. »

Cette idée religieuse & juste est très-heureuse ; & prouve les avantages de cette pratique salutaire, aux yeux de tous ceux qui ne craignent pas de soumettre leur jugement à la voix de la raison.

Les peres & meres qui sont assez malheureux pour perdre leur enfant dans l'inoculation, ont cette consolation intérieure qu'ils ont agi d'après le motif le plus puissant, tandis que ceux qui éprouvent le même malheur dans la petite-vérole naturelle, par la raison qu'ils ont omis le plus important des devoirs, ont non-seulement à combattre les remords de leur conscience, mais encore les reproches mérités du monde entier. Je désire que tous ceux qui sont chargés d'élever & d'instruire les enfants, méditent sérieusement sur cette matiere ; & je ne doute pas que la raison &

la réflexion ne doivent les porter à adopter cette opération.

Ceux qui désirent sincèrement les progrès de la pratique de l'inoculation, doivent tout mettre en œuvre, & employer les arguments les plus persuasifs pour déraciner les préjugés. Beaucoup de malheurs & d'intérêts opposés naissent du choc des esprits irrités; il faut employer tout pour s'en garantir, puisqu'il n'en peut résulter aucun avantage.

Le Général, qui médite l'attaque d'une citadelle, fortifiée par la Nature & par l'Art, emploie souvent le stratagème & l'adresse de préférence à la force ouverte. Par ces moyens, on s'empare d'une place qu'on avoit cru d'abord imprenable. De la même manière, les préjugés les plus invétérés, cedent à l'influence d'une raison tranquille, & de preuves convaincantes.

Quiconque veut s'attirer des profélites dans une cause, doit saisir le moment du calme de l'esprit, pour présenter son opinion. Jamais un conseil ne fait d'impression plus forte, que quand on fait qu'il est dicté par un motif honnête & désintéressé, & qu'il a pour but le bien public. Ces ménagements ne manquent jamais de réussir à la longue : vérité, Monsieur, dont vous avez donné la preuve dans le cours de vos utiles & infatigables travaux, entrepris pour la conservation

de la santé, & pour le bonheur du genre humain.

Je m'estimerois heureux si mes efforts pouvoient, en la moindre chose, concourir avec les vôtres, à rendre la pratique de l'inoculation ce qu'elle doit être, facile & simple; à la dégager des terreurs qui lui sont étrangères, & à la rendre familière & susceptible d'être adoptée par l'univers entier.

Puissiez-vous obtenir, dans la Capitale, les succès dus à votre mérite! C'est le vœu de celui qui est,
Monsieur,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
PETER CLARE.

Chancery-Lane, le 1 Septembre 1781.

Depuis la publication de ma lettre à M. BUCHAN, on m'a fait la faveur de m'envoyer, de plusieurs Provinces, des détails sur la propagation & les succès de l'inoculation; & je me félicite de pouvoir assurer le Public, que la préparation à l'inoculation, perd tous les jours de son crédit dans ce Royaume. La plupart des Villes capitales ont publié des réglemens avec les plus grands succès (1). Malgré le peu de jugement des

(1) Dans l'Automne de 1781, l'on a soumis au jugement du Public, à Liverpool, un plan pour l'inoculation générale

uns; & les petits préjugés enracinés dans l'esprit des autres, l'expérience journaliere prouve que ces institutions sont praticables, sûres & très-avantageuses pour la société. Ces avantages, & sur-tout ces derniers établissemens, sont dus particulièrement aux travaux bienfaisants & infatigables du Docteur LETTSOM, qui, le premier, les a proposés dans cette Ville; & aux Docteurs BUCHAN & BLACK, dont les Ouvrages, publiés sur cette matiere importante, doivent à jamais immortaliser le nom.

Quant à la préparation, les dangers dans lesquels elle entraîne, viennent d'être exposés de nouveau au Public, & ses défenseurs les plus ardens, ne pouvant plus disputer le terrain, ont cessé de se défendre plus long-temps, contre les expériences bien faites du Docteur WATSON, contre les raisonnemens solides des mêmes Docteurs BLACK & BUCHAN, & contre le sens commun.

Plus récemment encore, j'ai vu une brochure

des Pauvres. La Faculté a proposé de faire cette opération *gratis* en Mars & en Octobre. L'essai fut fait en Octobre dernier. On n'a perdu qu'un seul inoculé sur 416. Cent quarante-six de ces inoculés étoient au-dessous d'un an; 91 entre 1 & 2 ans; 170 au-dessus de 2 ans, mais non encore à l'âge de puberté, & 9 adultes.

intitulée : *Collection d'Expériences faites dans la vue de fixer la Méthode la plus avantageuse d'inoculer la Petite-Vérole.* Et de ces expériences, il résulte que, ni le nombre des pustules, ni la bénignité de la maladie ne dépendent nullement de la préparation du sujet : que l'inoculation en général réussit sans aucune préparation, & que la méthode vulgaire, qui prescrit de donner des purgatifs & des remèdes mercuriaux, fait plus de mal que de bien.

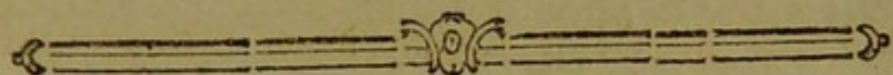
Personne ne s'avisera de mettre en question l'exactitude de ces expériences, qui sont faites par l'ingénieur & honnête M. WATSON. F. R. S. & Médecin de l'Hôpital des Enfants-Trouvés.

MANIERE D'INOCULER.

On imbibe une lancette de la matière de la petite-vérole; on l'introduit légèrement, & dans une direction oblique, entre l'épiderme & la peau; & avant que de la retirer, l'Opérateur appuie son doigt sur l'endroit où doit être la pointe de la lancette, afin que toute la matière varioleuse reste dans la plaie. Il sort quelquefois un peu de sang de cette plaie; mais je ne cherche pas à faire sortir du sang; & quand cela arrive, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de l'essuyer. L'opé-

ration faite, il ne faut, ni emplâtres, ni bandes, ni compresses, &c. rien de tout cela n'est nécessaire. Cette méthode d'inoculer n'a jamais manqué. (Voyez le *Traité de la Petite-Vérole*, par le Baron DIMSDALE.)

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A.

*A*bcès (*Observations sur la nature & le traitement des*) en général, pages 127-147. Ce que c'est qu'un abcès; quel est son siege; comment il se termine, 133, 134 & 266. Comment il faut y remédier d'après les symptômes qu'il présente, 133. Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès est mur, 134-145. *Maniere d'ouvrir les abcès par le caustique & par l'incision*, 142. *Raisons qui portent à ouvrir les abcès par le caustique*, 134-141. *Raisons qui portent à les ouvrir par l'incision*, 142-145. Les abcès, ouverts par l'incision, devroient être pansés aussi simplement que lorsqu'ils sont ouverts par le caustique, 144. *Maniere de panser les abcès*, 145-147. Les abcès, étant une crise, il faut en favoriser la maturation par tous les moyens connus, 251. Plus un abcès est profond, plus il met de temps à venir à suppuration, 267. Quand un abcès a eu le temps nécessaire pour murir, la plaie se guérit bien mieux ensuite, que quand il est crud & non digéré, 277.

Abcès varioleux, (*Observations ou Remarques en forme de Lettre, adressée à M. Buchan, sur les*) 245. Les abcès varioleux doivent être traités de la même maniere que les autres dépôts, 251-267. *Des abcès varioleux*, 266-268. Siege des abcès varioleux, 266. Ils sont ordinairement précédés de petits frissons, 267. Ils ont une grande ressem-

blance avec les autres abcès, *ibid.* Comment ils doivent être traités, *ibid.* Des inconvénients du caustique ou de l'incision des abcès varioleux, 276-278.

Absorbants. Les remèdes de cette classe se portent sur les solides, aussi-bien que sur les fluides. Preuves, p. 11, note 1. Une surface sécrétoire n'en est pas moins absorbante, pourquoi, 90.

Absorbants. Voyez *Vaisseaux absorbants.*

Absorption. (Quand le mercure guérit, c'est par le procédé de l') Préface de l'Auteur, p. xxxj. Preuves de l'absorption de toutes les surfaces du corps, de tout le tissu cellulaire, p. 8, note 1, & p. 48. *Réflexions de M. Cruikshank sur l'absorption*, 18-23. Sur l'absorption des sels, p. 34-38. Manière dont on peut concevoir que s'exécute l'absorption, p. 18 & suiv., p. 27 dans le courant de la note. Manière dont se fait l'absorption selon le Docteur Hunter, 21. L'absorption par la bouche, rend le mercure infiniment plus doux dans son opération, p. 22, note 1. *Réflexions sur l'absorption*, tirées de la relation du voyage du Capitaine Kennédy, p. 35 & suiv. *Observations de Maladies vénériennes, guéries par la Méthode d'absorption*, 39-45. Causes ordinaires de l'absorption des intestins, 48. Causes plus puissantes, *ibid.* L'absorption peut avoir lieu à travers les parties les plus épaisses de l'épiderme. Exemple, 49. Elle est d'autant plus facile, que la peau est plus mince, 50. Preuves de l'absorption du calomélas, 51. La doctrine de l'absorption, telle que la présente M. Clare, doit être admise par tous les Praticiens, 73.

Air (de l'importance de l') frais & renouvelé dans la Petite-Vérole inoculée, 273-276. Effets de l'air sur une inoculée tombée en foiblesse, 274. L'air frais & pur, bien loin d'être nuisible aux pustules de la petite-vérole, leur

est avantageux, *ibid.* Preuve que l'air frais ne fait pas rentrer la petite-vérole, 275.

Air déphlogistique, (l') prescrit par quelques Médecins, comme capable de rafraîchir le sang dans l'état de fièvre, p. 273.

Aliments (cours des) digérés, d'après M. Chéselden. Préface de l'Auteur, p. xl & suiv., note 1.

Amputation. Réflexions de M. Pott, sur la nécessité de l'amputation dans certains cas, 160-162. Cas où l'amputation peut devenir nécessaire eu égard à certaines circonstances, 161. Pourquoi les Chirurgiens des Hôpitaux recommandent l'amputation dans des fractures composées, & qu'on s'y oppose dans les campagnes, 206. Moyens qu'il faudroit employer dans les Hôpitaux pour prévenir les amputations dans les cas de fractures, 207.

Appareil. Combien de temps il faut laisser le premier appareil sur une plaie, 146, 152. Il faut que le Chirurgien ait son appareil tout prêt avant que de faire une opération, 171. Le premier appareil doit être levé sans effort, 184. Cas où il faut le laisser tomber de lui-même, *ibid.*

ASTRUC. Méthode de traiter la maladie vénérienne selon ce Médecin, 94.

B.

BACON, (conseil important du Chancelier) à un Etudiant en Médecine & en Chirurgie, 101-102.

Bandages, (importance des) pour la guérison des descentes, 235-238. A quel âge les bandages deviennent nécessaires, 236, dans le courant de la note. Précaution dont il faut user avec les bandages, *ibid.*

Bistouri. Circonstances où le caustique doit être préféré au bistouri, 134, 135. Le bistouri est préférable aux ciseaux pour ouvrir les sinus, 136. Le bistouri doit être la der-

niere ressource du Chirurgien, 138. Qualités qu'il exige dans le Chirurgien, *ibid.* & 139.

BLACK, (sentiment du Docteur) sur la préparation à l'inoculation, & sur ceux qui la prescrivent, p. 255, note 1. Opinion qu'il a des avantages de l'inoculation, 288, 289. Belle comparaison qu'il fait de l'inoculation, 289. Les réglemens pour l'inoculation sont dus principalement aux travaux du Docteur Black, 292.

BOERRHAAVE, (opinion de) sur le siege de la maladie vénérienne, & Méthode de la guérir, p. 3, note 1, & p. 93-94.

Bougies, (*Observations sur l'usage & l'abus des*) 239-244. Cas où les bougies ont procuré une guérison, 239. *Précautions que demande l'introduction des bougies*, 240-241. Bougies dont se servoient les anciens, 240, dans le courant de la note. Bougies de gomme élastique, indiquées p. 241, dans le courant de la note. *Qualités & propriétés des bougies en général*, 241-243. Qualités & propriétés des bougies de M. Daran, 242. Effets des bougies quelconques, *ibid.* *Temps que la bougie doit rester dans le canal de l'uretre*, 243-244. Précaution qu'il faut prendre quand on laisse long-temps la bougie dans le canal, p. 243, note 1. Une bougie d'une certaine grosseur doit être préférée en général à une plus fine, pourquoi? 244. Cas où il faut préférer celles qui sont plus fines, *ibid.*

Brames. Ministres de la Religion, dans les Indes-Orientales. *Sentiment des Brames sur la préparation à l'inoculation*, 257 & 258. Seule préparation à l'inoculation qu'ils prescrivent, 258. *Traitement de la Fievre varioleuse selon les Brames, d'après le Docteur Holwel*, 270-271.

BROOKES. (Le Docteur) *Sentiment de Boerhaave, rapporté par le Docteur Brookes, sur la maniere dont doit être traitée la maladie vénérienne*, 3 dans le courant de la note.

BUCHAN. (le Docteur) *Lettre* de ce Médecin à M. Clare, p. 57-60. Sentiment du Docteur Buchan, sur les injections vitrioliques, p. 125, 126. *Lettre* à M. Buchan, sur la pratique moderne de l'Inoculation, avec des remarques sur la nature & le traitement des abcès varioleux, 247. Sentiment de M. Buchan, sur la préparation à l'Inoculation, 254-255. Sentiment de ce Médecin sur le traitement de l'Inoculation, lorsqu'il se présente une trop grande quantité de pustules, 263-264. Sur les moyens d'anéantir la petite-vérole, 288. Les réglemens pour l'inoculation sont dus principalement aux travaux du Docteur Buchan, 292.

C.

CALOMÉLAS (le) est la préparation mercurielle la mieux adaptée à la Méthode de l'absorption, Préface de l'Auteur, page xxxij. Ce que c'est que le calomélas, *ibid.* p. xxxij, note a. Procédé pour obtenir le calomélas par la voie humide, d'après M. Scheele, *ibid.* p. xxxiv, dans le courant de la note. De quelle manière l'Auteur prescrit le calomélas, & à quelle dose, p. 9 & suiv. Son action est rendue infiniment plus douce par l'absorption de la bouche, p. 22, note 1. Trois grains de *calomélas* ont autant d'effets sur le virus vénérien, que 45 grains d'onguent mercuriel, 33. Pourquoi le calomélas administré suivant la nouvelle Méthode, ne stimule que peu ou point l'estomac & les intestins, 46. Preuve de l'absorption du calomélas, 51. Le calomélas donné suivant la nouvelle Méthode, est moins irritant & autant efficace que toute autre préparation mercurielle, 52 & 53. Administré en bols, en pilules, &c., il excite des coliques, des évacuations, &c., 53. Manière dont il est absorbé suivant la nouvelle Méthode, 54. Le calomélas uni à la salive, doit

être plus aisément absorbé que la substance visqueuse d'un onguent, 76. Le calomélas pénètre dans les plus petits comme dans les plus grands vaisseaux, 86. Efficacité du calomélas dans les maladies scrophuleuses & cutanées, *ibid.* Preuves que le calomélas pénètre dans le torrent de la circulation, 87-88. Employé suivant la Méthode d'absorption, il ne rend pas les dents noires, 88. Il n'endommage pas l'émail des dents, p. 89, note a. Prescrit selon la Méthode d'absorption, en même-temps que les injections vitrioliques dans la gonorrhée, 117.

Cataplasmes. Qualités que doivent avoir ces remèdes externes; comment ils doivent être appliqués, 154; prescrits, 189. Les cataplasmes relâchans sont nuisibles dans les fractures composées, 205, 208; & pour réduire les descentes, 234. Les cataplasmes n'ont aucun effet au-delà de la peau, *ibid.*

Cautistique, (*raisons qui portent à ouvrir les abcès par le*) 134-141. Avantages que l'on retire du caustique mêlé à l'opium, p. 135, note 1. Circonstances où il doit être préféré au bistouri, *ibid.* Manière d'appliquer le caustique, 137-138. Une seule application du caustique suffit pour ouvrir un abcès, tandis que rarement peut-on se contenter d'une seule incision, 138. Ce qui a porté la plupart des Chirurgiens à ouvrir les abcès avec le caustique, 142. Le caustique ne convient pas sur-tout à l'égard de la fistule, *ibid.* Pourquoi? 143. *Des inconvéniens du caustique ou de l'incision des abcès varioleux*, 276-278.

CELSE. Ce que c'est que la Chirurgie, d'après ce Médecin, 164, 165. Opinion de Celse sur l'origine de la Chirurgie, 166. Qualités exigées par Celse pour former un bon Chirurgien, 168. Son opinion sur la Chirurgie, 173, 174. Explication que donne Celse de l'aphorisme d'Hippocrate sur les suites d'une plaie considérable, 179, 180.

Cerveau. Signes qui doivent faire craindre le contre-coup au cerveau, 178-179, 190 & note 1. Les plaies du cerveau sont mortelles, 180. Accidents qu'éprouve le cerveau après un coup violent à la tête, 190.

Charpie (la) est le meilleur remède que l'on puisse appliquer sur une plaie récente, 146, 151. Comment elle agit, 151. Comment on panse avec la charpie, *ibid.* & 152, 158. Prescrite, 183, 185, 187.

Chaude-pisse. Voyez *Gonorrhée*.

Chaude-pisse cordée. Ses symptômes, 106. Elle peut être l'effet des purgatifs, 107.

CHÉSELDEN (précis de ce que M.) dit sur le cours des aliments digérés, sur la circulation des fluides dans les vaisseaux sanguins, lactés, lymphatiques, & sur toute l'économie animale, Préface de l'Auteur, p. xi & suiv., note 1.

Chirurgie. Pourquoi la Chirurgie a fait des pas si lents vers la perfection? 131. La Chirurgie doit être regardée comme une partie essentielle de l'art de guérir, *ibid.* *Observations sur l'art de la Chirurgie*, 163-174. *De la Chirurgie en général*, 163-165. Importance de la Chirurgie, 164, 173-174. Ce que c'est que la Chirurgie d'après Celse, *ibid.* & 165. *Division de la Chirurgie*, 165, 166. Ce qu'on entend par théorie en Chirurgie, 165. Par pratique, *ibid.* *Origine de la Chirurgie*, 166-167. La Chirurgie n'est pas bornée aux maladies externes, 173. La Chirurgie a besoin d'être perfectionnée relativement aux fractures, 198. Exemple frappant de l'imperfection de la Chirurgie, 213-218.

Chirurgie médicale. Preuves de l'utilité & de la nécessité de la Chirurgie médicale, 139. Sentiment du Docteur Kirkland, sur la Chirurgie médicale, *ibid.* & 140, 141. *Observations sur la Chirurgie médicale*, 163-244. Ce

- que c'est que la Chirurgie médicale, 165. De la Chirurgie médicale, appliquée à quelques maladies, pages 175-244.
- Chirurgien.* Le bistouri est le premier moyen dont se sert le Chirurgien qui aime à tailler, 138. Qualités que doit avoir le Chirurgien pour faire usage du bistouri, *ibid.* & 139. Devoir du Chirurgien dans le pansement des plaies, 147. Ce que c'est que le Chirurgien Praticien, 166. *Qualités naturelles & acquises nécessaires à un Chirurgien*, 168-171. Il ne doit jamais se rendre coupable de témérité, 168. A quoi on peut reconnoître qu'il est instruit de son art, 170. *Maniere dont le Chirurgien doit se conduire auprès des malades*, 171-173. Il doit toujours avoir le consentement du malade, avant que de faire une opération, 171, & note 1. Dans les cas difficiles, il faut qu'il appelle des Médecins en consultation, *ibid.* Avec quelle précaution il doit porter son pronostic sur les plaies de la tête, 192. Quel est le but du Chirurgien dans les fractures, 197. Connoissances qu'il doit avoir pour y parvenir, 198.
- Cicatrisation.* Troisième & dernier état d'une plaie qui guérit; ce que c'est, 150 & note 2. Comment la cicatrice se forme, *ibid.* & 151.
- Ciseaux.* Le bistouri est préférable aux ciseaux pour ouvrir les sinus. Pourquoi? 136. Inconvénients des ciseaux pour ouvrir les abcès, 144. Opinion qu'en a M. Pott, 145.
- Clavicule fracturée; position qu'il faut lui donner*, p. 202, & note 1.
- Cœur.* Les plaies du cœur sont mortelles par elles-mêmes, 180-181. Les plaies qui interceptent le cours du chyle vers le cœur le sont également, 181.
- Contusions, (des)* 194-196. Suites des contusions consi-

dérables, 195. Traitement des contusions, *ibid.* & p. 196.

Convulsions (des) pendant la fièvre éruptive de la petite-vérole inoculée, 261-262. Sentiment du Docteur Dimfdale sur ces convulsions, 261. Causes ordinaires des convulsions chez les enfants, 262. Quand elles arrivent pendant l'inoculation, elles ne doivent rien faire conclure contre l'avantage de cette opération. Pourquoi? *ibid.* Les convulsions, chez les enfants sur-tout, sont, pendant la fièvre éruptive de la petite-vérole, plutôt un bon qu'un mauvais signe, *ibid.* & note 1.

COWPER. Enumération des glandes découvertes par cet Anatomiste, 103-104.

Crâne. Signes qui indiquent une fracture, même une fêlure au crâne, 189-190. Accidents qu'éprouve le malade, quoique le crâne ne soit pas fracturé, 190. *Signes qui peuvent faire soupçonner du sang extravasé dans le crâne*, 191.

CRUIKSHANK (raisons qui portent M.) à recommander la Méthode d'absorption, Préface de l'Auteur, p. xxiv, note. *Réflexions sur la Méthode de guérir par absorption*, 18-23. *Sur les orifices des vaisseaux absorbants*, 23-29. *Sur l'usage externe du mercure, sous la forme d'onguent, appelé onguent gris*, 30-34. *Sur l'absorption des sels*, 34-38. Il a occasion de voir les orifices des vaisseaux lactés; ce qu'il observe, 26-29. M. Cruikshank appelé en témoignage relativement au malade qui fait le sujet de la seconde observation, 41. *Lettre de M. Cruikshank à M. Clare*, 48-57.

Cuisse. Position qu'il faut donner à une cuisse cassée, 200, 201, 203.

CULLEN, (opinion du Docteur) sur la nature du sang après la salivation, 3. Notice sur la cause des évacuations

alvines, p. 30, note 1. Sur la Méthode de purger par frictions, *ibid.* Sur l'effet des purgatifs en général, 107, 284.

D.

DARAN, (qualités des bougies de M.) 242.

Dents. La Méthode d'absorption ne rend pas les dents noires, 88. Elle n'endommage pas l'émail des dents, p. 89, note a.

Dentifrice. Espèce de remède externe, composé de *calomélas* & de *bol d'Arménie*, 11, note a. Autre de *sublimé corrosif*, de *bol d'Arménie*, & de *crème de tartre*, 12 & 13 dans le courant de la note. Manière de les employer, *ibid.*

Descentes, (*Observations sur les*) 232-238. Sur les circonstances qui nécessitent l'opération dans les cas de descentes, 232, 233. Connoissances qu'elle exige, 232. A quoi l'on reconnoît qu'elle a été différée trop long-temps, p. 233 & note 1. Moyens qu'il faut tenter avant que d'en venir à l'opération, 233-235. Précautions avec lesquelles il faut faire les pressions pour faire rentrer les descentes, 234. Observations sur la charlatanerie des guérisseurs de descentes, 237 dans le courant de la note. Brigandages qu'exercent les prétendus guérisseurs de descentes, *idem*, *ibid.* Les remèdes externes sont superflus dans le traitement des descentes, 238. Ce qu'il faut faire lorsque l'intestin n'est pas susceptible d'être réduit, *ibid.*

Digestion (ce qu'on entend par) dans la guérison d'une plaie, p. 149 & note 1. Y a-t-il des remèdes capables de favoriser *actu* la digestion dans une plaie? *ibid.* Dans quelles circonstances il faut donner des remèdes pour favoriser la digestion, p. 150, note 1.

DIMSDALE, (*sentiment du Baron*) sur la préparation à l'*Inoculation*,

Inoculation, 256, 257. Maniere dont il conduit cette préparation, 256. But qu'il se propose par ces remèdes préparatoires, 257. Observation de ce Médecin sur la mortalité des enfans, 260. *Sentiment du Baron Dimfdale, sur les convulsions pendant la fièvre éruptive de la petite-vérole inoculée*, 261. *Sentiment de ce Médecin sur la maniere de traiter les inoculés, lorsqu'il se présente une trop grande quantité de pustules*, 262, 263. *Sentiment du Baron Dimfdale, sur l'âge propre à l'Inoculation*, 264, 265. *Traitement de la Fièvre variolense, selon le Baron Dimfdale*, 269.

Diurétiques. Avec quelle précaution il faut donner les diurétiques forts, pendant l'accès néphrétique, la pierre étant encore dans les reins, 221. Quand est-on obligé de donner ces remèdes; quels sont ceux qu'il faut préférer? 222.

E.

E *Av* (effets avantageux de l') froide dans la petite-vérole, 275, 276.

Eau-de chaux. Expériences du Docteur Whytt sur l'eau-de-chaux, comme remède contre la pierre de la vessie, 227 dans le courant de la note.

Eau de la mer. Effets singuliers & salutaires de l'eau de la mer, appliquée sur la peau par le moyen des habits, qui en avoient été imbibés, p. 35 & suiv. Moyens simples proposés pour la rendre potable, p. 37, note a.

Eclisses, (de l'usage des) 211-212. Danger de se servir d'éclisses courtes, 212.

Empiriques. Pourquoi ils réussissent dans beaucoup d'occasions, 139, 280.

Epiderme. Ses qualités; ses propriétés, 49. L'absorption

peut avoir lieu à travers les parties les plus épaisses de l'épiderme. Exemple, *ibid.*

Epaule (position qu'il faut donner à l') fracturée, 203.

Réflexions sur la luxation de l'épaule, 218-219. Caractere de l'épaule démise, p. 219 & note a.

Estomac. Ce viscere est plus ou moins offensé du mercure prescrit intérieurement, 6-7. Il est à l'abri de tout inconvénient, lorsque le mercure est administré suivant la nouvelle Méthode, 7. Pourquoi? 46. Fausse opinion, dans laquelle on a été long-temps que tous les remedes doivent passer par l'estomac pour agir, 59, 85. Accidents qui en sont résultés, 59. Ce qui arrive souvent aux meilleurs remedes introduits dans l'estomac, 84. L'estomac est un viscere très-irritable, & qui ne peut garder le mercure, 97. Signes auxquels on reconnoît que l'estomac a été blessé, 178. Les plaies de l'estomac sont mortelles, 181.

F.

FIEVRE VARIOLEUSE, (de la nature de la) p. 268-271. Elle augmente pendant l'éruption, pourquoi? 268. Cette fièvre est la petite-vérole même, selon M. Clare, la sortie de la matiere en est la crise, *ibid.* Elle passe pour constituer l'essence de la petite-vérole, de sorte que sans éruption, elle met à l'abri de la maladie, *ibid.* & 269. *Traitement de la fièvre varioluse*, 269-271.

Foie (signes qui font craindre que le) n'ait été blessé, p. 178.

FORDYCE, (sentiment du Docteur) sur le pouvoir de la false-pareille contre la maladie vénérienne, Préface de l'Auteur, p. xxviiij dans le courant de la note. Signes avantageux pour la guérison de la maladie vénérienne,

selon le Docteur Fordyce , p. 3 , note 1. Sentiment de ce Médecin sur la salivation , 20. Symptomes de la gonorrhée , selon le Docteur Fordyce , 105-106. Sentiment du Docteur Fordyce , sur les purgatifs , dans la gonorrhée , 108. Il conseille l'usage du mercure dans la gonorrhée , 117. Sentiment de ce Médecin , sur la cause des constrictions dans le canal de l'uretère , 121. Sur les purgatifs dans les maladies inflammatoires , 285. *Fracture.* Les fractures composées nécessitent quelquefois l'amputation , 161. Signes qui indiquent une fracture au crâne , 189. *Des fractures simples* , 196-203. *Moyens de s'assurer de l'existence d'une fracture* , 196 , 197. *Traitement des fractures simples* , 197-203. Quel doit être le but du Chirurgien dans les fractures , 197. La Chirurgie a besoin d'être perfectionnée relativement aux fractures , 198. Réflexions de M. Pott , sur la Méthode de réduire les fractures , 199. Position qu'il faut donner au membre fracturé , *ibid.* La position des muscles dans un état de relâchement , est la meilleure pour réduire & guérir les fractures , p. 203 , note 1. *Des fractures composées & compliquées* , 204-218. *Caractères de ces sortes de fractures* , 204. A quoi il faut attribuer le danger d'une fracture composée , *ibid.* En quoi elle diffère d'une fracture simple , *ibid.* *Traitement des fractures composées & compliquées* , 205-218. Causes du mauvais succès du traitement des fractures dans les Hôpitaux des grandes villes , 206 , 207. Observations de fractures , guéries en peu de temps , 208-210. Combien la Méthode de réduire les fractures est devenue simple & facile , 210 , 211. *Observation sur une fracture composée , telle qu'elle étoit rapportée par le Docteur Hunter dans ses Cours publics* , 212-218. Il faut traiter les fractures composées , comme des fractures simples , 213.

FREKE. Sentiment de ce Médecin, sur la maniere de traiter les fungus dans les plaies, p. 150, note 1.

Frictions. Maniere de les faire dans l'intérieur de la bouche, selon la nouvelle Méthode d'absorption, p. 9 & suiv. Désavantage & inconvénients de la Méthode des frictions sur la peau externe, 30-34, 54, 56. La friction dans l'intérieur de la bouche, est nécessaire suivant la nouvelle Méthode. Pourquoi? 57. Insuffisance de l'ancienne Méthode des frictions; suites désagréables & dégoûtantes dans lesquelles elles entraînoient, 64, 79. Objection contre les frictions externes, 65. Il est à désirer qu'elles soient abandonnées, 75. Les frictions sur les surfaces internes de la bouche, ne rendent pas les dents noires, 88.

Fungus ou *Champignons.* Accidents auxquels on donne ce nom dans les plaies, p. 150, note 1. Maniere dont on les traitoit, *ibid.* Comment il faut les traiter, *ibid.* Les avantages de la charpie sur les fungus naissants, 151.

G.

G*AIAC*, (raisons pour lesquelles on s'est trompé sur le pouvoir du) contre la maladie vénérienne, Préface de l'Auteur, p. xxvij, note 1. Estimé comme auxiliaire dans cette maladie, 93.

GATTI, (remarques du Docteur) sur l'Inoculation, & sur les moyens dont il faut se servir pour la rendre plus générale, p. 255, note 1.

Gonorrhée, (*Traité pratique de la*) 99-126. Il y a deux Méthodes de guérir cette maladie, en quoi elles different entr'elles, 101. *Siege de la gonorrhée chez les hommes*, 103. *Chez les femmes*, 105. *Symptomes de la gonorrhée*, *ibid.* & 106. *Traitement*, 107-126. Il faut prescrire du

mercure dans le traitement de la gonorrhée, conjointement avec les injections vitrioliques, 117. La gonorrhée n'est qu'une maladie locale, 118. Il faut qu'elle soit récente & prise dans les commencements, pour être guérie par les injections vitrioliques, p. 119, note a. *De la nature de l'écoulement dans la gonorrhée*, 122-125. La gonorrhée n'est qu'un écoulement sensible & virulent du mucus, exprimé des glandes du canal de l'uretère, 122, 123. Ressemblance de l'écoulement de la gonorrhée, avec celui de la membrane pituitaire dans un rhume, 124. Dans la gonorrhée, l'uretère est excorié, mais point ulcéré, *ibid.* Conduite des Charlatans relativement à la gonorrhée, 126.

Gencives. Le ramollissement des gencives est un signe que la maladie vénérienne est en bon train de guérir, 2. Un peu de douleur & de chaleur dans les gencives, sont des signes également avantageux, page 3, note 1.

GIROD, (M.) Médecin de Besançon; LOUIS XVI lui accorde des Lettres de noblesse pour avoir inoculé plus de vingt-cinq mille personnes, p. 249, note a.

Graisse. Boerrhaave regardoit la graisse comme le siège de la maladie vénérienne, 3 dans le courant de la note. Il pensoit que le traitement seroit infructueux, si la graisse n'étoit fondue & évacuée jusqu'à la dernière goutte, *ibid.* & 93-94. Le mercure a moins d'affinité mêlé avec la graisse qu'avec le mucus, p. 14, note 1. Le mercure allié à la salive, forme un composé plus efficace que le mercure joint à la graisse, 23.

H.

HEISTER, cité p. 163. Sentiment de cet Auteur, sur le trépan, p. 193, note 1. Le traitement des frac-

tures a fait de grands progrès depuis qu'Heister a publié son ouvrage, 198.

Hémorrhagie (l') d'une plaie doit être en général arrêtée au premier pansement, 183. Cas où il est nécessaire de différer de l'arrêter, *ibid.* & 184. *Des hémorrhagies dans les plaies*, 185-186.

HIPPOCRATE, (la Médecine & la Chirurgie étoient exercées par la même personne, selon) 165. Sentiment de ce pere de la Médecine, sur les suites d'une plaie considérable, 179. Explication que donne Celse de l'aphorisme d'Hippocrate sur les suites d'une grande plaie, *ibid.* & p. 180. Selon Hippocrate, la nature guérit les maladies, 278.

HOLWEL, (*traitement de la fièvre varioluse, selon les Brames, d'après le Docteur*) 270-271. Observation de ce Médecin, sur la petite-vérole d'un perroquet, p. 275. note 1. Sur les avantages de l'eau froide dans quelques cas de petite-vérole, p. 275 & 276.

HÖPE, (sentiment du Docteur) sur les propriétés du nitre dans la gonorrhée, 109-111.

Hôpital. Les fractures composées réussissent moins bien dans les Hôpitaux que dans les campagnes. Pourquoi ? 204. Moyens qu'il faudroit employer dans les Hôpitaux pour prévenir les amputations, 207.

Huile. Caractere de l'huile. Ses avantages dans les plaies, p. 158, note 1. Prescrite p. 222.

HUNTER. (le Docteur) Sentiment de ce célèbre Anatomiste ; sur la maniere dont se fait l'absorption, 21. Il observe, avec M. Cruikshank, les crifices des vaisseaux lactés, 29. Observation de ce Médecin, sur l'absorption des sels, 34. Son avis sur le malade qui fait le sujet de la premiere observation, 40. *Lettre du Docteur Hunter à M. Clare*, 46-47. Le portrait du Docteur

Hunter, se trouve chez FROULLÉ, p. 47. *Observation sur une fracture composée, telle qu'elle étoit rapportée par le Docteur Hunter dans ses Cours publics*, p. 212-218. Opinion de ce Médecin, sur la maniere vulgaire de panser les plaies, 212. Il recommande de traiter les fractures composées, comme des fractures simples, 213. *Observation du Docteur Hunter, sur un fondant prétendu de la pierre dans la vessie*, 227-229. Accident occasionné par une bougie, glissée dans la vessie, & dont le Docteur Hunter a été témoin, p. 243, note 1. *Hydrophobie. Voyez Rage.*

I.

INCARNATION. Second état d'une plaie qui marche vers la guérison, p. 149, 150 & note 1.

Incision. (Voyez le mot *Bistouri.*) Une seule application du caustique suffit, tandis que rarement peut-on se contenter d'une seule incision, 38. *Raisons qui portent à ouvrir les abcès par l'incision*, 143-145. Avantages de l'incision, 144. L'incision est rarement nécessaire dans les tumeurs occasionnées par une forte contusion à la tête, p. 188, note 1.

Injections vitrioliques (les) ne peuvent point interdire la concurrence des remèdes internes dans la gonorrhée, quand l'intensité de la maladie l'exige, 75. Les objections contre les injections vitrioliques ne sont aucunement fondées, 78. Effets de ces injections, *ibid.* Raisons qui portent à préférer ces injections aux remèdes internes, 112. *Procédé pour administrer les injections vitrioliques*, 113-118. Elles sont plus avantageuses que celles préparées avec le mercure. Pourquoi? 113, 114, 118. Sensation à laquelle on reconnoît qu'elles ont le

dégré de force nécessaire , 116. En combien de temps elles complètent la guérison de la gonorrhée , p. 116 & 118 , note 1. Le sentiment général est qu'il faut donner de petites doses de mercure conjointement avec ces injections , 117. *Réponses à quelques objections que l'on peut faire contre les injections vitrioliques* , 118-122. Les injections guérissent la gonorrhée récente , p. 119 , note a. Réponse à l'objection par laquelle on voudroit que les injections vitrioliques occasionnassent des constrictions dans le canal de l'uretre , 120-122. Avantages de la Méthode des injections vitrioliques , 125 , 126. *Inoculation* (l') a été exposée à une foule de préjugés , lors de son introduction en Europe , Préface de l'Auteur , p. xxix. Analogie qu'il y a entre l'inoculation & la Méthode d'absorption , *idem*. p. xxx & xlviij. La petite vérole , au moyen de l'inoculation , est rendue si douce , qu'à peine mérite-t-elle le nom de maladie , p. 58 & 254. Devenue générale , elle doit être regardée comme le plus grand bienfait qui ait été présenté aux hommes , 59. Elle ne pourra être regardée comme un bonheur pour le genre humain , que quand elle sera généralement pratiquée , 60 , 248. *Observations ou Lettre à M. Buchan , sur la pratique moderne de l'Inoculation* , 245. Moyens que les Gouvernements devoient employer pour étendre la pratique de l'inoculation , 248 , 249. Honneurs que LOUIS XVI a fait rendre à M. Girod , Médecin , qui a inoculé plus de vingt-cinq mille personnes , p. 249 , note a. *De la préparation à l'Inoculation* , 253-260. Opinion que l'on avoit de la préparation dans les premiers temps de l'inoculation , 253. Ce qui a fait tomber cette opinion , 254. Causes qui portent certains inoculateurs à préparer les malades avant que de les inoculer , p. 255 & note 1 , & p. 259. Seules précautions nécessaires

pour réussir dans l'inoculation, *ibid.* Les enfants sur-tout doivent être dispensés de la préparation, *ibid.* & note 1. Maniere dont le Baron Dimfdale conduit la préparation à l'inoculation, 256, 257. Les meres Circassiennes inoculent elles-mêmes leurs enfants, 257. Dans les Indes-Orientales, ce sont les Brames qui inoculent, *ibid.* & 258. Seule préparation à l'inoculation que prescrivent les Brames, 258. Dangers dans lesquels peut entraîner la préparation, *ibid.* & 259. Peres & meres qui inoculent leurs enfants avec succès, 259. Les Praticiens sont bien persuadés qu'il n'y a aucun risque à courir par l'inoculation, 260. Dans l'inoculation, il ne meurt pas un malade sur mille, *ibid.* Nombre d'enfants qu'on sauveroit par l'inoculation, *ibid.* *Des convulsions pendant la fièvre éruptive de la petite-vérole inoculée*, 261-262. Les convulsions dans l'inoculation, ne doivent rien faire conclure contre l'avantage de cette opération, 262. *Du traitement de l'inoculation, lorsqu'il se présente une trop grande quantité de pustules*, 262-264. *De l'âge propre à l'inoculation*, 264-266. C'est celui qui précède la pousse des dents chez les enfants, p. 265, note 1, & p. 266. *Des causes auxquelles on doit attribuer le succès de l'inoculation*, 272-273. *Des effets dangereux des purgatifs dans la petite-vérole inoculée*, 282-285. *Des rafraîchissans dans la petite-vérole inoculée*, 285-286. Ce qu'est l'inoculation, 286. En Angleterre, *ibid.* Pourquoi elle a éprouvé tant de contradicteurs, *ibid.* note 1. Réglemens pour l'inoculation, proposés & adoptés par différentes villes, 287, 291, & note 1. Si l'inoculation devenoit universelle, elle équivaldroit à peu-près à l'extirpation totale de la petite-vérole, 288. Belle comparaison que fait le Docteur Black de l'inoculation, 289. Motifs de consolation que doivent avoir les peres & meres qui

- perdroient leur enfant dans l'inoculation , 289. La préparation à l'inoculation est absolument abandonnée , 292. Le succès ne dépend pas de la préparation , 293. *Maniere d'inoculer* , 293-294.
- Intention.* (première) Ce qu'on entend par cette expression , 153.
- Intestins* , (symptômes que présentent les plaies des) 178.
Les plaies des intestins sont mortelles , 181.

J.

- J**AMBE (position qu'il faut donner à une) cassée , p. 200 , 201 & 203. Observations sur des fractures composées à la jambe , 208-209.
- JEBB. (le Docteur) Il voit avec le Docteur Hunter les orifices des vaisseaux lactés , observés par M. Cruikshank , 29.

K.

- K**IRKLAND , (sentiment du Docteur) sur le pouvoir de la Chirurgie médicale , 139-140. *Réflexions de M. Kirkland , sur le traitement des plaies* , 155-159.

L.

- L**ETTSOM , (les réglemens pour l'inoculation , fondus principalement au Docteur) 292.
- LEWIS , (sentiment du Docteur) sur le nitre , 109.

M.

- M**ACKENZIE , (quel est l'âge le plus propre à l'inoculation , d'après le Docteur) p. 265 , note 1.

Maladie vénérienne, (le mercure est d'une nécessité absolue pour guérir la) Préface de l'Auteur , p. xxvij. Pourquoi, lorsqu'on veut guérir la maladie vénérienne, il faut introduire le mercure dans le torrent de la circulation, p. 1 & 2. Signes auxquels on reconnoît qu'elle est en bon train de guérir, p. 2. Quel est le siege de cette maladie, selon Boerhaave, p. 3, note 1. Premier but que l'on doit avoir dans le traitement de la maladie vénérienne, 4. La salivation n'est pas nécessaire pour la guérison de cette maladie, p. 13, dans le courant de la note. Ce qui est à désirer avant que cette maladie soit parfaitement guérie, p. 19, dans le courant de la note. La guérison de la maladie vénérienne est plus sûre, quand il y a un peu de salivation, que quand il y en a trop, ou qu'il n'y en a pas du tout, 20, dans le courant de la note. *Observations de maladies vénériennes, guéries par la Méthode d'absorption*, p. 39-45, 61, 62, 63, 68, 71. Ce n'est pas la quantité de mercure qui triomphe de la maladie vénérienne, mais la maniere dont il est administré, 42. La maladie vénérienne exerce en silence ses ravages sur la jeunesse & sur l'âge mur, 58. L'art est plus susceptible de guérir & de prévenir cette maladie que toute autre, *ibid.* Le mercure bien administré manque rarement de la guérir, *ibid.* Personnes qui se guérissent elles-mêmes de cette maladie, en suivant le procédé de la Méthode d'absorption, 71-72. La Méthode d'absorption n'est pas bornée à la guérison de la maladie vénérienne, 83. Depuis combien de temps elle regne en Europe, 92. *Des principaux remedes en usage contre la maladie vénérienne, depuis sa premiere apparition en Europe*, 92-95. Ce que c'est que la maladie vénérienne, 96.

- Maladies chroniques*, (la Méthode d'absorption réussit également dans les) 83.
- Maladies scrophuleuses*, (effets du calomélas dans les) 86.
- Mamelles*, (comment il faut traiter les abcès des) 154.
- MAXWELL*, (M.) Apothicaire de Londres, appelé en témoignage relativement au malade qui fait le sujet de la première observation, 40.
- MEAD*, (observation du Docteur) sur du *mercure* trouvé dans le périnée d'un cadavre, p. 30, note 1. Ce que pense ce Médecin sur le temps que le mercure est supposé circuler dans le sang, p. 31 dans le courant de la note. Sentiment du Docteur Mead sur les frictions externes, 93. Sur le traitement de la pierre étant encore dans les reins, pendant l'accès, 221-222. Sur les causes qui font espérer du succès dans la petite-vérole, p. 251, note 2. Remarque du Docteur Mead, sur la petite-vérole communiquée par l'inoculation, p. 254, note 1. Conseil de ce Médecin, relativement à l'air frais dans la petite-vérole, 274. Sentiment de Mead sur le mobile qui est en nous, & qui conçoit, pense & raisonne, 278.
- Médecin*, (fonctions du) 164, 165. La distinction du Médecin & du Chirurgien n'est que moderne, 165. Le Médecin doit être instruit de la Chirurgie médicale. Pourquoi? *ibid.* & p. 166. Le Médecin est souvent obligé d'appeler la Chirurgie à son secours, 173. Quel est l'emploi du Médecin, 279 & 280.
- Médecine*, (quel est le but essentiel de la) 163. Comment elle est divisée, *ibid.* De quels avantages sont les Hôpitaux pour la pratique de la Médecine, 281.
- Mercur* (le) est d'une nécessité absolue pour guérir la maladie vénérienne, Préface de l'Auteur, p. xxvij. Les sudorifiques, tels que le gaiac, la fause-pareille, &c.

ne réussissent pas contre la vérole, indépendamment du mercure, *idem*, *ibid.* note 1. Les spécifiques, vantés pour ne pas contenir de mercure, en contiennent, d'après l'analyse & les effets, *idem*, *ibid.* & p. xxviiij. Le mercure ne guérit pas toujours la maladie vénérienne, *idem*, p. xxx & xxxj. Par quel procédé le mercure guérit cette maladie, *idem*, *ibid.* La manière d'administrer le mercure est plus essentielle pour la guérison du malade, que le choix de telle ou telle préparation mercurielle, p. xxxviiij. Pour guérir la maladie vénérienne, il faut que le mercure soit introduit dans le torrent de la circulation, p. 2. Ce qui prouve qu'une quantité assez considérable de *mercure* a été introduite dans le sang, *ibid.* Opinion du Docteur Cullen, sur le sentiment de ceux qui disent que le *mercure*, par son poids, brise la texture du sang, & appauvrit la constitution, p. 3, note 1. Quand l'opération du *mercure* est finie, il ne se manifeste aucun vice dans le sang, *ibid.* Le *mercure* est un irritant général, p. 5, note 1. Son action sur les différents viscères, *ibid.* Il n'y a pas d'avantage à retirer du *mercure* comme purgatif, *ibid.* Ni administré en pilules, p. 5 & 6. Pourquoi on le donne conjointement avec l'*opium*? p. 6 & 7. Procédé pour introduire le *mercure* dans le système de la circulation, par le moyen des vaisseaux absorbans de l'intérieur de la bouche, p. 8-17. Un simple mucilage, la salive, émousse le stimulus du *mercure*, & lui conserve en même-temps ses vertus antivénériennes, p. 14, note 1. Il a moins d'affinité avec la graisse qu'avec le *mercure*, *ibid.* On ne fait pas comment le *mercure* agit sur le virus vénérien, p. 15 dans le courant de la note. Le *mercure* agit puissamment comme diaphorétique & comme diurétique, *ibid.* Manière d'employer le *mercure* comme préservatif, selon la nouvelle

Méthode , p. 17 & note 1. On ne sauroit dire que le *mercure* ne peut guérir la maladie vénérienne sans causer la salivation , p. 18 dans le courant de la note. Pour guérir , il faut que le *mercure* soit donné sous telle forme qu'il puisse circuler dans les plus petits vaisseaux , 19 dans le courant de la note. *Réflexions de M. Cruikshank , sur l'usage externe du mercure* , 30-34. Le *mercure* , allié à la salive , forme un composé plus efficace que le *mercure* joint à la graisse , 23. La Méthode d'absorption est la plus expéditive pour introduire le *mercure* dans le sang , & pour déraciner le virus vénérien , *ibid.* Sentiment du Docteur Mead , sur le temps que le *mercure* est supposé circuler dans le sang , 31 dans le courant de la note. Effets surprenants du *mercure* , *ibid.* Le *mercure* , très-mobile , s'échappe en général trop tôt du système de la circulation , 32 dans le courant de la note. Il faut peu de *mercure* pour affecter immédiatement & violemment les sujets épuisés par des excès , 32. Il est probable que c'est dans les vaisseaux sanguins que s'opere le changement que le *mercure* subit dans le corps en reprenant sa forme , 34. Ce n'est pas la quantité de *mercure* qui triomphe de la maladie vénérienne , mais la maniere dont il est administré , 42. Désordre & suites du *mercure* chez certaines constitutions , 52. La Méthode d'absorption doit être préférée pour administrer le *mercure* intérieurement , 53 , 57. Le *mercure* , bien administré , manque rarement de guérir la maladie vénérienne , 58. La Méthode d'administrer le *mercure* , rendue plus certaine dans ses effets , est un des plus grands bienfaits qu'on ait jamais présentés aux hommes , 59. Suites dangereuses des anciennes Méthodes d'administrer le *mercure* , p. 64 & suiv. Dangers des Méthodes qui prescrivent de grandes quantités de *mercure* , 75. Le *mercure* a une

tendance particulière à affecter les glandes salivaires & du gosier, sur-tout administré suivant la nouvelle Méthode, 79. Il seroit employé avec succès contre la rage, *ibid.* Sur-tout suivant la Méthode d'absorption, 80. Cette Méthode est la plus prompte pour imprégner le sang d'une grande quantité de *mercure*, *ibid.* Elle réunit à la fois la facilité & les moyens les plus efficaces d'appliquer sur le corps humain le *mercure*, *ibid.* Les maux de poitrine sont des suites très-fréquentes des Méthodes ordinaires & cruelles d'administrer le *mercure*, 82. Ce seroit donner preuve d'une grande habileté, que de tirer d'une petite quantité de *mercure*, les avantages qu'il est capable de procurer, donné à grande dose, 85. On y parvient par la Méthode d'absorption, *ibid.* Preuves que le *mercure* pénètre dans le sang par le procédé de la Méthode d'absorption, 87-88. Le *mercure*, employé suivant la Méthode d'absorption, ne rend pas les dents noires, 88. Il n'endommage pas l'émail des dents, p. 89, note *a.* Il donne le gout de cuivre à la bouche, sous quelque forme qu'il soit administré, dès qu'il est passé dans le torrent de la circulation, 90. Malheureux effets du *mercure* dans les premières tentatives que l'on en a faites contre la maladie vénérienne, 92. A qui sont dues ces premières tentatives, *ibid.* Le *mercure* est le seul spécifique qui, dans tous les temps, ait mérité une entière confiance contre la maladie vénérienne, 93. *Observations sur les Méthodes anciennes d'administrer le mercure*, 96-98. Il ne faut compter que sur la quantité de *mercure* qui pénètre dans le sang, 97. L'estomac n'est pas propre à garder le *mercure* à cause de son irritabilité, *ibid.* On ne fait pas si, à l'exception du *mercure*, il est d'autres remèdes qui sortent du corps sous la même forme dans laquelle ils ont été administrés, 112.

Il faut prescrire le *mercure* avec les injections vitrioliques , 117.

Mercuré calciné. Préparation mercurielle à laquelle on donne ce nom , Préface de l'Auteur , p. lx , note a. De quelle maniere l'Auteur le prescrit , & à quelle dose ? 13 dans le courant de la note.

Mercuré doux. C'est la même chose que *calomélas*. (Voyez ce mot.)

Méthode d'absorption , (ressemblance de l'inoculation avec la) Préface de l'Auteur , p. xxx. Cette Méthode ne guérit pas toujours la maladie vénérienne , pourquoi ? *idem* , *ibid.* & p. xxxj. Procédé pour la mettre en pratique , 9-14 , 17 & suiv. Elle agit sur toutes les sécretions , p. 15 , note 1. Seuls accidents dont est suivie la salivation , excitée par cette Méthode , 17. Maniere d'employer le *mercure* comme préservatif selon cette Méthode , *ibid.* note 1. *Réflexions de M. Cruikshank* , sur cette Méthode , 18-23. Elle doit être préférée à celle des frictions sur la peau externe , pourquoi ? 23. Elle est la plus expéditive pour introduire le *mercure* dans le sang , & pour déraciner le virus vénérien , *ibid.* *Observations de maladies vénériennes , guéries par cette nouvelle Méthode* , 39-45 , 61 , 62 , 63 , 68 , 71. Cette nouvelle Méthode convient infiniment mieux que celle des pilules , des bols , &c. à ceux qui ont l'estomac délicat , 47. Pourquoi elle doit être préférée , 51. Raisons qui ne doivent pas faire balancer à la préférer , 55 , 57. La friction est nécessaire suivant cette Méthode. Pourquoi ? 57. De toutes les Méthodes d'administrer le *mercure* , celle de l'absorption paroît être la plus sûre & la plus efficace , 59 , 67 , 73. Autres avantages , *ibid.* Elle paroît mieux convenir que toute autre aux gens livrés à la boisson , 62. Preuve , *ibid.* Personnes qui se guérissent elles-

elles-mêmes, en suivant le procédé de cette Méthode, 71-72. On doit désirer qu'elle soit générale, 72. Les personnes épuisées par la consommation, suite d'un traitement mercuriel ordinaire, en auroient été préservées par la Méthode d'absorption, *ibid.* On ne peut condamner cette Méthode, ni aucune autre, parce qu'elle est nouvelle, avant que de l'avoir essayée, 74. Extension que peut recevoir la Méthode d'absorption, 79. Le *mercure*, administré suivant cette Méthode, guériroit ou préviendroit la rage plus sûrement que de toute autre manière. Pourquoi? 80. La Méthode la plus prompte d'imprégner le sang d'une grande quantité de *mercure*, est celle d'absorption, *ibid.* Cette Méthode réunit à la fois la facilité & les moyens les plus efficaces d'appliquer sur le corps humain le *mercure*, *ibid.* Progrès que fait la Méthode d'absorption, 81. Ses succès méritent l'attention d'une manière extraordinaire, *ibid.* Peu de Méthodes se sont présentées d'une manière aussi intéressante, *ibid.* Elle réussit bien dans les maladies chroniques & contre les squirres, les tumeurs scrophuleuses des testicules, 83. Elle a été administrée pendant les plus fortes gelées, sans que les malades aient pris de rhume, *ibid.* Elle n'est pas bornée à la guérison de la maladie vénérienne, *ibid.* Cas, en Médecine & en Chirurgie, où elle réussira, 84. Au moyen de la Méthode d'absorption, on parvient à tirer, d'un remède donné à petite dose, les avantages qu'il est capable de procurer, donné à grande dose, 85. Observations de maladies scrophuleuses & cutanées, guéries par la Méthode d'absorption, 86. Réponses à quelques objections qui ont été faites sur la nouvelle Méthode d'absorption, 87-92. Preuves que le *calomélas* pénètre dans le torrent de la circulation, par le procédé de la Méthode d'absorption, 87-88.

Méthodes ordinaires d'administrer le mercure, (suites dans

- gereuses des) p. 64 & suiv. Danger des Méthodes qui prescrivent de grandes quantités de *mercure*, 75. Les maux de poitrine sont des suites très-fréquentes des Méthodes ordinaires d'administrer le *mercure*, 82. *Observations sur les Méthodes ordinaires d'administrer le mercure*, 96-98. Quelles sont ces Méthodes? p. 96 & suiv.
- Meurtrissures*, (des) 194. Suites des meurtrissures considérables, 195. *Traitement des meurtrissures*, *ibid.* & 196.
- Miel*. Prescrit comme excellent diurétique, 223. Effets avantageux qu'il procure dans un cas de gravier, 230.
- Mucilagineux*. (remedes) Incertitude que l'on doit avoir de l'effet de ces remedes, sur la pierre des reins & de la vessie, 111-112.
- Mucus*, (le *mercure* a moins d'affinité avec la graisse qu'avec le) 14. Avantages du *mercure* éteint par le *mucus*, selon le procédé de M. Plenck, *ibid.* note 1. Les injections vitrioliques occasionnent l'excrétion du *mucus*, 78. La matiere de l'écoulement dans la gonorrhée n'est pas du *pus*, mais du *mucus*, 122. Caractere du *mucus*, en quoi il differe du *pus*, *ibid.* & 123. Ses usages, 123. Comparaison du *mucus* de la membrane pituitaire & de celui de la gonorrhée, 124. On peut tarir le *mucus* de la gonorrhée avec autant de sureté qu'on enleve les ordures ou les mal-proprietés de la surface du corps, 125.

N.

NATURE (la) fait beaucoup de guérison que l'on dit être l'effet des remedes, 139. Guérisons que lui attribue M. Pott, & que l'on regarde ordinairement comme l'effet de l'art, 146, 147. Il y auroit du danger de laisser toujours à la *nature* la guérison des plaies. Pourquoi? 156, 157. Exemple frappant du pouvoir de la

nature dans la guérison des fractures, 212-218. Du pouvoir de la nature dans la guérison des maladies, 278-281. Ce que c'est que la nature, 278.

Nitre (erreur dans laquelle on est sur les propriétés du) dans la gonorrhée, 109. D'où vient cette erreur? *ibid.* Inconvénients du nitre dans cette maladie, 110. Différence d'opinion sur le nitre, 285. Les uns disent qu'il rafraîchit, d'autres qu'il échauffe, *ibid.*

O.

OBSTRUCTIONS, (les maladies occasionnées par les) pourroient être heureusement guéries par l'absorption du calomélas, 86.

Onguent. La guérison des plaies est l'ouvrage de la constitution, & dépend de l'action interne, plutôt que des onguents, p. 159, note 1. Qualité que doivent avoir les onguents pour être utiles, *ibid.*

Onguent gris ou onguent mercuriel, (réflexions de M. Cruikshank, sur l'usage externe du mercure, sous la forme d') 30-34. Inconvénients qui accompagnent & suivent l'usage de cet onguent, p. 30 & suiv. On ne peut compter en aucune manière sur son opération, pourquoi? 32. L'onguent mercuriel demande beaucoup de temps avant d'être absorbé, 33. Trois grains de calomélas ont autant d'effets sur le virus vénérien, que 45 grains d'onguent mercuriel, *ibid.* Inconvénients particuliers à l'onguent mercuriel, 56, 97 & 98. Le calomélas, uni à la salive, doit être plus aisément absorbé que la substance visqueuse de l'onguent mercuriel, 76.

Opium (effets de l') sur le corps humain, p. 6, note 3. Pourquoi on le donne conjointement avec le mercure? p. 7, même note, & p. 52. Ses inconvénients, *ibid.*

& p. 97. Ses avantages mêlé au caustique pour ouvrir les abcès, p. 135, note 1. Prescrit, 157, 222.

P.

PANSEMENTS. Comment doivent être réglés les pansements dans le traitement des plaies, 152. Combien il est important de s'appliquer au pansement des plaies, 159.

Peau (la) extérieure du corps, est une surface peu propre pour l'absorption. Pourquoi? Préface de l'Auteur, p. xxxix, & dans le texte, p. 30 & 31.

Petite-vérole (la) tue la moitié de l'espèce humaine dans l'enfance, 58. L'art est susceptible de guérir & de prévenir cette maladie plus souvent que toute autre, *ibid.* Au moyen de l'inoculation, elle est rendue si douce, qu'à peine elle mérite le nom de maladie, *ibid.* *Observations ou Lettre à M. Buchan, sur la petite-vérole*, 245. Il meurt actuellement plus de monde chaque année de la petite-vérole, qu'avant que l'inoculation fût connue, 248. On doit d'autant plus espérer de succès dans la petite-vérole, que les pustules tendent davantage à la suppuration, p. 251, note 2. Dans la petite-vérole naturelle, il meurt en général un malade sur quatre ou cinq, 260. Sentiment de Mead, sur les convulsions pendant l'éruption de la petite-vérole, p. 262, note 1. *De la nature de la fièvre varioleuse ou de la petite-vérole*, 268-271. Cette fièvre est la petite-vérole même, selon l'Auteur; la sortie de la matière n'en est que la crise, 268. La fièvre varioleuse constitue l'essence de la petite-vérole, de sorte que seule & sans éruption, elle met à l'abri de la maladie, *ibid.* & p. 269. *Traitement de la fièvre varioleuse*, 269-271. Traitement que pres-

crivent les Brames d'après le Docteur Holwel, 270. Dans quels cas la saignée peut être prescrite, 271. Les purgatifs y sont contraires, *ibid.* Avantages des lavemens quand il y a constipation, *ibid.* Comment se communique la petite-vérole naturelle, 272. Observation sur l'Auteur même, *ibid.* Effets avantageux de l'eau froide dans la petite-vérole, 275, 276. Maniere dont on traitoit la petite-vérole dans l'Hôpital Saint-Barthelermi de Londres, 280. Des effets dangereux des purgatifs dans la petite-vérole inoculée, 282-285. Des rafraîchissans dans la petite-vérole inoculée, 285-286.

Pierre des reins & de la vessie, (observations sur la) p. 220-231. De la pierre étant encore dans les reins, 220-223. Traitement pendant l'accès, *ibid.* Traitement de la pierre des reins après l'accès, 223. La pierre ne sort pas des reins dans le temps des plus fortes douleurs. Pourquoi? 221. De la pierre étant dans la vessie, 224-231. Tentatives pour trouver des remedes capables de dissoudre la pierre dans la vessie, 225-229. Il n'existe pas de remedes qui aient cette propriété, 226.

Pilules. Incertitude que l'on doit avoir sur les remedes administrés en pilules, p. 6 & note 1.

Plaies (observations sur la nature & le traitement des) en général, 127-162, 175-187. Caractere des plaies, ouvertes avec le caustique, 136. Maniere de les panser lorsqu'elles sont grandes, 145-146. De la nature des plaies, 148-150. Ce qu'on observe dans une plaie récente, & maniere dont elle marche vers la guérison, quand elle est abandonnée à elle-même, 148, 149, 176, 177. Nom qu'on donne au premier pas qu'elle fait vers la guérison, p. 149 & note 1. Qu'on donne au second état d'une plaie, p. 150 & note 1. Au troisième état, *ibid.* & note 2. Du traitement des plaies, 151-

154. Il ne faut pas nettoyer trop scrupuleusement une plaie. Pourquoi? 152. On ne doit jamais fouiller dans la cavité des plaies, avec la sonde, &c. Pourquoi? *ibid.* A quoi tient cette manœuvre, ordinaire aux Chirurgiens, *ibid.* note 1 & p. 153. Combien il est important de s'appliquer au pansément des plaies, 159. La guérison des plaies dépend plus de la constitution que des onguents, *ibid.* note 1. *Symptomes que présentent les plaies en général*, 175-178. *Symptomes des plaies légères*, 176-177. *Des plaies profondes*, 177-178. *Symptomes que présentent les plaies, relativement aux parties blessées*, 178-179. *Signes pronostics des plaies*, 179-180. *Division des plaies*, 180. *Plaies qui sont mortelles*, 180-181. *Plaies qui sont susceptibles de guérison*, 181-182. *Traitement des plaies*, 182-187. *Traitement des plaies légères*, 183. *Des plaies profondes*, *ibid.* & 184. *Des hémorrhagies dans les plaies*, 185-186. *De l'usage des sutures dans les plaies*, 186-187. *Des plaies de la tête en général*, 187-194.

PLENCK, (sentiment du Docteur) sur le système sécrétoire, p. 2, note 1. Cité p. 14, 15. Quelle est la Méthode d'administrer le mercure, 94-95.

PLINE, (sentiment de) sur les eaux de source, 223.

POTT, (conseil de M.) Chirurgien célèbre, aux Etudiants en Chirurgie, 102. Réflexions qu'il fait sur la manière dont les Eleves en Chirurgie étudient, 129. La Méthode douce de M. Pott doit être préférée dans le traitement des abcès, des plaies & des ulcères, 130. Il recommande le bistouri de préférence aux ciseaux pour ouvrir les sinus, 136. Raison qu'il donne du succès des Empiriques dans le traitement des plaies, 139. Ce qu'il pense des spécifiques, des remèdes que l'on dit infailibles, &c. 140. Sur la manie qu'ont certains Chirur-

giens de toujours opérer, *ibid.* Raifons qu'il apporte contre l'usage d'ouvrir tous les abcès avec le caustique, 142, 143, 144. Opinion de M. Pott, sur les ciseaux dont on se sert trop communément pour ouvrir les abcès, 145. Sentiment de M. Pott, sur la maniere de panser les abcès, 145. Guérisons que ce Chirurgien attribue à la nature, 146, 147. *Réflexions de M. Pott, sur la nécessité de l'amputation dans certains cas*, 160-162. La guérison des fractures a fait de grands progrès depuis que M. Pott a publié son Ouvrage, 198. *Réflexions de cet Auteur, sur le perfectionnement dont seroit susceptible la Méthode de réduire les fractures*, 199, sur la position qu'il faut donner à un membre fracturé, 200 & 209. Sur la véritable position des bouts d'un os fracturé, *ibid.* & p. 201. M. Pott se fait à la jambe une fracture composée, 207. Maniere dont il est traité, 208. Ce qu'il faut penser de ses observations sur les fractures, 210. Combien la Méthode de réduire les fractures est devenue simple & facile, d'après ses préceptes, 210, 211. Méthode de M. Pott pour faire rentrer les descentes, 234.

Préseruatif (maniere d'employer le mercure, comme) selon la Méthode d'absorption, p. 17, note 1.

Priapisme (le) peut être l'effet des purgatifs, donnés dans la gonorrhée, 107.

PROFELY, (sentiment du Docteur) sur la Méthode des injections vitrioliques, pour guérir la gonorrhée, & sur les causes qui font adopter les autres Méthodes, 126.

Purgatifs (sentiment du Docteur Cullen, sur les) dans la gonorrhée, 107. Du Docteur Fordyce, 108 & 284. Inconvénients qui suivent leur administration dans cette maladie, *ibid.* & 109. Epuisement dans lequel ils jettent le malade, 112-113. Ils ne peuvent que causer la

rentrée & l'absorption de la matiere purulente de la petite-vérole, 276. *Des effets dangereux des purgatifs dans la petite-vérole inoculée*, 282-285. Les purgatifs enflamment le rectum, 284. Ils donnent souvent de l'intensité aux symptomes inflammatoires, 285. Ils ont tous une qualité stimulante, *ibid.*

Pus, (la matiere de l'écoulement dans la gonorrhée n'est pas du) mais du *mucus*, 122. Caractères du *pus*, *ibid.* Une seule goutte de *pus* acrimonieux, absorbée dans le sang, est capable d'affecter tous les fluides, d'irriter les vaisseaux, & de produire des maladies dangereuses, &c. 125. La saignée favorise la maturation du *pus* dans certains cas, 133. L'huile douce est une espece de *pus* utile dans les plaies, 158. Il faut dans les pansements essuyer le *pus* d'une main légère. Pourquoi? 187.

Q.

QUINQUINA ne guérit pas les fievres, s'il est constamment entraîné par les selles, 53. Administré avec succès suivant la nouvelle Méthode d'absorption, 84. Pourquoi ce remede manque souvent ses effets dans la gangrene des extrémités, 85. Ce seroit donner preuve d'une grande habileté, que de tirer d'une petite quantité de quinquina, les avantages qu'il est capable de procurer donné à grande dose, *ibid.* On y parvient par la Méthode d'absorption, *ibid.* Prescrit, 157.

R.

RAFRAICHISSANTS (des) dans la petite-vérole inoculée, 285-286. Seuls rafraîchissants dont il faudroit faire usage, 285.

Rage. Le mercure, administré suivant la Méthode d'absorption, guériroit ou préviendroit cette maladie, plus sûrement que de toute autre manière. Pourquoi? 80.

Remedes, (il y a un *maximum* dans la dose de tous les) qu'il est important de connoître. Pourquoi? Préface de l'Auteur, p. xxxj dans le courant de la note.) Ce n'est pas sur la quantité d'un remede avalé qu'il faut compter, pour la guérison d'une maladie, mais seulement sur la quantité qui pénètre dans le système de la circulation, 85. Il y auroit du danger d'abandonner les remedes dans le traitement des plaies, 156. Inconvénients des remedes émollients continués trop long-temps dans les plaies, 157. Remedes qu'il faut leur substituer, *ibid.* Combien sont incertains les effets de la plupart des remedes internes, 285.

Rhume. La Méthode d'absorption a été administrée pendant les plus fortes gelées, sans que les malades aient jamais pris de rhume, 83.

S.

SALIVATION (la) très-copieuse n'est pas avantageuse dans le traitement de la maladie vénérienne, p. 3, note 1. Qualité du sang pendant la salivation, *ibid.* But de l'Auteur relativement à la salivation, 15. Combien elle est douce selon la Méthode d'absorption, 16. La salivation même légère est une preuve que le mercure a passé dans le sang, *ibid.* Seuls effets occasionnés par la salivation, excitée d'après la Méthode d'absorption, 17. La salivation n'est pas nécessaire pour la guérison de la maladie vénérienne, p. 18 dans le courant de la note. Ses désavantages & les accidents qu'elle occasionne, d'après les autres Méthodes, *ibid.* On doit

plus compter sur la guérison de la maladie vénérienne, quand il y a un peu de salivation, que quand il n'y en a pas du tout, ou qu'elle est trop copieuse, p. 20, dans le courant de la note. Sentiment du Docteur Fordyce, sur la salivation, *ibid.* Salivation violente, survenue plus de deux mois après que l'usage du mercure fut cessé, p. 31, dans le courant de la note. Salivation causée par du mercure crud, & qui reparut à plusieurs époques, *ibid.* Comment expliquer ces retours inattendus de salivation? p. 31 & 32 dans le courant de la note. Retour de salivation après 12 ans de la cessation de l'usage du mercure, p. 32, dans le courant de la note. Salivation prévenue chez un sujet qui a parfaitement guéri, 70. En sollicitant brusquement une violente salivation, on pourroit peut-être parvenir à détruire le poison de la rage, 80. On peut exciter une salivation aussi complète par la Méthode d'absorption que par toute autre, 87.

Salive (l'excrétion de la) est un signe que la maladie vénérienne est en bon train de guérir, 2. Comment le malade doit se conduire relativement à la salive, lorsqu'il fait les frictions dans l'intérieur de la bouche, 10, 11, 12, dans le courant de la note; 13, 14. La salive, mélangée avec le calomélas, émousse sa qualité irritante, 14. Ainsi que le stimulus du mercure, il lui conserve en même-temps ses vertus antivénériennes, *ibid.* note 1. Le virus vénérien est plus promptement détruit par le flux abondant de la salive, que par toute autre sécrétion, p. 15. La salive & le mercure, alliés ensemble, forment un composé plus efficace que le mercure, joint à la graisse, 23.

Salsepareille (la) guérit les symptômes vénériens qui ont résisté au mercure, Préface de l'Auteur, p. xxviii dans le

courant de la note. Ses avantages, combinés avec le mercure, *idem*, *ibid.* Elle est estimée pour sa vertu antivénérienne, 93.

Sang, (circulation du) d'après M. Cheselden, Préface de l'Auteur, p. xl & suiv. note 1. La texture du sang n'est point détruite pendant la salivation, p. 3, note 1. Il est alors plus visqueux que dans tout autre temps, *ibid.* Quand l'opération du mercure est finie, il ne se manifeste aucun vice dans le sang, *ibid.* On n'a pas encore pu découvrir par l'analyse, ni le *virus vénérien*, ni le *mercure*, dans le sang, quoique l'on sache, d'après certains faits, qu'ils y circulent l'un & l'autre, p. 15 dans le courant de la note. Une salivation légère, ou un gonflement léger des gencives, sont des preuves que le mercure a passé dans le sang, 16. La Méthode d'absorption est la plus expéditive pour introduire le mercure dans le sang, 23. La Méthode d'absorption réussira toujours en Médecine & en Chirurgie, toutes les fois que le sang & les humeurs ne seront point affectés d'une trop grande putrescence, 84. Ce n'est pas sur la quantité d'un remède avalé qu'il faut compter pour la guérison des maladies, mais sur la quantité seulement qui pénètre dans le sang, 85. Preuves que le calomélas pénètre dans le sang par le procédé de la Méthode d'absorption, 87-88. Le sang fait l'office de baume dans une plaie fraîche, 146. Cas où il faut laisser couler le sang d'une plaie, 185. Cas où il faut l'arrêter, & moyens qu'il faut employer, *ibid.* & p. 186. Signes qui peuvent faire soupçonner du sang extravasé dans le crâne, 191. Le sang, dans l'état de fièvre, sort très-chaud du ventricule droit du cœur, 173.

Sassafras (le) est estimé pour sa vertu antivénérienne, 93.

SAVAGE, (M.) Apothicaire de Londres, appelé en témoi-

gnage, relativement au malade qui fait le sujet de la cinquieme observation, 44.

Savon. Prescrit comme diurétique assez fort dans l'accès, causé par la pierre étant encore dans les reins, 222. Préparé avec les cendres gravelées, comment il doit être administré, 224, 225. Dose selon le Docteur Smith, 230, 231.

SAUNDERS, (sentiment du Docteur) sur les sudorifiques dans la maladie vénérienne, Préface de l'Auteur, p. xxvij, note 1. Sur la salivation, p. 18 & 19 dans le courant de la note. Sur l'usage du mercure, conjointement avec les injections, 117.

SCHÉELE. (M.) Procédé pour obtenir le calomélas, par la voie humide, d'après ce célèbre Chymiste, Préface de l'Auteur, p. xxxiv dans le courant de la note.

SHARPE (maniere dont M.) prescrit d'appliquer le caustique, 137-138. Sentiment de ce Médecin, sur la nature des plaies, 148-150. Position qu'il faut donner à un membre fracturé, d'après M. Sharp, 209. Sentiment de M. Sharp, sur la Méthode de M. Pott, pour réduire les descentes, 234. Maniere dont il conseille de s'y prendre pour opérer la réduction, 235. Conseil de M. Sharp, sur l'usage des bandages, p. 236 dans le courant de la note.

SMITH, (sentiment de M.) sur les injections vitrioliques, 117. Sur l'usage du mercure, conjointement avec ces injections, *ibid.* Méthode de ce Médecin, sur le traitement de la pierre des reins & de la vessie, 230.

SINUS, (le bistouri est préférable aux ciseaux, pour ouvrir les) 136. Manœuvre des Chirurgiens relativement aux sinus, p. 153 & dans le courant de la note. Comment il faut les traiter, *ibid.* Maniere de prévenir les sinus dans les fractures composées, 206, 208.

Spécifiques (les) contre la maladie vénérienne, vantés pour ne pas contenir de mercure, en contiennent d'après l'analyse & leurs effets, Préface de l'Auteur, p. xxvij dans le courant de la note.

Squirrhes, (la Méthode d'absorption réussit bien contre les) p. 83.

Sublimé corrosif, (de quelle manière M. Clare prescrit d'employer le) & à quelle dose? Préface de l'Auteur, p. xxxij, xxxiv-xxxvij, & dans le texte, p. 12 & 13 dans le courant de la note. Manière de l'administrer suivant le Baron Van-Swieten, 94.

Sutures (de l'usage des) dans les plaies, 186-187. Ce qu'on entend par suture sèche, *ibid.* Par suture vraie, *ibid.*

SYDENHAM, (sentiment de) sur la Méthode ordinaire de guérir la maladie vénérienne, 93. Définition que ce Médecin donne de la maladie, p. 251, note 1.

Système sécrétoire (le) possède une irritabilité spécifique; qui fait qu'un stimulus quelconque n'excite point son action dans la totalité, mais seulement dans quelques-unes de ses parties, p. 2, note 1. Exemples, *ibid.*

T.

T*ABAC*. Avantages des lavements de fumée de tabac dans les cas de descentes, 233. Moment où il faut les employer, *ibid.* Manière de les administrer, *ibid.* & p. 234. L'infusion de tabac est employée avec un égal succès, 234. Comment se fait cette infusion, *ibid.*

Térbenthine (la) prescrite comme diurétique assez puissant dans l'accès causé par la pierre étant encore dans les reins, 222.

Tête (des plaies de la) en général, 187. Il n'y a pas de

plaies plus dangereuses que celles de la tête, 188. *Symptomes des plaies de la tête*, *ibid.* & p. 189-192. *Signes auxquels on reconnoît une forte contusion à la tête*, 188-189. *Signes pronostics des plaies de la tête*, 191-192. *Traitement des plaies de la tête*, 192-194. *Traitement des meurtrissures de la tête*, 195-196.

TISSOT, (observation du Docteur) sur la fièvre de la petite-vérole, 268. Comparaison qu'il fait de la machine humaine à une montre, 279.

Trépan. Ce qu'il faut faire avant que d'en venir à cette opération, 193. Sentiment d'Heister sur le *trépan*, *ibid.* note 1.

Tumeurs scrophuleuses des testicules, (la Méthode d'absorption réussit bien contre les) 83.

TURNER, (Méthode du Docteur) pour guérir la maladie vénérienne, 93.

U.

U*LCERES*, (les topiques ne suffisent pas pour guérir les) 154. Ils sont quelquefois avantageux, & servent à la guérison de quelques maladies, *ibid.* Remedes généraux convenables aux ulcères, 158-159.

Ureteres (signes qui font craindre que les) n'aient été blessés, 178.

Uretre, (énumération des glandes de l') 103-104. Il est le siege de la gonorrhée chez les hommes, *ibid.*

V.

V*AGIN*, (description abrégée du) 105. Il est le siege de la gonorrhée chez les femmes, *ibid.*

Vaisseaux absorbants. Comment sont composés les vaisseaux absorbants, p. 19 & 24. *Réflexions de M. Cruiks-*

hank, sur les orifices des vaisseaux absorbants, 23-30.

C'est sur la surface interne des intestins qu'il faut chercher ces orifices, 24. Les vaisseaux absorbants n'ont pas tous la même activité pour absorber, 48.

Vaisseaux lactés, (circulation des fluides dans les) d'après M. Cheselden, Préface de l'Auteur, p. xl & suiv., note 1. Occasion qu'a M. Cruikshank de voir les orifices des vaisseaux lactés, p. 26 & 27. Ce qu'il observe, p. 28 & 29. Il a pour témoins les Docteurs Hunter & Jebb.

Vaisseaux lymphatiques, (circulation des fluides dans les) d'après M. Cheselden, Préface de l'Auteur, p. xl & suiv., note 1.

Vaisseaux sanguins, (circulation des fluides dans les) d'après M. Cheselden, Préface de l'Auteur, p. xl & suiv., note 1.

VAN-SWIETEN, (inconveniens de la Méthode de guérir la maladie vénérienne, selon le Baron) 94.

Verge, (description succincte de la) 103.

Vésicule du fiel (signes auxquels on reconnoît que la) a été blessée, 178. Les plaies de ce viscere sont mortelles, 181.

Vessie (signes qui font craindre que la) n'ait été blessée, 178. Les plaies de la vessie sont mortelles, 181.

Virus vénérien. Il est admis dans le sang, & circule avec les autres fluides, avant que d'attaquer les solides, 1. Il est entraîné hors du corps au moyen du *mercure* par les glandes sécrétoires, excrétoires, salivaires, urinaires, intestinales, cutanées, &c. p. 2. On ne fait pas comment le *mercure* agit sur le virus vénérien, p. 15 dans le courant de la note. On ne connoît pas la nature de ce virus, *ibid*. Le virus vénérien est plus promptement détruit par le flux abondant de la salive, que par toute autre sécrétion, 15. Les ulcères & les duretés de la peau, sont des preuves certaines de l'existence du virus, 17.

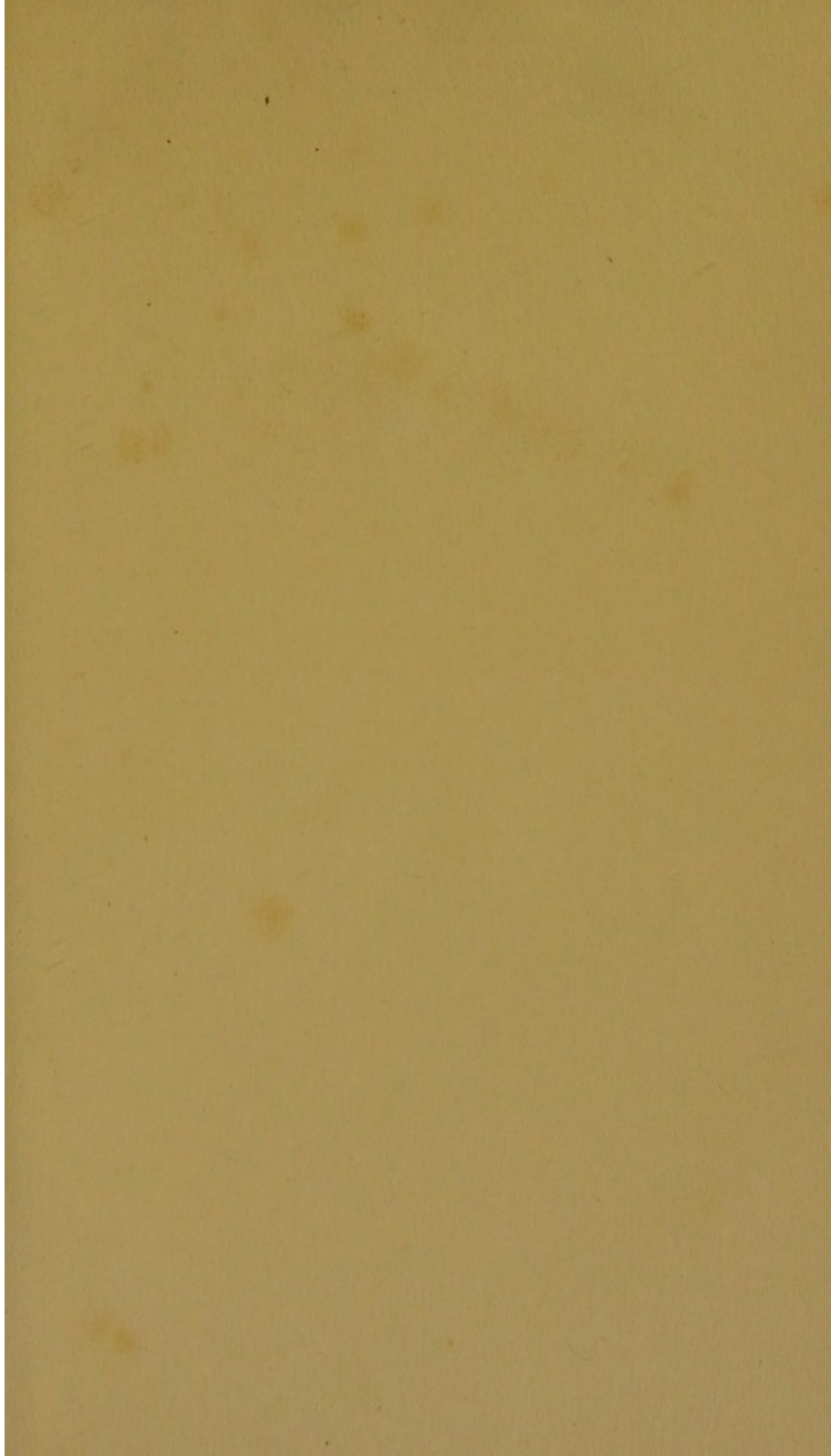
La Méthode d'absorption est la plus expéditive pour détruire le virus vénérien, 23. Trois grains de *calomélas* ont autant d'effet, sur le virus vénérien que 45 grains d'onguent mercuriel, 33. Le virus vénérien se communique plus aisément à travers la peau du prépuce des levres & des grandes levres, que de toute autre partie, 50, 76, 77. Les injections vitrioliques, au lieu d'enfermer le virus, le chassent & l'expulsent avec le mucus, dont elles excitent l'excrétion, 78.

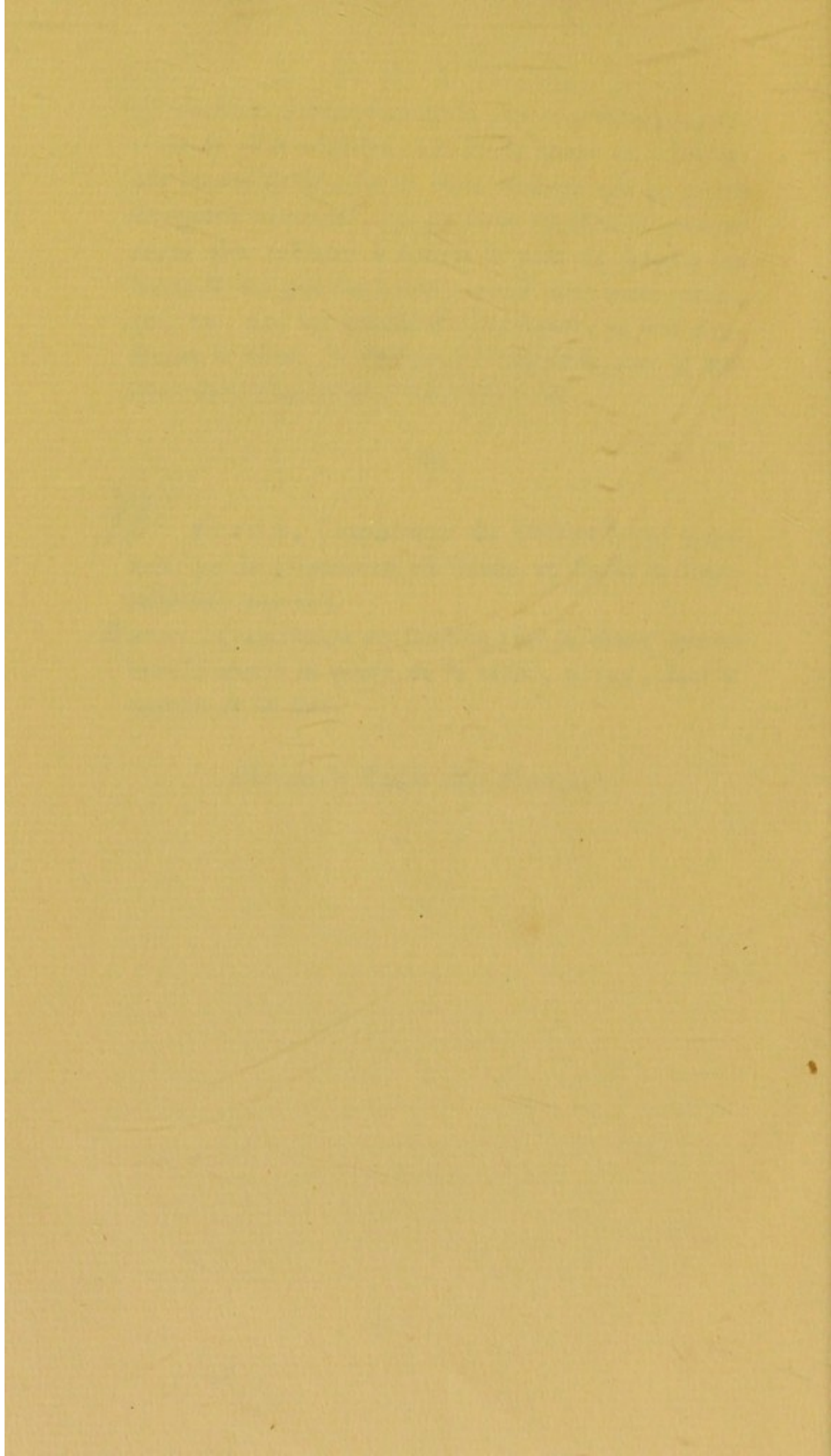
W.

*W*ATSON, (expériences du Docteur) qui prouvent que la préparation est inutile au succès de l'inoculation, 292-293.

*W*HYTE, (expériences du Docteur) sur la chaux comme remède contre la pierre de la vessie, p. 227, dans le courant de la note.

Fin de la Table des Matieres.









Grand 6/83

$\frac{15}{6}$
 $\frac{79}{79}$

~~15/6~~
79

